

Promesse

Belva Plain

VISIT...

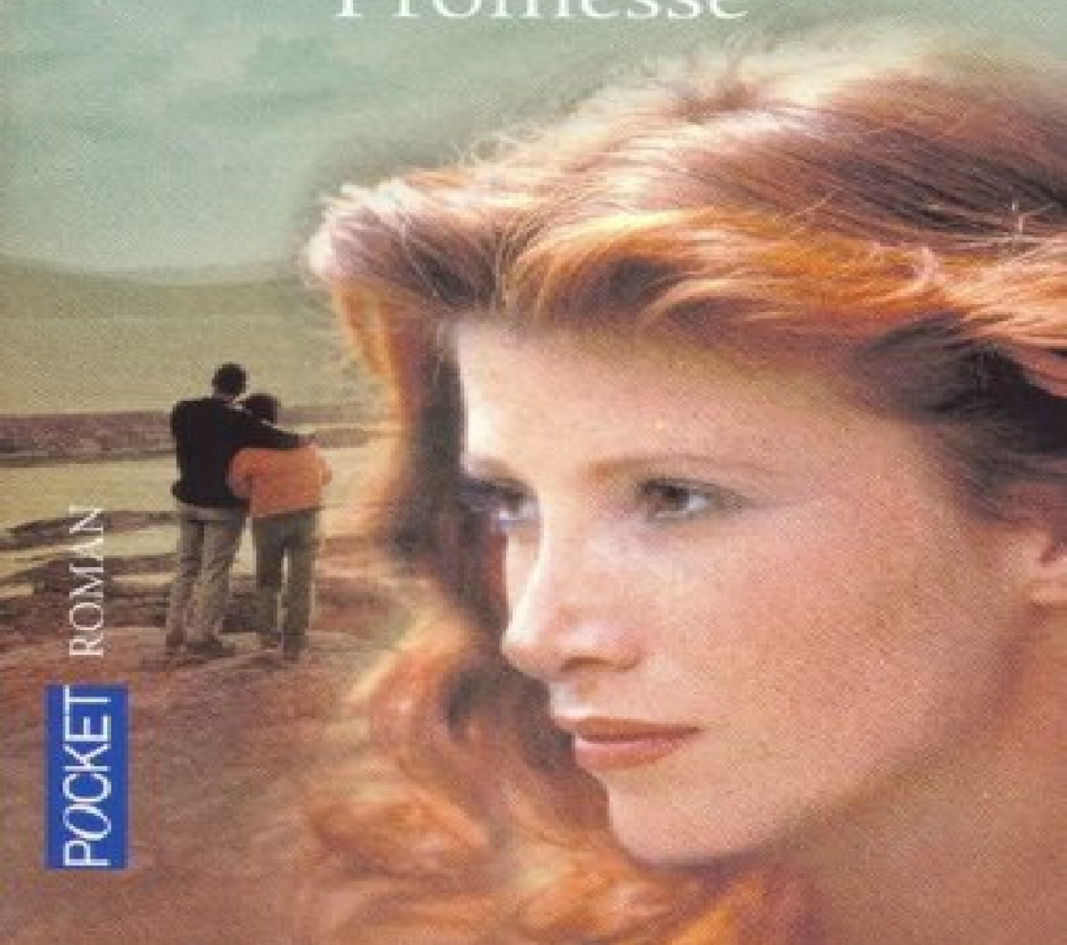
LANZAROTE
Caliente.com

BELVA PLAIN

Promesse

ROMAN

POCKET



BELVA PLAIN

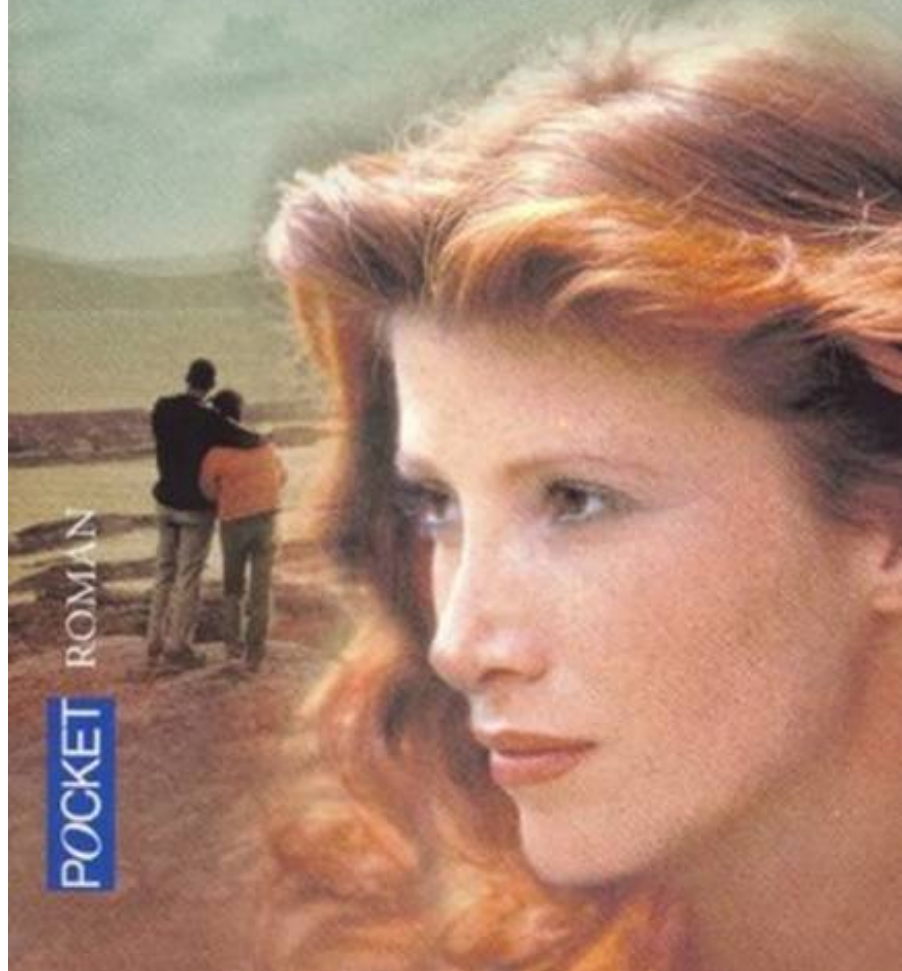
PROMESSE

BELVA PLAIN

Promesse

ROMAN

POCKET



Promesse

La vie s'est toujours montrée généreuse à l'égard de Margaret. A quinze ans, elle est tombée folle amoureuse d'Adam Crâne et l'a épousé quelques années plus tard. De leur union sont nés trois adorables enfants. Chaque jour, elle se répète qu'il fait bon vivre chez eux et que jamais rien ne pourra détruire leur bonheur.

Un jour, pourtant, tout s'effondre. Margaret découvre qu'Adam lui cache sa liaison avec Randi Bunting, un amour de jeunesse dont elle ignorait jusqu'à l'existence...

Pour Margaret tout vacille. Comment surmonter la trahison, affronter le regard des autres, lorsque toutes les promesses de la vie sont trahies ?

PREMIÈRE PARTIE

1973

1

— Tourne-toi, dit Isabella, sans lâcher les épingles coincées entre ses lèvres.

En bas du trumeau, Margaret aperçut des doigts en train de remettre soigneusement en place des cascades de soie blanche. Puis, relevant la tête, elle vit son propre visage encadré de courtes boucles rousses et ses épaules nues émergeant d'une ruche savamment plissée.

— Je ne sais pas comment tu arrives à faire de telles merveilles, Isabella, soupira la mère de Margaret.

— La couture me détend. Et puis c'est la robe de mariée de ma propre belle-fille — une demoiselle que je connais depuis qu'elle est née... Combien de gens ressentent un tel bonheur ?

Les yeux d'Isabella brillaient d'affection. De grands yeux couleur d'opale, comme ceux de son fils. Adam avait également hérité de l'air digne de sa mère. Mais contrairement à elle, il parlait peu et son visage intelligent aux traits symétriques était plutôt sombre. C'était un visage ténébreux de héros romantique, plein de mystère. Margaret en était tombée éperdument amoureuse alors qu'elle venait tout juste de fêter ses quinze ans.

S'il me quitte un jour, j'en mourrai, se dit-elle soudain.

Il lui avait téléphoné lundi, juste après qu'elle fut rentrée chez elle pour les vacances de Pâques. Mais avant ce coup de fil, elle était restée quelques jours sans nouvelles de lui. Alors que d'ordinaire, ils se téléphonaient tous les soirs, après huit heures. Bien sûr, ils se parlaient moins de trois minutes. Mais elle avait tout de même l'impression qu'il la serrait très fort dans ses bras. Bien que leurs universités respectives soient séparées par deux États...

Quand les choses avaient-elles changé ? Et y avait-il vraiment eu un changement, d'ailleurs ? Adam était sur le point d'obtenir son diplôme d'ingénieur, et il travaillait comme un forcené. Peut-être se faisait-elle des idées. Un coup de fil qu'on oublie de donner, un regard qui évite le vôtre, un mot non prononcé : à toujours chercher des signes, on finit par les trouver. Surtout lorsqu'on est hypersensible. Oui, ce devait être ça. Elle était trop sensible.

Margaret jeta un coup d'œil autour d'elle, comme si le décor familier pouvait la rassurer. Quel univers chaud et douillet ! Cela venait de la maison elle-même, bâtie par son arrière-grand-père dans une large rue typique du

Middle West. Une solide maison victorienne avec un porche à colonnettes en bois.

C'était dû aussi à la présence de ces deux femmes simples et affectueuses, qui avaient perdu leur mari pendant la guerre de Corée et avaient été obligées de travailler pour élever leur enfant. Et puis il y avait ces cris que poussaient les petits en train de jouer dans le jardin...

Par la fenêtre, Margaret apercevait le groupe disposé en cercle. Au centre, Nina, la nièce de Jean, dirigeait les opérations. À six ans, elle régentait tous les enfants du voisinage. Comme elle était adorable et exigeante, cette petite orpheline !

Quand ils parlaient d'elle, Adam disait en plaisantant : « Lorsque nous serons mariés, les gens qui nous connaissent mal croiront que c'est notre enfant, mais qu'elle était illégitime et que nous l'avons cachée... »

— Ils ne font pas de bêtises ? demanda Jean. Je suis toujours inquiète quand elle n'est pas sous mes yeux.

— Tu te fais trop de souci, maman. Nina s'en sortira toujours dans la vie. Avec son petit air impertinent et son énergie, rien ne lui résistera. (Margaret ne put s'empêcher de rire.) Ne t'inquiète pas, je ne la laisserai pas n'en faire qu'à sa tête.

— Tu vas être une mère merveilleuse, dit Isabella en se relevant.

— Oh oui ! s'écria Jean en riant. Mais avant, il faut qu'elle obtienne sa licence, qu'Adam décroche son diplôme et qu'ils se marient le 21 juin. Mon Dieu ! J'ai oublié de prévenir le photographe ! Je vais lui téléphoner tout de suite.

— Attends, intervint Margaret. Je... Nous ne sommes pas encore tout à fait sûrs, pour la date.

— Que veux-tu dire ? s'écrièrent d'une même voix les deux autres femmes.

Margaret venait de quitter la douce protection de sa robe de soie, et elle se sentait très vulnérable.

— Nous avons pensé... Adam trouve que cela fait beaucoup de choses coup sur coup. Les examens. Son nouveau travail. Le mariage. Il a besoin d'un peu de temps pour s'acheter quelques vêtements.

— S'acheter des vêtements ! répéta Isabella, l'air incrédule. La seule chose dont il ait besoin, c'est d'un nouveau costume. Et vu le peu d'intérêt qu'il porte à sa garde-robe, il va falloir que je le traîne dans un magasin.

Maintenant que les problèmes revenaient à la surface, toute chaleur semblait avoir abandonné la pièce.

— Il n'y a pas que ça. Il est possible aussi qu'il ait besoin d'une ou deux semaines pour s'habituer à son nouveau travail.

— Et vous avez attendu le mois d'avril pour y penser ? demanda Jean d'une voix quelque peu exaspérée.

Margaret n'avait pas besoin de regarder les deux femmes pour savoir qu'elles échangeaient des regards anxieux et étonnés. Elles désiraient si fort

ce mariage ! Pour elles, c'était la solution idéale : elles se connaissaient depuis toujours, et elles savaient qu'elles ne risquaient aucune mauvaise surprise. Et Margaret les comprenait.

— Pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé ? demanda Isabella.

— Nous n'avons encore rien arrêté. Il ne s'agit que d'une idée qui nous a traversé l'esprit. De toute façon, nous allons être obligés de nous décider rapidement. (Jean et Isabella la regardaient avec une telle intensité que Margaret en eut la chair de poule. Elle enfila son jean et boutonna son chemisier.) Je ne vois pas où est le problème ! s'empressa-t-elle d'ajouter. Quelle différence cela fait-il, finalement, que le mariage ait lieu en juillet et non fin juin ? De toute manière, nous fixerons la date avant la fin de la semaine.

Isabella, plus facile à apaiser que Jean, remplaça la robe de mariée dans une housse en plastique.

— D'accord, concéda-t-elle. Prenez votre temps. De mon côté, j'en ai presque terminé avec la robe. Il faut simplement que je revienne pour l'ourlet.

Dès qu'elles furent seules, Jean posa à sa fille la question qui lui brûlait les lèvres.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Margaret ? Est-ce qu'il y a un problème ?

— Non. Pourquoi ?

— Parce que s'il y en a un, il n'est pas question que je parte et que je te laisse seule.

— Tu te fais bien du souci pour un changement de date de rien du tout !

— Si ce n'est qu'un changement de date !

— Il n'y a rien d'autre, je t'assure...

Deux rides verticales firent leur apparition entre les yeux de Jean.

— De toute façon, je pense parfois que je ne devrais pas m'en aller. En Inde ! C'est de la folie !

— À partir du moment où le consulat envoie Henry là-bas, tu dois le suivre. Je ne vois pas où est le problème.

— Peut-être que ce n'est pas très sérieux de ma part de songer à me remarier, après avoir été veuve pendant si longtemps.

— Raison de plus, Maman...

Jean avait l'air épuisée. Après avoir travaillé tant d'années dans une bibliothèque, elle ressemblait à ces livres dont la couverture, brillante à l'origine, a fini par se ternir. Elle n'avait guère eu le temps d'aimer son mari, ni de profiter de son amour. En fait, elle n'avait jamais connu que la routine du travail, et les soins qu'exige un enfant qu'on élève seule. Margaret avait de la peine pour elle. Parfois, elle avait l'impression que les rôles étaient inversés, que Jean était sa fille et non le contraire.

— Henri est un type bien, Maman, lui rappela-t-elle. Et tu as beaucoup de chance. Je suis heureuse pour toi et j'aimerais bien que tu cesses de te faire du souci pour moi. Ça va aller, je t'assure...

— Je sais bien que tu es forte comme un roc. Mais je te laisse Nina. Démarrer un mariage avec une petite fille de six ans, ce n'est pas une bonne chose.

— J'adore Nina. Et Adam ne voit aucun inconvénient à ce que nous nous chargions d'elle !

— Il est vraiment formidable. Et toi aussi, Margaret. Tu es belle, et tu es aussi une fille adorable. Parfois, je me dis même que tu es trop gentille.

— C'est bien d'une mère de parler comme ça ! Et maintenant, si ça ne t'ennuie pas, il faut que je me plonge dans mes bouquins. Les examens sont pour bientôt...

Assise à côté de la fenêtre, Margaret contemplait le lilas au tronc tortueux qui ne portait pas encore de feuilles, et qu'éclairait un pâle soleil de fin d'après-midi. Comme c'est étrange ! se disait-elle. Non seulement elle était née dans cette maison, mais maintenant que sa mère la lui avait donnée elle pourrait même y mourir. Pas dans cette pièce, bien sûr, mais dans la grande chambre située de l'autre côté du couloir, celle où se trouvait un lit sombre et massif et cette lourde armoire qui, lorsqu'elle était enfant, se dressait au-dessus d'elle tel un géant menaçant.

Elle songea à ses rêves de jeune fille, à son attirance pour la médecine. Elle s'imaginait penchée au-dessus d'une table d'opération, ou travaillant sur un navire-hôpital qui apportait dans des régions reculées du globe les miracles de la médecine moderne.

« Vous pouvez envisager de multiples carrières, lui avaient dit ses professeurs. Vous êtes douée dans beaucoup de matières. »

Mais au fur et à mesure qu'elle avançait dans ses études, elle s'était aperçue qu'il lui fallait faire un choix. Adam était plus âgé qu'elle. Il allait quitter la fac pour entrer dans la vie active. Certain d'obtenir son diplôme avec mention Très Bien, il avait déjà trouvé une place à Elmsford, chez Advanced Data, une des plus importantes entreprises d'informatique de la région... Son avenir professionnel était d'ores et déjà assuré. Mais l'université d'État où Margaret aurait pu poursuivre des études de médecine se trouvait à trois cents kilomètres d'Elmsford. Elle devait renoncer à ses projets.

Pas question de remettre en cause cette décision

— leur décision. Ils étaient tout l'un pour l'autre. Tout.

Prise d'une soudaine agitation, elle se leva, posa son livre sur son bureau et, après avoir enfilé un pull, dégringola les marches et sortit de la maison.

Dans le jardin, Jean poussait Nina sur la balançoire.

— Je croyais qu'il fallait que tu révises, dit-elle, surprise.

— Je pense que ça va comme ça.

Jean sourit à sa fille. Un grand sourire qui vous faisait, comme d'habitude, oublier tous vos soucis.

— J'ai toujours dit que tu serais capable de lire l'annuaire du téléphone, si tu n'avais rien d'autre sous la main.

C'était vrai. L'imagination de Margaret n'avait pas besoin de grand-chose

pour s'emballer. Ce matin, par exemple, elle avait découvert dans l'annuaire un drôle de nom : Socrates O'Brien. Elle s'était aussitôt demandé si un « O'Brien » n'avait pas été marin sur un navire basé en Méditerranée, et rencontré une femme grecque, qu'il avait ramenée aux États-Unis.

Socrates était-il leur fils ? Ou alors ces O'Brien avaient fait des études classiques, et leurs enfants portaient des noms comme Psyché et Cassandre. Un son obsédant, presque hypnotique. Comme ces deux prénoms. Psyché-Cassandre...

Les cordes de la balançoire grinçaient. Chaque fois que Nina arrivait en haut, elle levait les jambes. Lorsque la balançoire redescendait, elle faisait semblant d'avoir peur, et poussait des cris stridents. Notre chère petite Nina, songea Margaret. Quand sa sœur était morte, Jean était allée chercher Nina à Chicago. Elle était devenue leur fille — une enfant sauvée in extremis, l'innocent produit d'un rapport sexuel sans précaution et dont le père resterait à jamais inconnu.

— Que se passe-t-il ? demanda Jean. Tu as l'air à mille lieues d'ici.

— J'ai besoin de prendre l'air, dit Margaret en clignant les yeux. Je suis restée enfermée toute la journée.

— Tu es tendue. J'étais exactement comme toi, juste avant de me marier. Va te promener, ça te fera du bien.

Elles vivaient dans une rue agréable, bordée de vieilles maisons bien entretenues et construites à bonne distance les unes des autres. La plupart des gens avaient quelques arbres fruitiers et un grand potager à l'arrière de leur bâtisse. Et tous ou presque possédaient un chien qui vagabondait dans le voisinage comme si le quartier lui appartenait. Margaret et Jean avaient un potager magnifique qu'elles entretenaient elles-mêmes, mais pas de chien.

Maintenant que Nina est plus grande, nous allons en prendre un, se dit Margaret. Ce sera bien pour elle.

Perdue dans ses pensées, la tête basse, ses mains engourdis par le froid pelotonnées dans les poches de son pull-over, Margaret dépassa les rues de la petite ville construite au XIX^e siècle, et entreprit de descendre vers le centre d'Elmsford. Elle passa devant la bibliothèque de style gothique, couverte de lierre, où sa mère avait été bibliothécaire en chef, puis devant le lycée où Margaret Keller, jeune élève de seconde, avait miraculeusement attiré l'attention d'Adam Crâne qui, lui, se trouvait en dernière année. Bien sûr, ils se connaissaient depuis toujours. Mais entre une vague camaraderie d'enfant et un début de flirt, il y a un abîme. Surtout quand le flirt débouche sur un mariage, quelques années plus tard.

Poussée par la nostalgie, elle s'engagea sur le terrain de sport. Du haut de ce petit plateau, on apercevait en contrebas la rivière grossie par les pluies printanières et bordée sur cette rive par d'anarchiques constructions industrielles. De l'autre côté s'étendaient à perte de vue des champs de blé et de maïs, ponctués ici et là de bouquets d'arbres, telles des îles minuscules sur une mer calme.

Elmsford était une ville où il faisait bon vivre. Margaret était heureuse d'y avoir grandi et de pouvoir y élever ses enfants. Elle était plutôt du genre casanier et Adam aussi, même si ses pensées pouvaient l'entraîner parfois très loin.

Debout dans le vent glacé qui soufflait en rafales, elle repensa à ce que lui avait dit Mme Hummel, sa directrice d'études, l'été précédent.

— J'espère que tu ne te trompes pas, Margaret. Tu devais suivre des études de médecine et voilà que tu laisses tout tomber ! Est-ce que tu es vraiment obligée de faire ça ?

— J'ai choisi une solution de compromis. Si je trouve un poste à Elmsford, j'enseignerai la biologie et la chimie.

— Tu appelles ça un compromis ?

— Oui, puisque je vais former de futurs médecins.

— Si c'est ainsi que tu vois les choses...

Mme Hummel était une amie de Jean, et elle pensait qu'à ce titre Margaret écouterait ses conseils. Mais elle se trompait et le comprit immédiatement quand elle vit l'expression de son interlocutrice. Du coup, elle ajouta précipitamment :

— Je voulais simplement dire... Tu étais tellement pleine de promesses, Margaret ! Et tu es encore bien jeune...

Jeune ! Elle se sentait pourtant si vieille, à cet instant. Et elle avait tellement envie de voir Adam ! Si seulement elle pouvait lui parler, être face à son visage tranquille... Contrairement à elle, il n'extériorisait pas ses émotions. Et en la voyant si bouleversée, il la rassurerait aussitôt.

Mais voilà : il n'était pas là. Et l'inquiétude continuait de la ronger. Quand il avait invoqué une vague excuse pour repousser la date du mariage, elle lui avait aussitôt demandé s'il ne lui cachait rien. Il avait répondu par la négative — mais sans lui fournir de raisons précises pour justifier le retard de leurs noces.

— Les examens sont difficiles, lui avait-il simplement dit, et je n'en peux plus. De toute façon, nous ne sommes pas à quelques semaines près, non ?

Elle avait senti alors une *atmosphère particulière*, comme lorsque la lumière s'éteint pendant un orage et que la maison bien connue devient soudain étrange et dangereuse.

Était-il possible qu'il en ait assez *d'elle* ? Avait-il rencontré quelqu'un d'autre ? Ces choses-là peuvent arriver. Même à eux ? Même à Adam et Margaret ?

Il fallait absolument qu'elle en ait le cœur net. Faisant demi-tour, elle reprit le chemin de la maison au pas de course, pour appeler Adam le plus vite possible. Tandis qu'elle grimpait la côte, son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'elle dut s'arrêter pour reprendre sa respiration et s'appuyer sur un vieux mur en pierre.

A quoi bon se dépêcher ? Elle savait bien qu'elle ne lui téléphonerait pas. Elle attendrait simplement la suite des événements. C'était une question de

fierté : une femme ne mendie pas. Pas une femme comme elle, en tout cas. C'était une conception vieillotte des choses, elle en était consciente — de nos jours, après tout, la femme est censée être l'égale de l'homme. Mais même si elle est son *égale*, elle n'en est pas moins *différente*.

Une autre pensée la traversa. Adam n'avait pas oublié son anniversaire la semaine dernière. Il lui avait envoyé des fleurs, un recueil de poèmes d'Auden et une boîte de chocolats. *Tu cherches la petite bête, Margaret. Tu te fais du mauvais sang pour rien.*

Tout près d'elle, à deux pas du mur, un tamia, à peine sorti de son hibernation, se mit à courir. En le voyant zigzaguer rapidement, elle se demanda ce que son minuscule cerveau avait bien pu enregistrer qu'elle-même n'ait pas vu. Après tout, ils se trouvaient tous les deux au même endroit...

Zig. Zag. Ce que certains voient reste invisible aux yeux des autres.

Elle s'engagea dans sa rue, sans se presser cette fois. Sa mère, qui était croyante, avait l'habitude de dire que Dieu n'imposait pas plus d'épreuves que ce que chacun pouvait supporter. Peut-être était-ce vrai. Mais malgré sa jeunesse, et le peu de choses qu'elle avait vu de la vie, Margaret en doutait.

Si Adam me quitte, se dit-elle à nouveau, je me tuerai, même si cela désespère ma pauvre mère. Oh, et puis non. Je ne me tuerai pas. Mais ce sera encore pire. Je continuerai à vivre, tout en priant pour être morte...

Chaque fois qu'il voyait Randi ou croyait l'apercevoir sur le campus ou dans les rues de la ville, son cœur bondissait dans sa poitrine et sa respiration s'accélérait. Il pensait sans cesse à elle et, quand il était en train d'étudier dans sa chambre, il n'avait pas besoin de regarder sa montre pour savoir à quelle heure elle allait lui téléphoner ou frapper à sa porte. Il lui arrivait aussi de sourire tout seul dans la rue, si bien que les inconnus qu'il croisait le saluaient timidement, tentant — vainement, bien sûr — de se souvenir de son nom...

Jamais Adam n'aurait pensé qu'un homme puisse être à ce point ensorcelé. Et ce qu'il éprouvait n'avait rien à voir avec les sentiments que lui inspirait Margaret.

Randi était petite et ronde, bien qu'elle n'ait pas un gramme de trop. Tout en elle était doux, sa voix aussi bien que ses vêtements : étoffes légères au toucher, écharpes à fleurs et dentelles. Elle possédait tous les charmes que les livres prêtent aux femmes séduisantes. Et pourtant, malgré son rire enchanteur, elle était ce qu'on appelle une jeune femme « réservée ». Néanmoins, les hommes ne s'y trompaient pas. Plus d'une fois, Adam avait surpris leur air envieux lorsqu'il marchait avec Randi à son bras.

Elle travaillait dans un bureau en ville et habitait un petit appartement près du campus. Elle était la cousine d'un étudiant — il aurait été incapable de dire lequel — et était donc invitée à toutes les soirées qu'organisaient les facs de médecine, de droit ou l'école d'ingénieurs. Elle n'avait pas de petit ami en titre et semblait pratiquement libre de toutes attaches quand Adam l'avait rencontrée.

Il l'avait remarquée pour la première fois à l'occasion d'une comédie musicale donnée par la troupe de l'université dans laquelle il tenait un petit rôle. Randi était assise au premier rang et, tandis que les interprètes saluaient le public, il avait senti son regard posé sur lui. Même s'il ne connaissait pas son nom, ce n'était pas la première fois qu'il la remarquait. Quelques jours plus tard, alors qu'elle assistait à une répétition, il avait à nouveau rencontré son regard et il s'était approché d'elle.

Elle lui avait dit que la musique lui avait plu, avant d'ajouter :

— J'ai été élevée par mon grand-père. Il jouait dans un orchestre. C'est lui qui m'a appris le peu que je sais, en matière de musique. Mais je ne suis pas douée, et je n'ai pas d'oreille.

Adam, lui-même grand amateur de musique, avait apprécié qu'elle se montre aussi modeste.

— Voulez-vous faire un saut chez moi pour écouter quelques disques ? lui

avait-elle proposé.

— Ce sera un grand plaisir de discuter avec vous.

Ils étaient aussitôt tombés follement amoureux l'un de l'autre. Leur liaison datait de six mois quand un jour Randi lui avait soudain lancé :

— On m'a dit que tu avais une fiancée, à Elmsford.

— Qui t'en a parlé ? avait demandé Adam, sentant venir le désastre.

— Peu importe. Ce genre de choses finit toujours par se savoir.

Ils étaient en train de prendre leur petit déjeuner dans la kitchenette de Randi. Elle portait une robe de chambre rose, et le soleil qui entrait par la fenêtre transformait ses cheveux coupés court en un casque de satin noir. Ses lèvres étaient légèrement retroussées, soit par la colère, soit à cause des larmes qu'elle retenait.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Margaret, avait-il répondu à contrecœur.

— C'est vrai que tu dois l'épouser cet été ?

— Ça l'était, avait-il murmuré.

— Tu as donc rompu avec elle ?

— Pas encore.

— Qu'est-ce que tu attends pour le faire ?

Incapable de supporter plus longtemps le regard accusateur de Randi, Adam s'était levé d'un bond.

— C'est très compliqué, avait-il répondu, en sachant bien qu'il s'agissait d'une bien piètre excuse.

Compliqué ! Il imaginait le grand front auréolé de courtes boucles de Margaret — elle avait des allures de chérubin en pierre — se plissant soudain d'étonnement. Il voyait ses yeux gris soudain remplis de souffrance...

— Pourquoi m'as-tu caché ça ? avait voulu savoir Randi.

— J'aurais dû t'en parler. Mais je pensais que c'était inutile à partir du moment où je comptais... où je compte rompre avec elle.

— Comment est-elle ?

Adam se taisait. Comment avait-il pu en arriver là ? Depuis des mois, il se promettait de mettre les choses au point avec Margaret. Et aussi avec sa mère et avec Jean, et avec tous ceux qui, à Elmsford, s'attendaient à ce mariage comme s'il s'agissait d'un phénomène aussi naturel que le lever du soleil. Mais, absorbé par son nouvel amour, il avait sans cesse repoussé cette explication.

— Réponds-moi ! exigea Randi.

— Elle est intelligente. Elle veut... elle voulait devenir médecin.

— Quoi d'autre ?

— Margaret est très gentille. Elle a beaucoup d'amis.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Randi, je t'en prie...

— Dis-moi seulement si elle est plus jolie que moi.

— Elle est différente.

– Dans quel sens ?
– Elle n'est pas coquette, bredouilla-t-il. Ce genre de choses ne l'intéresse pas.

– Pourquoi refuses-tu de parler ? s'écria Randi, à deux doigts d'éclater en sanglots. Tu ne vois donc pas à quel point tu me fais de la peine ! Et ta seule réaction c'est de me regarder comme si tu étais devenu muet !

– Randi, ma chérie, ne pleure pas, supplia Adam, paniquant soudain à l'idée de la perdre. Tu as raison. J'aurais dû rompre avec Margaret en septembre dernier. J'aurais dû te parler d'elle dès le début. Mais j'étais effrayé par les problèmes que ça allait soulever. Je me suis conduit comme un lâche. Et j'ai honte de moi. Mais je te promets de m'occuper de tout ça la semaine prochaine. Je te le jure.

– Tu es certain de ne plus vouloir l'épouser ? On m'a dit que vous vous fréquentiez depuis des années.

– Oh, pas des années. Pas mal de temps, c'est tout. Mais c'est fini. Si tu veux savoir ce que j'éprouve, tu n'as qu'à me regarder dans les yeux. Que vois-tu ?

– Je ne sais pas. Je ne suis plus sûre de rien...

– C'est toi que j'aime, Randi. C'est ça, la vérité.

Cette discussion avait eu lieu trois mois plus tôt.

Et aujourd'hui, tandis qu'Adam traversait le campus pour se rendre chez Randi, il était obligé de reconnaître qu'il n'avait toujours pas « mis les choses au point ». Il s'était contenté d'une timide tentative qui avait aussitôt capoté.

La veille, au téléphone, sa mère qui n'avait pas pour habitude de mâcher ses mots lui avait carrément dit :

– L'excuse que tu as invoquée pour repousser la date de ton mariage est ridicule, Adam. Si je n'étais pas sûre que tu aimes Margaret, j'aurais des soupçons. Je sais que tu n'es ni insouciant ni irresponsable. Est-ce que par hasard tu aurais la frousse à cause de ton nouveau job ? Tu as peur de ne pas donner satisfaction à tes employeurs, c'est ça ?

– Il n'y a rien de plus que ce que j'ai dit à Margaret, Maman, avait-il répondu d'un ton excessivement patient.

Il allait prendre l'avion ce week-end et tout avouer à Margaret. Mais pas question que sa mère l'apprenne avant elle.

– Maman, j'ai un cours dans dix minutes...

– Cette fille adorable se ronge d'inquiétude ! Que va-t-elle dire ? Ça la fiche mal. Tout le monde pensait que le mariage aurait lieu en juin. Et voilà que...

– Il faut que je raccroche, avait-il répliqué, pour couper court.

Bien sûr que Margaret était adorable ! Et honnête. Mais lui aussi, il l'avait été. Du moins jusqu'à ces derniers temps...

Avant de partir en Corée, son père avait laissé une lettre pour lui. Il ne devait l'ouvrir que lorsqu'il serait en âge de la comprendre. Dans cette missive il lui conseillait, entre autres, de toujours faire preuve de franchise. Et

quand Adam y repensait, il se faisait l'effet d'un traître.

Il avait aimé Margaret autant qu'elle l'aimait. Pendant des années, il avait été certain qu'il ne pouvait pas être plus heureux qu'il ne l'était déjà. Leur avenir ensemble était tout tracé : une belle route droite et chatoyante — jusqu'à ce que sa propre route croise celle de Randi et qu'il change d'avis. Est-ce qu'il était pour autant un salaud ? Il n'était pas insensible en tout cas, et craignait par-dessus tout de faire de la peine à Margaret. Le problème, c'est qu'il n'y avait pas d'autre solution. Et il n'était ni le premier ni le dernier à qui ça arrivait. Les livres et les films du monde entier encensaient le genre de passion qu'il éprouvait pour Randi...

Au lieu de se rendre directement chez elle, Adam décida de faire un détour dans l'espoir que la marche l'aiderait à y voir clair. Margaret peut vivre sans moi, se dit-il en relevant le col de sa veste pour se protéger du vent. Elle pourrait épouser par exemple Fred Davis. Il n'a jamais caché ce qu'il éprouve pour elle. Fred est un homme expansif et gentil sur lequel on peut compter. Elle peut aussi faire ses études de médecine, si celles-ci l'intéressent toujours — mais il est vrai que, ces dernières années, Margaret s'était essentiellement intéressée à lui, Adam... Il se retrouvait donc à son point de départ.

Quand pendant les vacances de Pâques Margaret lui avait demandé s'il y avait quelque chose qui n'allait pas, il lui avait mollement suggéré qu'il vaudrait peut-être mieux attendre un peu pour se marier. Il espérait profiter de cette conversation pour lui annoncer petit à petit la vérité. Mais elle semblait si inquiète et si étonnée qu'il n'en avait pas eu le courage. Il n'était pas allé plus loin. Au contraire, il avait même fait tout son possible pour calmer ses inquiétudes. Mais ses explications manquaient de conviction et n'avaient pas suffi à la rassurer, il le savait. Et il savait, aussi, qu'il n'aurait jamais dû se conduire ainsi avec elle.

Quand Randi lui ouvrit la porte de son appartement, il fut accueilli par des flots de musique des années trente, un air bien connu qui donnait envie de danser et de chanter. Elle le serra dans ses bras et l'entraîna à l'intérieur. Dans l'alcôve, la table était mise et une délicieuse odeur s'échappait de la minuscule cuisine. En voyant que Randi avait posé sur la table une bouteille de vin et un bouquet de jonquilles, il lui demanda :

— Qu'est-ce qu'on fête ce soir ? J'ai l'impression que tu as mis les petits plats dans les grands.

— Pourquoi pas ? Chaque jour est une fête, non ? Mais tu as l'air fatigué.

— Je suis mort. J'avais un exposé à finir. J'ai dû dormir deux heures cette nuit, répondit-il en s'affalant sur le divan. D'après ce qu'on m'a dit, c'est ça, le monde réel. Autant s'y faire tout de suite...

— Tu crois que ce genre de vie va te plaire ?

— Je vais adorer ça, Randi. C'est ce que j'ai toujours voulu faire.

— Je suis contente pour toi. Reste assis pendant que je vais chercher le dîner. Tout est prêt.

Pendant qu'elle s'activait dans la cuisine, Adam jeta un coup d'œil autour

de lui. Il aimait la simplicité de cet appartement : la bicyclette posée contre le mur dans l'entrée, le courrier qui s'accumulait sur le bureau et, à travers la porte ouverte de la chambre, éclairé par une lampe de chevet, le grand lit garni ce soir de draps roses. Il sourit en pensant à la soirée qu'il allait passer avec Randi dans cette ambiance confortable qu'il partagerait tous les jours avec elle dès qu'ils seraient mariés.

Puis son sourire s'évanouit et son cœur se serra en songeant à Margaret, à la robe de mariée déjà prête, aux questions qu'on allait lui poser quand il rentrerait chez lui et aux reproches auxquels il allait avoir droit.

— J'ai acheté une bonne bouteille de vin rouge de Californie, dit Randi. Sers-toi. Ça te fera du bien.

Ils finirent la bouteille de vin, firent honneur au dîner et se dirigèrent vers la chambre où, après une heure passée à faire l'amour, ils s'endormirent tous les deux.

Le lendemain matin, quand Adam se réveilla, Randi était allongée à côté de lui, les yeux rivés au plafond. Comme elle semblait grave, il lui demanda tendrement :

- À quoi penses-tu ?
- Je pense que tu es adorable, répondit-elle.
- Adorable, répéta-t-il en riant. C'est un qualificatif qui te convient mieux !

Il voulut la prendre dans ses bras, mais Randi lui échappa. Après avoir enfilé un peignoir, elle s'assit sur le lit et lui annonça :

- Réveille-toi, Adam. J'ai quelque chose à te dire.
- De quoi s'agit-il ? demanda-t-il, frappé par le ton de sa voix.
- Je suis enceinte.
- Mon Dieu !

Randi ne le quittait pas des yeux. Peut-être craignait-elle qu'il accueille mal la nouvelle. En tout cas, elle s'était trompée. Car, le premier moment de surprise passé, Adam annonça avec un grand sourire :

— Ce n'est pas catastrophique. (Et, voyant que les yeux de Randi se remplissaient de larmes, il la prit dans ses bras et ajouta :) Tu devrais être contente ! Je sais que ça fait toujours un choc au début, mais nous allons nous débrouiller. Nous pouvons nous marier tout de suite, avant même qu'on m'ait remis mon diplôme. Je vais toucher un bon salaire et...

- Je veux me faire avorter, coupa Randi.
- Oh, non ! s'écria-t-il, avec un sursaut de surprise.
- Si. Et ne prends pas cet air dégoûté. Tu as des principes ou quoi ?
- Tu n'as pas été violée ! Et si tu te fais avorter, c'est comme si tu détruisais une partie de moi-même. De nous deux. (Comme elle ne disait rien, Adam ajouta en la prenant par l'épaule :) Tu n'as aucune raison de faire une chose pareille, Randi. C'est mal.

— Si, j'ai une raison, répondit-elle d'une voix douce. Je ne peux pas t'épouser. Et je ne veux pas que mon enfant naisse sans père.

— Que veux-tu dire ? Tu n'es quand même pas déjà mariée ?
— Non. Mais ça ne va pas tarder. Je vais épouser quelqu'un d'autre que toi, Adam.

Il crut d'abord qu'il avait mal entendu. Puis il se dit qu'il n'y avait pas d'erreur possible et il en eut la respiration coupée. La honte le submergea — une honte si forte qu'il attrapa son tee-shirt pour se couvrir.

— Ce n'est pas aussi tragique que ça en a l'air, ajouta Randi. Pas à mes yeux en tout cas. Si j'ai pris cette décision, c'est aussi pour ton bien.

— Mon Dieu !

Il sentait sa gorge le brûler. Pourtant sa voix était froide, glacée même.

— Vas-y, poursuivit-il. Explique-toi. Si tu le peux...

— Je pense que je t'ai entraîné — et que tu t'es laissé embarquer — dans une situation intenable. Tu n'as toujours pas coupé les ponts avec cette fille, alors que tu aurais dû le faire depuis des mois.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec le fait que tu veuilles épouser quelqu'un d'autre, bon Dieu ? Et puis d'abord, qui est ce type ? Et quand l'as-tu rencontré ?

Adam ne supportait pas de regarder Randi blottie au bord du lit, dans son peignoir bien fermé, comme si elle craignait qu'il lui saute dessus. Et en même temps, il était tellement furieux qu'il ne pouvait regarder ailleurs.

— Calme-toi, conseilla-t-elle. J'étais en train de t'expliquer que tu n'avais toujours pas rompu avec cette fille.

— C'est pour ça que tu as trouvé un autre homme et couché quand même avec moi la nuit dernière ? Hein ? Réponds !

— Je ne sais pas. J'ai l'impression que tout s'est produit en même temps, fit-elle, les joues mouillées de larmes.

Adam sortit du lit, alla s'installer sur la seule chaise de la chambre et attendit la suite, la tête dans les mains.

— Peut-être que si tu n'avais pas été aussi engagé de ton côté..., commença Randi. Mais j'étais chez toi un soir où ta mère a appelé, et même si tu as pris la communication dans la chambre de ton copain, j'ai entendu ce que tu lui disais. J'ai compris quel problème cela représentait pour toi et pour ta famille. Alors quand Chuck — ce n'est pas son vrai nom, mais je vais l'appeler comme ça, sinon ça va encore créer des problèmes — donc Chuck est venu pour affaires au bureau et m'a finalement invitée à dîner, j'ai accepté. On s'est revus, et il m'a demandé si je voulais l'épouser. Il est divorcé et vit en Californie. Il m'a montré des photos de sa maison. C'est une propriété magnifique, avec des palmiers autour de la piscine, du soleil à longueur d'année. Un endroit si calme...

— « Une propriété magnifique, avec des palmiers autour de la piscine »... Si tu savais combien tu me dégoûtes !

Il se demandait comment il allait survivre à une telle horreur.

— Je sais à quoi tu penses, Adam. Mais il ne s'agit pas que d'une histoire de sexe. C'est un homme charmant. Il n'a que quarante ans et n'est pas du

tout du genre « papa-gâteau ». (Randi essuya ses joues sur sa manche avant d'ajouter :) Si tu savais combien de nuits j'ai passées à pleurer en pensant à toi, Adam ! Je sais que tu ne me croiras pas... mais c'est la vérité. Pour moi, ça a été un choix déchirant.

– N'essaie pas de me raconter des histoires ! Tu aimais bien coucher avec moi, mais ça s'arrêtait là. Tu as rencontré un type riche et tu me laisses tomber. Tu n'es qu'une garce. Un point c'est tout.

– C'est faux. J'ai simplement l'esprit pratique. Est-ce que tu penses que jusqu'ici ma vie a été un paradis ?

– La plupart des gens sont dans le même cas que toi !

– D'accord, mais il s'agit de ma vie. Il faut que je m'en sorte le mieux possible. Et j'ai besoin de savoir où j'en suis.

– Où tu en es ? Oh, ce n'est pas compliqué ! C'est le luxe et la vie facile qui t'attirent. Point final.

– Tu n'as pas tout à fait tort. Mais tout le monde aime l'argent, non ? Et je ne t'ai jamais caché que j'avais envie de connaître autre chose que cette petite ville universitaire où j'ai toujours vécu. Les étudiants parlent des endroits d'où ils viennent et de ceux où ils vont s'installer plus tard. Et moi je les écoute et ça me fait réfléchir. Quand donc vais-je moi aussi partir ailleurs ? En Californie, à New York, enfin ailleurs !

– Et tu viens juste de penser à ça, parce que tu as rencontré ce type qui vit en Californie ?

– Je t'ai toujours dit que je rêvais de voyager.

Ce devait être vrai. Mais Adam avait pensé que c'était sans importance, et il n'y avait pas prêté attention.

– Je crois qu'au fond de moi je savais que je ne serais pas heureuse de passer ma vie dans une petite ville comme Elmsford, continua Randi. Il m'aurait sans doute manqué quelque chose. Et ça n'aurait pas été te rendre justice, Adam.

– Quel désintéressement ! Quelle noble attitude !

– Je suis désolée que ça se termine ainsi. Mais il fallait que je prenne une décision rapidement.

Comme elle semblait douce ! Ses cheveux noirs, sa peau de lait et jusqu'à son peignoir en soie rose, tout en elle était doux. Et pourtant, à cet instant Adam aurait aimé l'écraser, la broyer. Il comprenait qu'on puisse, en l'espace d'une seconde, commettre un crime horrible.

– J'aimerais que tu comprennes, le supplia-t-elle.

– Nous avons fait l'amour hier soir. Qu'est-ce que ça signifiait pour toi ?

– Je voulais que nous gardions un beau souvenir l'un de l'autre...

Elle pleurait. Elle voulut lui prendre la main, mais Adam la repoussa et se précipita dans la salle de bains pour s'habiller.

– À long terme, tu n'aurais pas été heureux avec moi, dit-elle quand il ressortit.

Tandis qu'il boutonnait son manteau, son cœur battait la chamade, ses

maines tremblaient. Alors qu'il se dirigeait vers la porte, suivi de Randi, il remarqua au passage la bouteille de vin vide qui était restée sur la table et ne put s'empêcher de remarquer :

— Comme soirée de fête, c'était réussi !

— J'ai voulu t'offrir un dîner d'adieux, Adam. Je crois que j'ai fait le bon choix. C'est mieux pour toi. Et tu m'oublieras plus vite que tu ne le penses.

— Va te faire voir ! cria-t-il avant de claquer la porte.

Il était tellement furieux qu'en arrivant dans la rue il dut s'appuyer à un mur et attendre que les battements de son cœur se calment. Déprimé d'avance à l'idée de se retrouver seul dans sa chambre, en face de ses livres, dans une résidence universitaire silencieuse — comme tous les dimanches —, il fit un détour par le parc. Le ciel était gris et triste, le vent d'un froid coupant, et le monde semblait pris de folie.

Si encore Randi n'avait été qu'une femme sexy de plus, songea Adam. Mais elle avait du charme, elle était raffinée et sensible — son goût pour la musique en témoignait. Pourtant cela ne l'avait pas empêchée de traiter à la légère l'amour qu'il éprouvait pour elle. Pire. Elle s'était servie de cet amour comme d'un jouet qu'on jette quand il ne vous plaît plus. Que voulaient dire ses larmes ? Le laisser tomber, emporter une part de lui, vouloir s'en débarrasser en avortant ! Et dire que, paraît-il, elle l'aimait !

Des blocs de glace flottaient encore sur l'eau noire de l'étang. Trois canards tournaient inlassablement autour d'eux, comme s'ils ne savaient pas où aller. Ils sont semblables à moi, songea Adam. Pensant soudain à Margaret, il se dit qu'elle aurait été aussi déboussolée qu'il l'était à présent, s'il avait rompu...

« Je n'aurais pas été heureuse dans une petite ville, lui avait dit Randi. Et, à long terme, tu n'aurais pas été heureux avec moi. »

C'est vrai qu'il l'imaginait mal en train de ratisser des feuilles dans un jardin d'Elmsford. Tandis que pour Margaret cela allait de soi. Mais il n'était plus amoureux de Margaret — et là était le drame.

Combien de temps resta-t-il immobile, à contempler l'étang ? Il n'aurait pu le dire. Mais quand il se remit en route, ses mains enfoncées dans ses poches, il savait qu'il n'avait pas d'autre solution que de regagner sa chambre d'étudiant.

À minuit passé, il ne dormait toujours pas, tournant et retournant les mêmes questions dans sa tête.

Faut-il absolument que tu sois amoureux ? se demandait-il. La confiance, l'amitié, le respect et l'admiration que tu éprouves pour Margaret ne sont-ils pas suffisants ? En tout cas, c'était mieux que rien. Il n'y avait qu'à voir où l'avait entraîné l'« amour » !

Bien entendu, il n'y avait aucune raison pour qu'il s'engage. À vingt-cinq ans, il n'était pas obligé de se marier. Il pouvait même demeurer célibataire toute sa vie. Malheureusement, il était déjà fiancé. Et comment supporter la

vision de Margaret humiliée et bafouée, comme il venait lui-même de l'être ?

En bon pragmatique, Adam pensait qu'on est pour une large part maître de son destin. Et à présent, il n'était pas loin de croire que sa liaison avec Randi l'avait détourné d'une route tracée d'avance.

Repensant soudain à la « belle propriété avec ses palmiers autour de la piscine », il ne put réprimer un frisson de dégoût. L'argent ne l'intéressait pas. Il lui suffisait d'avoir de quoi vivre décentement. Il allait se plonger dans son nouveau travail et faire de son mieux pour le reste. Ce ne serait pas la vie excitante qu'il avait envisagée en compagnie de Randi. Mais il allait s'efforcer d'être heureux d'une autre manière, plus digne d'éloges.

Une situation enviable et une femme bien l'attendaient à Elmsford. Finalement, il pouvait s'estimer heureux.

SECONDE PARTIE

1988-199

C'était le plus long jour de l'année et, en ce début de soirée, le soleil traçait encore des volutes dorées sur la pelouse. Le petit groupe était assis dans le jardin, à l'ombre des ormes. Les braises du barbecue étaient éteintes et, près de la table du pique-nique, des écureuils cherchaient les miettes du gâteau d'anniversaire. Allongés sous la table, les chiens somnolaient en digérant leur repas. Venant de l'autre extrémité du jardin, au-delà des plants de tomates et de pois du potager, on entendait le bruit des boules de croquet. Nina passait les vacances chez eux et elle était en train de jouer avec Adam et les enfants.

Surveillant son petit monde et cherchant comme d'habitude le mot juste pour le décrire, Margaret trouva que celui qui convenait le mieux était *douillet*.

— Adam a l'air en pleine forme, fit remarquer la cousine Louise. On dirait qu'il n'a pas pris une ride depuis votre mariage !

C'était vrai. Ses cheveux blond roux étaient toujours aussi épais. Il n'était pas plus voûté que quinze ans auparavant et n'avait rien perdu de son élégance naturelle.

— Et Margaret, alors ? renchérit le cousin Gilbert. Elle ne vieillira jamais.

Louise et Gilbert étaient une parfaite illustration de l'adage qui veut que dans les vieux couples mari et femme finissent par se ressembler. Ils étaient tous les deux bien enveloppés, avaient un visage rubicond et un tempérament expansif.

— A quatre-vingts ans, Margaret sera toujours aussi belle, intervint Fred Davis, ses yeux bleu pâle soudain pensifs.

— Je serai couverte de taches de rousseur, répliqua Margaret en jetant un coup d'œil à ses bras nus. Heureusement, les chapeaux à larges bords m'ont jusqu'ici permis de protéger mon visage.

Margaret était emplie d'un calme aérien, de ceux qu'on éprouve dans ces moments bénis où tous les fils de la vie semblent soudain se nouer pour former une trame parfaite. Quinze ans ! Tout en regardant le vieux toit qui les avait abrités elle et Adam, ainsi que Megan, Julie et Danny, elle souhaita l'impossible : que la vie soit toujours ce qu'elle était en cet instant.

— Vous ne voulez pas par hasard vous défaire de ce chiot ? demanda Fred en caressant la tête du jeune bâtard installé sur ses genoux.

— Je pense lui avoir trouvé des maîtres. Pourquoi ? Tu ne veux quand même pas adopter un chien ?

— Je ne dirais pas non. Depuis un an que Denise est morte, la maison me semble horriblement vide. Au début, je me disais que c'était une bonne chose que nous n'ayons pas eu d'enfants — ils auraient été désespérés de perdre leur mère. Mais maintenant je le regrette. J'ai besoin de compagnie. Ce chien me conviendrait très bien. Il ne deviendra pas tellement gros. Il pourra me suivre dans mes déplacements, et même au bureau.

Le chiot semblait si peu à sa place sur les genoux de cet homme grand et costaud ! Mais les mains de Fred Davis et son regard étaient d'une douceur

désarmante. Depuis qu'il était veuf, il y avait en lui quelque chose de touchant. Quoiqu'il n'ait que cinq ans de plus qu'Adam, il paraissait beaucoup plus vieux que lui, et son visage ferme et carré était souvent empreint de mélancolie. Lorsque Adam était enfant, Fred avait joué les grands frères auprès de lui, et il faisait maintenant partie des rares personnes dont la visite impromptue était toujours bien accueillie.

— Il se sent tellement seul qu'il vaudrait mieux qu'il se remarie, avait un jour remarqué Margaret.

— Il attend que tu sois libre, avait répondu Adam en plaisantant.

— Tu as l'intention de divorcer ou de te tuer ? avait-elle alors demandé sur le même ton.

D'une voix tout à fait sérieuse cette fois, elle annonça :

— Il est à toi, Fred. Il s'appelle Jimmy. À moins que tu veuilles lui donner un autre nom...

— Jimmy me va parfaitement, répondit Fred en regardant à nouveau Margaret d'un air pensif.

— Il faut que je demande à Adam la recette de sa marinade, coupa Louise. J'ai jeté un coup d'œil à votre étagère à épices, et il y a là des produits dont je n'avais jamais entendu parler.

— Chaque fois que nous voyageons, nous explorons les marchés. L'an dernier, à San Francisco, nous avons fait toutes les boutiques chinoises. Adam a deux amours : son ordinateur et les recettes exotiques.

— Trois amours, tu veux dire ! s'écria Adam, alors que le petit groupe de joueurs de croquet s'approchait d'eux, portant les boules et les maillets.

— Megan, Danny et moi ! Surtout moi ! cria Julie.

Elle avait dix ans, et comme sa sœur aînée elle ressemblait trait pour trait à son père. Une copie miniature, jusqu'au nez fin et étroit...

— C'est quand même notre équipe qui a gagné, dit Danny. Moi et Nina. On les a battus, hein, Nina ?

— Oui. Et nous recommencerons, répondit-elle en ébouriffant les cheveux roux du garçon.

Les trois enfants l'adoraient — et il est vrai qu'elle possédait un charme auquel personne ne pouvait résister. L'enfant têtue était devenue une jeune femme enthousiaste et sûre d'elle. Essentiellement grâce à Margaret, qui avait toujours insisté auprès d'Adam pour que Nina fasse ses propres choix et suive sa voie...

— Il paraît que tu réussis très bien à New York, dit Louise.

— Très bien, non. Mais avec un peu de chance, ça ne devrait pas tarder. Et de toute façon, je m'en sors mieux que si j'avais continué mes études à la fac. J'aurais en poche une quelconque licence d'histoire et de littérature anglaise, et je ne saurais pas où aller ni quoi faire de moi-même.

— A t'entendre, on croirait qu'une licence obtenue dans une grande université n'a aucune valeur ! lança Adam.

— Pour la plupart des gens, cela en a. Mais moi, je n'étais pas faite pour

les études. Tu ne vas quand même pas me comparer à Margaret ! (Se tournant vers cette dernière, Nina ajouta :) Parfois je me dis que j'ai dû te décevoir. Toutes ces soirées passées à me faire réviser les maths et la chimie, sans jamais t'énervier ni me reprocher d'être aussi nulle...

— Je n'avais aucune raison de te reprocher quoi que ce soit, répliqua Margaret. Ni à l'époque ni aujourd'hui. Je suis heureuse que tu aies trouvé ta voie...

Elle se tut un court instant, regardant Nina avec tendresse — un sentiment profond, et bien différent de celui qu'elle portait à ses propres enfants qui, eux, avaient eu la chance d'avoir un père et une mère. Comme Nina semblait fringante dans sa minirobe jaune !

— J'aimerais seulement que New York ne soit pas aussi loin, murmura-t-elle, regrettant aussitôt d'avoir laissé échapper une pensée qu'elle aurait dû garder pour elle.

— Je le sais bien. Mais c'est une ville merveilleuse ! Chaque jour, on peut choisir entre des centaines de choses à faire. Je pense que je n'étais pas née pour vivre dans une petite ville. Quoiqu'Elmsford ne soit pas à proprement parler une petite ville, corrigea aussitôt Nina.

— Explique-nous comment tu as réussi à trouver ce job, insista Louise.

— Il y a eu un concours, à l'école. Chacun devait dessiner les plans d'une pièce. Moi, on m'a demandé d'imaginer une chambre destinée à un enfant de huit ans. J'ai aussitôt pensé à Danny. Le fait de connaître un gosse de cet âge-là m'a donné un sacré avantage sur les autres. Et j'ai gagné !

— Inutile de jouer les modestes, dit Gilbert. Nous sommes en famille. Continue.

— Quelqu'un a écrit un article au sujet des gagnants ; je l'ai présenté au moment où je me suis mise à chercher du travail. Et à la troisième tentative, j'ai été engagée.

— Crosier et Dexter, c'est le nec plus ultra, rappela Margaret. Chaque fois que je feuillette un magazine de décoration chez le coiffeur, je tombe sur eux.

— Ils ont une sacrée réputation, reconnut Nina. Et j'ai vraiment eu de la chance. En plus, j'apprends tant de choses chez eux ! Bien que je sois une « bleue », ils me laissent travailler sur certaines de leurs grosses commandes. Ça me plaît, et ça me permet de faire des progrès rapidement.

— Crosier et Dexter, répéta Louise. Il faudra que je cherche leur nom dans l'annuaire. Ce sont des hommes ou des femmes ?

— Deux hommes : Willie et Emie.

— Ah, ah ! s'écria Gilbert. Lequel des deux s'intéresse à toi ?

— Aucun ! répondit Nina en riant. Willie et Emie sont... mariés, comme on dit.

— Grand Dieu ! s'écria Louise avec une moue de dégoût.

— Comme ça, Nina ne craint rien, dit Adam en riant.

— Pas du tout, rétorqua-t-elle. Je n'ai besoin ni de Willie ni d'Emie pour me trouver un petit ami.

— Ça ne m'étonne pas, intervint Fred à son tour. Ah, si j'étais plus jeune, mademoiselle Nina ! ajouta-t-il en feignant une telle tristesse que tout le monde éclata de rire.

La nuit n'allait pas tarder à tomber. Une étroite bande rose et brumeuse s'attardait encore dans le ciel à l'ouest. Le vent se leva, et les oiseaux se turent.

— Si nous nous installions à l'intérieur ? proposa Adam. Qui veut du pop-corn ?

Il devine toujours ce dont les enfants ont envie, se dit Margaret. Louise devait penser exactement la même chose, car elle dit :

— Est-ce que vous vous rendez compte qu'Adam s'est occupé des enfants tout l'après-midi ? Il leur a fait faire ces espèces de plages japonais, ensuite il a joué au ballon avec eux, et ça s'est terminé par une partie de croquet. Ils ont vraiment de la chance d'avoir un père pareil.

— Je crois qu'ils le savent, commenta Margaret.

Dès que le pop-corn fut prêt, les hommes se dirigèrent vers le bureau d'Adam pour admirer ses dernières acquisitions informatiques. Ils étaient suivis par les chiens, les trois enfants et une traînée de maïs grillé. Les trois femmes, elles, s'installèrent au salon. Avant que les invités s'en aillent, Julie jouerait un morceau au piano. C'était une habitude chez les Crâne. Et tous leurs proches l'appréciaient...

Après avoir jeté un coup d'œil aux vieilles photographies sépia, à la pendule ventrue et au bureau à cylindre sur lequel s'entassaient les copies de chimie et de biologie que Margaret devait corriger en vue des examens de fin d'année, Nina ne put s'empêcher de dire :

— Cette maison a l'air de dater de Mathusalem. Tu n'as jamais eu envie de la quitter ?

— Pourquoi partir ? demanda Margaret. Je suis chez moi.

— Tu n'en as pas marre de vivre dans un décor aussi tarabiscoté ?

— Cette maison a été construite par ton arrière-grand-père.

— Tu restes donc pour des raisons uniquement sentimentales ?

— Peut-être. C'est possible. À vrai dire, la question ne m'a jamais tourmentée..., répondit Margaret en souriant.

Nina n'avait jamais mâché ses mots. Et c'était une bonne chose : il est toujours préférable de savoir ce que les gens pensent.

— Si vous devez continuer à vivre ici, laisse-moi au moins revoir la décoration intérieure. Il y a de beaux volumes, de grandes fenêtres et de hauts plafonds. On pourrait vraiment en faire quelque chose.

— Quoi exactement ?

— Il faudrait commencer par se débarrasser de tous ces meubles trop massifs.

— Je ne vois pas ce que tu leur reproches. Ils sont en bon état, bien astiqués et ce sont des meubles anciens.

— Mais pas le genre d'ancien qui a de la valeur. Si encore c'étaient des

meubles du XVIII^e, ou Empire...

— Tu veux parler de Napoléon I^{er} ou de Napoléon III ? demanda Margaret pour la taquiner.

— Tu sais bien que j'ai toujours été nulle en histoire. Le style Empire, c'est celui avec des aigles et tous ces trucs de la Rome antique. Une belle pièce, un bureau par exemple, transformerait ce salon. Il faudrait aussi prévoir quelques dorures ici et là pour l'illuminer. (Quittant le fauteuil dans lequel elle était assise, Nina se mit à arpenter la pièce.) Une petite table en merisier, deux chandeliers sur le manteau de la cheminée, poursuivit-elle. Et, pour finir, deux fauteuils modernes. Je suis pour le mélange des styles. Et j'ai bien envie d'essayer.

— Renonce à tes projets. Nous n'avons pas les moyens d'acheter des meubles, ni anciens, ni modernes, Nina. Adam n'est pas propriétaire de sa société informatique ! Et tu sais ce que ça coûte d'élever trois enfants. De toute façon, je n'ai jamais eu envie de posséder des tas de *trucs*, conclut Margaret.

— Je suis si différente de toi, mais je t'aime tant ! dit Nina en l'embrassant tendrement sur les deux joues.

— Gil et moi devons aller en Europe à l'automne, annonça Louise. Nina, nous pourrions en profiter pour passer quelques jours à New York et te rendre visite. Notre maison est dans le même état que lorsque Bobby et Tim l'ont quittée. Et j'aimerais revoir la décoration du rez-de-chaussée — au moins !

— Fabuleux ! J'ai très envie de travailler aussi pour mon propre compte. Je te laisserai ma carte, Louise.

Gilbert possédait une entreprise de chauffage et d'air conditionné, et les Ferise étaient riches. Ils se faisaient plaisir en achetant ce qu'Adam appelait des « jouets pour adultes » : manteaux de fourrure pour Louise, Jaguar pour Gilbert. Adam les trouvait trop matérialistes et ne les tolérait qu'à cause de Margaret. Même s'ils ne lui arrivaient pas à la cheville sur le plan intellectuel, c'étaient des gens adorables et généreux. Et Gilbert symbolisait la seule image paternelle qu'elle ait jamais connue...

— Hé ! Les hommes ! cria Nina. Vous ne croyez pas que c'est un peu grossier de nous laisser toutes seules au salon ? Venez nous rejoindre. Vous avez passé assez de temps à regarder tous ces trucs électroniques.

Fred arriva presque aussitôt. Et il annonça en riant :

— Si Adam avait parlé chinois, je l'aurais sans doute aussi bien compris. Semi conducteurs, « driver » de disque dur... Sorti des briques, du ciment et du fil à plomb, moi, je n'y connais rien. Il vaut mieux que je me cantonne à mon métier d'entrepreneur. Et pourtant, je devrais m'y mettre moi aussi, à l'informatique. Nous vivons dans un nouveau monde — et c'est celui d'Adam.

Visiblement satisfait du compliment, Adam se tourna vers Julie et lui demanda :

— Qu'est-ce que tu nous joues ce soir, madame Chopin ?

Le surnom, déjà maintes fois utilisé dans la famille, fit pourtant monter le rouge aux joues de la fillette. Embarras ? Fierté ? Les deux, sans doute...

— Ce nouveau morceau d'Érik Satie ? insista Adam.

— Je ne le joue pas encore parfaitement. Mon professeur ne me le fait travailler que depuis deux semaines... Mais je peux toujours essayer. C'est une valse, annonça-t-elle d'un ton docte. Ça s'appelle *Amandes au chocolat*.

— Un air connu ? demanda Louise. Je ne l'ai encore jamais entendu.

— Un morceau classique, répondit Julie, toujours aussi sérieuse. D'un compositeur français.

C'était une musique sereine, parfaitement en accord avec cette douce soirée d'été, la lumière tamisée des lampes et le bruissement des feuilles à travers les fenêtres ouvertes. De là où elle était assise, Margaret apercevait le profil de sa fille, bougeant doucement au rythme de la valse.

Le petit groupe de spectateurs était d'une immobilité parfaite. Même Danny qui, à huit ans, aurait sans doute préféré une partie de base-ball, restait tranquille par respect pour son père. Il connaissait son amour de la musique. Ces deux-là sont liés comme les deux doigts de la main, songea Margaret en regardant les joues pleines de son fils, son nez court et ses cheveux bouclés aussi roux que les siens. Puis elle jeta un coup d'œil à Megan qui, à douze ans, commençait à se plonger dans des livres de vulgarisation médicale à la bibliothèque. Peut-être était-ce elle qui deviendrait médecin...

La tête appuyée au dossier de son fauteuil, Nina avait fermé les yeux et souriait. Même au repos, elle pétillait de vie. Ses épais cheveux châtain roux formaient une pyramide au-dessus de son petit visage piquant, et sa bouche sensuelle était mise en valeur par un rouge à lèvres brun-rouge, de la même teinte que celui qu'elle s'était acheté à quinze ans quand elle avait commencé à se maquiller.

« Cette enfant ne tient pas en place ! » avait l'habitude de dire la mère de Margaret, qui n'avait pas vécu assez longtemps pour voir la jeune femme qu'était devenue Nina. Elle n'avait connu que la gamine espiègle qui aimait les effrayer en faisant semblant de s'enfuir et qui, une heure plus tard, émergeait du garage des voisins en leur riant au nez. Quelle patience il avait fallu, pour élever Nina !

Mais le jeu en valait la chandelle puisque son imagination s'était épanouie, que sa témérité s'était transformée en une solide confiance en soi, et qu'elle avait gardé sa générosité naturelle. Margaret n'oublierait jamais le jour où Nina était rentrée à la maison avec une reproduction encadrée du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet. « Elle n'est pas gênée, n'est-ce pas ? » avait-elle dit en désignant du doigt la femme nue assise en compagnie de messieurs en complets sombres. Puis elle avait ajouté : « Ça ira bien dans ma chambre, non ? Toutes ces couleurs éclatantes sur le mur. »

À ce souvenir, Margaret avait envie de rire et de pleurer à la fois. Elle avait beau, grâce à son métier, bien connaître les adolescents, Nina restait pour elle un cas à part. Elle ne pouvait attribuer cela qu'au mystère qui entourait sa

naissance. Pendant toute son enfance, Nina n'avait pas cessé de poser des questions sur son père. Chaque fois, elle lui avait répondu : « Je ne sais rien sur lui. » C'était la vérité et, malheureusement, la mère de Nina n'en savait peut-être pas beaucoup plus qu'elle. Jean avait jugé préférable de dire à la fillette que son père était mort et il était trop tard pour revenir là-dessus. De toute façon, c'était peut-être vrai...

Margaret se félicitait que ses propres enfants ne soient pas confrontés à de telles questions, qu'il n'y ait rien de mystérieux dans leur famille. Leur père et leur mère vivaient ensemble et ne se sépareraient jamais.

Ces quinze années de vie commune n'avaient pourtant pas été faciles tous les jours. La mère d'Adam, atteinte de la maladie d'Alzheimer, avait vécu longtemps chez eux — bien trop longtemps — avant qu'ils prennent la sage décision de la placer dans une institution spécialisée. Jean et son mari avaient eu un destin tragique : ils avaient été renversés par un taxi, dans une rue de Hong Kong. Henry était mort sur le coup et Jean était restée trois mois à l'hôpital avant que Margaret réussisse à la faire rapatrier à Elmsford, si elle avait rendu l'âme quelque temps plus tard. Quant elle entendait des voyageurs s'extasier sur cette ville fabuleuse, Margaret frissonnait à la pensée qu'elle n'avait connu de cet endroit qu'un hôpital et une chambre dans un hôtel minable. Il y avait eu aussi cet enfant mort-né, juste avant Danny... Comment avaient-ils réussi à surmonter tant d'épreuves ?

Mais les épreuves ne font peut-être que renforcer les liens de deux personnes qui s'aiment ? À deux on s'en sort toujours. Adam avait un excellent poste et Margaret assistait maintenant le directeur de la section scientifique. Ils n'avaient pas de problèmes de santé, leurs enfants étaient en pleine forme et Nina se débrouillait toute seule. Que demander de plus à la vie ?

La valse venait de se terminer. Fred Davis prit aussitôt congé, et emmena Jimmy avec lui. Les cousins s'en allèrent à leur tour après avoir assuré Margaret qu'ils avaient passé « une journée merveilleuse ». Quant à Nina, elle restait chez eux jusqu'au lendemain matin. Avant de monter dans sa chambre pour préparer ses bagages, elle leur rappela qu'ils lui avaient promis de lui rendre visite à New York, à l'automne.

— Tu peux compter sur nous, répondit Adam. Ça fait quatre ans que nous ne sommes pas allés à l'opéra, et nous allons nous offrir cette folie...

Quand tout le monde fut couché, Margaret attendit à l'arrière de la maison que les chiens veuillent bien rentrer de leur dernière balade. Le ciel s'était voilé et elle sentit quelques gouttes de pluie tomber sur son visage.

« Quelle journée merveilleuse », avait dit Louise. C'était vrai. Et Margaret avait rarement été aussi heureuse.

Le seul moyen de savoir qu'on était en automne, c'était de regarder les feuilles en train de tomber des arbres rabougris qui poussaient dans la rue où habitait Nina. Debout face à la fenêtre, Adam était prêt à partir. Mais il ne

voulait pas presser le mouvement. Il savait que Nina et Margaret avaient encore des milliers de choses à se dire et qu'elles s'attardaient à dessein autour de la table où ils venaient de prendre le thé. Elles avaient tant de plaisir à se retrouver, à parler des enfants, de leur métier respectif ou des petits amis de Nina ! Lui aussi était d'excellente humeur. Ils devaient aller écouter *Le Chevalier à la rose* le lendemain soir au Metropolitan Opéra. Et, avant de quitter Elmsford, Adam avait appris que la société pour laquelle il travaillait comptait s'attaquer au marché européen. Cela lui vaudrait certainement une promotion, puisque Ramsey, le vice-président chargé de la programmation, allait partir pour l'Europe...

L'agréable cours de ses pensées fut soudain interrompu par une phrase de Margaret.

— Adam mériterait d'être nommé à la tête du département d'engineering, affirmait-elle à Nina. J'ai rencontré les femmes de certains de ses collègues à l'occasion d'un dîner et elles m'ont toutes dit à quel point il était apprécié dans son service. Ils savent ce qu'il vaut. Et j'espère que le grand patron le sait aussi...

— Dès que vous en aurez les moyens, je m'occupe de votre maison, proposa Nina. Si vous voyiez ce que j'ai fait chez Louise et Gilbert ! Ils m'avaient laissé carte blanche. Et je me suis bien amusée...

— Nous ne pourrions jamais nous le permettre, Nina, intervint Adam. De nos jours, les gens qui fabriquent de nouveaux produits ou en inventent gagnent rarement autant d'argent que ceux qui les vendent ! (Craignant que cette remarque désabusée le fasse passer pour un envieux, ce qu'il n'était nullement, il ajouta aussitôt :) Tu as fait des merveilles dans ton propre studio, Nina !

— Ça te plaît ? Grâce à Willie et Emie, j'ai pu avoir les meubles au prix coûtant. J'ai même failli acheter une vitrine pour garnir ce mur. Puis je me suis dit que je n'allais pas rester éternellement dans ce studio et j'ai préféré m'offrir cette bague, conclut Nina en leur montrant le bijou.

— Ravissant, reconnut Adam. C'est une aigle- marine, non ?

— Du même bleu-vert que la mer, renchérit Margaret. Regarder quotidiennement une telle pierre doit vous faire éprouver un tel sentiment de calme...

Adam fut un peu surpris par la remarque de sa femme. Margaret ne lui avait jamais demandé de bijoux, et il ne lui en avait jamais offert. Elle ne possédait qu'un collier de perles et un bracelet en plaqué or que lui avait légués sa mère. De toute façon, ils n'auraient jamais pu se permettre d'acheter des bijoux... L'homme qui sera amoureux de Nina a intérêt à avoir les moyens, songea Adam. Entre les bijoux et les antiquités, il n'est pas sorti de l'auberge !

— Je viens de terminer une bibliothèque extraordinaire, reprit Nina. Des boiseries couleur miel sur tous les murs et des rideaux en soie vert mousse pour habiller les fenêtres qui donnent sur Central Park. Mais le plus beau, ce

sont les livres ! Des éditions complètes de Balzac, Dickens, et tant d'autres, reliées en cuir du même vert que le tissu des rideaux...

— Des livres qui n'ont jamais été lus et ne le seront jamais, fit remarquer Adam.

— Tu as raison. Mais les gens qui m'ont fait faire ce travail ne sont pas bêtes pour autant. Le mari est quelqu'un d'important dans le monde de la Bourse, et la femme avait l'esprit vif.

— Quel milieu pourri ! s'exclama Adam.

Nina haussa les épaules. Puis elle dit, en riant :

— Ce sont des gens dont je n'imaginai même pas l'existence avant de quitter Elmsford. Je les écoute parler théâtre, restaurants, maison de campagne et affaires. Je m'amuse comme une petite folle ! Et j'apprends des tas de choses.

— Tu nous manques beaucoup, souffla Margaret.

— Vous aussi, vous me manquez. Quand je pense que vous allez repartir et que je ne vous ai pas raconté la moitié de tout ce dont je voulais vous parler...

— Il nous reste le téléphone, rappela Margaret. Le dimanche ou le soir après vingt heures. Tu te souviens, Adam, quand nous faisions tous les deux nos études ? Nous avions de ces notes, à l'époque !

Dès qu'ils furent sortis, Adam remarqua :

— Elle vit vraiment dans un milieu pourri. Parmi des gens qui ne songent qu'aux biens matériels et qui doivent passer leur temps à rechercher de nouvelles sensations, sexuelles ou autres...

— Et tu t'imagines que Nina va devenir comme eux ? demanda Margaret en souriant d'un air malicieux.

— A vingt ans, belle comme elle est et seule à New York, elle risque de s'attirer des ennuis.

— Elle a vingt-deux ans, elle est aussi adorable qu'intelligente et tout ira très bien pour elle, s'écria Margaret. Quel vieux puritain tu fais ! Attends que tes filles soient en âge de quitter la maison. J'ai malheureusement l'impression que d'ici là tes beaux cheveux blonds auront viré au gris. Mais ça ne t'empêchera pas d'être toujours le plus bel homme de la création, conclut-elle tendrement.

Il avait préparé ce court séjour à New York comme s'il s'était agi de vacances à l'étranger. En faisant ses valises, il avait mis la liste dans sa poche

— le jeudi, Philharmonie Orchestra ; le samedi, l'exposition consacrée aux Impressionnistes. Et, en vérité, tout avait été parfait. Tandis qu'ils regagnaient à pied leur hôtel, apercevant son reflet dans une vitrine, Adam se dit que Margaret avait réellement profité de ces quelques jours. Elle était resplendissante — et ils formaient vraiment un beau couple.

Ils venaient de sortir d'une boutique de la Cinquième Avenue, tout près de leur hôtel, quand Adam baissa soudain la tête pour se protéger d'une rafale de vent glacial. Lorsqu'il releva les yeux, elle était là. Devant lui.

Quand plus tard il repenserait à ce qui était arrivé ce jour-là, l'expression *se matérialiser* lui reviendrait toujours à l'esprit. Il ne l'avait pas vue approcher, n'avait pas hésité une seconde en se demandant s'il ne rêvait pas, ni eu le temps de se composer un visage. Se détachant des couleurs changeantes de la rue, du kaléidoscope des visages anonymes et des scintillements des néons reflétés par les vitrines, elle avait été là. Randi.

— Adam ! s'écria-t-elle de sa voix si musicale. C'est bien toi !

Le regard d'Adam se posa aussitôt haut derrière elle, sur le ciel gris.

— Oui, dit-il. Comment vas-tu ? Je te présente ma femme : Margaret.

— Randi Bunting, se présenta-t-elle à son tour. C'est comme ça que je m'appelle maintenant... Quinze ans, Adam, ajouta-t-elle aussitôt. J'ai du mal à le croire. Tu n'as pas changé ! Pas du tout !

Il fut bien obligé de la regarder avant de lui retourner le même compliment banal.

— Toi non plus.

En réalité, Randi n'était plus la même. Elle était habillée à la dernière mode. Et son sac à main à fermoir de cuivre valait sans aucun doute une petite fortune. Quelqu'un lui avait appris à s'habiller, et quelqu'un avait payé. C'est en tout cas ce que se dit Adam, tout surpris de sentir monter en lui une flambée de rage qu'il n'aurait jamais imaginée une minute plus tôt.

— Je viens de Californie, expliqua-t-elle, et je compte passer quelques jours à New York. Où êtes- vous descendus ?

— Dans cet hôtel, répondit Adam en montrant l'édifice situé de l'autre côté de la rue.

— Moi aussi ! Il fait un froid de canard. Si nous allions prendre un thé ensemble ? Le feu est vert. Suivez-moi...

Il aurait dû réagir, invoquer l'excuse d'un rendez- vous. Mais il ne le fit pas et, deux minutes plus tard, ils étaient tous les trois assis autour d'une table dans la cafétéria de l'hôtel. Comme Adam, toujours aussi furieux, se taisait, Margaret demanda poliment :

— Vous étiez à l'école d'ingénieur, avec Adam ?

— Non, grand Dieu ! Je m'estime déjà heureuse d'avoir pu terminer mes études secondaires, répondit Randi en riant — elle avait exactement le même rire de gorge que quinze années plus tôt. Je travaillais en ville, mais j'habitais près du campus. Du coup, j'allais à toutes les soirées données par les étudiants et je m'y amusais beaucoup.

Remarquant que les deux femmes s'examinaient discrètement — comme c'est toujours le cas dans ce type de rencontre —, Adam se félicita de la simplicité de Margaret. Randi devait être en train de se dire que sa femme avait de la classe. Mais pourquoi avait- il besoin de lui démontrer qu'il avait réussi sa vie ? Avait-il été tellement humilié que son opinion comptât encore à ses yeux ?

— Il faut en profiter, quand on a vingt ans, déclara-t-elle. Après, on s'amuse beaucoup moins. Je me souviens de ces soirées comme si c'était hier

! Tu as eu des nouvelles de Smithy ? Ou de Tonny Barnes ? Quand il était à jeun — ce qui était plutôt rare !

— c'était un type plutôt sympa...

— Je n'ai eu aucune nouvelle, de personne, répondit Adam. (Puis, soucieux d'adoucir sa phrase — il était sec, parce qu'il se sentait horriblement mal à l'aise —, il ajouta :) Nous vivons plutôt repliés sur nous-mêmes. En fait, nous sommes tous les deux très pris par notre travail. Margaret enseigne la biologie et la chimie au lycée d'Elmsford.

— Magnifique ! Si j'en avais eu la possibilité, peut-être aurais-je fait des études, moi aussi. J'aimais bien l'ambiance du campus. Et c'est sans doute pour ça que j'avais le béguin pour pas mal d'étudiants. Toi y compris, Adam. Qu'est-ce que j'étais amoureuse de toi !

Margaret sourit avec beaucoup d'à-propos. Mais Adam ne s'y trompa pas et pensa qu'elle devait trouver Randi stupide et grossière. En réalité, celle-ci avait simplement l'habitude de dire tout ce qui lui passait par la tête. Adam se tortilla sur sa chaise, et évita de regarder Margaret.

Ne semblant pas remarquer qu'Adam et Margaret observaient un silence gêné, Randi leur parla de la pièce qu'elle avait vue la veille, puis de la Californie. Sa voix avait beau être agréable et ses remarques amusantes, Adam songea très vite qu'il ne supporterait pas de vivre avec une femme aussi bavarde.

— Je ne sais plus très bien où j'en suis, leur confia-t-elle. Récemment, j'ai eu quelques problèmes... Mais ce n'est pas la peine que je vous ennuie avec ça. Disons, pour résumer, que je me demande si je vais rester en Californie ou m'installer ailleurs. C'est pour ça que j'ai fait ce voyage. Dans l'espoir de découvrir un endroit où j'aie envie de vivre. Et j'ai l'impression que ce sera New York.

Qu'entendait-elle par « problèmes » ? Elle avait dû quitter l'homme avec lequel elle vivait. Et qu'était devenu le bébé ? Le plus étonnant, pensa Adam en se tortillant à nouveau sur sa chaise, c'est qu'il ne se soit jamais posé de questions à ce propos. Que Randi se soit fait avorter ou qu'elle ait gardé l'enfant, pour lui, c'était comme s'il n'avait jamais existé.

Les deux femmes échangèrent quelques nouvelles banalités puis, au bout d'un quart d'heure, Randi dit gaiement :

— Quelle rencontre inattendue, n'est-ce pas ? Qui aurait pu imaginer ça ? En plein centre de New York !

Ils convinrent, tous les deux, que c'était en effet inimaginable.

— Si jamais vous passez par Los Angeles, ajouta-t-elle, faites-moi signe. Je suis dans l'annuaire.

— Merci. Peut-être un jour prochain, répondit poliment Margaret.

— Bien. Je crois que je vais me sauver, maintenant. La journée a été longue... Vous ne savez pas s'il y a une librairie par ici ? J'aimerais m'acheter un ou deux livres de poche.

La question s'adressait à Margaret qui lui indiqua une librairie toute

proche, et ouverte tard le soir.

— Je vais y aller, dit Randi. Ça m'a fait plaisir de vous voir. Bon séjour à New York.

Dès qu'elle les eut quittés, Margaret lança :

— Randi. Elle était amoureuse de toi, si j'ai bien compris.

— Comme Fred est amoureux de toi.

Adam savait que pour Margaret il était inconcevable qu'il se soit amouraché d'une fille aussi différente de lui. Et, quinze ans après, il n'était pas loin de partager ce point de vue.

— Elle a du chien, non ?

— Je n'en sais rien. Peut-être. Ça doit être la manière dont elle s'habille.

— Je croyais que tu ne faisais jamais attention aux vêtements des femmes

!

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ? s'écria-t-il, d'une voix irritée.

— Je me demande seulement pourquoi cette rencontre t'a autant contrarié...

— Qu'est-ce que tu racontes ! Je n'étais absolument pas contrarié !

— Tu n'arrêtais pas de te tortiller sur ta chaise. Et tu n'as pas dit un mot.

— Je me tortillais parce que cette chaise était fichtrement inconfortable, et que j'avais envie d'aller manger. Un point, c'est tout...

Après avoir dîné au restaurant, ils revinrent à l'hôtel à pied. Le vent ne soufflait plus, la ville ruisselait de lumière et il y avait des chrysanthèmes dans presque toutes les vitrines.

— Une belle soirée en dépit du froid, dit Margaret. Mais je suis fatiguée. Nous rentrons ?

— Il est un peu tôt pour moi. Je vais marcher jusqu'à Central Park. Je te rejoins tout de suite.

Adam avançait lentement, pour ne rien perdre du spectacle. New York était sans doute le bazar le plus animé du monde, et la capitale incontestée du clinquant. Il n'aurait pas aimé y vivre mais ce séjour l'avait agréablement changé d'Elmsford. La journée avait été très agréable — jusqu'à ce qu'il rencontre Randi. Parmi les millions de gens qui habitent New York, pourquoi avait-il fallu qu'il tombe sur elle ?

En passant à côté de la librairie dont Margaret avait parlé un peu plus tôt, Adam s'arrêta pour jeter un coup d'œil aux livres exposés en vitrine. Apercevant une biographie qui l'intéressait, il se dit qu'il serait bien agréable de lire un peu avant de s'endormir, comme il le faisait toujours chez lui, et décida d'entrer pour l'acheter.

Et soudain, il songea qu'il risquait de tomber sur Randi. Indécis, il resta là, devant la vitrine, à contempler la couverture rouge et or de la biographie. Un homme dont le corps énorme — il devait peser dans les cent cinquante kilos — était enveloppé d'un manteau de cachemire sortit du magasin, alluma une cigarette et héla un taxi qui s'arrêta à sa hauteur dans un grincement de freins. J'y vais ou pas ? se demanda Adam. Si par hasard Randi était à l'intérieur —

ce qui était très peu probable, finalement —, il saurait ce qui lui était arrivé pendant toutes ces années...

À peine entré, il l'aperçut, debout à côté du premier comptoir en face de la porte.

— Je pensais que tu viendrais, déclara-t-elle. Ça fait presque une heure que j'attends.

— Tu croyais que j'avais envie de te voir ?

— C'est le cas, non ? Ne me dis pas que tu n'es pas curieux de savoir ce que je suis devenue.

— Je suis entré dans cette librairie pour acheter ce livre, rétorqua-t-il en montrant la biographie qui se trouvait sur le comptoir.

— Eh bien ! Achète-le...

Randi attendit qu'il ait payé le livre à la caisse, et le suivit dehors.

— Il vaut mieux que je sorte avec toi. Je suis tellement restée dans ce magasin qu'ils ont dû s'imaginer que je projetais un hold-up.

— Je ne vois pas pourquoi tu m'accompagnes. Nous n'avons rien de particulier à nous dire.

Randi courait presque pour se maintenir à sa hauteur.

— Tu pourrais ralentir un peu, proposa-t-elle gentiment. Même si tu me hais.

Adam tourna la tête pour la regarder. Comme elle était petite ! Il avait l'habitude de marcher avec Margaret dont le visage arrivait presque au niveau du sien. Son attitude était incorrecte. Il s'obligea à marcher moins vite, et lui dit :

— Il y a longtemps que je ne te déteste plus. Mais je n'ai pas pour autant envie de discuter avec toi.

— Dans ce cas, ne parlons pas ! Je voulais simplement te dire que j'avais eu de tes nouvelles par Tommy Barnes. C'est comme ça que j'ai appris que tu t'en sortais très bien dans la vie.

— Comment diable était-il au courant ? La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était il y a cinq ans, dans un aéroport !

Il y a deux cent soixante millions d'habitants aux États-Unis, songea Adam. Et avec ça, pas moyen d'avoir la paix !

— Il m'a dit que ta femme était charmante, reprit Randi. Et c'est vrai.

— Merci.

Ils venaient de pénétrer dans l'hôtel et Adam se dirigeait vers l'ascenseur quand Randi le retint par le bras.

— Tu ne veux pas attendre une minute ?

— Pour quoi faire ?

— J'ai besoin de te parler. Un petit moment..., supplia-t-elle.

— Je n'y comprends rien, avoua-t-il. Tu passes une heure dans cette librairie à m'attendre. Et maintenant, tu veux me parler. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien de spécial. J'ai seulement envie de te dire certaines choses.

— Eh bien, vas-y !

Comme ils se trouvaient en plein milieu du passage et gênaient l'accès aux ascenseurs, Randi proposa, toujours sur le même ton implorant :

— Allons nous asseoir à la cafétéria. Je n'en ai pas pour longtemps.

Adam la suivit et ils commandèrent tous les deux un café. Maintenant qu'il n'était plus séparé d'elle que par la largeur d'une table, il ne pouvait faire autrement que la regarder. Elle sentait terriblement bon. Il se souvint soudain — parmi des millions de petites choses sans intérêt, sa mémoire était capable de ressusciter ce détail — que Randi avait l'habitude de se parfumer derrière les oreilles et il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil aux lobes de la jeune femme, ornés de clips en diamants.

Pendant quelques secondes — une minute entière, en fait — il ne se passa rien. Et il sentit de nouveau monter en lui une brusque colère. Qu'est-ce qu'il faisait là ? Pourquoi avait-il accepté de la suivre ?

— Tu ne veux toujours pas savoir ce qui s'est passé après ? demanda-t-elle.

— Tu m'avais dit que tu voulais avorter. Et que tu allais te marier.

— Je ne me suis pas mariée. Et je ne me suis pas fait avorter non plus.

— Quoi ! s'écria-t-il en reposant si brutalement sa tasse dans la soucoupe que quelques gouttes de café éclaboussèrent la manchette de sa chemise blanche.

— Le jour de mon rendez-vous à la clinique, je n'ai pas eu le courage de pousser la porte. Sans doute parce que tu m'avais dit que c'était mal. Je n'arrivais pas à oublier l'expression de ton visage, au moment où tu as prononcé ces mots.

— Et alors ? bégaya Adam, trop surpris pour dire autre chose.

— Je suis partie en Californie. J'ai prévenu mon ami que j'étais enceinte. Il n'y a vu aucun inconvénient, car il aimait les enfants. Mais j'ai fait une fausse couche. Au fond, ça valait mieux. Je n'ai vécu que deux ans avec cet homme. Il n'était pas du genre à épouser qui que ce soit, ni à rester longtemps avec la même femme. Quand il m'a quittée, j'ai travaillé pour mon frère qui s'était installé à Los Angeles et était devenu un courtier en immobilier de premier plan. Ensuite, j'ai rencontré un homme beaucoup plus âgé que moi, qui m'a proposé de l'épouser. C'est pour ça que je m'appelle Bunting. Nous vivions dans une maison immense, avec des salles de bains en marbre rose, des statues sur la pelouse, deux courts de tennis, je n'avais jamais vu ça de ma vie...

— Ce n'était pas un truand, par hasard ? demanda Adam, d'un ton cassant.

— C'est bien possible. Mais il était gentil comme tout. Il m'a laissé un peu d'argent à sa mort. Pas grand-chose car il avait neuf petits-enfants. J'ai donc recommencé à travailler avec mon frère. Malheureusement, quand son fils est rentré dans l'affaire, les choses se sont gâtées et j'ai préféré partir. C'est pour ça que je suis là.

— En quoi tout ça me regarde-t-il ?

— Je pensais que tu te demandais peut-être si tu n'avais pas un enfant quelque part dans la nature. En fait, en voulant te parler, j'ai simplement obéi à une impulsion. Comme le jour où je t'ai annoncé que nous allions nous quitter.

— Une impulsion ! Une petite impulsion de rien du tout ! hurla Adam — et certains consommateurs tournèrent la tête pour le regarder.

— J'ai beaucoup souffert, se défendit Randi.

— Putain, murmura-t-il. Tu n'es qu'une putain.

— Si je ne t'avais pas rencontré aujourd'hui, je serais déjà en train de dormir. Alors que je ne vais pas fermer l'œil de la nuit.

— Qu'attends-tu de moi, Randi ? Arrête de jouer au chat et à la souris !

— Je n'attends rien. Inutile d'avoir peur. Je suis seulement désolée de t'avoir fait souffrir. Je n'ai pas cessé d'y penser depuis quinze ans. Et je tenais à te le dire.

Elle est trop compliquée pour moi, songea Adam. Au fond, je suis un homme simple. Ou bien, tout simplement moins intelligent que je ne le crois...

Quand Randi avança sa main pour toucher la sienne il se recula aussitôt.

— A quoi joues-tu ? murmura-t-il. C'est du passé tout ça. Mort et enterré !

— Pas si enterré que ça. Ne t'es-tu jamais demandé ce qui serait arrivé si nous n'avions pas...

— Jamais !

— Eh bien moi, je me suis posé la question. Et c'est normal. Même si ce ne sont que des suppositions, et que ma vie actuelle est plutôt heureuse. La tienne aussi, non ?

— Oui, répondit Adam.

D'abord elle me raconte qu'elle ne va pas pouvoir fermer l'œil de la nuit, et maintenant elle veut me faire croire qu'elle est heureuse.

Randi était en train de jouer avec les perles de son collier. Ses gestes gracieux mettaient en valeur sa main fine et ses ongles vernis d'un rose corail. Quand Adam porta sa tasse à ses lèvres, il rencontra son regard : deux yeux sombres et brillants, d'une douceur déconcertante.

— Ça n'aurait jamais marché, dit-elle. Même si j'avais accepté de vivre avec toi à Elmsford. Même si tu avais accepté d'aller habiter ailleurs. Nous avions beau nous aimer, nous étions trop différents l'un de l'autre.

— À quoi ça sert d'en parler, alors ? Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Nulle part, je suppose. Mais te revoir a tout fait resurgir...

Adam, lui, n'avait aucune envie de se souvenir de la triste matinée qu'il avait passée seul dans le parc, à contempler les canards en train de tourner en rond sur l'étang.

— Il y aurait de quoi écrire un livre, répondit-il. Mais comme je n'ai nulle envie de le faire, je vais aller me coucher.

Randi se leva.

— Au revoir, Adam. Et bonne chance.

Ils restèrent un court instant debout l'un en face de l'autre. Un visage de

fleur, pensa Adam. Puis ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Pendant près d'un quart d'heure, Adam resta devant l'hôtel, insensible à l'air froid de la nuit. Se souvenant soudain de ces vers de Shakespeare qui disent que la vie est un théâtre et tous les hommes des acteurs, il songea qu'il avait joué un rôle, aussi court soit-il, en compagnie de Randi. Puis le rideau était tombé, les acteurs s'étaient dispersés et chacun était rentré chez soi.

— Où étais-tu ? cria Margaret dès qu'il ouvrit la porte de leur chambre. Je commençais à me faire du souci. Les rues de New York sont si peu sûres...

— J'ai traîné dans une librairie. J'aurais bien acheté des tas de livres, si nous avions eu de la place dans nos valises. Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en voyant la bouteille de champagne et l'assiette de biscuits posées sur la table.

— Nous avons quelque chose à fêter ce soir.

— Nos vacances. Quelle bonne idée !

— Un peu plus. C'est l'anniversaire du jour où tu m'as demandée en mariage.

Les femmes ! se dit Adam. Elles se souviennent de tout !

— Ç'a été le plus beau jour de ma vie, ajouta Margaret. Avant celui de notre mariage, bien sûr...

Profondément touché, Adam la prit dans ses bras et l'embrassa. Puis il ouvrit la bouteille de champagne, servit deux coupes pleines à ras bord de liquide pétillant et porta un toast.

— À notre amour ! s'écria-t-il en levant son verre. Que Dieu le bénisse. Pour toujours !

Un matin de la mi-janvier, alors qu'Adam était plongé dans l'examen des graphiques posés sur son bureau, il reçut un coup de fil pour le moins inattendu.

— Hello ! s'exclama Randi dès qu'il eut décroché. Tu n'es pas trop choqué que je t'appelle au bureau ?

Choqué, il l'était en effet. Mais il répondit poliment :

— Je suis un peu étonné, c'est tout. Tu me téléphones de New York ou de Californie ?

— Ni l'un ni l'autre. Je suis à Elmsford. J'ai sous-loué pour six mois un appartement à Randolph Crossing, et je passe la journée en ville, pour mon travail.

Adam sentit immédiatement qu'il allait avoir des ennuis. Si seulement il avait été capable de lui dire : fiche-moi la paix, et de raccrocher brutalement !

— J'ai pensé que nous pourrions peut-être déjeuner ensemble à midi, reprit Randi. J'ai tellement de choses à te raconter.

— Je suis pris. J'ai un repas d'affaires.

— Alors, allons boire un verre lorsque tu sortiras du bureau. En souvenir de notre vieille amitié...

— Nous n'avons jamais été « amis », Randi.

— Mais nous pourrions l'être maintenant. Du moins, je l'espère. Je t'ai déjà dit à New York que je n'avais pas de vues sur toi, Adam. Mais tu agis comme si tu avais peur de moi.

Adam se sentit piqué par cette dernière remarque. À tort ou à raison, il avait l'impression que Randi se moquait de lui, et le traitait comme une sorte de vieux célibataire endurci.

— Je n'ai jamais imaginé que tu puisses avoir des vues sur moi, rétorqua-t-il caustique.

— Tant mieux. Car j'étais sur le point de raccrocher... Veux-tu que nous nous donnions rendez-vous à la cafétéria de l'hôtel Bradley ? Tu n'as peut-être pas envie de rentrer chez toi avec une haleine qui sent l'alcool...

— Je suis libre de faire ce qu'il me plaît. Est-ce que tu imagines le contraire ?

— Dix-sept heures trente ?

— D'accord.

Avant de se replonger dans ses courbes et ses graphiques, Adam passa quelques minutes à regarder les épais flocons qui s'étaient mis à tomber et s'amoncelaient déjà sur le rebord de la fenêtre. Le ciel gris et la neige le déprimaient. L'énergie qui l'animait quelques minutes plus tôt, quand il s'était mis au travail, venait soudain de l'abandonner. Pourquoi diable avait-il

accepté ce rendez-vous ? Il avait les meilleures raisons du monde pour refuser de revoir Randi. Et s'il avait su où la joindre, il lui aurait téléphoné aussitôt pour annuler.

Les yeux toujours fixés sur les flocons voltigeant derrière la vitre, il continua à réfléchir. Elle n'a pas eu beaucoup de chance dans la vie, se dit-il. C'était sans doute en grande partie sa faute. Mais avait-il pour autant le droit de l'envoyer sèchement balader ? Quoi qu'il en soit, il était étonné qu'elle puisse habiter à Randolph Crossing. Les appartements y étaient hors de prix. Peut-être était-elle sur le point de se remarier...

Il s'était vraiment montré très sec avec elle. Alors qu'à New York elle avait été charmante. Je ne peux quand même pas refuser de lui consacrer quelques minutes de mon temps, conclut-il avant de se replonger dans son travail.

— La dernière fois que nous nous sommes vus, j'ai l'impression que je t'ai un peu cassé les pieds avec mes problèmes, dit Randi. Mais aujourd'hui, je peux t'assurer que ça va mieux.

— Je suis heureux de l'apprendre, répondit Adam.

Randi lui semblait plus proche que lorsqu'il l'avait rencontrée à New York. Sans doute parce qu'elle portait, comme la plupart des femmes d'une petite ville du Middle West en plein hiver, un anorak épais et une casquette de laine. Mais dès qu'elle les eut retirés, Adam remarqua son écharpe en soie ornée de rosés cent-feuilles et le collier de chien en corail autour de son cou.

— Est-ce que je t'ai déjà dit que je travaille dans l'immobilier ? questionna-t-elle. (Comme Adam acquiesçait, elle lui expliqua :) J'ai demandé une licence pour pouvoir exercer ici et, le temps qu'elle arrive, j'avais trouvé du travail dans une petite agence dirigée par une demi-douzaine de femmes. Comme le marché de l'immobilier est en train de se développer, je pense que j'ai mes chances.

— Pourquoi es-tu revenue par ici ?

— L'une des femmes qui dirigent l'agence connaissait mon frère. Il m'a pistonnée... De toute façon, je suis originaire du Middle West : j'avais envie de rentrer chez moi. Et puis ici, il y a tant à faire ! Il y a de belles propriétés qui me rappellent la Californie, mais aussi d'adorables petites maisons en bois construites au milieu des forêts. J'ai toujours rêvé d'habiter dans une maison semblable à celles-là.

Tout en l'écoutant d'une oreille distraite, Adam se demanda ce que Randi attendait de lui. Il ne connaissait personne à Elmsford qui puisse être utile à un agent immobilier. De plus, comme Fred Davis n'arrêtait pas de lui parler devis et crédit-logement, il commençait à avoir le sujet en horreur... Néanmoins, il écoutait Randi sans la quitter des yeux, hypnotisé par sa voix et ses gestes qui ne trahissaient aucune nervosité. Elle bougeait sans arrêt les doigts simplement parce qu'elle avait besoin de toucher quelque chose, qu'il s'agisse de son collier ou de la mèche de cheveux qu'elle était en train d'écarter de sa joue.

— Randolph ne cesse de s'agrandir, expliquait-elle. Sans doute parce que c'est l'un des rares endroits de la région à être entourés de collines. En plus, ce n'est qu'à vingt-cinq kilomètres d'Elmsford, et les gens trouvent ça pratique. Je pense que je vais m'en sortir. Je suis une bonne courtière. J'aime rencontrer des gens, des gens de toutes sortes, et leur dénicher la maison qui leur convient. Je suis capable de déterminer leurs goûts en moins de dix minutes. (Elle sourit, puis ajouta :) Tu dois te moquer totalement de l'endroit où tu vis, du moment qu'il y a des étagères remplies de livres et une cuisine bien équipée, n'est-ce pas ? Tu fais toujours ton fameux chili ?

— Seigneur, tu t'en souviens encore ?

— Je me souviens de tout, Adam.

Tout à coup gêné, il détourna la tête et regarda les deux Japonais installés non loin d'eux en se demandant ce qu'ils pouvaient bien faire à Elmsford.

— Parle-moi un peu de toi, demanda Randi. Tu n'as pas encore réussi à placer un seul mot...

— Je n'ai pas grand-chose à dire, à moins que tu ne t'intéresses à la fabrication des ordinateurs, répondit-il en songeant aussitôt que c'était une manière bien maladroite de l'envoyer promener et de se protéger.

Mais Randi ne s'avoua pas vaincue.

— Eh bien ! On m'a pourtant raconté des choses très intéressantes sur toi ! Tommy Barnes m'a dit que tu avais trois enfants. Quel âge ont-ils ?

— L'aînée a treize ans. Les deux autres onze et neuf ans.

— Tu as une photo d'eux, sur toi ?

— Je ne pense pas...

— Aucune photo dans ton portefeuille ? Je ne te crois pas !

Soudain, Adam éprouva le besoin de montrer ses beaux enfants à Randi. De lui démontrer que, même si elle l'avait laissé tomber, il avait parfaitement réussi sa vie sans elle. Il sortit de son portefeuille la photo qui leur avait servi de carte de vœux à Noël, celle où on le voyait aux côtés de toute sa famille. En lui tendant le cliché, il se sentit à la fois très fier et pas si mécontent que ça de pouvoir enfin prendre sa revanche.

— Tes gosses sont magnifiques, déclara-t-elle d'une voix pensive. Tu as bien de la chance.

Comprenant aussitôt à quoi elle pensait, Adam lui dit :

— Les choses vont s'arranger pour toi. Tu ne vas pas tarder à rencontrer quelqu'un.

— J'ai intérêt à faire vite. J'ai trente-sept ans, Adam.

— De nos jours, les gens attendent plus longtemps avant de fonder une famille. Et ce n'est peut-être pas plus mal, conclut-il — quoiqu'il n'en pensât pas un traître mot.

Les coudes sur la table, la tête entre ses mains, Randi se pencha un peu en avant, si bien que son chemisier s'entrouvrit légèrement, dévoilant la naissance de ses seins. Se souvenant aussitôt de la douceur de sa poitrine nue, Adam détourna à nouveau la tête et regarda les Japonais qui étaient en train de

quitter leur table.

— Pourquoi détournes-tu les yeux ? demanda Randi. Tu as peur que je te morde ?

— Ne dis pas de bêtises, répondit-il en rougissant.

— Tu as raison. Je ne devrais pas me moquer de toi...

— Non, tu ne devrais pas, acquiesça-t-il en fronçant les sourcils. Nous avons tous les deux passé l'âge de ce genre de plaisanteries...

— Il m'arrive de me conduire comme une idiote, reconnut Randi. Tu veux une autre tasse de café ?

— Non. Il faut que je rentre.

— Oui, bien sûr...

Il n'y avait rien à dire de plus. Surtout pas des phrases aussi anodines que : « Je te téléphonerai » ou « Appelle-moi quand tu veux ». Néanmoins, incapable de se départir des bonnes manières que lui avait enseignées sa mère, Adam aida Randi à enfiler son anorak.

— Bonne chance, lui dit-il.

Elle le remercia d'un sourire, et lui tendit sa carte.

— Je ne pourrai l'utiliser officiellement que le mois prochain, expliqua-t-elle. Mais elle porte mon adresse et mon numéro de téléphone personnels. Si jamais tu connais quelqu'un qui cherche une maison, n'hésite pas à me contacter. Ça me rendra service.

— D'accord. J'y penserai...

Dans la voiture, en rentrant chez lui, Adam se demanda s'il devait parler de cette rencontre à Margaret. Après y avoir réfléchi, il décida de n'en rien faire. Ce serait accorder trop d'importance à quelque chose qui n'en avait pas.

Pourtant, maintenant qu'il avait revu Randi, il ne pouvait s'empêcher de se poser les questions absurdes qu'il avait réussi à chasser de son esprit depuis quinze ans. C'était complètement ridicule de s'interroger, par exemple, sur le cours qu'aurait suivi sa vie s'il avait épousé la jeune femme. Et pourtant, il imaginait quelle aurait alors été son existence. Il aurait sans doute quitté Elmsford, ne serait-ce que pour échapper aux problèmes soulevés par sa rupture avec Margaret. Ni Megan, ni Julie, ni Danny ne seraient nés. Et Margaret... S'était-elle rendu compte de quoi que ce soit, à l'époque ? Avait-elle senti que quelque chose n'allait pas ? Même si c'était le cas, quinze années de vie commune avaient largement compensé ce moment d'égarement. Et il ne devait pas être le premier à se poser des questions sur un amour de jeunesse...

Idiot ! se dit-il en tapant rageusement sur le volant, tandis qu'il s'engageait dans la rue où il habitait.

Avec l'aide de ses deux filles, Margaret devait être en train de préparer le dîner dans leur vieille cuisine ; peut-être même que, si elle avait trop de copies à corriger, Julie et Megan s'en occupaient sans elle. Leur mère les avait bien élevées !

Apercevant soudain Danny qui l'attendait, debout sur la pelouse enneigée,

au côté de Rufus, son chien de berger, Adam ralentit. La maison éclairée, la silhouette du jeune garçon se détachant sur la neige et les premières étoiles dans le ciel le remplirent d'une telle joie que des larmes montèrent à ses yeux.

Danny avait besoin d'un nouveau bureau. À neuf ans et demi, il était assez grand pour utiliser celui de Nina qui se trouvait toujours dans sa chambre. Mais Margaret ne voulait pas qu'on touche à quoi que ce soit dans cette pièce.

Chaque fois que Nina venait chez eux, elle dormait dans sa chambre de jeune fille. Inchangée. Elle retrouvait le tapis à carreaux aux couleurs éclatantes choisi comme cadeau d'anniversaire pour ses quatorze ans, Margaret l'avait d'abord trouvé hideux, avant de se rendre compte qu'il était parfait. Et aussi la reproduction du tableau de Manet, accrochée au mur, ainsi que le kangourou en peluche posé sur le lit.

— Je suis sûr que Nina ne verrait aucun inconvénient à ce que Danny se serve de son bureau, dit Adam.

— Ce n'est pas le problème. Je tiens à ce qu'elle conserve sa chambre de jeune fille, tant qu'elle n'est pas mariée.

Margaret savait qu'elle se montrait trop sentimentale. Nina ne reviendrait jamais vivre chez eux. Mais même si elle l'avait poussée à acquérir son indépendance, quelque chose en elle se refusait à la laisser partir. Et ce « quelque chose » était lié à la vision indélébile d'une petite fille vêtue d'une robe sale, dont la mère venait de mourir et dont personne ne connaissait le père.

— Louise m'a parlé d'un homme qui fabrique des meubles en pin, solides et tout à fait abordables, reprit-elle. Il habite Santee, un peu en amont, sur la même rive que nous. Si nous allions nous balader là-bas samedi matin ? Nous pourrions emporter un pique-nique et en profiter pour visiter le Musée indien. On m'a dit qu'il y avait une nouvelle exposition...

C'était une excellente idée, qui enchantait toute la famille. Danny choisit un bureau assez grand pour accueillir ses nombreuses maquettes en carton. Dans la boutique du musée, les deux filles achetèrent des mocassins indiens en cuir blanc avec une garniture de perles de couleur. Et ils s'installèrent tous les cinq près d'une petite route de campagne pour manger les sandwiches au rosbif, les oranges et les biscuits au chocolat qu'avait préparés Margaret. Le soleil de midi filtrait à travers les jeunes pousses d'un vert tendre et, dans le ciel, une formation d'oies du Canada volant à basse altitude se dépêchaient de regagner leurs quartiers d'été, le cou en avant. Leurs cris sourds rompirent soudain le calme de la mi-journée.

Mes enfants sont formidables ! pensa Margaret en les regardant lever la tête tous ensemble. Des enfants sains et bien élevés, qui ignorent le mal et la souffrance, ce qui semble quasiment miraculeux compte tenu du monde dans lequel ils vivent. C'est mon œuvre, songea-t-elle. Puisque c'est moi qui les ai élevés. Et ça aussi, c'est un miracle.

— Ça fait du bien de voir des collines, dit Megan.

— Ce ne sont que de petites éminences, corrigea Adam. Pour voir de vraies collines, il faudrait voyager bien plus au nord ou vers l'est.

— Écoutez le vent, dit Julie, dès que les oies eurent disparu.

— Il n'y a pas un souffle de vent, intervint Danny. Les arbres ne bougent pas.

— Regarde bien, insista sa sœur. Et tu verras qu'ils bougent très légèrement.

— Qui pourra me donner le nom de ces arbres ? demanda Adam.

— Ce sont des pins, bien sûr, répondit Megan.

— De quelle variété exactement ?

Comme tout le monde l'ignorait, Adam leur parla des différentes variétés de conifères. Il aurait fait un excellent professeur, se dit Margaret. Elle était un peu étonnée que quelqu'un d'aussi réservé en société se laisse si facilement aller avec les enfants — les siens autant que ceux des autres — comme s'il ne se sentait en sécurité qu'avec eux. Pourquoi un homme de cette qualité se sentait-il mal à l'aise partout ailleurs ? se demanda-t-elle.

— Ce sont des pins rouges, expliquait Adam. Encore tout jeunes. Ils deviendront bien plus grands. En fait, ils peuvent atteindre jusqu'à vingt-cinq mètres de haut.

— Ils doivent être alors très vieux, remarqua Megan.

— Deux cents ans ou même un peu plus, répondit son père.

— Deux cents ans !

— Ce n'est pas très vieux pour un arbre. Les sapins du Canada vivent cinq cents ans. Et les séquoias de Californie... (S'interrompant soudain, Adam demanda avec un sourire :) Qui sait combien de temps peuvent vivre les séquoias de Californie ?

— Deux mille ans, dit Megan.

— Pourquoi n'allons-nous pas là-bas pour les voir ? questionna Danny.

— C'est loin de chez nous, répondit Adam.

— Cousin Gil et cousine Louise y sont bien allés, eux.

— Cousin Gil est riche, dit Adam. Il possède sa propre entreprise.

Margaret aurait préféré qu'il ne fasse pas ce genre de remarque devant les enfants. Il n'avait aucune raison de se montrer envieux. Aucun d'eux n'avait jamais manqué de rien.

— Nous n'avons pas besoin d'être riches pour traverser le pays en jeep, intervint-elle. Et nous pourrions descendre dans des motels pas trop chers. Ce serait bien que les enfants visitent un peu les États- Unis.

— On verra. Peut-être l'été prochain.

— Pourquoi pas cet été ? insista-t-elle gentiment. Après avoir visité le parc national des Badlands, nous traverserions l'Utah et pousserions même jusqu'à San Francisco, si nous avons le temps.

— Tu as l'air d'oublier que je ne suis pas mon propre patron !

— Je le sais bien, répondit Margaret. Allez, les enfants, ramassez les

papiers et les boîtes de soda vides. Il faut y aller.

Comme Danny voulait savoir quand il aurait son bureau, Margaret lui répondit :

— Papa ira le chercher la semaine prochaine.

Sur le chemin du retour, les enfants réclamèrent un Coca-Cola.

— Si nous nous arrêtons à Randolph Corner ? suggéra-t-elle. Il me semble que nous y sommes passés, à l'aller.

— Randolph Crossing, corrigea aussitôt Adam qui avait maintenant de bonnes raisons de connaître ce nom.

Tout en conduisant, il se reprochait son attitude. Pourquoi avait-il refusé de parler à Randi, qui lui avait téléphoné plusieurs fois au bureau ? On aurait dit qu'il avait peur d'elle. Il pensait savoir ce qu'elle avait en tête. Mais peut-être se trompait-il, en se croyant irrésistible. Et dans ce cas, il se conduisait comme un imbécile prétentieux...

— C'est une petite ville charmante, remarqua Margaret quand ils s'installèrent au comptoir extérieur du café. Que de boutiques ! Un fleuriste, un magasin de vêtements, et même une librairie. Je ne me souvenais pas d'avoir vu tout ça la dernière fois que nous sommes venus ici.

— S'ils veulent faire de Randolph un endroit à la mode, j'ai l'impression qu'ils se sont trompés, répondit Adam. Je n'ai pas vu passer plus d'une douzaine de voitures depuis que nous sommes arrivés.

— Nous serions bien contents d'avoir une clientèle à la mode, comme vous dites, lança la serveuse, une forte femme entre deux âges, en se mêlant à la conversation. Ce serait bon pour le commerce. Mais ce n'est pas le cas pour l'instant. Ils ont construit des maisons, là-haut, sur la colline. Ils appellent ça « La Pinède ». Elles sont plutôt pas mal et je dirais pas non si on m'en offrait une. Mais la moitié d'entre elles sont toujours à vendre. Peut-être que ça viendra. Vous voulez un autre Coca-Cola, les enfants ?

— Je crois que ça..., commença Margaret.

— Ça ne doit pas être facile pour les agents immobiliers qui essaient de vendre ces maisons, coupa Adam.

— Sûr ! Les femmes qui tiennent l'agence immobilière d'à côté viennent manger ici tous les jours. Elles ne crèvent pas de faim, mais il faudra qu'elles soient patientes, c'est moi qui vous le dis. Vous voulez l'addition ?

Quand ils se retrouvèrent dans la voiture, Adam remarqua :

— Quel moulin à paroles !

— C'est sans doute une femme qui vit seule, répondit Margaret qui observait toujours les gens. Une femme abandonnée à elle-même et qui doit être malheureuse. Peut-être une veuve dont les enfants sont partis très loin. Elle ne doit pas avoir souvent l'occasion de discuter.

— Et tu déduis tout ça de deux minutes de conversation ! s'écria Adam en riant. Tu devrais écrire des romans. Des romans tristes.

Il se moquait d'elle. Mais sur le fond, il ne se trompait pas : Margaret avait du cœur. Et elle avait même le cœur sur la main...

Le samedi suivant, comme tout le monde était occupé, Adam alla chercher le bureau tout seul, et au retour il prit la route qui passait par Randolph Crossing. Cela l'obligeait à un léger détour, mais il faisait un temps splendide et il se dit qu'il serait bien agréable de rentrer chez lui en traversant à nouveau les collines.

Comme il approchait de la petite ville, il éteignit la radio et se mit à réfléchir. S'il avait choisi cette route, ce n'était pas pour contempler le paysage mais parce qu'il était curieux de savoir ce que devenait Randi et qu'il espérait même la rencontrer. Il y avait très peu de chances qu'elle soit à Randolph ce matin-là. Il ne risquait donc pas grand-chose à s'y arrêter. Et si jamais il tombait sur elle, cela ne tirerait pas de conséquence. Alors, pourquoi en faire toute une histoire ?

Il gara sa voiture dans la rue principale et, comme il n'était pas loin de midi, décida de retourner au café où les enfants avaient bu un Coca. Il allait commander un sandwich qu'il mangerait en lisant le journal. Au lieu de sortir aussitôt de sa voiture, il resta un long moment assis à l'intérieur, hésitant encore avant de prendre une décision. Finalement, comme son véhicule était garé au soleil et qu'il y faisait une chaleur étouffante, il le quitta et se dirigea vers le café.

Il choisit une table placée en face de la porte et, après avoir été accueilli par la serveuse comme un vieil habitué, il passa commande. Quand la porte s'ouvrit pour laisser entrer un groupe de femmes plutôt bruyant, il fit semblant d'être plongé dans la lecture de son journal. Mais il était tendu comme un arc, se doutant à la fois de ce qui allait arriver et priant le ciel que cela ne se produise pas.

— Adam ! s'écria une voix bien connue. Que diable fais-tu là ?

Rougissant comme un collégien, il répondit d'un air gêné :

— J'avais des courses à faire. Un meuble que j'avais commandé. Et j'en ai profité pour déjeuner ici. Et toi ?

— Je travaille dans l'agence qui se trouve juste à côté... Je vous présente Adam Crâne, ajouta Randi à l'intention des femmes qui l'accompagnaient. Un vieil ami à moi. Si ça ne vous ennuie pas, aujourd'hui, je vais m'asseoir à sa table.

Personne n'y voyant d'inconvénient, Randi s'installa en face de lui. Puis elle posa comme d'habitude ses coudes sur la table, et lova son visage entre ses mains. Ses yeux noirs pétillant de malice plongés dans ceux d'Adam, elle dit :

— Et maintenant, explique-moi pourquoi tu m'as snobée.

— Snobée ? C'est complètement ridicule !

Voulant éviter son regard, Adam fixa la bouche de Randi. La lèvre inférieure était plus épaisse que dans son souvenir et celle du haut délicatement ourlée, tel un coquillage. Ses dents étaient à peine visibles mais il se souvint soudain qu'elles étaient parfaites.

— Que se passe-t-il ? Mon rouge à lèvres a bavé ? (Comme il hochait la tête en signe de dénégation, Randi le rappela à l'ordre :) Tu n'as toujours pas répondu à ma question !

— Tu veux parler de tes coups de fil ?

— Exactement. Ce n'est pas très poli de ta part, Adam.

— Désolé. J'aurais dû te rappeler. Mais nous avions un boulot fou. Le temps a passé. Après, j'ai oublié...

— Je t'ai téléphoné cinq fois ! Et chaque fois tu aurais oublié ? Tu m'évitais, oui !

— Je suis désolé, répéta-t-il, incapable de trouver une quelconque excuse à son attitude.

Idiot. Je suis un idiot, pensa-t-il.

— Cesse de te conduire comme un gamin, Adam ! s'écria Randi en riant. Je t'ai téléphoné parce que j'avais besoin de renseignements pour mon travail. Je me disais que, comme tu es né ici, et que tu connais parfaitement la région, tu pourrais me conseiller utilement. Mais ce n'est pas grave, ajouta-t-elle. D'autres gens ont pu me rendre ce service. (Puis, changeant soudain de sujet, elle demanda :) Elle est bonne cette pizza ?

— Pas mauvaise, répondit-il. J'avais demandé un sandwich mais la serveuse s'est trompée dans ses commandes et elle m'a apporté ça...

— Fais-moi goûter.

Avant qu'Adam ait eu le temps de prendre une fourchette sur la table voisine, Randi saisit la sienne.

— Je me suis servi de cette fourchette ! protesta-t-il.

— Et alors ? Tu n'as pas le Sida, non ? Avec un homme marié et fidèle dans ton genre, je ne risque rien, j' imagine.

Piqué au vif par le ton railleur de Randi, il lui demanda d'une voix méprisante :

— Pour qui te prends-tu ? Une diseuse de bonne aventure ? Tu ne sais rien de moi, Randi. Cesse de dire des bêtises !

Elle le regarda pensivement avant de reconnaître :

— Tu as raison. Parlons sérieusement. J'aurais bien besoin de ton avis. Je vais commander une pizza et t'exposer mon problème. Tu es pressé ?

Adam jeta un coup d'œil à sa montre. Il était midi et demi. Il aurait déjà dû être rentré chez lui car il avait promis à Danny de l'aider à baigner Rufus qui en avait bien besoin. Il devait aussi aller chercher Julie chez l'une de ses amies, pendant que Margaret et Megan feraient des courses.

Randi venait de commander sa pizza et, comme il hésitait, elle lui dit :

— Il n'y en a pas pour longtemps. Je t'ai expliqué que je sous-louais un appartement à Randolph Mais, bien que ce soit très pratique pour moi — il est situé tout près de l'agence —, il va falloir que je le quitte. Et je n'ai rien trouvé d'autre.

Adam apprécia qu'elle s'interrompe pour manger une bouchée de la pizza que venait de lui apporter la serveuse. Il avait horreur des gens qui parlaient la

bouche pleine. Quand elle reprit ses explications, au lieu de l'écouter, il observa ses mains soignées, au> ongles vernis. Elles étaient si différentes de celles de Margaret ! Margaret avait de belles mains robustes faites pour pétrir une pâte, travailler dans un laboratoire de chimie et planter des légumes. Comme ces deux femmes se ressemblaient peu ! Margaret mangeait calmement alors que Randi avalait sa pizza comme si elle n'avait pas mangé depuis trois jours. Et elle faisait preuve de la même avidité, dans la vie...

— Dès que j'ai appris que cette maison allait être saisie, était-elle en train de conclure, je me suis dit que je pourrais peut-être l'acheter. Elle n'est pas loin du centre de Randolph et j'aime vivre au milieu des arbres.

— Des arbres ? Où ?

— Tu ne m'as pas écoutée ? Je t'ai expliqué qu'elle faisait partie du petit groupe de maisons construites en haut de la colline. « La Pinède ». C'est notre agence qui est chargée de la vente. J'aimerais bien savoir si, en tant que femme seule, je peux me permettre cet investissement et me mettre une maison sur le dos.

— Si la maison te plaît et que tu as les moyens de l'acheter, vas-y. De toute façon, tu ne resteras pas seule longtemps.

— Tu n'en sais rien.

— J'en suis sûr. Tu es ravissante, Randi. Inutile de jouer les saintes-nitouches.

— Pour l'instant, je n'ai pas reçu des milliers de demandes en mariage ! Et j'ai trente-sept ans.

Le même âge que Margaret... Pourquoi ne cessait-il de les comparer ? se demanda Adam soudain furieux contre lui-même. C'est complètement idiot !

— Quoi qu'il en soit, reprit Randi, j'ai besoin d'un avis impartial. L'agence pour laquelle je travaille aura une commission sur la vente, ce qui est normal. Mais du coup, je me méfie de leur opinion. Est-ce que tu accepterais, puisque tu es là, de venir jeter un coup d'œil à la maison ?

A nouveau, Adam consulta sa montre. S'il acceptait de visiter cette maison, Randi l'appellerait de nouveau au bureau pour lui parler de la transaction. Et ça, il n'en avait aucune envie.

— C'est à deux pas d'ici, insista-t-elle. (Et comme

Adam ne lui répondait pas elle s'écria, en éclatant de rire :) Je parie que tu penses que je vais te draguer ! Tu es un peu idiot, dans ton genre. Je t'ai déjà dit que tout ça, c'était de l'histoire ancienne. Ça n'a rien à voir avec le fait que tu me rendes un service amical.

— D'accord. Allons-y. Ma voiture est dehors.

Suivant les indications de Randi, Adam reprit la même direction qu'à son arrivée puis il quitta la route nationale. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à la pendule du tableau de bord et de calculer combien il lui faudrait de temps pour rentrer chez lui. Jamais il n'aurait dû se laisser embarquer dans cette histoire !

— C'est un bureau ancien que tu transportes à l'arrière ? demanda-t-elle.

— Non, c'est une bonne copie. Réalisée par un artisan de Santee. C'est pour mon fils.

— Le gamin aux cheveux roux que j'ai vu sur la photo ? Il est mignon comme tout.

— Il déteste la couleur de ses cheveux.

— Sa mère aussi est rousse, non ? Quand nous nous sommes rencontrés à New York, je l'ai trouvée ravissante. Elle a vraiment de la classe.

Adam aurait préféré que Randi ne lui parle pas de Margaret, car il se sentait coupable vis-à-vis d'elle. Et se sentir coupable le rendait furieux. Après tout, il ne faisait rien de mal ! Un homme marié n'est quand même pas obligé de dire à sa femme ce qu'il fait à la minute près !

— Je suis contente que tu sois heureux, Adam. Tu le méritais. Car tu es heureux, n'est-ce pas ?

— Oui. Très heureux.

La conversation prenait un tour trop personnel à son goût. Mais il ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Pourquoi m'as-tu quitté ?

— Parce que j'étais une jeune imbécile inexpérimentée qui rêvait d'une vie brillante, sous le soleil de Californie. Et sans doute aussi parce que j'étais jalouse. Tu ne semblais pas pressé de clarifier la situation, Adam.

Il resta silencieux, songeant qu'il n'aurait jamais dû poser cette question. Le passé était mort et bien mort. Pourquoi vouloir le ressusciter ? Randi devait avoir eu la même pensée, puisqu'elle reprit gaiement :

— C'est de l'histoire ancienne, tout ça. Tourne là, sur cette route en terre. Je t'avais bien dit que ce n'était pas loin.

Pas loin ! songea-t-il. Ça devait faire près de trois quarts d'heure qu'ils avaient quitté Randolph !

Grimpant à travers les pins, l'étroite route desservait des maisons basses et pittoresques entourées de vieux arbres et d'épais arbustes. Arrivé à la fin de cette voie sans issue, Adam engagea sa voiture dans l'allée menant à la maison.

C'était une construction récente, et elle n'était pas en rondins. Pourtant, elle évoquait d'une manière indéfinissable les anciennes cabanes des pionniers américains. Dès qu'ils furent sortis de la voiture, Adam suivit Randi qui, de l'herbe jusqu'aux genoux, se dirigeait vers une trouée au milieu de la rangée d'arbres.

— Approche-toi, dit-elle. On aperçoit la rivière en bas. Avec des jumelles, on la verrait parfaitement.

Un vent léger faisait bruisser les pins, et l'air printanier était si doux et si odorant qu'Adam éprouva une soudaine lassitude. Il aurait aimé pouvoir se coucher dans l'herbe tiède et contempler Randi, debout dans un rayon de soleil, sa robe bouffant sous l'effet du vent. Au lieu de quoi, il dit sèchement :

— Je suis pressé. Allons-y.

À l'intérieur, la maison avait un air de résidence secondaire laissée à

l'abandon. La peinture des murs était passée, les stores en mauvais état et, dans la petite cuisine intégrée, la poignée du four était cassée et le linoléum abîmé.

— Bien entendu, il faudra refaire toute la cuisine, annonça Randi.

— Ça risque d'être cher. Je connais un homme à Randolph qui fait des travaux de ce genre pendant ses week-ends et dont les prix sont très raisonnables. J'aime cette grande pièce. Pas toi ? Il faudra installer une table ronde devant la baie vitrée et des fauteuils autour de la cheminée. Mais j'oublie toujours que les hommes se fichent pas mal de la décoration...

— Sauf quand c'est leur métier. Ma jeune cousine Nina travaille pour deux décorateurs new-yorkais.

— Nina ? La jeune femme que j'ai vue sur la photo ? (Elle a le chic pour se souvenir de tout, songea Adam.) Elle n'est pas aussi jolie que Margaret, mais elle a du chien. Alors, comme ça, c'est une New- Yorkaise ?

— Non. Elle vient juste de s'y installer. Avant, elle vivait à Elmsford.

De quoi se mêle-t-elle ? se demanda Adam. L'endroit où vivait Nina ne la regardait pas. Mais aurait-elle posé cette question si Adam lui-même ne lui avait pas parlé de sa jeune cousine ? Pourquoi avait-il amené le sujet sur le tapis ? Tout simplement parce qu'il était mal à l'aise et essayait maladroitement d'entretenir la conversation.

— Viens voir la chambre, proposa-t-elle. Il y en a deux mais c'est celle-là que je choisirai. J'installerai le lit ici, juste en face des fenêtres à claire-voie. J'adore ce genre de baies. D'un côté, tu es chez toi et de l'autre, quand tu es couchée, tu contemples la cime des arbres et le ciel étoilé.

Adam détourna la tête pour ne plus voir l'emplacement du futur lit, qu'il imaginait déjà recouvert d'une courtepointe rose et pourvu d'oreillers de plumes. Il jeta un coup d'œil dans la salle de bains et expliqua à Randi que les carreaux lui semblaient en bon état. Il avait soudain envie de fuir cette maison, paniquant presque à l'idée de devoir y rester une minute de plus, comme si quelque chose d'inconnu et de dangereux s'y cachait et allait se précipiter sur lui.

— Dépêchons-nous, déclara-t-il. Je suis en retard.

Le retour s'effectua dans un silence si gênant qu'il finit par le rompre en disant :

— Tu devrais demander l'avis d'un entrepreneur ou d'un expert en bâtiment. Je ne suis pas qualifié pour apprécier l'état de la toiture, de la plomberie, ni même l'ensemble de la construction.

Quand elle m'a proposé de visiter cette maison, elle le savait déjà, pensa-t-il. Et moi aussi.

— Dépose-moi à mon appartement, répondit-elle simplement.

Lorsqu'ils furent arrivés, elle le remercia poliment et ajouta :

— Je t'aurais bien proposé de monter, si tu n'avais pas été aussi pressé. C'est vraiment gentil de ta part d'être venu voir cette maison, Adam. Je vais suivre ton conseil. Je te téléphonerai pour te donner les conclusions de

l'expertise. Mais dis-moi au moins si cette maison t'a plu ? demanda-t-elle en se penchant vers lui.

— Oui, répondit-il en passant la première. Elle est ravissante. Et elle te convient très bien.

Un visage de fleur, ne put-il s'empêcher de penser. Le visage d'une ensorceleuse.

Quand il arriva chez lui, terriblement ennuyé d'être en retard, il aperçut la voiture de Fred Davis garée devant la maison. Il ne manquait plus que lui ! songea-t-il. Pourvu que Margaret ne l'ait pas invité à dîner ! Il ne se sentait pas en état de supporter la cordialité et la jovialité de Fred...

— Où sont les enfants ? s'enquit-il en se précipitant dans la cuisine où Margaret était en train de ranger ses courses. Je suis désolé d'être en retard. Pourquoi Fred est-il là ? Tu veux bien me donner un coup de main pour sortir le bureau de la jeep ? Après, je filerai récupérer Julie...

— Reprends ton souffle. Julie est là. Fred est allé la chercher. Pour l'instant, il est au fond du jardin, et il installe les piquets de croquet. Danny n'a pas eu la patience d'attendre jusqu'à demain...

— Tu n'as quand même pas téléphoné à Fred pour lui demander d'aller chercher Julie ?

— Bien sûr que non ! C'est lui qui est passé, pour nous annoncer une bonne nouvelle. Et comme tu étais en retard, il s'est chargé de Julie. Que t'est-il arrivé ?

— J'ai crevé.

— Mince ! Il va encore falloir acheter des pneus.

— Ce n'était pas si grave. Et ça m'est arrivé tout près d'une station-service. Ils ont pu réparer la roue.

Pourquoi diable ne disait-il pas la vérité ? *« J'ai rencontré Randi Bunting — tu te souviens ? — et nous sommes allés voir sa future maison. »* Une réponse franche et loyale. Pourquoi était-il incapable de prononcer ces mots — tout simplement ?

— Quelle bonne nouvelle Fred est-il venu nous annoncer ?

— Le voilà, répondit Margaret. Il va te l'expliquer lui-même.

Le visage illuminé par un grand sourire, Fred s'assit devant la table de la cuisine et, après avoir sorti une carte de sa poche, l'évala devant lui.

— Tu vois cet endroit qui se trouve à cent soixante kilomètres à l'est de Banff ? demanda-t-il à Adam. C'est là que se trouve le camp d'été du beau-frère de Denise. Celui qui habite au Canada. Tu l'as rencontré quand il est venu nous rendre visite avec sa femme. Ce soir-là, nous avons parlé de leur camp d'été, justement. Et en fait de camp, c'est une propriété située au bord d'un lac, avec de magnifiques bungalows et une grande maison. Quant à la bonne nouvelle, voilà. Cet été, je suis invité là-bas trois semaines, et je peux amener des amis. Alors, je vous invite. Qu'en dis-tu ?

Julie, Megan et Danny les avaient rejoints dans la cuisine et tous les visages étaient tournés vers Adam. Et lui ne savait plus où se mettre. Tout le

monde attendait qu'il se montre enthousiaste. Alors qu'il n'avait aucune envie de quitter Elmsford...

— C'est très gentil de ta part, Fred, déclara-t-il prudemment. Mais il m'est difficile de te donner une réponse.

— Dis oui, papa ! s'écrièrent les trois enfants en l'implorant des yeux.

— Ce n'est pas aussi simple que vous le croyez. Je travaille, moi.

— Bien sûr. Mais tu as le droit de prendre des vacances, rappela Fred. Et je peux t'assurer qu'elles seront réussies. Le lac est immense. On peut y faire du ski nautique, du canoë et du bateau à voile. Il y a même un court de tennis.

Un paradis pour millionnaires, songea Adam en se souvenant que la sœur de Denise avait épousé un Canadien qui possédait des mines. Au cours de la soirée qu'ils avaient passée ensemble, ils avaient parlé de leurs prochaines vacances d'hiver. Ils comptaient aller au Maroc ou à Tahiti...

Devinant ce qui le préoccupait, Margaret lui dit gentiment :

— Ce sont des gens charmants, Adam. Et très simples.

Elle avait envie d'accepter cette invitation. Et si la situation avait été différente, Adam aurait sans doute accepté, lui aussi, ne serait-ce que pour lui faire plaisir. Mais il avait d'autres soucis en tête. Selon les rumeurs qui couraient au bureau, Ramsey ne quitterait finalement pas son poste. Et du coup, Adam n'avait aucune chance d'obtenir une promotion. Quand on n'était pas un lèche-bottes, qu'on ne possédait pas ce que la direction appelait « de la personnalité » — c'est-à-dire un éternel sourire de flatterie aux lèvres —, on n'avait aucun avenir...

Comme tout le monde attendait sa réponse, il dit finalement :

— Désolé de vous décevoir, mais je ne peux pas partir. Le planning des vacances est fixé depuis des mois.

— Demande à changer tes dates, insista Margaret.

— Impossible, répondit-il, en sachant bien que c'était faux : Ramsey était un homme arrangeant. S'il sollicitait cette faveur, elle lui serait certainement accordée.

Il y eut un moment de silence poignant qui lui fit de la peine. Alors, il s'écria :

— Pourquoi ne partez-vous pas sans moi ? Ça ne me gêne pas du tout. J'ai des tas de choses à faire dans la maison et...

— Sans toi, ce ne sera pas des vacances, l'interrompit tristement Margaret. Jamais nous n'avons fait une chose pareille. Et je ne veux pas commencer maintenant.

— Maman ! Maman ! supplièrent les trois enfants.

— Il y a deux ans, je suis bien parti une semaine à Washington, rappela Adam. Et le monde ne s'est pas écroulé pour autant.

— C'était pour ton travail, Adam. Ce n'est pas la même chose.

Il était navré pour sa famille, mais il ne pouvait accepter. Il éprouvait une crainte indéfinissable. D'abord, il n'avait aucune envie de quitter sa maison et de passer ses vacances aux crochets d'étrangers. Il ne voulait pas non plus

quitter le bureau où, en son absence, tout pouvait arriver. Et puis, comment abandonner la maison alors que, faute d'argent, ils n'avaient jamais fait installer d'alarme ? En imaginant des vandales en train de saccager son ordinateur neuf, le piano de Julie et tous ses livres, il avait des frissons dans le dos. Sans parler de Rufus. Jamais encore ils ne l'avaient mis en pension dans un chenil...

Il avait beau savoir que certaines de ces craintes étaient complètement idiotes, il ne pouvait se résoudre à quitter Elmsford.

— C'est pas sympa de ta part, papa, s'écria Danny qui n'avait pas sa langue dans sa poche.

Fred, lui, fit preuve de plus de tact.

— Il faut que j'y aille, annonça-t-il. Réfléchissez à ma proposition. Vous n'êtes pas obligés de me donner une réponse aujourd'hui.

— Tu veux dîner avec nous ? demanda Margaret.

— Non merci. Une autre fois, peut-être.

Dès qu'ils furent à table, ils se mirent à discuter de l'invitation de Fred, sans élever la voix — ce n'était pas le genre de la famille. Et finalement, ils se rendirent à l'avis d'Adam. Il resterait seul, à Elmsford, pendant les vacances...

— J'ai téléphoné à Nina, annonça Margaret quand ils se retrouvèrent tous les deux dans leur chambre. Elle viendra nous rejoindre là-bas. L'été est une saison creuse pour les décorateurs et elle peut se permettre de s'absenter. Elle est folle de joie à l'idée de passer une dizaine de jours avec nous. C'est vraiment gentil de la part de Fred, non ? Il aurait pu inviter n'importe qui d'autre.

— Apparemment, c'était toi qu'il voulait. Mais ce n'est pas nouveau ! Je suppose que je devrais être jaloux. (L'amour qu'avait éprouvé Fred pour Margaret, voilà quinze ans, était un sujet de plaisanterie quelque peu éculé. Mais Adam ne put s'empêcher d'ajouter :) Je ne devrais peut-être pas lui fournir une aussi belle occasion...

— Quel idiot tu fais !

Debout à côté de la fenêtre, Margaret était en train de brosser ses cheveux. La lumière du soir nimbait d'or son visage d'une blancheur de nacre, ses yeux d'un gris profond et ses hautes pommettes. Adam savait qu'elle était heureuse de partir avec les enfants. Il savait aussi qu'elle se demandait pourquoi il ne souhaitait pas les accompagner. Mais elle ne lui poserait aucune question directe. Il ne voulait pas parler de ses soucis professionnels avec elle, et elle l'avait admis, une fois pour toutes.

Comme ils se connaissaient bien, tous les deux ! Après seize ans de vie commune, rien ne les surprenait plus, venant l'un de l'autre.

— Si Nina est avec vous, les vacances risquent d'être animées, dit-il. Tu ne vas pas t'ennuyer !

— J'aurais préféré que ce soit toi qui viennes, répondit Margaret. (Elle s'approcha de lui, le prit dans ses bras et se serra contre lui.) Parfois je me demande si tu sais à quel point je t'aime, ajouta-t-elle.

- Je le sais. Tu es vraiment adorable, Margaret.
- Ce n'était pas la réponse qu'elle attendait. Elle aurait aimé qu'Adam l'étreigne à son tour et l'entraîne vers le lit pour lui faire tendrement l'amour. Mais il n'en éprouvait pas le désir. Margaret avait toujours été plus passionnée que lui, et peut-être commençait-il à se faire vieux.
- Tu es fatigué, conclut-elle en le lâchant. Allons-nous coucher. Moi aussi, j'ai envie de dormir.

Après avoir accompagné sa famille à l'aéroport, Adam rentra chez lui et se mit aussitôt au travail. Il commença par traiter les rosiers contre le mildiou, puis il désherba les rangées de légumes du potager, remplit la mangeoire des oiseaux et nourrit les chiens. Quand il eut accompli toutes ces tâches routinières, il réintégra la maison avec l'agréable sentiment du devoir accompli.

Pour dîner, il n'avait que l'embarras du choix. Grâce à Margaret, le congélateur était rempli de bonnes choses : soupes, lasagnes, un poulet cuit et même une tourte aux pommes. Il s'installa devant la table de la cuisine et mangea tout en bouquinant. Ensuite, il sortit avec les chiens, descendit la rue menant au terrain de sport de l'école primaire, regarda les élèves du cours moyen disputer une partie de base ball, puis suivit son itinéraire habituel, marchant d'un bon pas pendant une demi-heure.

— Une belle nuit, hein, les gars, lança-t-il à Rufus et Zack, qui remuèrent la queue en signe d'approbation.

De retour chez lui, il s'installa dans son bureau et se plongea dans son travail. Il fallait qu'il fasse un rapport sur un nouveau système de logiciel qui avait déjà été breveté par neuf compagnies. Toute la question étant de savoir si Advanced Data pouvait l'utiliser. Et il avait intérêt à peser le pour et le contre : son avenir professionnel risquait de dépendre de ses conclusions. Il y consacra donc plusieurs heures pendant lesquelles il eut l'impression d'entendre fonctionner les rouages de son cerveau, aussi efficace et rapide qu'un ordinateur.

Le lendemain était un dimanche. Margaret lui téléphona à la maison pour lui dire qu'ils étaient bien arrivés, après avoir traversé des montagnes magnifiques, que l'endroit était splendide, que Nina était sans doute amoureuse et que Danny voulait savoir s'il n'avait pas oublié de donner ses croquettes à Rufus.

— Tu as l'air tout endormi. Je ne t'ai pas réveillé, au moins ? s'exclama-t-elle.

— Non, j'étais en train de m'habiller. Je vais me faire des œufs au bacon. Au diable le cholestérol, pour une fois.

— Tu me manques déjà, Adam. Et j'ai honte de penser que tu vas prendre ton petit déjeuner tout seul alors que je suis dans une propriété luxueuse...

— Tout va bien, chérie. Profite de ces vacances, et n'oublie pas de dire aux enfants que je les adore...

En réalité, lorsque Margaret l'avait appelé, il était toujours au lit et, encore à moitié endormi, il l'avait machinalement cherchée à côté de lui. Tout en

paraissant encore un peu, il se demandait maintenant pourquoi il n'éprouvait aucune inquiétude à l'idée qu'elle allait passer trois semaines avec un homme qui n'avait jamais caché ses sentiments pour elle.

Si on lui avait posé cette question, il aurait répondu que Margaret n'était pas du genre à le tromper. Mais cela ne justifiait pas sa totale absence de jalousie...

Coupant court à ces réflexions stériles, il descendit au rez-de-chaussée, prit son petit déjeuner et alla chercher le journal du dimanche qui avait été distribué un peu plus tôt. Il faisait déjà très chaud. À dix heures, les oiseaux se turent et le vent tomba. Il se réfugia dans la maison où il faisait plus frais, et s'installa devant son ordinateur. En début d'après-midi, il transpirait tellement qu'il s'étendit dans le living pour écouter les informations. Le journaliste annonça une vague de chaleur — une vraie de vraie, comme toujours dans le Middle West — qui risquait de durer au moins jusqu'à la fin de la semaine. Adam se dit qu'il serait bien agréable d'avoir une piscine. Il connaissait deux ou trois couples qui en possédaient une et il aurait aimé que l'un d'eux songe à l'inviter. Mais en réalité, ces gens étaient surtout liés avec Margaret. Aucun d'eux ne penserait à lui téléphoner, à lui...

Se souvenant soudain qu'il n'avait rien mangé à midi, il regarda sa montre. Il était quatre heures : trop tard pour déjeuner et trop tôt pour dîner. Tant pis ! Puisqu'il avait faim, il allait manger. Puis il regarderait la télévision et remonterait dans sa chambre, qui était climatisée.

La fin de la journée lui parut si longue qu'il fut tout heureux de retourner au travail le lendemain matin.

— Je t'avais dit que je te rappellerais quand j'aurais des nouvelles de la maison, était en train de lui expliquer Randi. J'espère que je ne te dérange pas.

Le hasard voulait qu'Adam ait justement un déjeuner très important à midi. Mais il pouvait tout de même se permettre d'être en retard de quelques minutes.

— Je t'écoute...

— L'expert a dit qu'elle était en bon état, alors je l'ai achetée ! Je suis à la fois très excitée et un peu effrayée car il va falloir que je m'endette. Mais on ne vit qu'une fois, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Je suis montée là-haut, ce matin, juste avant d'aller travailler. J'avais du mal à croire à mon bonheur. Il faisait tellement frais ! Peut-être à cause de tous ces arbres. Ou parce que la maison est construite à flanc de colline. En tout cas, il faisait aussi bon que dans mon appartement climatisé. Quel temps avez-vous à Elmsford ?

Adam la revoyait debout dans le soleil, sa robe gonflée par le vent printanier. Une robe jaune, se souvint-il.

— Au bureau, ça va. Mais dehors, on se croirait dans un four. Et chez moi aussi, ajouta-t-il, sans aucune raison.

- Vous n’avez pas l’air conditionné ?
- La maison a été construite il y a une centaine d’années. Et elle est très grande. Il faudrait presque la refaire entièrement pour passer les gaines. Ça ne vaut pas le coup.
- Ça doit être dur pour tes enfants. Les enfants n’arrêtent pas de bouger. Ils souffrent encore plus que nous de la chaleur.
- Heureusement, ils sont partis. Ils passent leurs vacances au Canada, au bord d’un lac.

Pourquoi lui expliquait-il tout ça ? Randi se fichait bien de ce que ses enfants étaient en train de faire.

- Tu dois te sentir seul.
- Pas vraiment. J’emporte chaque soir des tonnes de travail, et ça meuble mes soirées. (Comme Randi ne disait rien, il ajouta :) Au fait, félicitations pour la maison ! Je suis sûr que tu ne regretteras pas ta décision.
- Peut-être que, quand les travaux seront finis, tu reviendras la voir avec ta famille...
- Merci.
- J’espère que tu n’hésiteras pas à me rendre visite. Tu sais bien que ce qui s’est passé entre nous, c’est de l’histoire ancienne. Je te l’ai déjà dit, non ?
- C’est vrai, reconnut-il.
- J’adorerais te revoir, Adam. Quand tu veux.

Bill Jenks avança la tête à travers la porte entrebâillée et, montrant sa montre à Adam, murmura :

- C’est l’heure.

Adam acquiesça tout en disant à Randi :

- Il faut que j’y aille. Quelqu’un m’attend. Je suis déjà en retard. Je te rappellerai.

Je ne la rappellerai pas, pensa-t-il aussitôt. J’ai déjà assez de soucis comme ça.

J’adorerais te revoir, Adam. Quand tu veux.

Prétextant une migraine, il quitta le bureau plus tôt que d’habitude. Il était si tendu qu’il avait l’impression que tous les muscles de son cou lui faisaient mal.

Au cours du déjeuner, Jenks, après avoir jeté un rapide coup d’œil à son rapport, avait laissé entendre que Ramsey n’en serait sans doute pas satisfait et qu’il attendait une étude plus approfondie. Adam avait eu la désagréable impression que Jenks se réjouissait d’avance de ces critiques. Peut-être se trompait-il. Margaret lui disait toujours qu’il était trop méfiant. Mais elle ignorait tout du monde dans lequel il travaillait, un monde de compétition acharnée où la réputation d’un homme pouvait être détruite en quelques minutes par une cabale ourdie un samedi matin sur un terrain de golf.

En arrivant chez lui, il commença par laisser sortir les chiens ; ensuite il prit une douche et enfila un short. Pensant qu’un peu d’exercice lui permettrait de chasser la tension qui l’habitait, il sortit sa tondeuse à gazon et s’attaqua à

la pelouse. Mais la chaleur était si insupportable qu'au bout d'un quart d'heure il dut rentrer. Les chiens étaient couchés dans l'entrée qui donnait à l'arrière de la maison, une pièce sombre et un peu plus fraîche que les autres. Après avoir repris une douche, Adam descendit à la cuisine. Il n'avait pas faim. Au lieu de faire réchauffer un plat au micro-ondes, il se contenta d'un sandwich, qu'il mangea assis dans le living en regardant la télévision. Il suivit les informations de dix-sept heures, puis éteignit le poste car aucun programme ne l'intéressait.

J'adorerais te revoir, Adam. Quand tu veux.

Il resta un long moment assis à la même place, la tête dans les mains. Quand il se redressa, ses yeux se posèrent sur une photo prise l'été dernier, sur laquelle on voyait Margaret et les enfants. Il fit quelques pas dans la pièce, s'approcha de la fenêtre, du piano. Après avoir laissé courir ses doigts sur les touches, il ne put s'empêcher de tressaillir. Comme la maison était silencieuse ! Pourquoi ne pas en profiter pour faire un petit somme ? Il s'allongea sur le divan. Mais il lui fut impossible de s'endormir.

Tout reste dans la mémoire, quelque part, dit-on. Et c'était vrai. Des images oubliées depuis très longtemps se bousculaient dans sa tête, parées de couleurs éclatantes. Elles possédaient une telle force qu'il avait du mal à contenir l'explosion qui montait en lui. Son cœur battait si fort qu'il finit par se dire qu'il lui arrivait quelque chose de terrible, et qu'il allait devenir fou.

Et soudain, il éprouva un désir sexuel incontrôlable...

Il était dix-sept heures vingt. La route qui allait d'Elmsford à Randolph n'était jamais très encombrée. Il n'en avait que pour quelques minutes...

Même si Randi n'était pas chez elle, ce n'était pas grave.

Comme ça, il le saurait. Il saurait si, oui ou non, il avait envie d'elle.

Il était dix-huit heures quand il se gara en face de son immeuble. Jamais je n'aurais dû venir, se dit-il, soudain paniqué. Le plus raisonnable, c'est de faire demi-tour et de rentrer à la maison. Mais il n'en avait aucune envie. Après avoir fermé sa voiture, il s'engagea dans l'allée en briques qui serpentait entre des parterres de pétunias et sonna à la porte.

— Qui est-ce ? demanda Randi.

— Adam. Tu m'as dit que je pouvais passer quand je voulais.

— Je suis en peignoir, déclara-t-elle en ouvrant la porte. Si ça ne te gêne pas, entre.

Pour cacher son embarras, il examina la pièce au lieu de la regarder. Ne trouvant rien d'autre à dire, il remarqua :

— Tu me croiras si tu veux, mais je me souviens de ce tableau.

Il s'agissait d'une peinture à l'huile, suspendue au-dessus du divan. Elle représentait une villa blanche, à l'italienne, entourée de massifs de fleurs aux couleurs criardes et se détachant sur un ciel d'un bleu irréel.

— Je l'adore. Je l'avais emporté avec moi en Californie, expliqua Randi. En fait, je n'ai jamais voulu m'en séparer.

La porte donnant sur la chambre était entrouverte, comme toujours chez

Randi. Dans l'appartement où il avait vécu avec sa mère, les portes de leurs chambres étaient toujours fermées. Et Margaret aurait certainement fait de même si ces pièces n'avaient pas été situées à l'étage. Mais Randi, elle, s'en fichait. Elle se contentait de vivre. Et Adam ne savait pas si c'était ou non une bonne chose.

Quand elle s'installa sur le divan, juste à côté de la chaise où il venait de s'asseoir, son épais peignoir en soie blanche s'ouvrit sur un côté, révélant l'une de ses cuisses. En voyant cette chair ferme, Adam se souvint de la flambée de désir qui l'avait amené dans cet appartement. Et il en fut soudain terrifié.

– Ça fait du bien de se retrouver chez soi, ajouta Randi en s'étirant. J'ai eu une longue journée. Mais je pense avoir vendu une maison. Et pour toi, comment ça s'est passé, après mon coup de fil ?

– J'étais tellement tendu que je suis rentré plus tôt que d'habitude et j'ai tourné en rond le reste de l'après-midi, avoua-t-il, tout surpris de sa franchise.

Randi lui jeta un long regard pensif.

– Ouvre ta chemise et mets-toi à l'aise, proposa-t-elle.

– C'est plus facile à dire qu'à faire.

– Je vais te masser le cou et les épaules, ça te fera du bien. Penche-toi en avant.

Au début, Randi pétrit ses muscles endoloris avec force. Puis la pression de ses doigts s'adoucit et il commença à ressentir les effets bienfaisants du massage.

– Tu es complètement noué, murmura-t-elle. Mais ça va déjà un peu mieux.

Elle se mit à chançonner, un petit air sans paroles, monotone et étrangement doux. Adam ferma les yeux et se laissa pénétrer par une agréable sensation de détente.

– Tu dois être fatiguée, lui dit-il au bout d'un moment.

– Non. Ça me fait du bien à moi aussi.

Elle était si proche de lui que chaque fois qu'elle pressait ses muscles Adam percevait sa respiration dans son cou.

– Où as-tu appris à faire ça ?

– Je n'ai pas eu besoin d'apprendre. Ça m'est venu naturellement. Comme ça, dit-elle en embrassant sa nuque.

Adam bondit de sa chaise et se retourna pour la regarder. Un petit sourire aux lèvres, elle le défiait des yeux.

– C'est bien pour ça que tu es venu, non ?

– Oui, réussit-il à dire.

– Alors ?

– Approche-toi. Et enlève ce truc en...

Mais le peignoir avait déjà glissé sur le sol et Randi se tenait devant lui, inchangée. Son corps aux formes voluptueuses était aussi blanc et immaculé que la soie de son peignoir. On dirait que c'était hier, pensa Adam en la

soulevant dans ses bras avant de l'entraîner vers le lit. Hier !

Il se réveilla un peu avant six heures. Randi lui tournait le dos et il était lové contre elle. Pendant un court instant, il se demanda ce qui s'était passé. Pourquoi la fenêtre avait-elle changé de place ? Où était le papier peint, avec ses fleurs et ses papillons ? Quand il réalisa où il se trouvait, son cœur se mit à battre la chamade. Il fallait qu'il s'en aille avant que Randi s'éveille.

Il sortit sans bruit du lit, ramassa ses vêtements au passage, s'habilla dans le living et quitta l'appartement sur la pointe des pieds. Il arriva chez lui à sept heures. Les gens étaient déjà dehors en train de mettre en marche l'arroseur de leur pelouse ou de récupérer le journal déposé devant chez eux, sur les marches. Un voisin salua Adam de la main, en se demandant sans doute pourquoi il rentrait chez lui à une heure où il aurait dû au contraire quitter la maison.

Adam fit sortir les chiens, puis il but une tasse de café instantané, et prit une douche. Alors qu'il choisissait un costume dans sa penderie, il aperçut l'oreiller de Margaret, posé sur le lit, et eut soudain l'impression de sombrer dans une eau profonde.

Comment diable cela a-t-il pu se produire ?

Ce qui était arrivé la nuit précédente était une folie, ou pour dire les choses moins élégamment, une partie de jambes en l'air sans lendemain. Il devait absolument refuser de revoir Randi, même dans un lieu public. Finis les déjeuners, ou les cocktails à la sortie du bureau. Fini.

Fort de ces bonnes résolutions, il allait quitter la maison quand il se souvint soudain qu'il avait oublié de remplir la mangeoire des oiseaux. Il avait promis à Margaret de s'en occuper. Comme elle le disait si bien : « À partir du moment où on nourrit les oiseaux, il est cruel d'arrêter. Car ils sont devenus dépendants de nous. »

En arrivant au bureau, il prévint la secrétaire qu'il ne voulait pas parler à Mme Bunting. « Elle travaille dans l'immobilier, lui expliqua-t-il. Et elle n'arrête pas de me casser les pieds... »

En fin de journée, après avoir appris que Randi avait appelé trois fois, il reprit sa voiture pour rentrer chez lui. Elle n'a pas l'intention d'en rester là, se dit-il en fronçant les sourcils. Il fallait reconnaître qu'après une nuit pareille il était difficile de demander à une femme de faire comme si rien ne s'était passé. D'ailleurs, Adam avait honte d'être parti en catimini, comme s'il craignait d'affronter la lumière du jour.

Sa seule excuse était qu'il avait eu peur. Il savait que ça risquait de se reproduire. Il aurait beau se raisonner, cela ne changerait rien. Il fallait néanmoins qu'il tente de garder la tête froide.

En arrivant chez lui, il reprit la routine habituelle, dans l'espoir de retrouver son équilibre : il finit de tondre le gazon, nourrit les chiens, dîna d'un poulet au curry préparé par Margaret et alla chercher le courrier dans la boîte aux lettres.

En plus des publicités et des factures habituelles, il y avait une carte postale des enfants représentant un impressionnant paysage de montagnes et une lettre émouvante de Margaret.

« Tu aurais dû venir avec nous, lui écrivait-elle. C'est si beau que je suis sûre que tu aurais adoré cet endroit. Quand je pense à ce que tu rates alors que tu connais si bien la nature ! Tu travailles trop, Adam. Et sans jamais te plaindre. Au retour, je vais t'obliger à t'occuper un peu plus de toi. Oh, Adam, est-ce que tu sais à quel point je t'aime ? »

Il finissait de lire cette lettre quand le téléphone sonna.

— Alors, comme ça, tu te caches ? demanda gaiement Randi.

Jamais il n'aurait pensé qu'elle oserait l'appeler chez lui.

— Où as-tu trouvé mon numéro ?

— Dans l'annuaire, idiot.

— Tu ne devrais pas me téléphoner à la maison.

— Pourquoi pas ? Tu es tout seul. Et tu as refusé de me prendre au bureau.

— J'avais du travail par-dessus la tête. Désolé.

— Cesse de mentir, Adam. Je sais bien que tu te sens coupable. J'étais réveillée ce matin, et je t'ai entendu partir sur la pointe des pieds.

— Je n'ai pas voulu te déranger. Je suis un homme prévenant.

— Mon œil, oui, répondit Randi en riant. Mais peu importe. Ce que je voulais savoir, c'est si ça t'a plu...

— Pour l'amour du ciel, Randi !

— Moi, j'ai vraiment apprécié. Ça m'a rappelé le bon vieux temps. Je dois même avouer que je n'avais pas passé une nuit pareille depuis qu'on s'est quittés. Et toi ? Oh, laisse tomber. Je sais que tu ne me répondras pas. Tu es un homme marié et un gentleman, bien entendu. Ce qui n'est pas le cas de tous les hommes mariés. Mais toi, tu es comme ça.

— Pour l'amour du ciel ! répéta-t-il.

— Arrête de dire ça. Et écoute-moi. Je ne veux pas que tu t'inquiètes. Je n'ai pas l'intention de te compliquer la vie — ni la mienne, qui est bien assez embrouillée. Ce que je cherche, c'est un célibataire, un homme qui n'ait pas d'attaches. Je me marierai avec lui, nous vivrons dans ma maison et nous regarderons les étoiles qu'on aperçoit par les fenêtres de ma chambre.

Adam savait qu'elle était en train de l'asticoter. Néanmoins, il ne put s'empêcher de demander :

— Tu as déjà quelqu'un de précis en vue ?

— Je connais pas mal de célibataires. Il suffit que je me décide...

— Tu m'as dit que tu n'avais pas passé une nuit pareille depuis...

— Dans la vie, mon cher ami, il faut parfois se contenter du second choix.

Adam ne savait plus où il en était. Il était furieux que Randi l'ait appelé chez lui, et il avait l'impression qu'une conversation de ce genre profanait en quelque sorte la maison. Mais il éprouvait aussi une étrange griserie.

L'excitation causée par les risques liés à une double vie...

— Bonne nuit, Adam. Tu as eu une longue journée et moi aussi. Restons-en là. Dors bien...

« Restons-en là. » Qu'avait-elle voulu dire ? Que c'était tout pour ce soir ? Ou qu'ils ne se reverraient plus ? Tournant et retournant ces questions dans son esprit il alla s'asseoir dehors, et resta un long moment à contempler les lucioles qui envahissaient la pelouse, maintenant que la nuit était tombée. Si elle désirait vraiment se remarier, elle trouverait très vite un prétendant, et, du coup, il serait débarrassé d'elle. Mais rien que de l'imaginer en train de partager avec un autre homme la tiédeur de son corps voluptueux, comme elle l'avait fait la veille avec lui, Adam sentit monter en lui une jalousie féroce — et une nouvelle flambée de désir presque insupportable.

Le lendemain, il était toujours incapable de chasser les images qui le hantaient. Comme il déjeunait à nouveau avec Jenks, il aborda avec précaution la question de l'infidélité conjugale. C'était un sujet délicat. En parler pouvait provoquer une réaction de dégoût ou, au contraire, un éclat de rire — provoqué par votre naïveté.

Jenks s'en sortit adroitement, comme toujours.

— Tout ça dépend de tas de choses, vous ne croyez pas ? répondit-il.

Adam préféra changer de sujet.

— Rien de neuf au sujet de Ramsey ? Est-ce qu'on sait qui va partir en Europe à sa place ?

S'il devait y avoir un changement important dans la boîte, Jenks était sans doute déjà au courant. Très sociable, curieux de tous les ragots, il faisait partie du petit groupe des gens « bien informés ».

— Pour ce qu'on en sait actuellement, Ramsey peut très bien perdre son job, dit-il, tout heureux de renseigner Adam. Mais il peut aussi être muté en grande pompe au siège social. Tout est possible, si nous fusionnons avec CBW. Mais pour l'instant, personne n'est au courant de quoi que ce soit, et on risque de rester dans l'expectative pendant des mois.

— Si je comprends bien, notre avenir ne tient qu'à un fil !

— En effet. Si la fusion a lieu, il va y avoir des promotions, des types rétrogradés et d'autres qui vont carrément être virés. C'est comme ça que ça se passe pour tous les esclaves salariés.

Jenks pouvait se permettre d'être désinvolte : si un seul employé devait rester, ce serait lui. Intellectuellement, il ne m'arrive pas à la cheville, se dit Adam, et il le sait. Mais moi, j'ai dix fois plus de chances d'être viré.

Cette éventualité lui faisait froid dans le dos. Que se passerait-il si on le mettait à la porte et qu'il ne réussît pas à retrouver du travail ? Le seul salaire de Margaret ne leur permettrait pas de vivre.

Ce soir-là, en introduisant sa clef dans la serrure de sa maison, il était à la fois terrifié et furieux. Des hommes comme Fred Davis ou Gilbert, l'ennuyeux cousin de Margaret, n'avaient pas à s'inquiéter pour leur avenir professionnel. Pourquoi eux, et pas lui ? Evidemment, Fred avait hérité d'un terrain très bien

situé, en plein cœur d'Elmsford. Mais Gilbert n'avait réussi que grâce à sa personnalité avenante. Et pourtant, ce n'était pas une lumière...

Les chiens, qui étaient restés seuls toute la journée, se précipitèrent vers Adam pour lui faire la fête. Mais il était si découragé qu'il les laissa sortir sans même leur accorder une caresse. Comme tous les stores étaient baissés, la maison lui parut sombre et lugubre. Le moindre de ses gestes — ouvrir un tiroir, refermer la porte du congélateur, poser une assiette sur la table — résonnait dans les pièces vides. Il n'avait pas faim et il dîna très rapidement. Quand il eut lavé la vaisselle, il ne sut plus quoi faire de lui-même.

Repensant soudain à Randi, il se dit qu'elle ne l'avait pas appelé, ce jour-là. Peut-être voulait-elle réellement qu'ils en restent là. Et n'était-ce pas ce qu'il désirait lui aussi ? Il se sentait coupable. Si honteux qu'elle s'en était rendu compte, et le lui avait fait remarquer en riant au téléphone.

Elle devait le trouver bien faible : un homme qui avait peur de prendre son plaisir, un type asservi comme un gosse aux horaires contrôlés ! Qu'est-ce qu'il avait fait, la nuit précédente ? Du mal à quelqu'un ? Sûrement pas. Si l'on se fiait aux articles consacrés à ce sujet, la moitié des Américains trompaient leur femme et ils étaient tout aussi nombreux à divorcer.

Mais ça, c'était une autre histoire. Abandonner Margaret, son adorable épouse, et leurs trois enfants lui semblait impensable.

En traversant l'entrée, il s'arrêta devant le miroir placé au-dessus de la petite commode et s'examina dans la glace. À quarante ans passés, il était toujours en pleine forme. Son teint clair et son abondante chevelure le faisaient paraître plus jeune que son âge et il n'avait même pas besoin de lunettes pour voir de près.

« Est-ce que nous ne formons pas un beau couple ? » lui avait demandé Randi alors qu'ils se tenaient tous les deux devant le miroir de sa chambre. Un homme et une femme, nus et sur le point de s'aimer. Et qui s'accordaient parfaitement, songea-t-il.

Il était dix-neuf heures quand il ferma la maison et reprit sa voiture. Dès qu'il se mit à rouler, l'air qui rentrait par les vitres ouvertes le rafraîchit agréablement. Il était si excité à l'idée de faire l'amour que toutes ses craintes s'envolèrent. C'est complètement absurde ! se dit-il. Et pourtant, il se sentait plus libre et plus jeune qu'il ne l'avait été depuis des années.

A peine eut-il sonné et donné son nom que Randi lui ouvrit. Elle était nue.

— Je savais que tu viendrais, affirma-t-elle en riant, au moment où il se jetait sur elle.

Pour Adam, c'était une expérience toute neuve de partager le mode de vie bohème de Randi. Elle trouvait par exemple absolument normal de se relever après avoir fait l'amour pour préparer des hamburgers. Adam n'avait pas l'habitude de manger en pleine nuit, et il souriait intérieurement en s'imaginant debout dans la cuisine avec Margaret en train de déguster des pommes de terre frites arrosées de ketchup. Impensable ! Après s'être aimés, ils s'endormaient aussitôt...

Même pendant les week-ends, ils vivaient l'œil fixé sur la pendule. Le samedi était entièrement consacré aux courses et à de multiples rendez-vous : dentiste, coiffeur, bibliothèque, les leçons de piano de Julie ou la réunion du club de scouts de Danny. Il fallait toujours qu'ils aillent quelque part et leur emploi du temps était souvent établi à la demi-heure près. À tel point qu'Adam avait parfois l'impression que seul l'arrêt des pendules aurait pu libérer enfin la famille de toutes ces obligations.

Pour l'instant, il profitait de sa liberté nouvelle. Même si celle-ci lui donnait parfois des remords le jour où, apercevant la photo de Margaret posée sur son bureau, il l'avait retournée car il ne supportait plus de voir son beau visage calme et innocent.

Le samedi suivant, comptant rester chez Randi jusqu'au lendemain soir, il amena les deux chiens.

— Ils ont déjà été seuls à la maison toute la semaine, lui expliqua-t-il. J'espère que ça ne te gêne pas.

— Non. Mais heureusement qu'ils ne peuvent pas parler.

Elle avait prévu d'aller dans sa nouvelle maison, et préparé des sacs de couchage et une glacière.

— L'électricité a été rebranchée, dit-elle. Nous pourrions donc cuisiner. À condition de ne pas utiliser le four. Ou d'allumer un feu de camp. J'ai pensé que ce serait sympa de passer la nuit là-haut, ne serait-ce que pour voir quel effet ça fait.

Finalement, ils firent un feu qu'ils utilisèrent pour cuire des pommes de terre et des Marshmallow.

— J'ai l'impression d'être redevenu enfant, avoua Adam en regardant les Marshmallow brunir.

— Depuis quand cela ne t'était-il pas arrivé ?

Il ne voulait pas y penser et n'avait qu'une envie : demeurer étendu, la tête appuyée sur les genoux de Randi. Maintenant qu'il faisait plus frais, le soleil

de fin d'après-midi devenait agréable. Le vent s'était levé, chargé d'une forte odeur de pins, et un cardinal chantait, caché dans les bois. Il y avait si longtemps qu'Adam ne s'était pas allongé dans l'herbe, sans penser à rien, tout au plaisir de se détendre !

— Mon pauvre chéri, murmura Randi en lui caressant les cheveux d'un geste quasi maternel. Ta tête est prête à exploser. Tu te fais trop de soucis.

Il ne voulait pas parler avec elle de ce qui l'inquiétait : l'avenir de ses enfants, les dépenses de la maison, ses problèmes professionnels et, telle une épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête, la menace d'un licenciement.

— Détends-toi, lui conseilla-t-elle. Je veux seulement que tu sois heureux. Tu n'as pas besoin de me faire l'amour ce soir, si tu es fatigué. Tu peux même dormir si tu en as envie.

Et en effet, il s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, Randi n'avait toujours pas bougé. Prenant appui sur ses coudes, il leva les yeux pour la regarder et lui demanda :

— À quoi as-tu pensé pendant que je dormais ?

— Tu veux vraiment le savoir ? répondit-elle, les yeux fixés sur la rivière que l'on apercevait au loin, au travers d'une trouée dans les arbres. (Comme Adam insistait, elle lui avoua :) Je pensais à toutes ces années gâchées. Et je trouvais ça bien triste.

Elle s'attendait sans doute qu'Adam lui réponde : «Je sais.» Mais il n'avait pas l'impression d'avoir gâché quoi ce soit en vivant avec Margaret et en élevant ses trois enfants.

Néanmoins, en repensant à ce que Randi avait été pour lui et à l'angoisse qu'il avait éprouvée lorsqu'elle l'avait quitté, il fut soudain frappé par la cruauté de la vie et lui embrassa tendrement la main.

— L'année où nous avons vécu ensemble a plus de valeur à mes yeux que toutes celles qui l'ont suivie. Je n'ai jamais cessé d'y penser. C'était merveilleux, n'est-ce pas ? Je sais que tu ne peux pas oublier la manière horrible dont ça s'est terminé ! s'écria-t-elle. Et je n'ai sans doute eu que ce que je méritais. Chuck, l'homme pour lequel je t'ai quitté, n'était pas quelqu'un de bien. Et, quand j'ai perdu ce bébé, j'ai été triste et soulagée à la fois, car il aurait eu une vie instable. Quant à Bunting, même s'il était gentil, il n'y a jamais eu d'amour entre nous. Il m'a simplement permis de vivre sans souci pendant un certain temps. Puis il est mort. Je ne sais pas ce qui serait arrivé sinon...

Adam était en train de chercher ce qu'il pourrait lui dire pour lui remonter le moral quand, soudain, Randi bondit sur ses pieds et lui montra les chiens couchés sur le seuil de la maison.

— Ça y est, ils sont chez eux, déclara-t-elle. J'aimerais que tu fasses pareil, Adam. Que tu considères cette maison comme la tienne, un endroit où tu peux venir quand tu veux.

— Je ne pourrai pas m'échapper souvent, Randi.

— Je sais. Mais tu pourras toujours inventer une conférence hors de la ville de temps en temps et venir me rejoindre. Tu laisseras quelques vêtements ici, comme ça tu te sentiras chez toi. Ça ne tardera pas à être confortable, tu sais. Je compte même faire construire une piscine dès que les travaux de la maison seront terminés et que j'aurai touché une commission importante.

— Ça va te coûter une fortune.

— J'ai mis de l'argent de côté. Le moment est venu de le dépenser.

À minuit, alors qu'ils contemplaient les étoiles à travers les hautes fenêtres de la chambre, Randi reprit :

— C'est exactement ce que je m'étais promis de faire. (Puis elle ajouta :) Il faut que je te dise quelque chose avant que tu t'endormes. J'ai pensé que nous pourrions peut-être nous rencontrer dans un des motels qui se trouvent au sud d'Elmsford, le long de l'autoroute. J'irais passer la nuit là-bas et toi tu me rejoindrais tôt le matin en prétextant un surcroît de travail au bureau. Comme ça, nous pourrions nous voir une heure ou deux.

Plus que deux semaines, songea Adam. Et pas question de rompre avec Randi. Ni de dire quoi que ce soit à Margaret. Une double vie : était-ce la solution ?

— J'ai horreur des mensonges, murmura-t-il.

— Dans la vie, on est parfois obligé de mentir. Notre liaison ne regarde que nous, et nous ne faisons de mal à personne.

C'est vrai, pensa Adam.

— N'en parlons plus, mon anxieux chéri, conclut Randi. Nous avons passé une journée merveilleuse, et demain est un autre jour.

Le lundi, Margaret appela Adam au bureau.

— Je me suis fait un sang d'encre ! s'écria-t-elle. J'étais sur le point d'appeler la police. Mais ici, tout le monde m'a déconseillé de le faire. Où étais-tu la nuit dernière ?

— À la maison. Pourquoi ?

— Je ne comprends pas. Je n'ai pas arrêté de t'appeler, à partir de vingt heures. Tu n'as pas entendu le téléphone ?

— J'étais dehors. Je me suis occupé du jardin, puis je suis allé balader les chiens. Je suis resté dehors le plus tard possible car, mis à part dans notre chambre, il fait une chaleur d'enfer dans la maison.

— J'ai rappelé à vingt-trois heures. Puis j'ai laissé tomber.

— À vingt-trois heures, je dormais. J'avais branché la clim, et tu sais bien que j'ai un sommeil de plomb !

— Si tout va bien, tant mieux. Mais j'étais vraiment inquiète. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Je suis désolé, Marg. Pourquoi tenais-tu tant à me joindre ?

— Parce que je me sentais seule et que j'avais envie d'entendre ta voix. Je t'ai écrit une longue lettre mais cela ne me suffisait pas. Tu devrais la recevoir aujourd'hui.

- Tu ne vas pas tarder à rentrer.
- Dix jours encore. Cela me semble bien long.

Tandis que Margaret continuait à parler, Adam réfléchissait. Comment allait-il faire pour mener une double vie ? Ce n'était pas son genre. Mais aucun homme au monde ne devait s'y résoudre de gaieté de cœur. Quand il reposa le récepteur, sa main était moite.

Lorsqu'il rentra chez lui ce soir-là, la lettre de Margaret l'attendait dans la boîte. Elle avait glissé dans l'enveloppe une photo sur laquelle Danny souriait en brandissant une truite énorme, qu'il venait sans doute de pêcher lui-même. Toujours son grand sourire, se dit Adam, ses tennis usés et ses cheveux plaqués sur le crâne pour aplatir les boucles qu'il déteste. Mais sur la photo, son fils semblait avoir encore grandi.

Il s'installa dans le living pour lire la longue missive de sa femme.

« Nous avons eu un gros orage, lui écrivait-elle, et comme il pleut, tout le monde est resté à l'intérieur. En bas, on joue à des jeux de société, et en haut j'ai l'impression qu'on fait la sieste. Je n'ai pas envie de dormir, ni même de lire. J'ai besoin de "communiquer" avec toi, comme on dit aujourd'hui. Si le trajet jusqu'à l'aéroport n'était pas aussi long, je crois que je serais déjà à la maison. Ces semaines d'absence ont duré trop longtemps. Je ne repartirai sans toi pour rien au monde. Dans ma chambre, il y a un lit immense, plus large que le nôtre, et sans toi je m'y sens complètement abandonnée. Comprends-tu ce que je veux dire ? Oui, j'en suis sûre. Après toutes ces années où nous avons dormi l'un à côté de l'autre... Oh, Adam, mon chéri.

Ton absence mise à part, je n'ai pas de raison de me plaindre. La belle-sœur de Fred et son mari sont des gens très hospitaliers, et leur splendide propriété ne les empêche pas d'être simples. Les enfants sont aux anges. Julie ne se fait jamais prier pour jouer du piano et Megan a un amoureux, un beau garçon de dix-sept ans. Elle ne cache pas sa fierté et, bien entendu, Julie est jalouse. C'est amusant comme tout et merveilleux d'observer l'amour à ses débuts. Mais ne t'inquiète pas, ce garçon est parti hier et il habite Vancouver. Quant à Danny, il est comme d'habitude le chouchou de tout le monde.

Nina vient de venir me voir une seconde. Elle t'embrasse très fort. Elle a un petit ami, un homme qui a douze ans de plus qu'elle et qui s'appelle Keith Anderson. Il paraît qu'il est fou d'elle. Elle l'a rencontré plus ou moins par hasard, dans le cadre de son travail. Je ne sais pas si c'est sérieux mais je lui ai conseillé de ne rien précipiter car elle n'a que vingt-trois ans. Elle m'a alors rappelé que j'avais vingt et un ans quand nous nous sommes mariés. Oui, mais Adam était un homme responsable, lui ai-je répondu au risque de passer pour un vieux rabat-joie. Elle m'a dit que Keith n'avait rien d'un irresponsable et te ressemblait — que c'était d'ailleurs le plus beau compliment qu'elle puisse lui faire.

Elle m'a montré des Polaroid de son nouvel appartement, trois pièces dans un hôtel particulier restauré. L'immeuble est rempli de jeunes gens prometteurs. Mais Nina n'a rien à leur envier. Ses patrons l'ont encore

augmentée car elle est en mesure de leur amener une autre clientèle, composée de jeunes New-Yorkais raffinés avec un budget limité mais des goûts de luxe. Apparemment, ils mettent de l'argent de côté et s'achètent de temps en temps un bel objet. Comme Nina, ils aiment les jolies choses et les œuvres d'art. Je suis vraiment heureuse pour elle et très fière qu'elle s'en sorte aussi bien. Fred dit qu'elle est adorable. Et il n'arrête pas de lui répéter : "Si j'étais plus jeune..." Si c'était le cas, Nina aurait bien de la chance. Car Fred est vraiment "le sel de la terre", comme disait Maman. Et maintenant, ne va pas t'imaginer quoi que ce soit, monsieur Adam Crâne. »

Cette lettre toucha tellement Adam qu'après l'avoir lue il la laissa tomber par terre. Les mots de Margaret l'avaient plongé en plein cauchemar. Comme s'il s'était retrouvé piégé dans le noir, à l'intérieur d'une pièce aux murs nus et dépourvus de fenêtres.

— Ils rentrent à la maison dimanche, annonça-t-il à Randi le jeudi suivant.

— Ça nous laisse deux jours.

— Non. Comme j'ai passé toutes mes soirées avec toi, j'ai négligé le jardin. Je n'aurai pas trop de la journée de samedi pour m'en occuper. Le maïs m'arrive aux genoux et les mauvaises herbes sont en train de l'étouffer.

Depuis qu'il avait reçu sa lettre, Margaret lui avait téléphoné deux fois. Le son de sa voix au téléphone l'avait rempli de honte. Comment avait-il pu se mettre dans une telle situation, et l'y entraîner du même coup ?

— Il ne faut absolument pas que Margaret... que ma famille soit au courant, rappela-t-il à Randi. Je ne peux pas leur faire une chose pareille !

— Combien de fois m'as-tu déjà répété ça ? demanda-t-elle avec un léger sourire de reproche. Bien sûr qu'il ne faut rien leur dire. Et si jamais un jour ils l'apprennent, ce ne sera pas par moi.

Ils étaient dans l'appartement de Randi. Sur le rebord de la fenêtre, des moineaux picoraient des miettes de pain, rappelant à Adam qu'il n'avait pas rempli la mangeoire des oiseaux. Randi regardait elle aussi dans cette direction.

— Ta famille rentre, d'accord. Mais ce n'est pas une raison pour que nous cessions de nous voir, déclara-t-elle soudain. Ici, puis à la maison, dès que les travaux seront terminés. Tu te souviens de ce que je t'ai proposé ? Invente un déplacement professionnel de temps en temps.

Comme Adam, au lieu de répondre, se contentait de hocher la tête, elle ajouta :

— Ça ne sera pas aussi terrible que tu l'imagines. Et de toute façon, nous n'avons pas le choix.

En effet, ils n'avaient pas le choix.

— Je ne comprends pas ce qui m'est arrivé ! s'écria-t-il soudain. J'étais satisfait de mon sort. Et je pensais être heureux.

— Tu étais en rut, chéri. Et tu ne le savais pas.

Était-ce aussi simple que Randi le croyait ? Il l'ignorait. Une seule chose était sûre : jamais il ne pourrait renoncer à ce qu'il avait découvert pendant ces quelques semaines.

— Quoi qu'il en soit, nous ne faisons de mal à personne, répéta-t-il au moins pour la centième fois.

Quand Randi se leva, il fit de même et la serra contre lui. Elle était si douce lorsqu'elle fermait ainsi les yeux et s'abandonnait dans ses bras...

Et brusquement, Adam eut conscience d'un danger. Comme s'il guidait un bateau au cœur d'un orage ou que, debout en haut d'une falaise, il contemplait les rochers et l'océan tout en bas. Eh bien ! il allait guider le bateau dans la tempête et garder l'équilibre en haut de la falaise. Oui.

Il ne pouvait tout simplement pas vivre sans cette femme.

Nina recula de quelques pas pour juger de l'effet. C'était vraiment réussi, et même si joli qu'on aurait pu photographier la pièce, et faire paraître le cliché dans un magazine de décoration. Un miroir à boudinés était suspendu au-dessus du manteau de la cheminée. Sa surface convexe reflétait en miniature les tons roses et gris-vert qui l'entouraient. La table ronde était mise pour deux : assiettes anciennes de Coalport, faisant partie d'un service dépareillé, qu'elle avait acquises dans une boutique de seconde main, et nappe en dentelle aux couleurs passées qui venait du même endroit. Au centre de la table, une coupe en cristal achetée sur un coup de tête pour Noël, remplie d'un arrangement vapoureux de freesias et de fougères.

Ces objets avaient une grande valeur à ses yeux car ils flattaient ses sens. Elle aimait toucher les tissus soyeux ou les bois patinés et, grâce à son expérience professionnelle, son sens des couleurs et des proportions s'était encore aiguisé. Au fond, qu'il s'agisse de cet appartement ou de la boutique pour laquelle elle travaillait, elle vivait dans un monde sensuel, le seul en mesure de la satisfaire.

Toutes ses amies — la plupart vivaient dans le même immeuble qu'elle — exerçaient des professions plus ou moins artistiques. Elle connaissait entre autres un mannequin, une étudiante en architecture et une actrice débutante, qui vivait avec un danseur de ballet. Ces jeunes femmes portaient des vêtements des années quarante et n'avaient pas leur pareil pour nouer avec élégance une écharpe ou dégotter le sac qui faisait toute la différence. Elles adoraient aller au musée, au concert, ou voir des films d'art et d'essai. Et, quand elles avaient un peu d'argent — ce qui était plutôt rare —, elles s'offraient un grand restaurant.

Songeant soudain à son dîner, Nina jeta un coup d'œil derrière le paravent en bambou qui cachait la kitchenette. Pour la dixième fois au moins, elle vérifia qu'elle n'avait rien oublié : le vin blanc — il faudrait qu'elle achète un livre pour apprendre à choisir les vins — qui devait accompagner le poisson fumé, les champignons à la grecque, les légumes grillés, la salade servie avec des chèvres chauds et des tomates rissolées, une *tarte tatin* en dessert, suivie d'un espresso ou d'un cappuccino — selon l'option retenue par Keith. Elle consulta sa montre : dans dix minutes, il faudrait qu'elle mette les plats à réchauffer. Le dîner serait parfait — grâce aux succulents traiteurs qu'on trouvait à New York.

Après avoir regardé la pendule dont les aiguilles n'avançaient pas assez vite à son goût, Nina prit un livre, dans l'espoir de tromper son attente jusqu'à

ce que la sonnette de la porte d'entrée retentisse. Keith arriverait à l'heure. Il était d'une ponctualité remarquable. Ce trait de caractère va plaire à Margaret, se dit-elle en imaginant d'avance la joie avec laquelle elle le présenterait à la famille Crâne. En six mois, leur relation s'était tellement approfondie que c'était maintenant inévitable.

Incapable de lire une ligne, elle reposa son roman sur une petite table à thé et alla se regarder dans le miroir de sa chambre, pour une ultime vérification. Pas mal, pensa-t-elle en contemplant sa mince silhouette moulée dans un pantalon de velours noir et un pull blanc, ses grands yeux brillant d'impatience et ses cheveux brillants ramassés, comme toujours, en un chignon haut perché — une coiffure qui n'appartenait qu'à elle.

— Je sais bien que c'est banal de dire à une femme qu'elle est différente, lui avait expliqué Keith un soir. Mais dans ton cas, c'est vrai.

Ils étaient installés dans un bistrot douillet du centre ville et Keith, après l'avoir étudiée sous tous les angles comme si elle était une statue, avait repris :

— Il existe trois ou quatre types de femmes à New York. Celles de l'Upper East Side, très riches, habillées à la dernière mode, et squelettiques. Les contestataires habitant le Village, qui cultivent parfois un aspect négligé — mais peuvent aussi être ravissantes et naturelles. Il y a également la faune qui gravite autour des théâtres, etc., etc. Toi, tu n'entres dans aucune catégorie !

— Peut-être parce que je viens du Middle West.

— Non. Je crois qu'on te remarquerait n'importe où. Tu sais ce qui m'a frappé la première fois que je t'ai rencontrée ? Ta voix. J'étais en train de parler avec un des...

— Tu expliquais à Emie que la lampe en porcelaine chinoise de ta mère était cassée, et que tu voulais la remplacer.

— Tu te souviens de ça ?

— Je me souviens aussi que je t'ai trouvé très beau, et que je me suis demandé qui tu pouvais bien être.

Emie avait été incapable de la renseigner. C'était la première fois que Keith venait à la boutique.

— Il t'a plu, non ? lui avait demandé Emie. C'est le genre aristocratique. Nez busqué, voix chaude, élégance naturelle. Très attirant. Et un type bien, je te le garantis.

— Ne sois pas idiot, Emie !

Ils avaient renoncé depuis longtemps à la distance polie qui existe d'habitude entre patrons et employés. Emie et Willie discutaient et plaisantaient avec Nina tout à fait librement.

— J'ai bien vu que tu l'observais. Et lui aussi, il t'a regardée.

— Quelle importance cela a-t-il ?

— Aucune, sans doute. Mais la lampe qu'il a achetée a besoin d'une nouvelle prise électrique. Il viendra la chercher la semaine prochaine. Si tu te trouves dans la boutique à ce moment-là, tu as tes chances.

— De plus en plus insensé, Emie !

Mais Nina se trompait. Les suppositions d'Emie s'étaient révélées justes. Keith avait finalement téléphoné pour qu'on lui livre la lampe. Mais le coursier de la boutique était occupé ailleurs. Et Nina avait été obligée d'effectuer elle-même la livraison...

Quand son taxi l'avait déposée devant un immeuble de quinze étages en pierre à chaux de la Cinquième Avenue, tout près du musée, elle n'avait été nullement impressionnée. Depuis qu'elle travaillait pour Crosier et Dexter, elle s'était rendue dans une bonne centaine d'endroits de ce genre. Elle s'était donc engagée sous la marquise verte avec assurance, avait donné son nom au portier, pris l'ascenseur et, lorsque la porte de l'appartement s'était ouverte, elle s'était retrouvée devant Keith lui-même.

Ils étaient restés sans voix pendant plusieurs secondes. Tous les deux sous le choc. Nina avait reconnu aussitôt le beau visage au teint légèrement olivâtre. Un visage qui lui était étrangement familier... Derrière lui, il y avait des boiseries en acajou et des portraits de famille, dans leur cadre doré.

— Entrez, finit-il par dire. Laissez-moi vous débarrasser de ça. Maman va être contente. Elle donne une réception demain pour son anniversaire et elle s'inquiétait à l'idée qu'il manque une lampe.

Après avoir posé la lampe sur une table, près de la cheminée, il ajusta l'abat-jour et brancha la prise.

— Comme vous pouvez vous en rendre compte, cette pièce aurait paru complètement nue sans cet objet, dit-il en clignant les yeux d'un air malicieux. Mais au fond, ce n'est pas mal, non ?

Une femme frêle aux cheveux gris argenté, vêtue d'une robe de même couleur, les rejoignit dans le salon.

— Ravissant ! s'exclama-t-elle en applaudissant. J'ai l'impression que cette lampe est plus jolie que l'ancienne. Tu as toujours eu bon goût, Keith.

— Ce n'est pas moi qui l'ai choisie, Mère, mais mademoiselle...

— Keller, répondit aussitôt Nina. En réalité, c'est M. Dexter qui vous a aidé à faire votre choix.

— Peu importe. Ce qui compte, c'est que ma mère soit contente.

— C'est très gentil à vous de nous avoir livré cette lampe, mademoiselle Keller.

— Ç'a été un plaisir, répondit Nina, tout aussi poliment. Je vous souhaite un bon anniversaire et une réception réussie.

— Attendez, intervint Keith en la voyant se diriger vers la porte. Je vais descendre avec vous et demander au portier de vous trouver un taxi.

— Merci. Je peux me débrouiller...

Mais Keith insista ; et ils descendirent ensemble. Il n'y avait aucun taxi en vue. Alors il dit :

— Si ça ne vous gêne pas de marcher un peu, nous pourrions prendre un verre ensemble avant le dîner. Je connais un petit bistrot sur la Troisième Avenue. C'est à deux pas d'ici.

— Je sais que ce n'est pas très loin. J'habite la Troisième Avenue.

— Dois-je en déduire que vous acceptez ma proposition ?

À nouveau, il cligna les yeux comme s'il souriait intérieurement, une mimique qui illumina son regard en lui donnant l'air encore plus affable.

— Je l'accepte, en effet, répondit Nina, avant d'éclater de rire.

— Pourquoi riez-vous ?

— J'étais en train de penser que vous ressemblez beaucoup à votre mère.

Dans le bon sens du terme.

— On me l'a déjà dit. C'est vrai que je suis un peu guindé, moi aussi. Mais je ne m'en rends pas compte.

— J'ai pourtant l'impression que vous devez sourire plus souvent qu'elle.

— En effet. Je tiens ça de mon père. Il a toujours eu beaucoup d'humour, même à la fin, quand il était très malade. Mais je ne suis pas aussi drôle que lui

— désolé de devoir le dire...

Comme ils s'étaient arrêtés à un feu, il regarda Nina, qui lui arrivait tout juste à l'épaule.

— Si nous parlions de vous, pour changer ? reprit-il. D'où venez-vous ? Vous n'êtes pas née à New York, j'en suis certain.

— Je viens d'une petite ville du Middle West. Je suis une provinciale. Comment l'avez-vous deviné ?

— Quelque chose d'indéfinissable. Dès que je suis entré dans la boutique, j'ai eu conscience de votre présence. Et je crois qu'il en a été de même pour vous.

Regardant son visage soudain sérieux, Nina répondit avec sincérité :

— C'est vrai.

— Parfait. Maintenant, nous savons tous les deux où nous en sommes.

Keith était sans conteste un habitué du « petit bistrot » et le patron, après lui avoir serré cordialement la main, les conduisit à une table située dans une aile quasiment privée. Il demanda un whisky, et Nina un cocktail. Et dès qu'ils eurent terminé leur apéritif, il commanda à manger.

— Ce n'est pas une lubie, lui expliqua-t-il. Ils servent d'excellents plats italiens qui vont vous plaire. Je viens souvent ici.

— Votre mère ne vous attendait pas pour dîner ?

— Elle est invitée, ce soir. Elle a été très malade. Il a fallu lui poser une valve cardiaque. Deux ans plus tôt, après une chute, elle avait déjà été opérée de la hanche. C'est pour ça que je tenais tellement à lui offrir cette lampe. Pour elle, c'était très important. Même si cela peut sembler ridicule aux yeux des autres...

— Pas aux miens, répondit Nina. Quand on fait partie d'une famille très unie, on accepte facilement les petites excentricités de chacun. Chez moi, l'important ce n'était pas les lampes ou tout autre objet mais les chiens et les oiseaux. Vous n'aviez pas intérêt à oublier de les nourrir, se souvint-elle en souriant.

— Parlez-moi de vous, Nina.

Elle s'exécuta aussitôt. Puis à son tour Keith évoqua son existence. Au moment du café, elle avait appris qu'il dirigeait une banque d'investissement, avait vécu en France, aidait la recherche contre le cancer, s'y connaissait en œuvres d'art et avait douze ans de plus qu'elle.

Au moment de la quitter, devant la porte de son immeuble, Keith lui dit qu'il aimerait la revoir et l'embrassa tendrement. Qu'il n'ait pas essayé d'aller plus loin accentua encore la gravité de ce qui venait de se passer. Quand Nina se retrouva dans sa chambre, son premier soin fut de s'examiner dans la glace, et il lui sembla alors découvrir quelque chose de nouveau dans son visage : une sorte d'émerveillement qui soudain le transformait. C'était sans doute ce qu'on appelait « tomber amoureuse » ou « avoir le coup de foudre ». Ça pouvait donc arriver. Oui. C'était bien ce qui venait de lui arriver.

Lors de leur rencontre suivante, Keith l'emmena voir un film chinois. Ensuite, tandis qu'ils dînaient dans un restaurant chinois, lui aussi, il lui parla de ce pays qu'il avait eu l'occasion de visiter. Ses phrases étaient claires, sans prétention. Nina avait eu affaire à tant d'hommes suffisants, malgré leur manque d'expérience, qu'elle apprécia vraiment sa simplicité.

Avec Keith, elle avait l'impression de se retrouver pour la première fois devant un homme digne de ce nom. Rien à voir avec les jeunes gens qu'elle avait fréquentés à Elmsford ou avec ses petits amis de passage qui lui avaient toujours paru manquer de maturité. Et ce soir-là, elle fit l'amour avec lui.

Le lendemain, elle reçut un gardénia d'un blanc laiteux, accompagné d'une fiche d'instructions et de cette petite phrase : *Cette plante a besoin de soins attentifs et d'amour*. Chaque fois qu'elle arrosait la plante et frottait ses feuilles brillantes, elle se disait que ce conseil concernait aussi les relations amoureuses. Avant de rencontrer Keith, son expérience sexuelle était limitée — ne serait-ce que par prudence —, mais elle avait aussitôt senti la différence. Leur première nuit d'amour avait été un miracle de tendresse et de savoir-faire, une nuit enchanteresse. Dire qu'ils s'étaient rencontrés par hasard, à cause d'une lampe en porcelaine cassée ! C'était proprement incroyable !

Ils profitèrent des douces soirées du début de l'été pour se rendre dans des endroits excentrés : galeries d'art, usines restaurées où l'on donnait des spectacles de danse, restaurants thaïs ou russes, pubs irlandais. « J'aime sortir des chemins battus, lui avait expliqué Keith. C'est faire preuve de bien peu d'imagination que de toujours fréquenter les endroits les plus connus. »

Comme il quittait toujours Nina vers vingt-deux heures, sa voisine de palier lui fit remarquer un jour :

- Votre ami ne reste jamais bien tard.
- Il vit avec sa mère sur la Cinquième Avenue.
- A son âge !
- Sa mère est très malade. Et c'est un homme très gentil.
- Et très riche, j'imagine.

Cette femme était d'une grande curiosité, mais sans méchanceté aucune, si

bien que ses questions amusaient Nina.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-elle.
- Le fait qu'il vive sur la Cinquième Avenue.
- Je suppose qu'il est riche, en effet.
- Et c'est sérieux ?
- J'espère.
- Alors, tant mieux pour vous. Ce n'est pas mal, de vivre dans un beau quartier.

- Je m'en fiche complètement, coupa Nina avec brutalité.

C'était la vérité. Elle était indépendante sur le plan financier, et fière de l'être. Tout ce qu'elle possédait, elle l'avait gagné grâce à ses seuls efforts.

Deux mois après avoir rencontré Keith, elle avait quitté son studio et emménagé dans son nouvel appartement.

- Même si ce deux-pièces est ravissant, lui avait dit Keith, j'aurais préféré que tu vives dans un immeuble avec ascenseur et qu'il y ait un portier.

- Je ne peux pas me le permettre.
- Laisse-moi t'aider.
- Non, Keith. C'est gentil de ta part. Mais il n'en est pas question.
- Si je payais une partie du loyer ?
- Je ne peux pas accepter.
- Pourquoi pas ?

Pourquoi pas ? Nina n'avait pas osé lui dire qu'elle ne voulait, à aucun prix, mélanger l'amour et l'argent. Et que si elle avait accepté sa proposition, elle n'aurait plus osé regarder Margaret et Adam en face...

- Je suis une personne très autonome, s'était-elle contentée de répondre. Tu devrais le savoir, au bout de deux mois.

- Je ne le sais que trop bien. Tu ne m'as même pas laissé t'offrir le bracelet en argent que nous avons vu dans la vitrine de cet artisan.

- Les fleurs et les boîtes de chocolats sont toujours les bienvenues, rétorqua-t-elle en riant.

- Cette phrase m'a l'air tout droit sortie d'un livre ancien de protocole. Tu es une authentique grande dame, Nina. Sauf au lit. Là, tu oublies complètement les bonnes manières, ajouta-t-il, en clignant les yeux comme chaque fois qu'il plaisantait.

- Ça n'a rien à voir.
- Est-ce qu'une dame accepte qu'on lui offre des livres ?
- Absolument.

Après cette courte conversation, les étagères de son living s'étaient rapidement remplies d'ouvrages. À partir du moment où Nina avait abandonné ses études, et n'avait donc plus été obligée de lire des ouvrages inscrits au programme, elle était devenue une lectrice passionnée. Les grands auteurs, romanciers et poètes que Margaret adorait se trouvaient maintenant dans son appartement, et elle venait de commencer *Le Père Goriot*. Ce livre qu'elle avait reposé quelques minutes plus tôt sur la table à thé.

Quand le téléphone sonna, elle bondit sur ses pieds en priant le ciel pour que ce ne soit pas Keith qui se décommande. Mais c'était Margaret.

— J'ai pensé que je pourrais te rejoindre chez toi, allongée, les pieds en l'air — après une dure journée de travail !

— La journée a été longue mais pas dure. Et mes pieds sont actuellement chaussés d'escarpins noirs tout neufs, car j'attends Keith pour dîner.

— Je ne vais pas te retenir longtemps. Je téléphonais juste pour faire un peu la causette. Qu'as-tu préparé ? Steak et pommes de terre ? À condition que Keith ne fasse pas attention, comme tout le monde, à sa ligne...

— Je n'ai rien préparé du tout. Personne ne cuisine plus à New York. Du moins, pas les gens que je connais. Mais nous avons des traiteurs fabuleux. J'ai acheté du poisson fumé et des légumes, et sorti une merveilleuse nappe en dentelle. Mon nouvel appartement est vraiment ravissant. Tu ne pourrais pas faire un saut ici un de ces prochains week-ends ?

— Je viendrais bien volontiers. Et Adam aussi, ne serait-ce que pour retourner à l'opéra. Mais il ne peut absolument pas s'absenter en ce moment, expliqua Margaret avec une note d'inquiétude dans la voix. D'après lui, ça va mal au bureau. Tout le personnel se demande ce qui va se passer. Et en attendant, ils travaillent comme des bagnards. Certains soirs, Adam ne rentre pas avant vingt-trois heures. Et il lui arrive aussi de se lever à six heures, pour être plus tôt au bureau. C'est vraiment inhumain. Il n'est pratiquement plus jamais là au moment du dîner, et Danny a du mal à l'accepter.

Même si Nina habitait loin et n'avait pas vu les Crâne depuis quelques mois, elle était trop proche de Margaret pour ne pas sentir à quel point celle-ci était bouleversée. Bien qu'elle connût d'avance la réponse, elle lui demanda si elle pouvait faire quelque chose pour elle.

— Rien, ma chérie. Je suis sûre que tout va finir par s'arranger. Ce n'est pas la première crise que nous traversons. Tu te rappelles quand Maman était hospitalisée à Hong Kong ? C'était bien pire !

Margaret ne se laisse jamais abattre, songea Nina, frappée soudain par le fait qu'en cas de coup dur on se tournait toujours vers elle et non vers Adam. Peut-être parce que celui-ci était plus sensible que Margaret ?

— C'est bientôt l'anniversaire de Danny, reprit-elle. Qu'est-ce que je vais lui offrir ?

— Je te le dirai quand je lui aurai demandé. Mais ne va pas encore dépenser une fortune ! Tu es trop généreuse, Nina. J'aimerais bien que tu mettes un peu d'argent de côté pour toi.

— Ne t'inquiète pas pour moi, chérie... Oh, on sonne à la porte. C'est Keith. Je te rappellerai demain ou samedi. Au revoir.

Dès que Keith fut entré, il demanda :

— À qui téléphonais-tu ? Je t'ai entendu dire « chéri ». J'ai un rival ?

— Idiot ! Je parlais à Margaret.

Keith l'embrassa : ses lèvres et ses joues étaient gelées.

— Ouh ! Tu es tout froid !

— La température est descendue d'un coup et il commence à neiger.
— Ne t'inquiète pas. Je vais te réchauffer. Comment s'est passée ta journée ?

— Très bien, mais je meurs de faim. Qu'as-tu prévu à dîner ? Tu veux que je fasse quelque chose ?

— Tout est prêt. Mais tu peux déboucher la bouteille. J'espère que le vin sera bon. Je n'y connais pas grand-chose. Pourtant, Adam a une excellente cave.

— Avec un cancerre, tu ne risques rien. J'ai l'impression que tu en sais plus que tu ne le crois.

Quelle ambiance douillette, se dit Nina quand Keith se fut assis en face d'elle. Le chat sommeillait sur un coussin. La vieille horloge sonnait sept coups. Un homme et une femme qui se retrouvent à la fin de la journée, pensa-t-elle. Un mari et son épouse... Elle se maudit intérieurement. *Un peu de modestie !* s'ordonna-t-elle. *Attends au moins qu'on t'ait fait une proposition !*

— Est-ce que tu vas à Elmsford pour Noël ? demanda Keith.

Avant de lui répondre, Nina aurait bien aimé savoir quels étaient ses propres projets. Comme elle ne disait rien, il expliqua :

— Je serai en Floride, chez mon frère qui vit là-bas.

— Effectivement, je comptais passer quelques jours à Elmsford, répondit-elle aussitôt. Ils me manquent tellement — surtout les enfants !

— D'après ce que tu m'as raconté, j'ai l'impression que les Crâne sont vraiment des gens extraordinaires.

— C'est vrai. Et nos relations sont plutôt spéciales. Margaret n'a que quinze ans de plus que moi et je la considère à moitié comme une grande sœur, à moitié comme une mère. Peut-être plus comme une mère. Elle est tellement généreuse ! Elle a renoncé à ses études de médecine par amour pour Adam. Elle s'est occupée de sa mère et de sa belle-mère. Elle s'intéresse de près à tous ses élèves et a élevé trois enfants

— plus moi, ce qui n'est pas peu dire !

— Elle semble si bonne qu'on a du mal à le croire.

— Margaret est la bonté même, mais ce n'est pas une martyre pour autant. Elle a trop de personnalité pour ça. Seulement, elle adore son mari. Elle se jetterait au feu pour lui.

— Et lui ?

— Il le lui rend bien ! C'est ce qui nous a permis de grandir dans une famille aussi soudée...

— Tu es vraiment une fille adorable, déclara Keith en lui prenant la main.

— J'aimerais bien que tu dises une « femme » quand tu parles de moi. Enfin, si cela ne t'ennuie pas...

— C'est difficile, Nina. Tu es si naïve et confiante que j'ai parfois l'impression que tu es encore une gamine. Mais d'un autre côté tu es ambitieuse, intelligente et sexy. Une vraie jeune femme des années quatre-

vingt-dix. J'ai parfois un peu de mal à m'y retrouver.

— Il aurait fallu que tu me voies ce matin ! Même si j'ai l'air de me vanter, il faut que je te dise que j'ai décroché une commande de quatre-vingt-quinze mille dollars ! Il s'agit de redécorer entièrement en style Arts-Déco un appartement de haut standing. La cliente portait des bijoux du même style, d'ailleurs. Emie et Willie ne vont pas en revenir. Il s'agit d'une femme difficile, et ils pensaient qu'elle venait à la boutique seulement pour acheter une bricole.

— Si tu continues, tu vas finir par devenir leur associée.

— J'espère bien !, répondit Nina en soupirant. Ils m'apprécient beaucoup et c'est réciproque. Ils sont sévères, susceptibles, mais aussi marrants, touchants et extrêmement gentils. Quand j'ai eu la grippe, c'était quelque temps avant de te connaître —, ils m'ont fait livrer à dîner tous les soirs. Et si tu voyais l'endroit où ils vivent ! Comme l'immeuble leur appartient, ils ont un duplex au-dessus de la boutique. Desservi par un escalier en marbre blanc. Ils ont des goûts très éclectiques : meubles anciens français, vieux portraits, sculptures modernes, arbustes en pot et toutes sortes d'œuvres d'art. Ça fait un peu penser à un décor de théâtre. Et ils donnent des soirées époustouflantes. La prochaine fois qu'ils m'invitent, tu viendras avec moi. Si tu en as envie, ajouta-t-elle aussitôt.

— Pour l'instant, j'ai surtout envie d'aller là, dit Keith en lui montrant la chambre.

Ils restèrent étendus l'un à côté de l'autre un long moment, savourant cette paix profonde qui suit l'amour. Keith avait offert à Nina un autre gardénia qui, posé près de la fenêtre, embaumait la chambre. La lumière de la lampe de chevet se reflétait sur les vitres derrière lesquelles on entendait de temps à autre un crépitements assourdi.

— C'est de la neige fondue, remarqua Keith. Il faut que je me lève. Je déteste te quitter. J'aimerais tellement rester toute la nuit avec toi.

— Tu ne peux pas ?

— Je n'aurais rien pour me changer demain matin. Il faut que j'y aille. Il est neuf heures et demie. Et, si ça continue, nous allons avoir une tempête.

— Heureusement que tu habites tout près.

— Encore cinq minutes, dit-il après avoir jeté un coup d'œil à la pendulette posée sur la table de nuit. (Il se tut un court instant, puis reprit :) Je viens de penser à quelque chose, Nina... Crois-tu que tu pourrais prendre quelques jours de plus après Noël ?

— Je rentrerai juste de vacances. Pourquoi ?

— Il faut que j'aille à Prague pour mes affaires. J'ai pensé que tu aimerais peut-être m'accompagner.

— Tu me proposes d'aller en Europe ! Et tu crois que je vais refuser ?

— Il faut quand même que tes patrons soient d'accord !

Après avoir réfléchi pendant un court instant, Nina lui annonça avec un sourire rayonnant :

— Ne t'inquiète pas. Je vais me débrouiller pour qu'ils ne puissent pas refuser.

À douze mille mètres d'altitude, l'hiver n'était plus qu'un souvenir.

— J'ai consulté le bulletin météo international, dit Nina. Il paraît qu'il fait encore plus froid à Prague qu'à New York.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. J'ai l'impression que tu t'es équipée comme si nous partions pour le pôle Nord.

— Emie m'a conseillé d'acheter un manteau en agneau. Comme j'avais toujours eu envie d'en avoir un, je lui ai obéi !

« Je ne comprends pas qu'on puisse aller en Europe en plein mois de janvier, sauf pour faire du ski, lui avait dit Emie. Mais moi, à ta place, j'achèterais un manteau en agneau noir et un adorable chapeau assorti. »

Le manteau et le chapeau étaient suspendus dans le vestiaire des premières classes et le sac de voyage de Nina avait été glissé sous son siège. L'hôtesse leur avait servi un cocktail. Et, à l'intérieur de l'avion, régnait maintenant une agréable atmosphère d'aventure — mais sans aucun risque...

— J'ai du mal à croire que nous ne sommes partis que depuis une demi-heure, murmura Nina. Le pilote vient d'annoncer que nous volons à mille deux cents kilomètres à l'heure. Nous sommes donc déjà à six cents kilomètres des côtes.

— J'adore observer tes réactions, dit Keith en souriant. Ce regard étonné et sérieux qui, la minute d'après, se change en sourire de plaisir. On dirait une gamine dans un magasin de jouets.

Non, c'est plus profond que ça, pensa Nina. Plus profond que tu ne le crois, ou que je n'oserais te l'avouer.

En réalité, tandis que l'avion se frayait un chemin dans la nuit, le miraculeux confort de la cabine des premières classes et le contact du bras de Keith contre le sien lui donnaient l'impression qu'ils étaient mariés. Sans doute ce que Margaret devait éprouver quand, regardant Adam en train d'écouter de la grande musique, les yeux fermés, elle se mettait à sourire d'un air heureux.

Nina posa sa main sur celle de Keith en espérant que l'hôtesse remarquerait son geste, et se dirait qu'ils étaient en voyage de noces.

— Je suis tellement heureuse, déclara-t-elle.

— Moi aussi, Nina chérie.

Quand ils atterrirent à Prague, des heures plus tard, les routes étaient couvertes d'une épaisse couche de neige et il tombait encore quelques flocons. Keith, qui avait loué une voiture, conduisait prudemment pour éviter les plaques de verglas.

— Voilà le Hradcany, l'ancienne résidence royale qui domine Prague, expliqua-t-il à Nina. C'est presque une petite ville en soi avec des palais, une cathédrale, une basilique. La Vieille Ville se trouve juste en dessous. Nous y

passerons au moins une journée. Et cette rivière, c'est la Vltava. Elle ne doit pas être chaude ! Regarde les blocs de glace qu'elle charrie... En été, cet endroit est plein de monde, et le pont Charles est envahi de peintres qui font le portrait des touristes, sans compter les musiciens, et les enfants qui dansent de joie — quel spectacle ! Je suis sûr que tu auras envie de revenir ici. Moi, cela fait déjà trois fois que je séjourne à Prague...

Keith ne laissait jamais rien de côté, pas le moindre détail. Non content d'apprécier ce qu'il voyait, il analysait ses impressions. Et sa curiosité était contagieuse...

— Est-ce que tu te rends compte que nous n'avons pas fermé l'œil depuis hier matin ? demanda-t-il en arrivant à l'hôtel. Je propose que nous montions dans notre chambre pour faire une sieste !

La chambre en question était une suite avec un lit immense, des fauteuils et un divan rembourrés. Très confortable mais complètement démodée...

— Typique de l'Europe centrale, remarqua-t-il. Tu crois que ça plairait à Crosier et Dexter ?

Imaginant la réaction d'Emie et de Willie devant l'armoire pansue, Nina éclata de rire. Mais après trente heures sans sommeil, le matelas en plumes lui parut merveilleux — et elle apprécia encore plus de pouvoir passer toute une nuit avec Keith. Pour la première fois... À leur réveil, ils firent l'amour. Et elle lui avoua :

— C'est différent, le matin.

— Que veux-tu dire ?

— Je... Je n'en sais rien.

Mais elle le savait très bien. Elle avait le sentiment tout nouveau — qu'ils s'appartenaient enfin. Car, pour la première fois, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient quand ils le voulaient...

— Aujourd'hui, nous allons visiter le Hradcany. Nous pouvons prendre un bus ou grimper à pied. Mais attention ! La montée est rude !

— Montons à pied quand même, répondit Nina. Je veux tout voir, ajouta-t-elle en ouvrant les bras. Tout.

La vue qu'on avait du belvédère était somptueuse. La cathédrale n'était qu'entrelacs de dentelle en pierre et les jardins du palais d'été, bien que couverts de neige, conservaient toute leur beauté. Dans le musée, Keith choisit un itinéraire bien à lui et finit par s'arrêter devant le portrait d'une femme qui tenait dans une de ses mains une mèche de sa longue chevelure soyeuse.

— C'est un tableau de Titien, dit-il. Mais cette femme qui vivait il y a plus de deux cents ans, ce pourrait être toi aujourd'hui.

— Je ne vois aucune ressemblance, avoua Nina.

— Regarde bien. Même l'arc des sourcils est semblable au tien.

Et Keith resta un long moment dans cette salle mal éclairée du vieux musée, à comparer le portrait et le modèle vivant qu'il avait sous les yeux.

Ce soir-là, quand ils regagnèrent leur suite, il y avait des fleurs dans les deux pièces.

— Ils avaient oublié hier soir, dit Keith en fronçant les sourcils. C'est inexcusable.

Keith était très méticuleux, ponctuel, et il faisait toujours ce qu'il avait promis, même quand il s'agissait de choses sans importance. Il acceptait mal qu'on soit en retard ou qu'on oublie quoi que ce soit. Nina avait conscience de ce petit travers — et elle s'en réjouissait, car cela faisait de lui un homme comme les autres et non un héros romantique tout droit sorti de ses rêves de jeune fille.

Elle n'avait pas vu passer cette première journée et il en fut de même des autres. Ils se promenèrent dans la Vieille Ville, visitèrent l'hôtel de ville, allèrent au concert et mangèrent du goulasch et un strudel dans de petits restaurants enfumés. Dans une galerie, Keith lui acheta une aquarelle représentant la Vltava sous une douce pluie printanière.

— L'homme qui l'a peinte n'est pas un amateur, dit-il. Quand tu l'auras fait encadrer, elle sera ravissante. Et elle te rappellera notre séjour à Prague...

— Crois-tu vraiment que je pourrais jamais l'oublier ? demanda Nina en le regardant amoureux.

— Merveilleuse Nina. J'aimerais bien faire le tour du monde avec toi.

— Invite-moi.

— Que dirais-tu de commencer par la Mongolie- Extérieure ?

Après avoir feint de réfléchir à sa proposition, elle répondit :

— Je préférerais commencer par Paris.

— Pourquoi pas ? Ce serait sans doute plus simple.

Soudain tentée par cette possibilité, Nina proposa :

— Nous pourrions peut-être partir un peu plus tôt que prévu et passer une journée à Paris ? J'aimerais tellement voir cette ville, même au pas de course ! Je suis sûre qu'ensuite j'aurais envie d'y retourner. Qu'en penses-tu, Keith ?

Ils avaient dîné à l'hôtel ce soir-là et Keith était en train de sortir sa carte de crédit de son portefeuille pour payer l'addition. Pendant un court instant, il regarda la carte, la remit en place, sortit ses traveller's chèques, les remit à leur tour dans son portefeuille, ressortit sa carte de crédit. Il semblait ne plus savoir où il en était et, au lieu de répondre à la question de Nina, il déclara d'une voix grave :

— Nous ne pouvons pas parler de ça ici. Montons dans notre chambre.

Le cœur de Nina se mit à battre plus vite. Keith allait-il enfin lui demander de devenir sa femme ?

Au lieu de s'installer dans un fauteuil en face d'elle, il éprouva le besoin de faire quelques pas dans la chambre. Il se dirigea vers la fenêtre et, après avoir regardé dehors pendant un long moment, revint vers Nina. Il semblait profondément gêné.

— Nous irons à Paris une autre fois, finit-il par dire. On ne doit pas nous voir ensemble dans cette ville.

— Je ne comprends pas ! s'écria-t-elle, au comble de l'étonnement. Pourquoi ne nous verrait-on pas ensemble ? C'est complètement fou !

— Je sais bien, Nina. Mais écoute-moi.

Il se mit à marcher de long en large dans la chambre, de plus en plus nerveusement. Puis il lui demanda :

— T'est-il déjà arrivé de faire quelque chose d'impardonnable ? Et d'avoir tellement honte que tu n'oses pas l'avouer ?

— Non, répondit-elle en toute sincérité.

Elle s'était mise à frissonner et, instinctivement, elle croisa les bras sur sa poitrine comme si elle voulait se protéger.

— Je suis marié, Nina, avoua Keith à voix très basse.

Marié ! S'il lui avait annoncé qu'il venait de dévaliser une banque ou de tuer un homme, elle n'aurait pas été plus surprise.

— J'aurais dû te le dire le premier soir, quand nous avons dîné ensemble dans ce petit bistrot italien. Mais je craignais que tu refuses de me revoir. La plupart des femmes que je connais se ficheraient pas mal que je sois marié. Mais je savais que ce ne serait pas ton cas. Et je ne voulais pas te perdre. Ni à ce moment- là ni maintenant.

Comment a-t-il osé ? se demanda Nina, incapable de proférer une seule parole.

— Je vais divorcer, continua-t-il. Je ne suis donc pas aussi hypocrite que j'en ai l'air. Mais ce fichu divorce prend tellement de temps ! Si tu veux bien être patiente...

Nina ne le quittait pas des yeux. Après tout, tu n'es qu'un étranger, pensait-elle. Qu'est-ce que je sais de toi ?

— C'est pour ça que nous ne pouvons pas aller à Paris, poursuivit-il. Nous risquerions de croiser quelqu'un qui me connaît. Ici, il y a beaucoup moins de danger que cela arrive. Surtout en hiver. Je t'emmènerai à Paris plus...

— Tu crois que j'ai la moindre envie d'aller à *Paris* après ce que tu viens de me dire ? s'écria-t-elle. Et puis, qu'est-ce que ça peut faire qu'on croise quelqu'un, puisque tu vas divorcer ?

— C'est un peu plus compliqué que ça. Rien n'est officiel. On nous considère toujours comme une famille unie.

— Une famille unie ! Salaud ! Tu m'as menti, tu m'as roulée, tu m'as mise dans une situation qui m'oblige à me cacher comme si... comme si j'étais une putain dont tu avais honte !

Incapable de se contenir plus longtemps, elle éclata en sanglots, cachant sa tête dans ses mains. Quelle souffrance ! Elle avait l'impression qu'on lui avait transpercé le cœur.

Keith s'agenouilla devant elle et essaya d'écarter ses mains et d'essuyer ses larmes.

— Ne pleure pas, Nina chérie. Tu es furieuse et tu as des raisons de l'être. Mais je sais que tu m'aimes. Et qu'après avoir réfléchi à tout ça tu me pardonneras.

Marié ! Une flambée de jalousie embrasa le corps de Nina. Durant six mois, elle avait fait l'amour avec lui, écouté battre son cœur tout près du sien,

senti la tiédeur de sa peau. Et lui, pendant ce temps-là, il couchait avec une autre femme qui portait son nom et possédait un certificat de mariage en bonne et due forme au fond de ses tiroirs. Marié. Les mains de Nina étaient glacées, sa gorge tellement nouée qu'elle était à nouveau incapable de dire quoi que ce soit.

Dans le couloir, une voix d'homme demanda :

— Vous n'avez pas encore rencontré ma femme ? Annie, je te présente...

— Comment s'appelle-t-elle ? chuchota Nina.

— Cynthia.

— Vous avez des enfants ?

— Arrête, ma chérie. Tu as déjà assez de peine comme ça. Je vais divorcer. C'est tout ce que tu as besoin de savoir. Le reste n'a pas d'importance.

— Non, dit-elle, bien décidée à aller jusqu'au bout. Plus de cachotteries ! Tu as des enfants et tu n'oses pas me le dire. Combien ? questionna-t-elle en essuyant ses yeux.

— Deux, répondit Keith en se remettant debout. Un garçon et une fille.

Deux enfants. Une épouse. Une maison où il rentrait chaque soir. Keith lui semblait soudain totalement différent. Il ne ressemblait plus en rien à cet homme désirable auprès duquel elle marchait quelques heures plus tôt, pleine d'espoir et le cœur léger. La lune de miel à laquelle elle avait rêvé était terminée. Une fois pour toutes. Elle bondit sur ses pieds, saisit son manteau et se précipita vers la porte.

— Attends, Nina ! Qu'est-ce que tu fais ? Nina...

Elle lui claqua le battant de bois au nez et s'engouffra à l'intérieur de l'ascenseur dont les portes venaient de s'ouvrir, dans le couloir juste en face d'elle. Avant que Keith ait pu la rejoindre, elle se retrouva dans la rue et se mit à courir. Elle ne savait pas où elle allait mais tant pis ! Il fallait qu'elle fuie le plus loin possible de tout ce gâchis. Comment avait-il osé bafouer son orgueil et trahir ainsi sa confiance ? Oh ! Comme elle le détestait !

Les gens se retournaient sur son passage, pensant sans doute qu'elle était complètement folle. Finalement, à bout de souffle, elle s'arrêta devant une vitrine, et tenta de s'orienter. En haut de la rue elle apercevait une grande place, sans doute celle où se trouvait la vieille horloge qu'ils avaient vue la veille, juste avant de visiter une église toute proche. Au moment où ils y étaient entrés, quelqu'un jouait de l'orgue et le son majestueux de l'instrument se répercutait dans la nef. « Quand la musique vous entraîne vers de tels sommets, lui avait dit Keith, ce ne peut être que du Bach »... Une église. Voilà l'endroit où elle reprendrait ses esprits... Mais quand elle y pénétra, il n'y avait pas de musique. Le sanctuaire était silencieux, et pratiquement vide. Quelques personnes âgées étaient assises sur les bancs en face de l'autel et une vieille femme s'était agenouillée pour prier. Il faisait froid et humide, et tout en se pelotonnant dans son manteau — ce joli manteau qu'elle avait acheté, tout à la joie de son futur voyage — Nina fut envahie par un

sentiment de perte irréparable.

Comme elle aurait aimé être chez elle à New York ! Comme elle aurait voulu enfouir sa tête dans son oreiller, et s'endormir ! Mais elle n'avait pas d'argent, pas de billet d'avion, rien. Elle était totalement dépendante de Keith. Et elle restait là, assise les yeux fixés sur la lueur tremblotante des bougies et sur la vieille femme en train de prier. Dieu seul connaissait les tourments de cette aïeule...

Les gens sortaient, un à un, et elle finit par se retrouver seule dans l'immense nef sombre et bleutée. Combien d'hommes et de femmes déçus et bafoués s'étaient-ils assis là, au cours des siècles, se demandant ce qu'ils devaient faire ? Combien, ayant obtenu la réponse à leurs questions, avaient quitté les lieux, et s'en étaient allés affronter ce qui les attendait ? Elle ne pouvait demeurer ici toute la nuit, à souffrir en silence, et à enrager...

Se laisser guider par ses émotions au lieu de réfléchir revient à errer dans une forêt inconnue. Après avoir tourné en rond, on finit toujours par se retrouver à son point de départ. Et Nina était dans cette situation : elle n'avait pas d'autre solution que de regagner l'hôtel.

Un peu avant d'arriver, elle aperçut Keith : debout devant l'entrée il jetait des coups d'œil anxieux vers la rue glaciale. Dès qu'il la reconnut, il courut à sa rencontre.

— Nina ! Je t'ai cherchée partout, pendant des heures ! J'étais affreusement inquiet. Je pensais qu'il t'était peut-être arrivé quelque chose de grave, que tu t'étais peut-être...

— Suicidée, termina-t-elle à sa place.

Keith avait dénoué sa cravate et il ne portait pas de manteau. Satisfaite qu'il se soit inquiété pour elle, Nina eut pourtant pitié de lui.

— Rentrons, dit-elle sèchement. Sinon, tu vas attraper une pneumonie.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la chambre, il voulut l'aider à enlever son manteau, mais elle le repoussa.

— Ne me touche pas !

— D'accord. Mais il faut que tu m'écoutes et que je t'explique toute l'histoire.

— L'histoire de ta « famille unie » ?

— Nous ne sommes un couple uni que pour la galerie, Nina.

— Mais vous vivez toujours ensemble.

— Oui. Mais nous faisons chambre à part, je te le jure. (Il se tut un court instant avant d'ajouter :) Mon petit garçon est malade. Ou plutôt handicapé. Il est né avec un pied-bot et a déjà été opéré une fois. Mais ça n'a pas marché aussi bien que l'espéraient les médecins et il faut qu'il se fasse réopérer l'année prochaine. Je ne peux pas... précipiter quoi que ce soit pour l'instant. Il n'a que huit ans et il ne comprendrait pas que je le quitte actuellement. C'est quelque chose que tu peux admettre, non ?

— Je suppose...

— S'il te plaît, assieds-toi, et retire ton manteau. Écoute-moi. Tu jugeras

ensuite.

Elle resta silencieuse.

— Dans un an, dès qu'Éric sera sorti d'affaire, la situation sera différente. Il n'y aura pas de problèmes d'argent, ou au sujet de la garde des enfants. Cynthia s'en occupera. C'est une bonne mère.

Est-ce que je peux le croire ? s'interrogea Nina.

— Je ne peux rien te dire de plus, avoua-t-il, si ce n'est que je suis navré et que j'aimerais bien que tu me pardonnes. Est-ce trop te demander ?

— Sans doute que non, répondit-elle.

Elle était déjà beaucoup moins furieuse, mais avant de faire la paix avec lui il fallait qu'elle en sache un peu plus.

— Tu m'as donné ta version des choses, reprit-elle. Mais j'aimerais bien savoir ce... qu'elle en pense.

— Nous avons décidé de ne pas parler de divorce pour l'instant afin de ne pas bouleverser les enfants surtout Eric. Mais tout finira par s'arranger, je te le promets, dit Keith avec un petit sourire contrit. Si tu es d'accord, nous pourrons continuer à nous voir comme par le passé. Et même à partir en voyage ensemble, de temps en temps. À condition d'être discrets. Heureusement, mon travail m'oblige à m'absenter régulièrement et personne ne s'étonne que je rentre de New York tard le soir.

— Tu n'habites pas à New York même ?

— Non. Je vis à une heure de train du centre ville.

— Je croyais que tu vivais avec ta mère.

— Je ne t'ai jamais dit ça.

C'était vrai. Nina avait seulement supposé qu'il en était ainsi.

— Et ta mère est au courant de...

— Grand Dieu, non ! Nous ne lui en parlerons que quand ce sera fini. Ma mère pense que le divorce est quelque chose d'horrible.

— Je ne suis pas de cet avis. Mais je n'aimerais pas pour autant que ça m'arrive.

— Bien entendu. Mais si tu étais malheureuse, tu verrais les choses différemment.

— Et tu es malheureux ?

— Je ne le suis plus depuis que je t'ai rencontrée.

Nina voulait-elle vraiment en savoir plus ? Elle hésita un court instant puis posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Comme est-elle ?

— Pourquoi en parler ? C'est détestable !

— Une question de loyauté ?

— Non. (Keith hocha la tête.) D'accord. Je vais essayer de te répondre en deux mots et sans l'accabler. C'est une femme brillante et un peu loufoque. Elle a fait des études de psychologie.

— Continue.

— J'aimerais mieux en rester là. À mes yeux, c'est sans importance, tu

comprends ?

— Mais vous vivez ensemble ?

— Tu veux parler de notre vie sexuelle ? Je t'ai déjà dit que nous faisons chambre à part. Nous n'avons plus couché ensemble depuis que Cynthia est tombée enceinte de Susan. Et elle a six ans.

Au fond, même si Cynthia portait son nom et était la mère de ses enfants, même s'ils vivaient sous le même toit, *Keith ne lui appartenait pas*. Nina poussa un soupir de soulagement. Toute sa souffrance venait de s'envoler. Mais il y avait encore quelque chose qu'elle voulait savoir.

— Dis-moi à quoi elle ressemble.

— Elle n'est pas terrible. Et elle fait beaucoup plus que son âge.

Nina ne put s'empêcher de sourire.

— On fait la paix, Nina ? demanda Keith en souriant à son tour. Et on repart de zéro ?

— Je crois que oui, répondit-elle, d'une voix enrouée par l'émotion.

Keith la prit dans ses bras. Et avec un immense soulagement, elle posa sa tête sur son épaule.

¾ C'était Nina, annonça Margaret en regagnant la salle à manger. Elle viendra le week-end prochain, pour notre anniversaire de mariage. C'est gentil de sa part, non ? Le billet d'avion n'est pas donné et elle sait que nous ne ferons qu'un simple barbecue comme chaque année. Mais elle a envie d'être avec nous.

— Et avec Gil, Louise et Fred, intervint Megan. Surtout avec Fred. Ils feraient un beau couple tous les deux, n'est-ce pas ?

— Non. Fred est trop vieux pour elle.

— Son petit ami a douze ans de plus qu'elle, rétorqua Megan. Elle pourrait donc épouser Fred. Ils vivraient près de nous. Fred construirait une belle maison et Nina s'occuperait de la meubler. Elle pourrait acheter tout ce qu'elle voudrait. Fred a les moyens.

— L'argent, toujours l'argent ! intervint Adam. J'en ai par-dessus la tête des gens qui n'arrêtent pas de dire que Fred est riche. Et je suis surpris que tu t'y mettes aussi, Megan.

— Tu es injuste, Papa ! se défendit Megan. Je n'ai rien dit de mal. Et en plus, je n'ai pas l'impression qu'à la maison nous parlions souvent de l'argent de Fred.

— Peut-être qu'il en parle tellement lui-même que personne n'éprouve le besoin d'en rajouter.

Margaret lança à Adam un regard désapprouvateur. Comme il était susceptible ces derniers temps ! Pas en permanence, à dire vrai. Mais quand il était d'humeur ombrageuse, il réagissait d'une manière excessive à des remarques complètement anodines, comme celle que venait de formuler Megan. Bien sûr, ce pauvre Fred avait toujours constitué une cible privilégiée pour les piques d'Adam...

Megan, elle, toisait son père d'un air furieux. À quinze ans, on n'apprécie pas d'être remis à sa place...

Bien décidée à faire oublier l'incident, Margaret dit en plaisantant :

— Si vous tenez absolument à jouer les marieuses, il va falloir en profiter le week-end prochain. L'une de vous pourrait parler à Fred et l'autre à Nina.

— Toujours en train de parler mariage ! intervint Danny. Les femmes me rendent malade.

— Quand Nina va-t-elle se marier ? demanda Julie.

— J'ai l'impression que si elle vient la semaine prochaine, c'est justement pour en discuter, répondit Margaret.

Peut-être veut-elle nous faire une surprise, et amener Keith avec elle, se dit-elle. Depuis un an et demi, Nina n'arrêtait pas de parler de lui. S'il était aussi merveilleux qu'elle l'affirmait, qu'attendaient-ils ? Margaret, elle, n'avait pas hésité une seconde ! Et elle ne l'avait jamais regretté. Il lui suffisait pour s'en persuader de jeter un coup d'œil à ses enfants, ainsi qu'elle le faisait chaque fois qu'ils se trouvaient réunis autour de la table : Megan, sérieuse comme à son habitude, le regard vif et la bouche un peu trop volontaire ; Julie, la rêveuse, toujours prête à éclater de rire ou à fondre en larmes ; et Danny, déjà pour trois quarts un jeune homme et pour un quart encore un bébé.

— Si Nina se marie, je suppose que nous serons demoiselles d'honneur, coupa Julie. Moi, je voudrais une longue robe rose et un bouquet de roses de la même couleur.

— Elle ne se mariera peut-être pas en grande pompe, répliqua Megan, une pointe de mépris dans la voix. Nina a l'esprit pratique. Elle se dira sans doute que c'est un gaspillage inutile. Se marier prend seulement quelques minutes, mais ça vous coûte une fortune !

— Je ne suis pas d'accord avec toi, déclara Margaret. On se souvient de son mariage toute sa vie. Le nôtre a été tellement merveilleux ! Je portais une robe magnifique. Ta mère avait dû coudre de l'amour à l'intérieur, Adam.

— Oui, se contenta-t-il de répondre.

Il a l'air agacé, nota Margaret. Sans doute parce que j'ai invité Fred et mes cousins au barbecue. Même s'ils ne s'en rendent pas compte, ils lui cassent les pieds... Mais c'est une tradition maintenant. Ils ne comprendraient pas que je ne le fasse pas cette année. En plus, moi, je les aime bien. Et nous ne les voyons pas souvent, conclut-elle, sûre de son bon droit.

Adam tenait sa tasse de café à deux mains, les yeux fixés sur le mur. Margaret avait beau essayer d'attirer son attention en fronçant légèrement les sourcils, il ne la regardait pas. À nouveau, elle se dit qu'il était absent. Cela lui arrivait assez souvent, ces derniers temps. Qu'ils soient en train de parler de ce qui se passait à Washington, en Bosnie, ou de choses complètement insignifiantes, il n'était plus là.

Nina avait loué une voiture à l'aéroport, et elle arriva à midi pile. Portant d'une main son sac de voyage et de l'autre une grande boîte carrée, elle descendit l'allée au pas de course en s'écriant :

— Quel temps merveilleux ! Vous vous débrouillez toujours pour qu'il fasse beau le jour de votre anniversaire. Je suis tellement heureuse d'être ici. Danny, si tu continues à grandir au même rythme, tu vas finir par mesurer deux mètres ! Tiens, débarrasse-moi de ce paquet avant que je me casse le bras. C'est votre cadeau. Dix-huit ans de mariage, ça semble impossible !

Nina est une véritable bouffée d'air frais, songea Margaret. Ils sont tous heureux de son arrivée, et ce n'est pas du chiqué : tout le monde l'adore.

— Attendez de voir ce que contient cette boîte ! Je pense que ça va vous

plaire. C'est Keith qui a choisi votre cadeau. Il a tellement entendu parler de vous qu'il a l'impression de vous connaître. Attention avec ces ciseaux, Danny ! C'est fragile.

L'objet « fragile » s'avéra être un jardin japonais, présenté dans une caisse de quatre-vingts centimètres carrés environ, et habillée de mousse. De magnifiques bonsaïs entouraient une maison japonaise traditionnelle posée sur du gravier ratissé. Dans un coin se trouvait un petit sanctuaire peint en rouge, et dans l'autre une mare factice qu'enjambait un pont d'une légèreté aérienne. L'ensemble dégageait un calme exquis.

— Enlève le vase qui se trouve sur la table, entre les deux fenêtres, ordonna Nina. Il n'a rien à faire ici. Et maintenant, mettons le jardin à la place. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Quel goût, Nina ! s'écria Louise. Ça transforme toute la pièce.

— Cette fois, il s'agit du goût de Keith.

— Ce doit être un homme intéressant, intervint Gilbert. Quand nous le présentes-tu ?

— Un jour prochain, répondit Nina avec un sourire rayonnant.

Et la journée ressembla en tout point à Nina. Une journée radieuse qui se déroula comme les autres années : la traditionnelle partie de croquet, les ragots sans méchanceté de Louise, les plaisanteries éculées de Gilbert, le punch de Fred — une recette toute personnelle —, l'étonnante sauce pour barbecue d'Adam et naturellement, pour finir, le gâteau d'anniversaire. En fin d'après-midi, le petit ami de Megan — il venait juste d'avoir son permis et en était fier comme Artaban — vint la chercher en voiture pour l'emmener dans une surprise-partie. Danny s'en fut jouer au baseball avec ses copains et les cousins rentrèrent chez eux. Après avoir indiqué d'un geste à Margaret qu'il désirait faire amende honorable, Adam proposa à Fred de rester encore un peu. Margaret le remercia d'un sourire et monta avec Nina dans sa chambre.

À peine entrée, Nina se laissa tomber dans un fauteuil et posa ses pieds sur le dossier du canapé.

— Excuse-moi, dit-elle, mais je me détends. A New York, ce n'est guère possible. Je suis toujours en train de courir. Mais au fond, j'adore ça !

Elle s'étira, puis ôta ses chaussures à lanières en cuir beige assorties à sa minirobe en lin.

— Comment parviens-tu à marcher avec des talons de huit centimètres ? demanda Margaret.

— Si j'ai besoin de marcher, je mets des tennis, répondit-elle. Et je change de chaussures avant d'arriver. Tout le monde fait ça, à New York.

— Ta robe est ravissante. Le seul problème avec le lin c'est que ça se froisse. Je pourrai lui donner un coup de fer, si tu veux. Si je me souviens bien, ajouta Margaret en souriant, le repassage n'était pas ta spécialité. Mais tu as peut-être changé ?

— Absolument pas. Je donne tout au pressing. Mais ne t'inquiète pas pour cette robe. Le lin se froisse, tout le monde le sait et tout le monde s'en fiche.

Je porte beaucoup de lin car Keith adore ça. Surtout les robes noires et sans manches.

— Tu choisis des vêtements qui lui plaisent, si je comprends bien. C'est bon signe qu'il soit sensible à ce genre de choses.

Nina sourit. Et Margaret reconnut aussitôt l'expression commune à toutes les femmes qui se souviennent de rapports amoureux.

— Il adore le noir. Quand nous sommes allés ensemble à Prague, j'avais d'ailleurs acheté un manteau en agneau noir.

Margaret ne voulait pas se montrer indiscreète. Néanmoins, elle ne put s'empêcher de demander, sur un ton léger :

— J'imagine que si vous êtes partis ensemble en Europe, c'est plutôt sérieux ?

— Tout à fait sérieux.

— Et vous êtes fiancés ? continua-t-elle en jetant un coup d'œil à la main gauche de Nina, simplement entourée de bracelets dorés.

— Je n'ai pas de bague, répondit Nina auquel son coup d'œil n'avait pas échappé.

— Ça n'a pas d'importance. Adam ne m'en a jamais offert. Nous ne pouvions pas nous le permettre. Je ne lui en ai pas voulu pour autant.

— Keith pourrait se le permettre. Là n'est pas le problème.

Comme Margaret semblait attendre qu'elle continue, Nina lui demanda :

— Tu veux tout savoir ?

— À condition que tu aies envie de m'en parler, répondit prudemment Margaret.

— Il est marié.

— Oh ? (Comme Nina ne semblait pas satisfaite de ce commentaire laconique et levait un sourcil interrogateur, Margaret ajouta :) Désolée mais je ne peux pas dire que ça me fasse plaisir.

— Pourquoi ? Keith va divorcer de toute façon...

Margaret était inquiète. Elle demanda pourtant d'une voix calme :

— C'est à cause de toi qu'il divorce ?

— Grand Dieu, non ! C'était déjà prévu bien avant qu'il me connaisse.

— Prévu ? Je ne comprends pas. Pourquoi n'ont-ils pas encore divorcé, alors ?

— Leur fils a des problèmes de santé. Ils ne veulent pas le traumatiser avant qu'il se fasse opérer.

— Ils vivent donc toujours ensemble ?

— Oui. Malheureusement pour Keith.

— Ça ne me plaît pas, Nina.

— Pourquoi ? Je n'ai rien à voir là-dedans.

— Ça fait presque deux ans que tu sors avec lui.

— Je le sais, grand Dieu !

Sentant que Nina était maintenant sur la défensive, Margaret tenta de la raisonner le plus diplomatiquement possible.

— Quand les deux parties sont d'accord, un divorce ne prend pas tant de temps...

— Ça aussi, je le sais. Mais nous nous marierons l'année prochaine.

— Pourquoi, dans ce cas, ne pas attendre qu'il soit libre pour...

Se redressant soudain sur son fauteuil, Nina l'interrompt :

— Il faudrait que je cesse de le voir ? Que je renonce à lui ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais simplement te conseiller d'attendre qu'il ait divorcé. Quand un homme est marié et qu'il a des enfants... Combien en a-t-il ?

— Deux.

— Oh, non, Nina. Tu ne devrais pas faire ça. Partir en voyage avec un homme marié et qui a deux enfants ! Ce n'est pas digne de toi.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Nina en lui lançant un regard noir. Je ne pensais pas que tu allais jouer les rabat-joie. Je croyais que tu serais contente de savoir que j'ai trouvé un homme qui m'aime et qui me rend heureuse.

— Tu sais très bien que je n'ai jamais voulu que ton bonheur !

— Tu n'as pourtant pas l'air particulièrement ravie.

Nina semblait tellement furieuse que Margaret préféra détourner les yeux. Elle lui expliqua avec gentillesse :

— Je n'ai pas envie que tu mènes une vie clandestine, voilà tout. Vous êtes certainement obligés de vous voir en cachette, dans des lieux où il ne risque pas de rencontrer sa femme. C'est affreux, Nina. Si vous vous aimez vraiment, vous devez attendre de pouvoir sortir ensemble au grand jour, sans que votre liaison puisse faire du mal à qui que ce soit.

— Faire du mal ? Qu'est-ce que tu vas encore chercher là ?

— Je veux parler de l'adultère.

— Nous sommes en 1992, Margaret. C'était bon pour le siècle dernier, ce genre d'histoires.

— Non, c'est vieux comme le monde.

— Je ne pensais pas que tu étais une sainte.

— Pas besoin d'être une sainte pour faire la différence entre ce qui est bien et ce qui est mal !

— Je ne suis pas venue ici pour qu'on me fasse la leçon.

Bien décidée à ne pas envenimer les choses, Margaret s'excusa.

— Je n'avais pas l'intention de te faire la leçon. Je t'ai simplement donné mon avis.

— D'accord, d'accord. De toute façon, c'est trop bête. Je suis sûre que Keith va te plaire. C'est un homme intelligent, cultivé et plein de charme.

Nina sourit à Margaret et s'approcha du miroir. Debout en face de la glace, elle tapota ses cheveux pourtant parfaitement coiffés et remit en place le col de sa robe qui n'en avait nul besoin. Observant ses gestes brusques et minutieux à la fois, Margaret se dit qu'ils trahissaient une nervosité évidente.

Soudain, elle se rendit compte que Nina avait *changé*. Un changement

subtil qu'elle aurait été bien en peine d'exprimer, mais néanmoins patent, et dont cet homme était la cause. *Qu'avez-vous fait à notre Nina chérie ?* ne put-elle s'empêcher de penser. Au fond, peut-être Adam avait-il raison de dire que la jeune fille risquait de « mal tourner ».

— Il a du charme et il va te plaire, répétait Nina.

Non, songea Margaret. Il ne me plaira pas. Quelles que soient les qualités de cet homme, elle était sûre d'avance de ne pas l'aimer et elle s'inquiétait maintenant pour Nina.

— Cet été, dès que Keith pourra s'échapper pour un week-end, je vous l'amène, proposa Nina.

— Échapper à quoi ? À sa femme et à ses deux enfants ? ne put s'empêcher de demander Margaret.

Nina eut un rire incrédule et nettement forcé.

— J'ai l'impression que j'ai fait une erreur en me confiant à toi, non ?

— On peut voir les choses ainsi. Mais, moi, je ne le pense pas. Et tes patrons, sont-ils au courant ?

— Toi mise à part, ils sont les seuls à le savoir. Et ils n'en font pas une maladie.

— C'est normal. Ils ne t'aiment pas autant que moi.

— Ils m'aiment bien. Mais ils n'ont pas l'esprit aussi étroit que toi et ne sont pas aussi à cheval sur la morale.

— Ecoute-moi, Nina chérie : tu devrais faire attention avant d'accorder ta confiance à un homme. Tu ne sais pas si...

— Mon Dieu ! Jamais je n'aurais pensé que tu sois aussi rigide. Et aussi... dure !

— Et moi, je pensais que tu étais honnête.

— Tu oses m'accuser d'être malhonnête !

— Oui. Car je suppose que la femme de Keith n'est pas au courant.

— C'est vrai. Mais les choses sont déjà assez compliquées comme ça sans qu'on en rajoute. Keith désire que tout se passe le mieux possible.

— Il n'empêche que c'est déloyal.

— Déloyal ! Nous nous aimons, Keith et moi. Tu as l'air de ne plus savoir ce que c'est que l'amour. Et ce que tu me dis est horrible. Et même inadmissible !

— Vraiment ? Quand je pense que tu te targues d'être féministe ! s'écria Margaret. Combien de fois t'ai-je entendue dire que les femmes devaient être des « sœurs » les unes pour les autres et s'entraider afin de mieux résister à l'homme, leur « ennemi » ! (Le cœur battant, elle se leva et marcha jusqu'à la jeune fille. Une fois arrivée à sa hauteur, elle ajouta, en la regardant bien en face :) Tu crois que c'est loyal vis-à-vis de cette femme ? Tu ne la connais pas. Tu ne sais pas si elle désire divorcer. Peut-être souffre-t-elle et se fait-elle du souci pour ses enfants. Quel horrible gâchis ! Voler le mari d'une autre et démolir son foyer, en toute bonne conscience ! C'est inadmissible !

— Ce n'est pas vrai ! cria Nina. Keith est malheureux. Il l'était déjà avant

que je le rencontre. C'est la faute de sa femme. Elle n'a pas su le garder et le rendre heureux !

— Ne parle pas si fort. On risque de t'entendre, en bas.

— Tu me rends malade, dit Nina en remettant ses chaussures.

— Je ne peux pas admettre ça, Nina. Tu as toujours été indépendante, dès ton plus jeune âge. Tu es partie à New York pour te frayer un chemin dans une sorte de jungle. Je t'ai laissée faire. Mais aujourd'hui, tu te montres faible. Tu permets à cet homme de te mener par le bout du nez.

— Peut-être n'as-tu jamais été amoureuse. En tout cas, à t'écouter, ça en a tout l'air. J'ai l'impression que tu n'y comprends rien.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ! Tu nous connais, Adam et moi. Tu as été élevée dans cette maison et tu appartiens à la famille. Tu sais que tout ce que nous avons fait a toujours été dicté par l'amour. D'ailleurs, ce que je suis en train de te dire l'est aussi. Et si Adam était là, il te dirait la même chose. Nous n'avons aucune envie que tu fasses une erreur. Cet homme...

— Cet homme est l'amour de ma vie. Je ne vois pas où est l'erreur.

— Il arrive qu'une femme amoureuse se trompe, Nina. Pour l'instant, tu n'as aucune certitude. Cette relation peut très bien ne déboucher sur rien. Et tu en auras alors le cœur brisé.

— C'est moi que ça regarde, Margaret. Et laisse-moi te dire que tu m'as complètement gâché ma journée. Et même toute la joie que j'éprouve depuis un an. (Nina referma d'un geste sec son sac de voyage et le posa à ses pieds.) Il va me falloir très longtemps avant d'oublier tes paroles. Et je ne sais même pas si j'y parviendrai.

— Ne sois pas ridicule ! Nous avons exprimé toutes les deux ce que nous avons sur le cœur et ça fait du bien. Dès que ta colère sera tombée, tu ne m'en voudras plus.

— Tu crois ça ? Eh bien, ce n'est pas mon avis.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— Bien sûr que si. Il n'est pas question que j'amène Keith dans une maison où il serait mal accueilli. Il mérite mieux que ça. Moi-même, je me sens de trop. Je vais donc m'en aller tout de suite. Si je rate le dernier avion, je passerai la nuit à l'aéroport et j'attendrai celui qui part demain matin.

Margaret tendit la main pour la retenir, mais Nina la repoussa avec un regard de défi et se précipita vers la porte.

— Je ne vais pas faire de scène, dit-elle. Ne t'inquiète pas.

Debout au milieu de la chambre, Margaret l'entendit expliquer d'une voix faussement désinvolte qu'elle n'avait jamais eu l'intention de rester plus d'une journée. Il fallait qu'elle rentre à New York pour son travail. Julie voulut la retenir. Fred exprima sa surprise et Adam ses regrets. Margaret perçut le bruit d'une voiture qui s'éloignait. Puis plus rien...

Tremblante, le cœur aux bords des lèvres, Margaret avait l'impression que la maison venait d'être dévastée par un cataclysme. Et elle ne pouvait

s'empêcher de penser à ces gens qu'on voyait, aux informations télévisées, en train de chercher au milieu de ruines les objets brisés qui avaient fait partie de leur vie. L'existence de la mère de Nina avait été brisée, elle aussi. Sa fille n'avait pas cessé de poser des questions à ce sujet. Jean puis Margaret avaient répondu de manière à lui causer le moins de peine possible. Mais même si Nina avait fini par accepter ces explications raisonnables, Margaret avait toujours plus ou moins craint qu'elle ne suive un jour le même chemin que sa mère. Et sa rencontre avec cet homme était un avertissement de mauvais augure...

— Ne me dis pas que tu as vraiment cru qu'elle n'était venue que pour la journée ?

Adam était déjà couché et il lisait — ou essayait de lire malgré l'agitation fébrile de Margaret, qui faisait les cent pas dans la pièce en se brossant les cheveux.

— Je me suis dit qu'elle en avait par-dessus la tête, et voulait rejoindre son petit ami, son type, son amant, quel que soit le nom que tu lui donnes.

— Ça m'a rendue malade, Adam. Je suis aussi bouleversée que si Megan ou Julie venait de me prendre violemment à partie.

— Elles sont encore trop jeunes pour ça, répondit-il en haussant les épaules. Quant à Nina, elle est assez grande pour savoir ce qu'elle a à faire.

— Mais tu as toujours dit que depuis qu'elle vivait à New York elle était sur la mauvaise pente. Alors que moi, je soutenais le contraire ! Et voilà que tu réagis à peine...

— Je réagis. Je t'écoute. Mais je vois bien que nous ne pouvons rien y faire.

Se sentant soudain très triste et affreusement frustrée, Margaret répéta d'une voix plaintive :

— Nous ne pouvons rien y faire. Rien ?

Posant son livre à côté de lui, Adam lui expliqua :

— Les temps changent. Nous devons évoluer, nous aussi. Que nous le voulions ou non. Sinon, nous sommes... perdus.

Perdus ? Comment Adam pouvait-il se montrer aussi pessimiste ? Il est vrai qu'il semblait épuisé. La tête appuyée sur l'oreiller, il avait fermé les yeux et de nouveau, comme une semaine plus tôt, il semblait absent. Il devait lui cacher quelque chose. Des soucis professionnels, dont il ne voulait pas lui parler. Parce qu'il était un bon mari !

Il se tue à la tâche, pensa une fois encore Margaret. Si l'entreprise était bien gérée, il ne devrait pas avoir besoin d'assister à des réunions deux ou trois soirs par semaine. Laisant de côté le problème de Nina, elle dit à Adam d'une voix douce :

— Tu me caches certaines choses. Tu devrais m'en parler. Je pourrais peut-être t'aider.

— D'accord. Jenks a obtenu une promotion et pas moi. Je ne suis pas

censé être au courant. Mais il y a eu des indiscretions...

— Quelle injustice ! s'écria-t-elle en s'asseyant sur le lit à côté de lui. C'est toi qui méritais d'avoir de l'avancement. Je comprends que tu prennes ça très mal.

— Tu es tellement gentille, Margaret, déclara-t-il en ouvrant les yeux.

— Gentille ? La question n'est pas là. Je suis ta femme et je t'aime. (Comme Adam serrait sa main dans la sienne, elle ajouta :) Les Jenks et compagnie peuvent aller au diable. Nous nous en sortirons. Parce que nous sommes deux et que nous nous aimons.

Un sourire de gratitude aux lèvres, Adam referma les yeux.

¾ Pas mal, non ? demanda Randi.

Tous les invités étaient partis. Debout au milieu des reliefs du repas, qu'ils avaient pris en plein air, Adam et Randi regardaient la piscine qui avait servi de prétexte à cette petite fête. Comme il n'y avait pas un souffle de vent, sa surface calme reflétait la lumière de fin d'après-midi — pièce d'eau aux lueurs dorées au beau milieu du gazon.

— Pour quelques dollars de plus, nous aurions pu avoir une piscine olympique, reprit Randi. C'est ce que m'a dit l'installateur.

— Pas quelques dollars, Randi. Trois mille au bas mot.

— Tu es tellement radin, Adam !

— Tu oublies que je suis obligé de l'être.

Au fond, c'était normal que Randi soit insensible à ce genre de problèmes. Elle n'avait pas à s'inquiéter de la facture de l'orthodontiste ou des frais de scolarité de trois enfants. Et puis, elle n'avait pas obligé Adam à payer la moitié de la piscine. Mais comme il était toujours chez elle, il avait voulu participer à cet investissement.

De toute façon, c'était fini. Le dallage de la terrasse avait été refait, les nouveaux meubles de jardin et le vélum en toile jaune installés, et les jardinières garnies de fleurs de saison : asters et chrysanthèmes.

— L'été est fini, dit Randi d'une voix mélancolique.

— La journée aussi, ajouta Adam, en regardant sa montre. Je vais t'aider à ranger tout ça avant de rentrer.

— Pourquoi te presser ? Tu m'as dit qu'ils étaient tous partis voir l'exposition canine.

— Je sais. Mais je suis inquiet à l'idée que Margaret puisse un jour s'arrêter au bureau. Pour me faire une surprise...

— Quand cesseras-tu de te faire un sang d'encre ? Mais c'est vrai ! Tu as toujours été comme ça. À la fac, tu avais toujours peur de ne pas rendre tes copies à temps ou de ne pas obtenir ton diplôme avec mention. Et pourtant, malgré tes craintes, rien de tel n'est jamais arrivé.

— Cette fois c'est différent, répliqua Adam.

Il se mit à faire la navette entre le jardin et la cuisine. Il marchait au pas de course ou presque, alors que Randi prenait tout son temps comme d'habitude. Il ressentait les effets stressants de sa double vie. Les moments qu'il passait dans cette maison avaient beau être merveilleux, ils perdaient tout leur charme dès qu'il devait partir. Il commençait alors à avoir peur. Est-ce qu'il n'allait pas, en rentrant chez lui, commettre une gaffe qui révélerait soudain sa

trahison dans toute son étendue ? En son absence, Margaret aurait-elle appris qu'il n'était pas au bureau ?

— La cuisine a de l'allure, non ? demanda Randi. J'ai croqué tout ce que m'avait laissé Bunting, mais je trouve que cela valait le coup. Ça vaut mieux de toute façon que de laisser cet argent dormir à la banque.

Elle avait choisi ce qui se faisait de mieux : une cuisine « à l'européenne ». Adam n'y connaissait rien, qu'il s'agisse de froid ventilé ou de fours dernier cri. A Elmsford, cette pièce était restée dans l'état où elle se trouvait au moment de leur mariage. Ils s'étaient contentés de remplacer les appareils électroménagers quand ceux-ci avaient rendu l'âme, les uns après les autres.

Mais Randi aimait tellement tout ce qui possédait l'éclat du neuf ! Elle avait éprouvé une joie presque enfantine à meubler sa maison : rideaux en dentelle, abat-jour à franges — et un énorme téléviseur. Des objets de mauvais goût, mais qu'elle avait tellement de plaisir à acheter que c'en était touchant.

— Il faut que je prenne une douche avant de remettre mon costume, annonça-t-il, en enlevant son short.

— L'exposition canine ne se termine qu'à cinq heures. J'ai vérifié dans le journal.

— Tu penses à tout. Mais il n'empêche que je dois partir.

— Tu n'arrêtes pas de me quitter, se plaignit Randi avec une légère moue. J'ai l'impression de ne jamais te voir.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, chérie.

— D'accord. Je sais que tu fais ton possible. Mais ne serait-ce pas merveilleux si tu vivais simplement ici ?

Adam ne répondit pas. Même si leur situation n'était pas simple tous les jours, ce que lui demandait Randi était impossible. Il y avait à Elmsford quatre personnes qui l'attendaient...

Comme si elle pouvait lire dans les pensées d'Adam, elle proposa brusquement :

— N'en parlons plus. Tu sais ce qu'on va faire ? Au lieu de prendre une douche, tu vas plonger dans la piscine. Et moi aussi. Le dernier bain de la saison. L'eau est déjà presque trop froide, ajouta-t-elle en retirant son short et son dos nu. Le premier arrivé ! lança-t-elle en riant.

Ils plongèrent presque en même temps. Le soleil leur brûlait les épaules et l'eau glaçait leurs jambes.

— Je suis frigorifiée, s'écria Randi en riant. Viens me réchauffer si tu peux. Comme si nous étions au lit. Je parie que tu n'as jamais fait une chose pareille. C'est super ! Je vais te montrer.

Alors qu'il traversait Randolph Crossing, Adam pensait encore à ce qui venait de se passer. L'expression « être fou l'un de l'autre », aussi rebattue fût-elle, s'appliquait parfaitement à eux. Randi connaissait toutes les variations sexuelles imaginables. Elle avait dû potasser tous les livres écrits

sur le sujet. En anglais, et en hindou...

Il n'empêche que leur liaison ne se résumait pas à ça. Adam se sentait bien lorsqu'il était avec elle. Il oubliait ses soucis, et plus particulièrement ceux d'ordre professionnel. Parce que dès qu'il se retrouvait chez Randi, il avait l'agréable impression de changer d'*atmosphère*.

Il se sentait à l'aise parmi ses amis, et il les appréciait. Bien que Randi ne vive à Randolph que depuis deux ans, elle avait réussi à s'entourer de gens charmants : les femmes avec lesquelles elle travaillait à l'agence, le pharmacien et sa famille, et aussi le pépiniériste qui s'était occupé de son jardin. Des gens détendus et dénués de tout esprit de compétition, comparés aux individus que côtoyait Adam le reste du temps. Pour lui, c'était reposant et il avait même l'impression d'être vraiment quelqu'un de bien quand il se retrouvait parmi ces gens qu'il ne fréquentait pas d'habitude. D'ailleurs, si ridicule que cela fût, certains d'entre eux l'admiraient et parlaient avec respect de son « excellente situation ».

D'après Randi, ses amis n'en savaient pas bien long sur lui, et même s'ils étaient au courant de certaines choses ils s'en moquaient complètement. De toute façon, c'était sans importance puisqu'il n'y avait aucune chance qu'ils rencontrent ses relations d'Elmsford.

Aucune chance ? C'était beaucoup dire. En réalité, Adam n'était jamais sûr de rien et il jouait un jeu dangereux. Il en avait pris conscience le jour où, étant passé voir Randi tôt le matin, il avait oublié l'heure et était arrivé en retard au bureau alors qu'il devait assister à une réunion importante. C'était un jeu dangereux... mais qui donnait du piment à sa vie, justement.

— Nous avons passé un bon moment, dit Margaret. Ça ne valait pas l'exposition que nous avons vue à New York — il y a combien d'années de ça, Adam ? mais j'ai préféré celle-ci. Nous avons pu discuter avec des tas de gens, surtout ceux qui avaient comme nous un chien de berger, et nous avons pu comparer Rufus... (Elle s'interrompt soudain puis s'écria :) Tu dois être affamé ! Le dîner va être servi dans cinq minutes. J'ai préparé un potage au maïs, ta soupe préférée.

— Je n'ai pas très faim.

— Tu retrouveras ton appétit dès que nous serons à table. C'est normal que tu sois flapi, après un samedi après-midi entier enfermé dans ton bureau. (Tout en se dépêchant de mettre la table, Margaret ajouta :) Danny meurt d'envie de te dire quelque chose.

— Papa, j'ai pensé que Zack se faisait vieux, tu sais. Quand il va mourir, Rufus se sentira bien seul.

— Il est un peu tôt pour enterrer ce pauvre Zack, tu ne crois pas ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'aimerais qu'il vive encore plein d'années. Mais je sais bien que c'est impossible.

— Tu as raison.

— C'est pour ça que je me demandais si on ne pourrait pas avoir un autre chien assez vite.

— Qu'entends-tu par « vite », alors que Zack est encore avec nous ? Sois plus précis.

Danny ressemble de plus en plus à sa mère, se dit Adam. Physiquement, à cause de ses cheveux roux

— mais surtout de son air réfléchi et de son regard innocent qui laissent déjà présager l'homme qu'il va devenir. Devant tant de confiance, Adam se sentait horriblement honteux.

Comme Danny répondait qu'il voulait un chiot maintenant, Adam lui conseilla de demander l'avis de sa mère.

— Ça ne me gêne pas, répondit Margaret. Il faudra simplement acheter un autre panier et une troisième gamelle.

— Merci, M'man !

— Mais il vaudrait mieux attendre l'été pour prendre un chiot, ajouta Margaret. C'est la seule période où je sois à la maison et où je puisse m'en occuper. Si nous le prenons maintenant, il n'y aura personne pour le dresser.

— D'accord pour l'été prochain. Tu tiendras parole ?

— Promis.

Danny et elle avaient un autre point en commun. Ils acceptaient tout simplement la réalité, sans éprouver le besoin de discuter une décision, ou d'user de cajoleries pour vous faire changer d'avis. Ces derniers temps, constata Adam, j'observe mes enfants comme le ferait un étranger. A distance.

Cette impression d'*éloignement* ne le quitta pas tandis qu'il écoutait d'une oreille distraite les propos échangés autour de la table pendant le dîner. Megan fait beaucoup plus que son âge, pensait-il. Julie a un ravissant petit visage et elle change sans cesse d'expression, passant sans prévenir de l'inquiétude à la joie. Quant à Danny, il est déjà dans le coup, alors que moi, je ne l'ai jamais été.

Tandis que Margaret servait la salade, Adam regarda la nappe sur laquelle sa mère avait brodé un point de croix bleu et rouge. Puis il jeta un coup d'œil aux chiens : le vieux Zack dormait, mais Rufus suivait des yeux ses moindres gestes en remuant la queue, impatient sans doute que son maître l'emmène se promener comme chaque soir. Tous ceux qui se tenaient dans cette pièce ainsi que tous les objets qu'elle contenait faisaient intimement partie d'Adam. Et pourtant, il se sentait étranger, ici ! Comme s'il se retrouvait dans un endroit inconnu, sans vêtements et honteux de sa nudité.

— Tu n'as rien mangé, lui reprocha gentiment Margaret.

— J'ai l'impression que je suis trop fatigué pour dîner.

— Ne te force pas. Si tu t'installais dans un fauteuil au salon pour écouter Julie ? Peut-être que tu auras faim un peu plus tard.

Adam ne refusait jamais d'écouter sa fille jouer du piano, même quand elle répétait vingt fois le même passage. Ce soir-là, elle travailla une valse de Liszt, *La Valse de Méphisto*, dont l'esprit et le mouvement s'accordaient parfaitement avec son tempérament sentimental. De là où il était assis, Adam

voyait son corps qui bougeait au rythme de la musique, et son sourire heureux. Puisses-tu ne jamais avoir de peine, songea-t-il. Appuyant sa tête contre le dossier, il ferma les yeux et se laissa bercer par le charme de ce morceau et son impalpable tristesse.

Lorsqu'il se réveilla, il entendit Megan demander :

— Ça ne te plaît pas que Nina nous envoie des cadeaux ?

— Je n'ai rien contre, répondit Margaret d'une voix véhémence. Je suis même heureuse qu'elle soit toujours aussi proche de vous.

— Comment pourrait-elle continuer à l'être si elle ne vient plus jamais nous voir ?

— Je te l'ai déjà dit cent fois. Ça ne dépend que d'elle.

Adam n'avait aucune envie de participer à cette discussion. Depuis que Nina avait quitté en catastrophe la maison, trois mois plus tôt, il avait tout fait pour arranger les choses. Mais sans succès. Il y avait eu un échange de lettres. Comme Nina accusait Margaret d'avoir prononcé des paroles « impardonnables », celle-ci lui avait répondu qu'elle avait simplement cherché à la mettre en garde. « J'ai senti et je sens toujours que tu fais une grave erreur », avait-elle ajouté. Il était impossible de cacher la vérité aux enfants ; aussi Margaret leur avait-elle expliqué patiemment pourquoi Nina ne venait plus à Elmsford.

Un jour où elle était seule dans la maison avec Adam, elle lui avait demandé pourquoi il lui donnait parfois l'impression de ne pas être d'accord avec elle.

— Je n'en sais rien, avait-il répondu. Je suppose que ce n'est pas mon genre de m'appesantir sur ce que je considère comme un fait accompli.

Sentant que cette réponse était pour le moins insuffisante, il avait ajouté un moment plus tard :

— Nous ne devrions pas en parler autant devant les enfants.

— Pourquoi, à partir du moment où ils sont au courant ? Nous ne leur avons jamais caché la vérité. Je ne voudrais pas passer pour une affreuse démagogue, mais je considère que des enfants de leur âge doivent savoir ce qui se passe chez eux, à la maison aussi bien que dans leur pays.

Même si je ne parle pas de Nina, songeait Adam, qui n'avait toujours pas ouvert les yeux, je pense tout le temps à elle. Et il n'est pas difficile de savoir pourquoi. On appelle ça mener une « double vie » mais il serait plus exact de le définir comme une « vie sens dessus dessous ». Ma vie est amputée, coupée en deux. Et c'est moi qui en suis responsable. Quand je suis avec Randi, même si je suis heureux, je ne peux pas oublier ma famille. Et quand je suis chez moi, je rêve d'être avec elle...

— Ça y est, tu es réveillé ? dit Margaret. Tu avais besoin de cette sieste. Tu veux peut-être manger quelque chose, maintenant ? Je peux te réchauffer de la soupe, ou te préparer une salade ou des œufs.

Elle est si bonne pour moi ! songea Adam, qui répondit pour lui faire plaisir :

— Je prendrais bien un peu de soupe.
— D'accord. Je vais te tenir compagnie, proposa-t-elle avec une telle tendresse qu'il ne put s'empêcher de penser qu'il ne lui arrivait pas à la cheville.

Plus tard, alors qu'il était déjà couché, elle sortit de la salle de bains vêtue d'une nouvelle chemise de nuit en mousseline rouge vif, échancrée dans le dos et avec des volants en bas. Comme elle attendait un commentaire, debout dans l'encadrement de la porte il lui demanda :

- Tu vas danser, ce soir ?
- Ça te plaît ?
- C'est ravissant.

Adam ne mentait pas. Le vêtement mettait en valeur sa peau laiteuse et ses cheveux roux.

- J'ai fait une folie. Mais elle était en solde et je n'ai pas pu résister.

Comme chaque soir, elle se mit à se brosser les cheveux d'une main tandis que de l'autre elle rangeait dans la commode et la penderie tout ce qui traînait dans la chambre.

— Je ne porte pratiquement jamais de rouge. Sans doute parce qu'on dit que cette couleur ne sied pas aux rousses. Mais c'est faux, n'est-ce pas ?

Un peu étonné qu'elle fasse tant d'histoires, Adam reconnut qu'en effet c'était faux.

- Ça ne jure pas avec mes cheveux ? insista-t-elle
- Absolument pas.

Il sentit monter en lui, tout à coup, une étrange appréhension.

— Tu as eu une longue journée, reprit-elle. Et moi aussi. Si tu éteignais et que nous nous couchions ?

Au grand étonnement d'Adam, elle fit glisser les bretelles de sa chemise de nuit et la retira. Il comprit alors qu'il aurait dû trouver cette chemise de nuit affriolante, la lui ôter lui-même et la prendre dans ses bras. Malheureusement, il n'en avait rien fait. Et il n'avait toujours pas envie de le faire.

Mais désir ou pas, il fallait qu'il essaie car le regard de Margaret était on ne peut plus clair. Quand elle s'allongea près de lui, il tendit les bras. Tout en murmurant des mots tendres dans son oreille, elle se lova contre lui.

Et rien ne se produisit.

Depuis longtemps déjà, au fur et à mesure que leur rapports sexuels s'espaçaient et devenaient de moins en moins passionnés, Adam craignait de ne plus pouvoir aimer physiquement Margaret. Il savait très bien ce que cela voudrait dire pour leur couple. Malheureusement, il faisait déjà plus souvent l'amour que la plupart des autres hommes, et ce soir il n'avait aucune envie de recommencer.

Envahi par un sentiment de faiblesse humiliante, il chuchota :

- Désolé mais je ne peux pas...

Margaret essaya de l'embrasser, puis de le caresser. Mais cela ne servit à rien. Faute de mieux, il répéta :

— Je ne peux pas. Je suis trop fatigué.

Margaret s'allongea à côté de lui et lui prit la main en disant :

— Tout va bien. Je comprends.

Mon Dieu, songea-t-il, elle essaie de me consoler !

Ils restèrent un long moment sans bouger dans la chambre silencieuse. Puis Margaret murmura :

— Il faudrait que tu saches pourquoi tu es toujours aussi fatigué.

— Je vais bien, se défendit-il. C'est uniquement dû à l'ambiance infernale du bureau. Je ne suis pas le seul à en subir les conséquences.

— Je veux que tu te fasses faire un check-up, insista-t-elle. Tu vas aller voir le docteur Fairley. La semaine prochaine. Sinon tu n'iras jamais. Je te connais.

Non, pensa Adam, tu ne me connais pas. Tu ne me connais plus, ma pauvre Margaret.

— Je t'en prie, Adam. Dis-moi que tu vas le faire.

— Promis, répondit-il en songeant que, lui non plus, il ne savait plus qui il était.

Une semaine plus tard, après s'être couchée à côté d'Adam, Margaret posa sa tête sur son épaule. Comme il n'avait pas essayé de refaire l'amour avec elle, elle croyait qu'il souffrait de se sentir impuissant, et tenait à le rassurer en lui montrant qu'elle l'aimait toujours autant. Même si l'acte sexuel vous apporte d'immenses satisfactions, ce n'est pas le but unique de la vie. S'aimer, se faire confiance et ne pas être seul est encore plus important. Jeunes comme ils étaient tous les deux, les choses ne tarderaient pas à s'arranger. Il suffisait pour ça qu'Adam aille mieux. Il était simplement débordé de travail et inquiet pour son avenir. De toute façon, il n'avait jamais été particulièrement démonstratif. Même pendant leur lune de miel. Et Margaret en avait pris son parti. Adam était un homme brillant, sensible et plus compliqué que la plupart des gens. Dès qu'il irait mieux, tout redeviendrait comme avant.

Elle laissa s'écouler quelques jours de plus avant de lui demander ce que lui avait dit le docteur Fairley

— Tout va bien, répondit Adam.

— Rien sur le plan physique ? insista-t-elle (Comme il répondait par la négative, elle ajouta :) Ça doit donc être psychologique. Il ne t'a rien dit ?

— Rien.

Margaret était étonnée. Fairley était un médecin consciencieux, qui prenait le temps de discuter avec ses patients.

— Est-ce qu'on peut faire quelque chose, d'après lui ? Ou es-tu censé attendre que ça passe tout seul ?

Adam semblait si mal à l'aise que Margaret en déduisit que le médecin lui avait proposé de consulter un psychiatre. C'est ce qui se passe habituellement, quand un trouble n'a pas d'origine physique décelable. Elle connaissait Adam. Il avait sans doute refusé.

— Il t'a conseillé d'aller voir un psychiatre ? demanda-t-elle. Dis-moi la vérité.

Après s'être débattu tel un poisson qu'on vient de ferrer, Adam finit par l'admettre. Puis, comme Margaret l'exhortait à suivre l'avis de leur médecin de famille, il s'écria, à bout d'arguments :

— D'accord. J'irai ! Bien que je ne sache pas où je vais trouver le temps et l'argent pour consulter !

— Le temps, on le trouve toujours. Et sur le plan financier, nous pouvons nous le permettre.

– J’ai dit : d’accord. Maintenant fiche-moi la paix avec ça.

Deux semaines plus tard, comme ils n’avaient pas réabordé le sujet ni tenté de refaire l’amour, Margaret alla voir le docteur Fairley.

– Je suis venue car je m’inquiète au sujet d’Adam, déclara-t-elle dès qu’elle fut assise en face de lui. (Craignant qu’il ne lui annonce une mauvaise nouvelle, elle se tut un court instant.) Il a tellement changé ces derniers temps, reprit-elle. Mais vous devez être au courant, docteur.

– Absolument pas, répondit le médecin, qui semblait étonné.

– Vous voulez dire qu’il ne vous en a pas parlé ?

– Non. Je ne l’ai pas vu.

– Il m’a dit qu’il était venu vous consulter il y a quinze jours, et il a ajouté qu’il s’agissait d’un problème psychologique. C’est pour ça que je suis ici, pour vous demander d’intervenir auprès de...

– Je n’ai pas vu votre mari depuis deux ans, madame Crâne.

– Je ne sais pas ce qui se passe, balbutia Margaret.

– Si vous commenciez par me raconter ce que vous savez.

Choisissant avec soin ses mots, Margaret, qui avait bien du mal à retenir ses larmes, lui exposa son problème.

– Que faut-il que je fasse ? demanda-t-elle pour finir. Je n’attache pas une importance démesurée au plaisir physique... je veux dire au fait qu’il ne puisse plus faire l’amour. Mais c’est ce que cela symbolise qui m’inquiète. Je pense qu’Adam est très malheureux, et je n’arrive pas à comprendre pourquoi. Nous avons toujours été une famille heureuse, nos enfants sont merveilleux et nous avons tellement de chance... Malgré tout, il y a quelque chose qui ne va pas chez lui. Et je ne sais pas quoi faire.

– Il me semble que vous n’avez aucune raison de vous inquiéter. Le problème n’est pas si grave. Et il y a forcément une solution. Pour commencer, je vous conseille de lui demander pourquoi il vous a menti, et d’insister pour qu’il joue cartes sur table. Ensuite, vous reviendrez me voir tous les deux.

Le docteur Fairley était gentil, et ses conseils raisonnables. Néanmoins, alors qu’elle quittait son cabinet après l’avoir remercié, Margaret avait déjà compris que la situation à laquelle elle se trouvait confrontée ne s’arrangerait pas aussi facilement qu’il le lui avait assuré.

Et tandis qu’elle se frayait un chemin dans les rues bourdonnantes d’activité, longeant des vitrines remplies de vêtements d’automne, elle éprouvait toute; sortes d’émotions contradictoires : humiliation, pitié et colère. Surtout de la colère.

À cinq cents mètres de là, Adam regagnait son bureau à pied après avoir déjeuné en ville quand il tomba nez à nez avec Fred Davis. Celui-ci était en train de monter dans sa camionnette quand il l’aperçut et le héla. Zut ! se dit Adam, qui avait horreur de s’arrêter pour bavarder avec qui que ce soit quand il allait quelque part.

— Comment ça va, Adam ? On ne se voit pratiquement plus, maintenant que tu travailles le samedi.

— Pas tous les samedis !

— Disons un samedi sur deux ! Tu rentres au bureau, j'imagine. Veux-tu que je te dépose en passant ?

— Non merci, répondit Adam en s'obligeant à être aimable pour répondre à l'éternel sourire de Fred. Ça me fait du bien de prendre l'air.

— Dans mon travail, ce n'est pas l'air qui manque, rappela Fred. Surtout quand le thermomètre descend en dessous de zéro. Mais je n'ai aucune raison de me plaindre.

Aucune raison, en effet ! pensa Adam. Une nouvelle camionnette, une veste en tweed, des bottes luxueuses : tout à fait le genre propriétaire campagnard en train d'inspecter sa propriété par une belle journée d'automne.

A l'intérieur de la camionnette, le chien aboya, les pattes avant plaquées contre la vitre.

— Jimmy adore la voiture, expliqua Fred. Je l'ai emmené ce matin avec moi car je devais me rendre à Randolph Crossing. C'est beau, par là-bas. Ils ont construit des maisons dans les collines, il y a quelques années. Il s'agissait d'une copropriété qui est finalement restée semi-déserte — elle est trop loin des commerces. Ça s'appelle « La Pinède ».

Adam n'aurait jamais cru qu'on puisse se mettre à transpirer brutalement au point de mouiller son costume. Il grommela quelques mots indistincts en guise de réponse.

— Tu es déjà allé là-haut ? ajouta Fred.

La question avait été posée d'une manière négligente. Adam répondit sur le même ton.

— J'y suis passé. C'est un coin ravissant, en effet.

Fred hocha la tête.

— C'est drôle, reprit-il, mais j'ai l'impression de t'avoir vu il y a deux semaines alors que tu en redescendais.

— Moi ? Ça m'étonnerait !

— C'était un type qui te ressemblait, en tout cas. Et il conduisait une Ford verte. La même que la tienne.

Au fond de ses yeux brillait maintenant une lueur menaçante qui fit courir un frisson dans le dos d'Adam.

— C'est une coïncidence ! Ne dit-on pas que tout le monde a un double ? demanda-t-il précipitamment en pensant que ses dénégations devaient paraître bien suspectes. Des tas de gens sur terre nous ressemblent À toi comme à moi. Sans aucun doute...

— C'est vrai. Mais il y a aussi la voiture. Peu d Ford sont de cette couleur-là ! Naturellement, quand j'ai vu la femme assise à l'avant, j'ai compris que ça ne pouvait pas être toi.

Il sait ! pensa Adam. Ce salaud toujours aimable et souriant est au courant et il m'avertit. Non par égard pour moi. Mais pour Margaret...

Le chien se mit à gémir et Adam en profita pour changer de sujet.

— C'est vraiment une gentille bête, dit-il. Je ne sais pas ce qu'il serait devenu si Margaret ne l'avait pas recueilli. Elle a vraiment le cœur sur la main.

— Oh oui, renchérit Fred.

D'après Margaret, il avait toujours un regard « pensif ». Aujourd'hui, il n'était pas difficile de deviner quoi il songeait.

— Il faut que j'y aille, annonça Adam. J'ai été content de te voir, Fred. Et toi aussi, Jimmy.

Prions le ciel que mon visage ne m'ait pas trahi pensa-t-il en prenant le large. Qu'est-ce que Fred était allé faire à Randolph Crossing, et surtout à « La Pinède » ? Personne ne montait jamais là-haut, sauf les agents immobiliers. Bien entendu, Fred ne dirait rien à Margaret, pour ne pas lui faire de peine. Mais lui, Adam, allait être obligé d'en parler à Randi. Ils allaient devoir se terrer chez elle comme des malfaiteurs poursuivis par la police. Grand Dieu ! Il ne demandait pourtant pas grand-chose. Seulement un peu de paix et de liberté. Ai-je fait du mal à qui que ce soit ? s'interrogea-t-il. Non. Je m'occupe de ma famille, une famille heureuse et unie, et je compte bien continuer à le faire. Si seulement on pouvait nous laisser tranquilles, Randi et moi !

En arrivant au bureau, il réfléchit de nouveau aux insinuations de Fred et se dit qu'il aurait peut-être mieux fait de reconnaître que c'était lui qui se trouvait dans la voiture. Il aurait pu expliquer que ce jour-là il avait été obligé de reconduire chez elle une employée du bureau. Mais il avait été pris de court. Et il était trop tard, à présent, pour changer de version.

Obnubilé par ce problème, il eut bien du mal à se concentrer sur son travail. Et du coup, quand il rentra chez lui, il était à la fois en rogne et frustré.

Margaret était seule dans la cuisine lorsqu'il sortit de sa voiture. En voyant qu'il avait dénoué sa cravate et portait sa veste sur le bras, elle se dit aussitôt que cela ne présageait rien de bon. Parfait, songea-t-elle. Je suis moi aussi d'humeur massacrante.

Dès qu'il l'eut rejointe dans la cuisine, elle lui demanda d'une voix un peu trop douce :

— Alors comme ça, tu es allé voir le docteur Fairley ?

— Que veux-tu dire ?

— Arrête, Adam ! Et cesse de me raconter des histoires. Tu n'es pas allé le voir. Tu m'as menti. Pourquoi ?

— Je n'ai pas à te l'expliquer.

— Je suis ta femme, Adam. J'exige que tu me répondes.

— Tu n'es pas en train de t'adresser à un de tes élèves de seconde. Tu n'as pas à exiger quoi que ce soit de moi.

— Mes élèves de seconde seraient sans doute amusés de voir un homme de quarante ans se conduire comme un fichu imbécile. Si tu ne voulais pas aller chez le médecin, tu n'avais qu'à me le dire, au lieu de me mentir.

— J'ai menti pour que tu ne m'enquiquines plus avec ça.
— Tu n'as pas pensé un seul instant que je t'enquiquinais parce que j'étais inquiète ? Qu'est-ce que tu me caches ? Est-ce que tu as le cancer, ou une autre maladie si grave que tu n'oses pas m'en parler ?

— Non, je n'ai pas le cancer. Ni quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Adam n'avait pas bougé. Il portait toujours sa veste pliée sur son bras. Margaret avait beau être furieuse elle le trouvait pathétique, tel un homme perdu dans une ville inconnue et qui cherche de l'aide autour de lui.

— Assieds-toi, proposa-t-elle d'une voix nettement plus calme. Avant que les enfants nous rejoignent j'aimerais bien que tu me dises ce qui ne va pas. Ce n'est pas correct de me laisser dans l'incertitude.

Adam lui répondit tout aussi calmement.

— Il s'agit d'un mauvais passage, Margaret. Ce sont des choses qui arrivent dans la vie et qu'on ne peut pas expliquer. Je suis trop stressé au travail, et cela rejaille sur ma vie privée. Tu sais bien ce que je veux dire...

Bien entendu, il voulait parler de son impuissance. Le pauvre ! pensa Margaret. Pour un homme, ce genre de problème est très difficile à accepter. Adam craignait sans doute d'aggraver encore les choses, en essayant d'approfondir la question. Peut-être avait-il raison. Margaret se souvenait d'avoir lu quelque chose de ce genre dans la rubrique de vulgarisation psychologique d'un magazine.

— Je comprends, dit-elle. Laissons tomber pour l'instant. Détends-toi en attendant que le dîner soit prêt, et ensuite tu pourrais peut-être écouter un peu de musique. Mettons nos soucis au vestiaire. D'accord ? Je ne t'en veux pas et j'espère que tu ne m'en veux pas non plus.

— Absolument pas, affirma-t-il en souriant.

C'était le petit sourire de reconnaissance auquel elle avait droit ces derniers temps chaque fois qu'elle était particulièrement douce avec lui. Mais, ce soir-là, bien qu'elle fût incapable de dire de quoi elle avait peur, ce sourire lui fit courir un frisson dans le dos...

Elle acheta quelques livres sur la sexualité. Des ouvrages pseudo-scientifiques et un guide de vulgarisation illustré qui ne lui apprirent rien de plus que ce qu'elle savait déjà, et la laissèrent complètement découragée. Bien sûr, les conseils fournis pouvaient s'avérer utiles. Mais il était clair que, si une personne n'avait pas *envie* de faire l'amour, ils ne servaient à rien. Elle laissa les livres bien en vue sur sa table de nuit. Mais elle ne demanda pas à Adam s'il les avait consultés. Elle savait qu'il ne fallait surtout pas le brusquer. La patience était la seule solution.

Elle se demanda de quand exactement datait le problème. Du soir où Adam n'avait pas pu répondre à ses avances ? En y réfléchissant bien, il lui sembla que cela avait commencé bien avant, par une accumulation graduelle d'incidents isolés qui, s'il n'y avait pas eu ce problème sexuel, se seraient sans doute confondus avec les petits tracas de la vie quotidienne et seraient

passés inaperçus.

Quelques semaines plus tôt, il y avait eu, par exemple, cet accrochage tout à fait inhabituel entre Megan et son père.

— Dans un peu plus d'un an, j'aurai dix-sept ans, avait dit Megan. Quelles sont mes chances d'avoir une voiture, Papa ?

Adam, qui était resté silencieux pendant quasiment toute la soirée, avait levé les yeux de son journal et répondu, d'un air grognon :

— Absolument aucune.

— Papa ! Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas millionnaire.

— Je pensais à une voiture d'occasion. Ça ne coûte pas des millions. Et je pourrais en payer une partie avec ce que j'économise sur mes heures de baby-sitting.

— J'ai dit non, avait coupé Adam. Il y a dans le quartier trop d'enfants gâtés qui s'imaginent que le monde n'est qu'un immense magasin de jouets.

— Si je suis une enfant gâtée, et je ne crois pas que ce soit le cas, à qui la faute ?

— Ça suffit ! Je ne veux plus en entendre parler. Le chapitre est clos.

Ce n'était pas ainsi que cela se passait d'habitude à la maison ; Megan, complètement bouleversée s'était tournée vers sa mère et l'avait regardée d'un air interrogateur.

— Tu n'as pas encore seize ans, avait rappelé Margaret. Attends d'être en âge d'avoir le permis et nous en reparlerons. Pour ma part, je pense que ce sera bien pratique si tu avais une petite voiture à ce moment-là.

Adam s'était levé et avait quitté la pièce.

Estomaqués, les trois enfants s'étaient tournés vers Margaret. Celle-ci savait bien que dans certaines familles on n'arrêtait pas de se chamailler et que beaucoup de pères parlaient à leurs enfants comme Adam venait de le faire. Néanmoins, cela ne s'était jamais produit chez eux jusque-là, et du coup la pièce leur avait semblé hostile, un endroit inconnu qui n'avait plus rien à voir avec leur chez soi.

— Papa est fatigué, avait-elle dit en matière d'excuse.

— Il est tout le temps fatigué.

— Ce n'est pas vrai, Megan.

Ou plutôt, ce n'était vrai qu'en partie. La plupart du temps, Adam était semblable à lui-même. La plupart du temps. Mais pour le reste...

Lui-même avait d'ailleurs parfaitement conscience d'être à la fois tendu, grincheux, absent et sur ses gardes en permanence. Pourquoi avait-il répondu aussi durement à Megan ? Simplement parce que, comme tous les jeunes gens de son âge, elle rêvait d'avoir une voiture ? Bien sûr, il était allé ensuite s'expliquer avec elle dans sa chambre, et s'était excusé. Mais le samedi suivant, il y avait eu un nouveau problème, avec Danny cette fois. Adam s'était trop attardé chez Randi, oubliant qu'il avait promis d'emmener Rufus chez le vétérinaire car une de ses oreilles était infectée et le faisait souffrir.

Danny en avait voulu à son père pendant tout le week-end et Adam avait encore une fois été obligé de s'excuser.

Il avait de plus en plus de soucis. Fred, pour commencer. Chaque fois que celui-ci passait les voir chez eux, Adam craignait qu'il fasse une gaffe. Et s'il restait un certain temps sans passer, il se demandait avec inquiétude si ce n'était pas dû au fait qu'il l'avait à nouveau aperçu en compagnie de Randi.

Au bureau, la situation ne s'arrangeait pas, bien au contraire. On se serait cru dans un nid d'espions colportant à qui mieux mieux les rumeurs les plus contradictoires. Certains disaient qu'à New York la maison mère était en train de négocier avec Magnum la vente de ses logiciels pour une bouchée de pain parce que la société avait besoin de liquidités. D'autres soutenaient qu'au cours de l'année précédente Advanced Data avait été bénéficiaire tous les trimestres. Mais, si tel était le cas, pourquoi le bureau d'Elmsford venait-il de se séparer de trois jeunes et brillants employés ? Bien entendu, il s'agissait de nouveaux arrivants qui manquaient d'expérience. Ce n'était donc pas aussi grave que s'ils avaient licencié quelqu'un du niveau d'Adam...

Qu'arriverait-il si certaines de ces rumeurs se vérifiaient, et si la société se mettait réellement à comprimer ses effectifs ? Si un beau jour, on disait poliment à Adam qu'on regrettait mais qu'on était obligé de... Rien que de s'imaginer assis en face de l'homme qui lui annoncerait la nouvelle d'un air suffisant et gêné à la fois, il en avait froid dans le dos. Sa famille lui coûtait une fortune. En tout cas, c'est ainsi qu'il voyait les choses, lui, l'esclave salarié qui allait travailler et se faire du souci jusqu'à la fin de ses jours...

Pourtant, ils ne se permettaient aucune folie, moins qu'on ne qualifie de folie le fait de désirer que ses enfants fassent leurs études dans des universités de renom. La mère d'Adam lui avait payé de bonnes études. Mais il était fils unique. Alors que lui, il avait trois enfants. Qui avaient eu tous trois besoin qu'on leur pose un appareil pour leur redresser les dents. S'il s'était appelé Fred Davis, il aurait construit deux maisons de plus et le problème aurait été aussitôt résolu. Mais il n'était pas Fred Davis et ne ressemblait pas non plus aux amis de Randi, qui se fichaient pas mal que leurs enfants aient des dents de travers ou qu'ils n'aillent pas dans une université prestigieuse.

Adam dépensait aussi beaucoup d'argent avec Randi. En plus des déjeuners qu'il lui offrait il y avait eu quelques week-ends à Houston ou Chicago sous prétexte d'assister à un séminaire. Ces courtes escapades avaient été agréables, mais elles lui avaient coûté cher. Et lorsqu'il calculait ce qui lui restait sur son compte personnel, il réalisait le prix de sa double vie...

D'ailleurs, intérieurement, il était double. Quand voilà deux ans, il s'était réveillé au côté de Randi après leur première nuit d'amour, il avait été tout surpris de ne pas se retrouver dans sa chambre d'Elmsford. Et maintenant, il lui arrivait souvent de s'étonner, en ouvrant les yeux, de ne pas voir le ciel travers les fenêtres à claire-voie. Il restait alors allongé près de Margaret à se faire des reproches et à douter.

Ces derniers temps, lorsqu'il se réveillait avant elle et qu'il la regardait, il

voyait bien qu'elle fronçait légèrement les sourcils, comme si ses soucis ne lui laissaient aucun répit, même dans son sommeil. Elle ne méritait pas d'être inquiète. Elle ne méritait pas son indifférence physique. Malheureusement, Adam n'avait plus envie de faire l'amour avec elle depuis qu'il avait des relations avec Randi. Et quelques semaines plus tôt, quand il avait été incapable de répondre à ses avances, il avait senti son humiliation avec autant d'acuité que si c'était lui qui avait été repoussé.

Que fallait-il faire ? Et comment tout ça allait-il finir ?

Un matin, alors qu'il était encore couché et qu'il écoutait les bruits venant de la maison — la porte de derrière qui claquait, parce que quelqu'un venait de faire sortir les chiens, celle de devant qui s'ouvrait, les deux filles en train de se chamailler dans l'entrée au sujet d'une écharpe —, il sauta soudain du lit, complètement paniqué. Il fallait qu'il mette un terme à sa liaison avec Randi avant qu'elle ne détruise la vie de sa famille. Car il s'agissait de *ses* enfants ! Et qu'était-il en train de leur faire ?

Après avoir discuté plus d'une heure avec Randi, il lui annonça, la gorge serrée par l'émotion :

— Je crois que nous devons arrêter de nous voir.

— Tu ne parles pas sérieusement, Adam ! Tu ne vas pas partir comme ça au bout de deux ans ? Nous avons été... mariés en quelque sorte pendant tout ce temps. Et tu es chez toi, ici !

Mon chez moi ce sont mes enfants, songea-t-il. Si seulement je pouvais avoir à la fois Randi et mes enfants. Mais cette idée était complètement absurde...

Randi se leva et s'approcha de la cheminée pour regarder les flammes. Elle avait fait un feu pour chasser l'humidité de l'automne, mais aussi parce qu'elle savait qu'Adam aimait que la cheminée soit éclairée. Elle avait également préparé un grog, et l'avait placé sur la table, devant un bol rempli de feuilles mordorées. Le genre de choses que font toutes les femmes qui prennent soin de leur mari et de leur maison. Et maintenant, elle restait là immobile devant la cheminée, la tête penchée et les épaules secouées par des sanglots.

Quand il ne supporta plus de la voir ainsi, Adam s'approcha d'elle et, après l'avoir obligée à se retourner, il lui demanda pour la centième fois d'une voix enrouée :

— Que pouvons-nous faire d'autre ? Si ça continue, nous en ferons tous les frais. La route que nous avons choisie ne mène nulle part.

— Je m'en moque, Adam. Te voir à la sauvette pour moi, c'est mieux que rien.

Adam en doutait. Il n'avait pas été sans remarquer les allusions de Randi, aussi vagues qu'elles eussent été. Elle désirait la stabilité. Et le mariage, bien entendu.

— Je n'ai aucun avenir à t'offrir, rappela-t-il tendrement.

— *Tu es mon avenir !* s'écria-t-elle. Je n'en veux pas d'autre. Je t'aime tellement, Adam ! Je ne te laisserai pas me quitter. Je sais que tu n'en as pas envie

Elle avait raison. Pressée contre lui, son cœur battant contre le sien, elle approcha ses lèvres des siennes et murmura :

— Nous y arriverons. Tant que nous aurons la possibilité de passer quelques moments ensemble, tout ira bien. C'est si triste de penser que nous puissions nous séparer. Ce serait comme mourir... Tout ira bien, me chéri.

Oui, ce serait comme mourir, songea Adam. Et ils n'en avaient envie ni l'un ni l'autre.

Randi le regardait d'un air implorant.

— Dis-moi que nous allons continuer à vivre, supplia-t-elle.

Sentant sa tristesse s'évanouir, Adam lui promit :

— Nous allons essayer, ma chérie.

Le soir, quand Julie avait fini de travailler son piano, Adam lui demandait souvent de jouer un morceau pour lui. Il aimait surtout la musique romantique Schubert ou Brahms, des morceaux qui se terminaient toujours sur une note nostalgique. Appuyant sa tête sur le dossier, il fermait les yeux et souriait alors d'une manière étrange, les lèvres légèrement tordues, comme s'il gardait quelque chose pour lui. Ce sourire n'avait pas échappé à Margaret mais elle ne voulait pas y attacher trop d'importance et, d'habitude, elle se replongeait dans ses copies.

Ce soir-là pourtant, elle ne put s'empêcher de le regarder à nouveau. À-t-il toujours eu une bouche aussi veule ? se demanda-t-elle. Cette pensée la mit aussitôt mal à l'aise et elle essaya de l'analyser dans l'espoir de se l'expliquer. Je souffre, se dit-elle, et je ne sais pas vers qui me tourner. De plus, comme je suis furieuse et que je m'adresse des reproches, j'essaie de rejeter la faute sur lui au lieu de le réconforter à un moment où il est fatigué et débordé de travail.

Malheureusement, elle avait beau rassurer Adam, cela ne servait à rien car il était dans son monde à lui. Même lorsqu'il partageait avec eux des joies ordinaires — dîner, balades en famille —, même quand il aidait les enfants à faire leurs devoirs, on sentait qu'il était ailleurs. Margaret aurait bien aimé se confier. Mais le problème était trop intime pour qu'elle en parle à qui que ce soit. Même à Nina. Nina qu'elle ne voyait plus, de toute façon...

Cette rupture lui faisait énormément de peine. Comment avaient-elles pu en arriver là ? Même les enfants en souffraient. Et ils étaient trop jeunes pour comprendre.

Sans prévenir, le temps avait changé. Le vent et les courants ballottaient le petit bateau familial. Ils n'avaient pas de carte pour se repérer. Et ils voguaient à la dérive

Le temps était si doux en ce mois de décembre qu'on se serait cru au printemps. Les arbres nus baignaient dans une lumière argentée et des moineaux voltigeaient sur la pelouse encore verdoyante.

Jetant un coup d'œil anxieux à Randi qui, debout devant la fenêtre, lui tournait le dos, Adam proposa :

— Allons marcher. Un peu d'air frais et d'exercice te fera oublier ton cafard.

— Il en faudrait un peu plus pour que je retrouve ma bonne humeur, répondit-elle d'une voix morne sans le regarder. Le problème, c'est que je me sens seule. Bien sûr, pendant la journée, je rencontre de tas de gens ; mais quand je rentre le soir dans cette maison vide, silencieuse, entourée de tant d'arbres.. c'est vraiment trop lugubre. Je ne pourrais pas t'expliquer ce que j'éprouve.

— Je me mets à ta place et je comprends, dit-il plutôt platement.

— J'ai évidemment été invitée pour Thanksgiving Mais je me sentais de trop dans cette famille. Et j n'ai pas arrêté de penser au dîner que je t'aurais préparé si nous avions été chez nous.

C'était la première fois que Randi se permettait une remarque aussi directe. Adam, désespéré, sentait venir la crise. D'ailleurs, quand elle se retourna, il eut droit à un regard de reproche pitoyable.

— À Noël, ça va être la même chose, continua-t-elle. Et le soir du Nouvel An, tous les couples vont s'embrasser à minuit et moi, il faudra que je souri d'un air heureux, pour faire bonne figure. Quelle tristesse ! Si ça continue, je crois que je vais avoir une dépression nerveuse.

— Non ! protesta-t-il. Tu es trop forte et trop saine pour ça.

— Je ne suis pas en acier trempé.

En voyant ses yeux se remplir de larmes, Adam s'affola. Randi était impulsive, capable de prendre une décision sur un coup de tête sans se soucier un seul instant de ceux qui l'entouraient. N'était-ce pas ce qu'elle avait fait en 1973, quand elle avait rompu avec lui ?

— Je sais à quel point c'est dur pour toi, dit-il précipitamment. Je te promets de prendre un long week-end début janvier. Nous partirons ensemble quelque part. Mais pour l'instant, je suis sur les genoux, à cause des vacances. Les enfants sont à la maison, on attend de la famille qui vient de Denver et il y a aussi la soirée de Noël au bureau... Tu vois ce que je veux dire.

— On pourrait peut-être s'offrir une petite fête, rien que pour nous deux ? Tu n'auras qu'à quitter le bureau vers seize heures en prétextant quelque

chose d'urgent à faire, et monter ici. J'aurai préparé à dîner. Tu rentreras chez toi quand tu voudras. Ce sera notre Noël à nous.

— Il est impossible de te résister, répondit-il en hochant la tête d'un air émerveillé.

— Je le sais bien, murmura Randi qui avait retrouvé le sourire.

Ce jour-là, à seize heures, au moment où Adam quittait le bureau, il se mit à neiger. A mi-route, les flocons tombaient si dru qu'il eut un pressentiment et pensa qu'il vaudrait mieux faire demi-tour pendant que c'était encore possible. Pourtant il continua de rouler.

Randi avait décoré la maison et préparé un repas fin. Mais tandis qu'il dînait au champagne avec elle, puis lui faisait l'amour, il eut en permanence conscience du crépitement de la neige contre les vitres. Quand la pendule égrena l'heure, Randi augmenta le volume de la musique pour l'empêcher d'entendre le nombre de coups.

— Inutile, chérie, dit-il. Il faut que je parte.

Lorsqu'ils ouvrirent la porte, ils reçurent en plein visage des tourbillons de neige.

— Tu ne peux pas rentrer à Elmsford par un temps pareil, protesta Randi.

— Je ne peux pas non plus passer la nuit ici, répondit-il en boutonnant son pardessus.

— Qu'arrivera-t-il si tu es bloqué sur la route ? Tu es censé assister à une réunion au bureau.

— Il faut que je tente ma chance.

— Chance ou pas, cette situation est impossible.

Pour Adam, il était clair que Randi ne faisait pas allusion au mauvais temps. Une fois de plus, elle l'interrogeait sur leur avenir. Ils se regardèrent un court instant sans parler. Puis il l'embrassa et se précipita vers sa voiture.

Heureusement pour lui, dès le bas de la colline, la route n'était presque plus accidentée. Il y avait très peu de circulation et les rares conducteurs se tenaient à bonne distance des bas-côtés, sachant que s'ils avaient le malheur d'y chavirer ils risquaient d'y rester toute la nuit. C'était une folie de s'être aventuré à « La Pinède » par un temps pareil, mais le besoin de voir Randi avait été plus fort que ce que lui dictait la prudence ou le bon sens. D'ailleurs, tout en luttant pour garder sa voiture sur la route malgré le verglas, il souriait en repensant au peignoir de velours rouge de Randi et à ses mules dorées. Comme elle était désirable dans ce peignoir !

Il conduisait depuis près de deux heures et atteignait enfin les faubourgs d'Elmsford quand sa chance l'abandonna soudain. Il venait de quitter la route nationale et était en train de s'engager dans une rue étroite lorsque sa voiture dérapa sur la glace, fit un tour complet et s'enfonça dans un tas de neige haut de près d'un mètre.

Il sortit et se mit à pelleter la neige. Puis il remonta dans la Ford et essaya de reculer. Le moteur rugit, les pneus patinèrent. Une fois, deux fois... Sentant

une odeur de caoutchouc brûlé, il abandonna. Debout dans la rue, il regarda autour de lui : des boutiques fermées, des entrepôts, et pas un passant. Impossible de téléphoner et de toute façon, à une heure aussi tardive, tous les garages étaient fermés. Il était sur le point de laisser sa voiture sur place et de rentrer chez lui à pied quand il aperçut deux jeunes gens qui tournaient au coin de la rue. Ceux-ci lui indiquèrent aussitôt un bar tout proche où il trouverait peut-être quelqu'un en mesure de l'aider.

Finalement, le patron du bar proposa de téléphoner à son frère qui avait une dépanneuse.

— Ça va vous coûter une coquette somme, monsieur.

— Peu importe, répondit Adam.

Il était une heure et demie du matin lorsqu'il arriva enfin chez lui. En voyant les lumières allumées, il se dit que Margaret allait lui demander des explications qu'il serait bien en peine de lui fournir...

A peine avait-il glissé sa clef dans la serrure qu'il l'entendit se précipiter au rez-de-chaussée.

— J'étais folle d'inquiétude ! s'écria-t-elle. Où diable étais-tu ? J'ai téléphoné au bureau en pensant que vous étiez peut-être tous bloqués là-bas mais je n'ai obtenu que le répondeur automatique. Megan m'a entendue et elle s'est levée. Elle était aussi inquiète que moi et nous avons pensé qu'il y avait eu un carambolage monstre. Où étais-tu ?

— La réunion s'est éternisée. Après — ça me gêne de l'avouer — nous sommes allés à trois ou quatre boire un verre au bar de l'hôtel Bradley.

— L'essentiel, c'est que tu sois rentré sain et sauf à la maison, conclut Margaret en soupirant. Jamais je n'aurais imaginé que tu irais boire un verre avec des collègues de bureau. Ce n'est pas ton genre, ajouta-t-elle en réussissant à sourire. Mais je t'en prie, la prochaine fois, passe-moi un coup de fil.

— Je sais. J'aurais dû y penser. C'est vraiment idiot de ma part.

— Tout est bien qui finit bien. Pauvre Megan ! Je l'ai envoyée se coucher. Elle était tellement inquiète qu'elle a téléphoné à Fred.

— À Fred ! Pourquoi l'as-tu laissée faire ?

— Elle n'a pas attendu que je lui donne la permission. Elle est descendue et l'a appelé. Elle voulait lui demander si nous devions avertir la police.

— La police ! Et qu'a-t-il répondu ?

— Que c'était inutile et qu'il ne fallait pas s'inquiéter, qu'il était pratiquement sûr qu'il ne t'était rien arrivé. Je ne sais pas où il est allé chercher ça. Mais tu connais Fred. Il ne voit toujours que le bon côté des choses.

Le bon côté, en effet ! se dit Adam. Il eut beau boire un thé brûlant et prendre une douche chaude, il frissonnait encore quand il s'endormit.

Le lendemain soir, il devait se rendre avec Margaret à la soirée de Noël de l'entreprise. D'ordinaire celle-ci avait lieu au bureau, mais cette année Advanced Data avait retenu une salle à l'hôtel Bradley.

— C'est bon signe, remarqua Margaret pendant qu'ils s'habillaient. S'ils dépensent plus d'argent cette année, c'est sans doute que les affaires vont mieux.

— Pas obligatoirement. Ils veulent peut-être amortir le choc, avant de nous annoncer de mauvaises nouvelles. Une tactique normale, pour cette bande d'hypocrites !

Margaret préféra ne pas répondre. Adam et elle n'avaient jamais partagé la même vision de la vie. Elle possédait une nature optimiste qui la poussait parfois à se montrer imprudente. Adam, lui, était pessimiste. Cela lui permettait d'être à l'occasion plus sage qu'elle. Mais depuis quelque temps, il y avait dans ses propos un cynisme exagéré qui attristait la jeune femme.

Elle espérait que cette soirée lui remonterait le moral — ce dont elle avait bien besoin. Elle s'était d'ailleurs achetée une nouvelle robe, beaucoup trop chère pour sa bourse, mais elle n'avait pas pu résister à sa couleur bleu pervenche. Et en mettant sa nouvelle paire de boucles d'oreilles en imitation saphir, debout devant la glace, elle ne regrettait pas d'avoir fait cette folie.

Megan et Julie les attendaient en bas de l'escalier quand ils sortirent de leur chambre. Elles semblaient tellement sous le charme que Margaret s'exclama :

— On dirait deux demoiselles d'honneur attendant que la mariée leur lance son bouquet.

— Nous ne t'avons jamais vue aussi belle, Maman ! N'est-ce pas qu'elle est merveilleuse, Papa ?

— C'est une très jolie robe, reconnut Adam.

— Tu devrais t'habiller tous les jours comme ça, déclara Julie.

— Au lycée ! s'écria Megan en pouffant. Quelle andouille, celle-là.

— Allons-y, coupa Adam. Nous allons être en retard.

Ils se dirigèrent vers le centre d'Elmsford dans le plus complet silence. Si je m'y connaissais en psychologie, pensa Margaret, peut-être saurais-je si ce poids que j'ai sur le cœur — c'est comme ça que les poètes l'appellent, mais en réalité il s'agit tout bêtement du plexus solaire — est dû à la douleur, à la peur, à la pitié, à la rage... ou à tout ça ensemble.

— Cette robe te plaît vraiment, Adam ? ne put-elle s'empêcher de demander soudain. J'ai l'impression qu'il n'en est rien.

— Pourquoi ? Je t'ai déjà dit que je la trouvais ravissante, répondit-il d'une voix chaleureuse.

Si seulement il posait sa main sur mon bras ! songea Margaret. Qu'il fasse un geste ! Un petit quelque chose !

Elle ferait peut-être mieux de lui dire ce qu'elle pensait : C'est ta faute, je ne veux rien te reprocher, mais je ne peux plus supporter cette situation ; si tu es malade, dis-le-moi, que je puisse au moins t'aider, je le ferai ; ne comprends-tu pas que, malgré tout ça, je continue à t'aimer ?...

Sentant qu'elle était sur le point de pleurer, elle se rappela aussitôt à l'ordre. *Ne te conduis pas comme une idiote, Margaret ! Pas à ton âge !* Puis

elle se dit que les occasions de sortir étaient rares dans leur routine quotidienne, et qu'elle n'allait pas laisser des pensées moroses gâcher cette soirée de fête.

— J'ai cru comprendre que Megan avait l'intention de choisir Histoire européenne, l'année prochaine dit Adam.

— C'est ce que lui a conseillé son prof principal Elle ne s'est pas tellement intéressée aux lettres jusque-là, mais elle devrait s'en sortir. Comme elle l'a toujours fait.

— On a du mal à croire qu'elle aura seulement dix sept ans l'année prochaine.

— Megan a toujours été en avance sur son âge.

Le reste du trajet se passa agréablement puisqu'ils discutaient de leurs enfants...

Margaret avait toujours été capable de retomber rapidement sur ses pieds ; quand elle pénétra avec Adam dans les salles de l'hôtel Bradley, elle avait repris confiance en elle. Emoustillée comme un gamin à l'idée de cette « soirée », elle fut tout heureuse d'entendre de la musique, de voir les chandeliers et les bouquets de fleurs qui garnissaient les tables, et elle plongea aussitôt au milieu de la foule.

Les Crâne ne s'étaient pas fait d'amis à Advance Data à cause d'Adam qui, à l'inverse de Margaret pensait que sa vie professionnelle devait rester complètement séparée de sa vie familiale. Mais Margaret connaissait pas mal de gens de l'entreprise grâce son activité d'enseignante : elle avait eu, ou avait encore pour élèves les enfants de nombreux employés. Aussi, à peine avait-elle passé la porte qu'elle fut saluée de tous côtés, entraînée vers le bar, présenté à de nouveaux venus et abordée par ceux qu'elle connaissait depuis toujours.

Adam la suivait d'un groupe à l'autre, un verre à la main, comme toujours lorsqu'ils se retrouvaient ensemble en société.

— Montre-moi le nouveau, celui qui vient du siège social, chuchota-t-elle à un moment donné. (Comme Adam semblait étonné, elle lui rappela :) Tu m'as parlé de lui il y a quelque temps. Je crois me souvenir qu'il s'appelle Hudson.

— C'est celui qui a les cheveux gris et dont la femme porte une robe noire.

— Ce serait de bonne politique de se montrer aimable avec lui, Adam. Il est juste en dessous de Ramsey, et c'est le supérieur hiérarchique de Jenks.

— Je ne suis pas en très bons termes avec lui, Margaret.

— La question n'est pas là. Approchons-nous et présente-moi.

Rudy Hudson et sa femme les accueillirent cordialement. C'était un couple d'un certain âge, conscient de sa position sociale sans être pour autant prétentieux.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit Ruth Hudson à Margaret.

— De moi ?

— Deux de nos voisins vous connaissent en tant que professeur. Comme ils ne tarissaient pas d'éloges sur votre manière d'enseigner, je pensais que vous étiez beaucoup plus âgée — un professeur de l'ancien temps. Et quand j'ai rejoint la Croix-Rouge, j'ai appris que vous en faisiez vous aussi partie.

— Je ne peux malheureusement pas m'en occuper autant que je le voudrais. On n'a jamais assez de temps pour tout ce qu'on aimerait faire.

Ruth Hudson acquiesça et son mari, qui n'avait pas quitté des yeux Margaret, fit remarquer à Adam :

— Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez marié à une aussi belle femme. Mais je vous comprends. Ce n'est pas le genre de choses qu'on a envie de crier sur les toits.

Un peu gênée, Margaret tourna la tête vers les portes de la salle à manger, qui venaient de s'ouvrir. Dès qu'ils se furent éloignés des Hudson, Adam murmura :

— Quel imbécile !

— Pourquoi ? rétorqua-t-elle. Parce qu'il a dit que j'étais belle alors que je ne le suis pas ?

— C'était de mauvais goût.

Éprouvant soudain le besoin de l'asticoter, Margaret lança :

— C'est vrai que c'est exagéré de dire que je suis « belle ». « Jolie » suffirait amplement. À moins que là encore tu ne sois pas d'accord.

— Cette fois, c'est toi qui te conduis comme une idiote. Tu sais très bien que tu es jolie.

— Ça ne me ferait pas de mal que tu me le dises de temps en temps.

— D'accord. Tu es une très jolie femme.

Voilà qu'elle était à nouveau furieuse. C'est fou comme son humeur pouvait changer, d'un moment l'autre. Bien décidée à ne pas gâcher cette soirée, elle s'obligea à se concentrer sur autre chose que son mari ulcéré.

À table, Margaret se retrouva entre Madeline Jenks et Ruth Hudson, et comme les hommes s'avéraient incapables de parler d'autre chose que de leur travail, les trois femmes furent bien obligées de discuter entre elles.

— S'il n'y avait pas chaque année cette soirée de Noël, je crois que nous ne nous verrions jamais, dit Madeline. À moins d'aller au même moment au supermarché.

— C'est vrai, reconnut Margaret. Nous sommes tous tellement occupés ! Il faudrait parfois que nos journées aient cinq ou six heures de plus.

— À côté de nous, les hommes ont la vie belle. Ils rentrent tous les soirs à la même heure pour mettre les pieds sous la table et se détendre alors que nous, nous n'en avons jamais fini dans la maison.

— Certains hommes, oui, corrigea Margaret. Mais pas ceux qui travaillent à Advanced Data.

— Que voulez-vous dire ? demanda Ruth Hudson, très étonnée.

— Toutes ces soirées passées au bureau ! Ces réunions tardives ! Je trouve que les employés de la compagnie travaillent vraiment dur.

— C'est rare qu'il y ait des réunions le soir, intervint Madeline.

Ce fut au tour de Margaret d'être surprise.

— Vous appelez ça rare ? Deux ou trois fois par semaine ! (Ne voulant pas avoir l'air de se plaindre, elle ajouta aussitôt :) Bien sûr, il faut que le travail soit fait. Et Dieu sait qu'ils font des choses merveilleuses. Mais quand même, rentrer à une heure et demie du matin comme hier soir ! Alors qu'il y avait une tempête de neige ! Je craignais qu'il soit arrivé quelque chose à Adam, et j'étais folle d'inquiétude.

Ses deux interlocutrices ne répondirent rien, et aussitôt après elles se mêlèrent à la conversation des hommes. Puis, après un bref discours de bienvenue, l'orchestre se mit à jouer.

Comme Adam n'aimait pas danser, il se contenta d'une courte incursion sur la piste. Ensuite, Margaret fut invitée à plusieurs reprises par un vieux monsieur dont la femme ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles et par des hommes plus jeunes qui n'étaient pas accompagnés. Chacun d'eux la complimenta car elle dansait bien.

Au fond, la soirée s'était merveilleusement passée, et elle serait rentrée chez elle heureuse s'il n'y avait eu dans sa vie ce problème énorme qui la minait.

Assis dans son bureau, incapable de se concentrer sur le travail placé devant lui, Adam avait l'impression d'avoir la tête en bouillie. Les questions qu'il se posait ne lui laissaient plus aucun répit. Elles exigeaient qu'il trouve une solution. Est-ce qu'il devait quitter Randi ? Mais comment s'y résoudre alors qu'ils s'aimaient ? Margaret était complètement perturbée. Si elle apprenait la vérité, elle allait s'effondrer. Et ses enfants ? Rien que d'imaginer leur réaction, Adam en avait des frissons dans le dos. Néanmoins, comment continuer à vivre ainsi ? À maison, l'atmosphère était sinistre et, les rares fois une petite lumière semblait éclairer les ténèbres ambiantes, tout le monde savait qu'elle était artificielle. Combien de temps encore pourrait-il mener une double vie sans que Margaret s'en rende compte. Fred était déjà au courant. Et sa dernière escapade chez Randi avait failli mal tourner.

Quel gâchis ! se dit-il en se levant. Il s'approcha de la fenêtre, comme si regarder dehors apporterait une réponse à ses interrogations. En vain. Devant lui il n'y avait qu'un ciel vide, et la rue pleine de neige sale.

Après avoir frappé à sa porte, une des secrétaires lui transmitt un message :

— M. Jenks désire vous voir. Pouvez-vous le rejoindre dans son bureau ?

Quel salaud arrogant ! songea Adam. Avant sa promotion, Jenks serait simplement passé le voir pour dire ce qu'il avait à dire. Mais à présent, il devait se considérer comme supérieur à Adam. Et il est vrai qu'il était installé dans un bureau plus grand, séparé par des cloisons vitrées de celui de sa secrétaire, deux hommes attendaient d'être reçus...

Dès qu'Adam fut installé en face de lui, Jenks attaqua :

— J'ai entendu dire que vous n'étiez pas particulièrement heureux chez

Advanced Data.

— Je ne comprends pas, répondit Adam, au comble de l'étonnement.
— Vous vous plaignez d'avoir trop de travail.
— Je n'ai jamais... C'est absurde ! Qui vous raconté une chose pareille ?
— Toutes ces réunions tard le soir, dit Jenks en le regardant droit dans les yeux. Après la dernière en date, vous êtes rentré à une heure du matin, en pleine tempête de neige. Du moins d'après votre femme...

— Ma femme ? répéta Adam en se mettant à transpirer.
— Ne lui reprochez rien, Crâne. Elle ne pensait pas à mal. Ce n'étaient que des paroles en l'air, d'après ce que j'ai compris. Ou plutôt : des paroles « innocentes ».

— Je ne vois pas où Margaret voulait en venir. Je ne discute jamais de mon métier ou de l'entreprise chez moi... J'aime mon travail, ajouta Adam dans un murmure. Et vous le savez. J'ai toujours été loyal.

— Quelles qu'en soient les raisons, ces histoires d'heures supplémentaires et de réunions tardives donnent l'impression que nous manquons d'efficacité ou que nous sommes au bord de la faillite, ce qui n'est absolument pas le cas. Et vous ne l'ignorez pas, Crâne, continua Jenks en parlant assez fort pour être entendu de l'autre côté de la cloison. Je vous demanderai donc de vous débrouiller pour que ça ne se reproduise pas.

— Bien sûr ! C'était une erreur. Rien d'autre...
— Votre vie privée ne nous regarde pas, tant qu'elle n'a pas de conséquences sur votre travail ici. C'est clair, Crâne ?

Il me traite de haut, songea Adam. Un étudiant moyen, je parie, qui a dû décrocher son diplôme dans une université de troisième zone.

— Parfaitement clair, murmura-t-il.
— C'est bon.

Quand Adam retraversa le bureau de la secrétaire, les deux hommes qui y attendaient lui jetèrent un coup d'œil puis détournèrent la tête. Ils avaient tout entendu. Et lui, il se sentait humilié comme un écolier qui vient de se faire passer un savon par le directeur. Il s'engagea dans le couloir en rougissant et alla se réfugier dans son bureau.

Il était tellement furieux qu'il avait bien envie de retourner voir Jenks. « Vous auriez pu me parler en privé comme un gentleman, lui dirait-il. Et de toute façon, vous n'auriez pas dû attacher une quelconque importance à ces racontars de bonnes femmes. Quant à vos allusions sur ma vie privée... » Mais bien entendu, il n'en fit rien. Il ne pouvait se permettre aucun esclandre.

Si seulement il lui avait été permis d'échapper à sa vie trop compliquée ! De partir avec Randi dans un endroit tranquille où il aurait pu s'asseoir au soleil marcher à l'ombre des pins sans réfléchir à quoi que ce soit. Il n'arrêtait pas de *réfléchir* !

Il éprouvait maintenant une sensation extrêmement désagréable, comme s'il était en train de dégringoler sans qu'il y ait autour de lui le moindre élément auquel se raccrocher. Si Jenks était devenu son ennemi, tout pouvait

maintenant arriver. À en croire une des nombreuses rumeurs circulant dans l'entreprise, un jeune génie de vingt-quatre ans qui avait fait des recherches sur les logiciels à l'université était actuellement courtisé par plusieurs entreprises d'informatique, dont Advanced Data. Un type comme ça était susceptible de débarquer avec sa propre équipe et de bouleverser tout le service...

Quand Adam arriva chez lui, après avoir fait trois fois le tour du pâté de maisons dans l'espoir de se calmer, Margaret et les enfants s'apprêtaient à passer à table.

— Je pensais que tu serais à nouveau en retard lui dit Margaret. Et nous allions commencer sans toi Les enfants ont tellement de devoirs à faire, ce soir

— Qu'ils mangent sans moi. Je n'ai pas faim. Et de toute façon, je veux te parler immédiatement Monte à l'étage.

Elle le suivit dans leur chambre et, folle d'inquiétude, se laissa tomber sur la banquette de la coiffeuse.

Adam n'avait pas enlevé son manteau. Il tripotait nerveusement ses clefs et les quelques pièces qui trouvaient au fond de ses poches.

— Écoute-moi bien, déclara-t-il brusquement. Jenks m'a fait appeler dans son bureau aujourd'hui et m'a traité comme un chien. Il paraît que tu as dit à sa femme que je n'étais pas heureux dans l'entreprise.

— Tu es fou ou quoi ? Je n'ai rien raconté de tel.

— Tu as bien dû laisser échapper quelque chose. Ils n'ont pas inventé de bout en bout cette histoire.

— La seule chose dont je me souviens c'est d'avoir dit qu'à Advanced Data les gens travaillaient dur. Mais c'était un compliment... Ah oui, reprit-elle après avoir réfléchi un court instant, j'ai aussi parlé des réunions qui avaient souvent lieu tard le soir, et du fait que tu avais été pris dans la tempête de neige l'autre nuit. C'est tout.

— C'est tout ? Tout ! répéta-t-il en levant les yeux au ciel. Tu es une sacrée idiote ! Peut-être que tu te débrouilles très bien dans ton laboratoire de chimie avec des adolescents, mais tu n'as aucune notion de ce qu'est le monde réel. Ouvrir ta grande gueule devant ces bonnes femmes...

— Tu sais très bien que je ne fais jamais cela, Adam. Ce n'est pas ma faute s'ils ont choisi de donner une importance exagérée à mes remarques.

— Tu parlais à la femme de Jenks, grand Dieu ! Si je suis muté dans un trou perdu ou, pire, si je suis viré, je pourrai te dire un grand merci. Est-ce que tu t'en rends compte, au moins ?

Jamais, depuis qu'ils se connaissaient, Adam ne lui avait parlé avec une telle agressivité. Il respirait bruyamment, la regardait avec fureur — et même, pensa-t-elle, comme si soudain il la haïssait. Incapable d'en supporter davantage, elle se leva d'un bond pour se retrouver à sa hauteur et s'écria en l'attrapant par les revers de son manteau :

— Et maintenant, écoute-moi, parce que j'en ai par-dessus la tête. Si tu es malade, fais-toi soigner. Mais malade ou pas, moi, je n'en peux plus. Je ne supporte pas que tu me traites comme ça. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu me caches ? J'en ai marre de me battre contre des moulins à vent. J'ai essayé d'être patiente, de me dire que tu n'allais pas bien mais il y a des limites...

— Oh, tu as en effet des tas de raisons de te plaindre ! Va donc te plaindre à tes amies ! Leurs maris ne rentrent à la maison que pour râler, quand moi je vais m'occuper du jardin ou que j'apprends aux enfants à se servir de l'ordinateur ! Est-ce que je te fais souvent des scènes ? Est-ce qu'il m'arrive d'élever la voix ?

— Ce serait mieux si tu te mettais en colère de temps en temps. Plus humain en tout cas. Nous aurions au moins l'impression que tu es là. Pourquoi fais-tu tant de mystères et ne parles-tu jamais de toi ? Combien de temps crois-tu que je vais pouvoir tenir en me sentant aussi seule ? Je fais pourtant tout ce que je peux..., ajouta-t-elle en se mettant à pleurer Pourquoi m'accuses-tu d'une faute que je n'ai pas commise ? Pourquoi me hais-tu, Adam ? Tu me hais je le sais ! Je l'ai lu au fond de tes yeux...

— Moi, te haïr ? Quelle idée ridicule !

— Pas si ridicule que ça. Il y a très longtemps que l'on n'a pas entendu qui que ce soit rire dans cette maison. Quand je pense à la manière dont nous vivions avant...

Margaret s'interrompt net. Elle venait d'avoir une idée qui lui aurait semblé tellement invraisemblable quelques mois plus tôt qu'elle ne s'y serait même pas arrêtée, mais qui s'imposait maintenant avec une telle force qu'elle était incapable de la chasser de son esprit. Elle regarda autour d'elle comme si elle espérait trouver dans son environnement familier — les papillons jaunes du papier peint, les photos encadrée de ses parents et les livres posés sur la table de nuit — une confirmation ou un démenti flagrant de cette idée apparemment aberrante. Il n'y eut pas de démenti et elle s'écria d'une voix perçante :

— Il y a quelqu'un d'autre dans ta vie.

Adam ouvrit les mains et annonça, comme s'il s'adressait à un auditoire invisible :

— Je lui dis que je viens de passer un mauvais quart d'heure au bureau à cause de ses remarques stupides, et elle ne trouve rien de mieux que de m'accuser d'avoir une maîtresse. C'est complètement loufoque, non ?

Même si cela semblait illogique et si les deux faits n'avaient aucun rapport entre eux, Margaret ne voulait pas en démordre. Elle continua :

— Si, c'est vrai. Cela arrive à des tas de femmes tous les jours. Pourquoi pas à moi ?

— C'est faux, Margaret.

— Nous vivons ensemble depuis dix-huit ans. Il était temps pour toi de changer, de trouver une autre femme. Qui est-ce, Adam ? Qui est cette femme qui a pris ma place ?

— Tu es hystérique. Et tu te ridiculises.

Soudain consciente qu'il jetait un coup d'œil derrière elle, Margaret se retourna et aperçut aussitôt leurs trois enfants, debout devant la porte ouverte. Leur silence et leur stupéfaction la frappèrent d'horreur : ils venaient de surprendre leurs parents en pleine intimité. Comme s'ils les avaient découverts en train de faire l'amour.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Que faites-vous ici ? Ce n'est rien. Rien qu'une discussion idiote. Descendez dîner.

— Retournez en bas, leur conseilla à son tour Adam. Qui vous a dit de monter ? Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter.

Ils obéirent aussitôt mais, avant qu'ils fassent demi-tour, Margaret eut le temps de voir le visage bouleversé de Megan.

— Voilà, tu es contente, ajouta Adam. Tu as vu la tête de Megan ? Ta fille va avoir du mal à oublier ça.

Margaret se mit à sangloter. Elle qui était connue pour son « calme olympien » était tout simplement en train de craquer. Elle en eut tellement honte qu'elle se laissa tomber sur la banquette et cacha son visage dans ses mains.

Lorsqu'elle releva la tête, Adam avait enlevé son pardessus et s'était installé sur une chaise, en face d'elle.

— Nous en avons rajouté tous les deux, reprit-il d'une voix calme. Et je suis le premier fautif car c'est moi qui ai commencé. J'étais dans tous mes états en rentrant du boulot et je m'en suis pris à toi. Je suis sûr que Jenks a exagéré l'importance de cette histoire. C'est tout à fait son genre. Et je tiens à m'excuser.

Margaret essuya ses joues et acquiesça.

— Quant à ce que tu as dit... Je peux t'assurer que c'est faux.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, murmura Margaret. Mais pendant un moment, j'ai été persuadé que... C'est en voyant les enfants que j'ai compris que j'avais perdu la tête. Je sais que jamais tu ne leur ferais une chose pareille.

— A moins d'y être obligé, jamais je ne les ferai souffrir, répondit-il d'un air digne, en esquissant un sourire gentil qui alla droit au cœur de Margaret à cet instant, il lui rappela l'homme dont elle était tombée amoureuse à dix-sept ans. Je vais descendre continua-t-il, et essayer d'arranger les choses. Ils doivent être terrifiés. Mais ils doivent aussi apprendre que, sous le coup de l'émotion, les gens disent par fois des choses fausses. Jusqu'ici, ils n'ont pas eu l'occasion d'en faire l'expérience. Au moins dans cette maison !

— C'est vrai, reconnut Margaret.

— Peut-être que cela aurait mieux valu. Ils seraient un peu plus endurcis à l'heure actuelle.

Cette conversation prend un tour bien ambigu, songea Margaret. Et j'ai une migraine épouvantable. Il est possible qu'à force de garder des choses pour moi je me sois mise à déraisonner. Oui, c'est cela qui a dû arriver.

— Je vais t'apporter quelque chose à manger, proposa Adam.

— Pourquoi ? J'ai une tête tellement épouvantable qu'il vaut mieux que je ne descende pas ?

— On voit seulement que tu as pleuré. Reste là et laisse-moi m'occuper de toi, pour une fois.

— D'accord. Explique-leur qu'il n'y a rien de grave.

— Bien sûr.

Après son départ, Margaret, calmée, se mit à réfléchir. Adam venait de lui parler si gentiment qu'elle avait l'impression d'avoir retrouvé l'homme qu'elle aimait. Mais il ne l'avait pas touchée. Il aurait pu l'embrasser sur la joue ou poser sa main sur la sienne pour la réconforter. Et il s'en était bien gardé. Comme c'était étrange...

Que leur arrivait-il ?

—

— Elle a deviné, annonça Adam d'une voix lasse après avoir raconté toute l'histoire à Randi. Mais elle préfère faire comme si elle ne savait pas.

— Je suppose que c'est une manière de m'annoncer que nous ne partirons pas tous les deux en janvier, répondit Randi en soupirant.

— Je ne peux pas me le permettre en ce moment. Non seulement ça ne va pas fort chez moi, mais, comme je te l'ai expliqué, je suis sur des charbons ardents au bureau.

Adam n'avait pas rapporté à Randi les remarques cinglantes de Jenks. Par orgueil, mais aussi parce qu'il n'osait pas lui faire partager ses inquiétudes alors qu'elle-même semblait sur le point de craquer. Elle était assise à côté de la fenêtre, là où la lumière crue de l'hiver chassait l'ombre bleutée de la pièce. Ses yeux semblaient deux taches sombres dans son visage pâle, et elle penchait légèrement la tête d'un air abattu.

Quand l'horloge sonna la demie, elle lui jeta un coup d'œil furieux et s'écria :

— Je devrais ficher ce truc à la poubelle ! On dirait un gardien de prison en train d'annoncer : « C'est l'heure. La visite est terminée. »

— Il n'est que quatorze heures trente. Et je peux rester jusqu'à seize heures.

— La sortie du samedi soir, bien entendu. Une invitation à un dîner diplomatique à la Maison Blanche.

— Ne sois pas amère, Randi chérie. Tu crois que ça me fait plaisir d'aller dîner chez Gil, avec tous ces poseurs ? En plus, Fred Davis est invité !

— Ce sale fouineur ! L'amant de ta femme...

— Ne dis pas ça !

— Pourquoi ? Tu es encore assez amoureux d'elle pour être jaloux ?

— Je t'en prie, Randi. Elle n'a pas d'amant. Mais si elle me trompait avec Fred, je n'y verrais aucun inconvénient.

S'asseyant à ses pieds, il releva la tête et ajouta d'une voix suppliante :

— J'aimerais tant faire quelque chose pour que tu ne sois plus aussi triste.

De quelque côté qu'il se tournât, tout baignait dans la tristesse. Chez lui, au

bureau et même dans cette maison qui avait été jusque-là une source de joie. Les êtres humains ont besoin de certitude, pensa-t-il. Et il n'en avait aucune. Même le temps semblait se moquer de lui : aujourd'hui, on entendait le clapotis de la neige en train de fondre, mais demain le vent allait se remettre à souffler.

— J'ai l'impression de descendre à toute vitesse, assis sur un toboggan, vers un mur en pierres, dit-il. Et de ne rien pouvoir faire pour éviter la collision finale.

— Si tu changeais de direction, cela te permettrait de contourner le mur au lieu de rentrer dedans, affirma Randi. Tu t'es à nouveau mis dans une situation inextricable. Tu ne peux pas continuer ainsi. (Comme Adam ne disait rien, elle lui caressa tendrement la tête et ajouta :) Si tu veux vraiment que je ne sois plus triste, tu peux faire quelque chose qui mettra fin du même coup à tes soucis. Divorcer n'est pas aussi difficile que tu l'imagines. C'est la seule solution, Adam. Il faut que tu prennes ton courage à deux mains.

Divorcer ! Le mot à lui seul le choquait.

— Je n'ai jamais songé au divorce, répondit-il.

— Pourquoi pas ? Tu as bien le droit d'être heureux, non ?

— Randi ! s'écria-t-il, soudain inquiet. Tu n'as quand même pas l'intention de me quitter ?

Elle se pencha vers lui, lui embrassa le front et murmura :

— Je n'en ai aucune envie mais...

— Je t'ai raconté des bêtises, coupa-t-il. J'étais moi aussi d'humeur cafardeuse. Mais ça va passer. Dans une heure, tu verras, nous aurons tout oublié.

— Non, Adam. Tu ne peux plus continuer à être déchiré entre tes deux vies.

— Pourquoi pas ? En Europe, les gens acceptent qu'un homme ait à la fois une vie de famille et une maîtresse. Quelquefois, la femme est même au courant. Du coup, les enfants ne souffrent pas et ils conservent leur père. Je ne dis pas que c'est la solution idéale, mais ça vaut mieux qu'une séparation complète.

— C'était peut-être valable au siècle dernier quand une femme dans ma situation n'avait pas d'autre choix : elle devait se contenter d'un amour au rabais. Mais moi, je refuse cela ! Les femmes d'aujourd'hui ont des droits. (Randi semblait indignée et elle avait bien du mal à refréner sa colère. Comme Adam se taisait, elle continua :) Je t'aime. Je veux que nous vivions ensemble et je veux aussi avoir un enfant. Oh ! Ne prends pas cet air surpris ! Tu es tout le temps en train de parler de tes enfants... Quand vais-je en avoir un, moi aussi ? À cinquante ans ? demanda-t-elle avec des sanglots dans la voix.

Elle se tut un court instant tandis qu'Adam, consterné, attendait la suite. Il n'était pas surprenant que Randi veuille avoir des enfants. C'était ce que la plupart des femmes désiraient. Néanmoins, du fait qu'elle n'en parlait jamais, Adam avait cru qu'elle y avait renoncé.

— J'en ai marre de me cacher, reprit-elle. Et de toutes ces rencontres à la sauvette, comme l'autre soir quand il a fallu que tu rentres chez toi en pleine tempête de neige. Je suis sans cesse sur mes gardes de crainte que quelqu'un nous surprenne ensemble. Je suis à bout !

Adam se retrouvait à la croisée des chemins. Il devait décider laquelle des deux routes il allait emprunter. Mais il lui fallait encore un peu de temps..

— Randi chérie, déclara-t-il en prenant ses mains dans les siennes, je ne t'ai pas caché que j'étais marié quand nous nous sommes revus à Elmsford. Et tu m'as dit que tu comprenais.

— Il y a plus de deux ans de ça, maintenant ! Je ne pouvais pas deviner comment les choses évolueraient ! Aujourd'hui, j'ai l'impression d'être ta femme Et toi, tu es comme mon mari. Je le sais. Tu me l'as répété tant et tant de fois !

C'était vrai.

— Est-ce qu'elle va s'accrocher à toi jusqu'à la fin de tes jours ? demanda soudain Randi. (Pressant à son tour les mains d'Adam dans les siennes, elle lui conseilla :) Il faut que tu lui parles. Dis-lui que les choses ont changé entre vous, ce qu'elle sait déjà, et que si vous restez ensemble vous ne cesserez pas de vous disputer. Explique-lui qu'il vaudrait mieux que vous vous sépariez. Elle pourra recommencer sa vie. Elle est encore jeune... Quel âge a-t-elle ?

Conseiller à Margaret de recommencer sa vie ! Alors que toute sa vie, justement, tournait autour de lui et de la famille. Leurs enfants. Sa mère. Sa belle-mère. Et même ses cousins.

— Trente-neuf ans, parvint-il à répondre.

— Un an de plus que moi. Mais elle a des années d'avance sur moi. Ses enfants sont presque élevés ! Pour toi, c'est une bonne chose. Ce n'est pas comme si tu l'abandonnais avec un bébé ou des gosses trop jeunes pour comprendre et accepter la situation.

Accepter ! Le jour où Adam placerait ses valises dans le coffre de sa voiture pour quitter la maison, est-ce qu'ils le regarderaient sans rien dire, debout sur le pas de la porte ?

— De toute façon, reprit Randi, d'après ce que j'ai lu, pour les enfants, le divorce est préférable à l'atmosphère qui règne à la maison quand les parents ne s'entendent plus.

— Je n'en sais rien, murmura Adam.

— Mais si, ça vaut mieux ! Tu m'as dit toi-même que tu leur criais dessus. Quant à la scène qu'ils ont surprise, elle n'a pas dû leur faire du bien non plus.

— Tu as sans doute raison.

— Si encore tu les abandonnais pour aller vivre en Australie ! Mais tu habiteras ici, à vingt kilomètres d'Elmsford. Et tu pourras les voir autant que tu veux. À long terme, ce sera bien mieux pour eux.

Bien mieux pour eux ! Pour Megan, bouleversée par la dispute à laquelle elle avait assisté — et dont elle avait sans doute deviné la cause. Pour Julie, cette fillette menue qui suivait son père partout et le regardait par-dessus le

clavier de son piano, en quête de son appréciation. Pour Danny, le meilleur joueur de l'équipe de base-ball...

— Tu ne crois pas que tes enfants ont conscience que tu n'aimes plus leur mère ? Car tu ne l'aimes plus depuis longtemps, Adam. Si tu l'as jamais aimée...

En effet, ce qu'il éprouvait pour Margaret n'avait rien à voir avec le genre d'amour qui vous fait battre le cœur ou compter les jours quand on est loin l'un de l'autre. Mais il avait beaucoup d'affection pour elle et aucune envie de lui causer de la peine — encore que ça, c'était une autre histoire.

Adam se leva et enfila son manteau. Ensuite, il dit d'une voix morne :

— Il faut que je parte. Même si je n'en ai aucune envie, ma chérie.

Ils s'étreignirent un long moment sur le pas de la porte. Puis Randi murmura :

— Je ne veux pas faire pression sur toi. Je ne te demande pas de lui annoncer ça ce soir en rentrant.

Voulant finir sur une note un peu plus gaie, Adam lança :

— Ce soir, ce serait le bouquet ! Au cas où tu l'aurais oublié, nous sommes invités chez Louise et Gilbert.

En l'entendant pousser un gémissement parfaitement imité, Randi éclata de rire.

— Amuse-toi bien, dit-elle. La nourriture fera peut être passer la pilule. (D'un ton sérieux cette fois, elle ajouta :) Réfléchis à ce que je t'ai dit, mon amour. S tu prends ton courage à deux mains, tu t'en sortiras.

— J'espère, répondit-il.

Tandis qu'il rentrait chez lui et essayait de mettre un peu d'ordre dans ses pensées tumultueuses, il repensa soudain à la reproduction d'un instrument de torture moyenâgeux qu'il avait vue, enfant, dans son livre d'histoire. Cette image montrait un homme étendu dont on étirait les membres. Comment cela s'appelait-il ? Le supplice du chevalet ! Oui, c'était bien ça. Quel supplice !

Quand toute la famille était réunie pour dîner, il y avait maintenant des moments de silence inattendus Quel que soit le sujet — les études, le sport, les nouvelles locales ou l'actualité internationale —, la conversation s'interrompait soudain, et Margaret sentait alors qu'ils avaient tous conscience que quelque chose avait changé. Les trois enfants se tournaient vers les adultes et les regardaient d'un air interrogateur Margaret ou Adam reprenait aussitôt la conversation là où ils l'avaient laissée un instant plus tôt. Mais sans conviction. Où était passé l'enthousiasme d'Adam ? Il ne parlait plus de la nature à ses enfants, ne s'enfermait plus dans la cuisine pour préparer ses mélanges d'épices et d'aromates. Même sa passion pour la musique semblait l'avoir abandonné et quand Julie jouait du piano, il s'endormait la plupart du temps, dans son fauteuil.

Jamais ils n'avaient reparlé de la scène qui avait eu lieu dans leur chambre et Margaret, honteuse de s'être ainsi laissé aller devant ses enfants,

s'inquiétait à l'idée que cette dispute ait pu s'inscrire d'une manière indélébile dans leur esprit.

Je suis humaine moi aussi, se disait-elle chaque fois qu'elle y repensait. Et je ne suis pas censée être parfaite. Ce jour-là, j'étais à bout, à cause de l'attitude d'Adam. N'était-ce pas une erreur que de garder les enfants dans l'ignorance aussi longtemps ? Et au fond, n'étaient-ils pas au courant de ce qui se passait entre leurs parents ? Il vaudrait peut-être mieux expliquer à Megan que son père et moi, nous traversons une période difficile. Et aussi que ce sont des choses qui arrivent, et qui finiront par s'arranger.

Mais bien entendu, elle n'eut pas d'explication avec sa fille aînée. Puisque ça allait passer... Par bien des côtés, d'ailleurs, leur vie reprit un cours normal. Un jour, Margaret emmena ses élèves en excursion et Julie eut un grave abcès dentaire. Il fallut prévenir Adam au bureau. Lorsque Margaret rentra chez elle, Julie était couchée sur le divan, une compresse sur la joue, et son père lui faisait avaler à la cuillère de la crème glacée. Une autre fois, ce pauvre Zack tomba malade, et Margaret et Adam l'apportèrent ensemble chez le vétérinaire pour le faire piquer. Puis ils rentrèrent pour annoncer la nouvelle à Danny et le consoler comme ils pouvaient. Quand Julie tint un second rôle dans la pièce montée par sa classe, ses parents se trouvaient tous deux au premier rang et Adam offrit à sa fille un bouquet de roses en boutons...

Oui. La vie sembla reprendre son cours. Mais Adam avait du mal à dormir. Le soir, lorsqu'ils étaient allongés à bonne distance l'un de l'autre, Margaret le sentait extrêmement tendu. Elle n'avait pas besoin d'allumer la lumière pour savoir qu'il était couché sur le dos, les bras le long du corps, et elle avait l'impression qu'il serrait les poings. Quand elle se réveillait au milieu de la nuit, soudain consciente qu'il n'était plus là, elle l'entendait marcher de long en large dans le couloir dont le vieux parquet grinçait. Quatorze pas dans un sens, puis dans l'autre : un grincement qui la rendait folle. Et c'était elle, après, qui ne pouvait plus se rendormir tant qu'il n'était pas revenu se coucher.

Un soir, n'y tenant plus, elle lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'empêche de dormir, Adam ?

— Inutile de s'énerver, répondit-il. Tu n'as jamais entendu parler de l'insomnie ? (Comme la lumière du palier éclairait son visage, il dut voir à quel point elle était désespérée et ajouta aussitôt :) Je te dérange alors que tu as besoin de sommeil. Mieux vaudrait que je m'installe dans la chambre du rez-de-chaussée.

A une lointaine époque, quand les gens avaient encore des domestiques, cette petite chambre située l'arrière de la maison servait à loger la « bonne. » Ensuite, quand la mère de Margaret était revenue Hong Kong, elle avait couché dans cette pièce. Depuis, elle était inoccupée.

Quoique la proposition d'Adam lui brisât le cœur elle répondit d'une voix calme :

— Bien sûr, si tu penses que c'est préférable...

Les enfants ne tardèrent pas à être au courant et ce fut Megan qui lui posa

la question.

- Il ne se sent pas bien, dit-elle, et il ne veut pas m'empêcher de dormir.
- Je comprends, répondit Megan, le visage impassible.

Quelle est la prochaine étape ? se demanda Margaret. Adam avait déserté le lit conjugal. Elle n'avait plus personne sur qui s'appuyer. Et, même si c'était complètement stupide de sa part, elle était trop orgueilleuse pour s'appuyer sur qui que ce soit d'autre que lui. Si Nina avait encore été chez eux, peut-être et même sans doute — se serait-elle tournée vers elle. Mais il y aurait un an cet été qu'elle n'avait pas parlé avec Nina. Je n'ai qu'à m'en remettre à moi même, se dit-elle. Au fond, c'est ce que nous devrions tous faire.

De la terrasse fermée où on installait les meubles, Nina apercevait l'Atlantique, bleu paon à cette heure de la journée, et les parasols blancs installés sur la plage. La vue qu'on avait des fenêtres de la façade s'étendait jusqu'à l'horizon et, si on avait pu traverser l'océan à tire-d'aile, on serait sans doute arrivé au Maroc.

C'était une maison merveilleuse, aux murs extérieurs rose pâle, avec des espaces aérés et des fleurs partout, dans de grands vases en verre, sur les carreaux et sur les murs. Son style n'avait rien à voir avec celui qu'on trouvait habituellement en Floride, mais faisait plutôt penser à celui des maisons de planteurs aux Bermudes ou aux îles Caraïbes. Nina avait donc choisi de la meubler à l'exemple des planteurs, qui ramenaient d'Angleterre du Chippendale. Willie et Emie lui avaient pratiquement laissé carte blanche pour ce travail. Au début, elle s'était inquiétée devant tant de responsabilités, mais tout s'était bien passé ; les clients semblaient ravis — et elle était très fière d'elle.

— Quelle bonne idée vous avez eue, Nina, de nous conseiller de fermer cette terrasse ! Jerry et moi ne venons ici que pendant les vacances scolaires, à une période où il fait trop chaud pour qu'on puisse rester dehors, et je suis certaine que nous l'apprécierons.

La personne qui venait de s'adresser à Nina était la fille des propriétaires qui avaient acheté et fait redécorer cette maison de vacances pour leurs enfants et petits-enfants. Songeant à la nursery ornée d'une peinture murale qui représentait *Les Contes de ma mère l'Oye* et à sa berceuse, Nina fit remarquer en souriant :

— J'ai l'impression que vous allez utiliser la chambre d'enfants.

— Moi pour commencer, répondit la jeune femme en souriant à son tour. Puis ma belle-sœur. Nous profiterons tous de cette maison.

Quand Nina eut fini d'attacher le dernier rideau juste avant de partir, la table était mise pour le déjeuner et elle aperçut le mari de la jeune femme qui rentrait de la plage, son jeune fils à cheval sur ses épaules. Ils allaient s'asseoir autour de la table et faisait des projets pour le reste de la journée. Bien qu'il n'eût aucun point commun entre cette maison et celle d'Elmsford, toutes deux dégageaient une impression de calme et de stabilité qui rappelait à Nina des souvenirs heureux.

Comme c'était sa dernière journée en Floride, elle avait prévu d'aller se baigner ; mais lorsqu'elle entra dans sa chambre d'hôtel le téléphone sonnait.

— Comment ça s'est passé ? demanda aussitôt Keith.

- Parfaitement bien. Je suis dans un hôtel superbe Willie et Emie me traitent comme une reine quand je me déplace pour le travail.
- Est-ce que ma reine adorée accepterait un peu de compagnie ?
- Que veux-tu dire ?
- J'avais quelque chose à faire en Floride. Je peux prolonger mon séjour d'une journée, si tu veux bien de moi.
- Tu oses me poser une question pareille ? Alors que je me retrouve dans une chambre immense avec un lit à deux places ?
- Je ne veux pas venir sur la côte. Je risquerais de rencontrer des gens qui me connaissent. Mais nous pourrions nous rejoindre dans la ferme de mon frère qui est aussi la mienne d'ailleurs. En avion, c'est à vingt minutes de l'endroit où tu te trouves.
- Mais que va dire ton frère ? Peut-on lui...
- Faire confiance ? Bien sûr. Comme à moi- même. De toute façon, il ne sera pas là. Il n'y aura sur place qu'un couple de domestiques et les chevaux. C'est tentant, non ?
- Très, répondit Nina.

Une allée sinueuse conduisait à la ferme, une longue maison basse construite au milieu de chênes verts et entourée de prés délimités par des barrières où, sous le brillant soleil de l'après-midi, on apercevait les formes sombres des chevaux en train de paître.

- On ne se croirait vraiment pas en Floride ! s'écria Nina.
- En effet, ce n'est pas ainsi que la plupart des gens s'imaginent cet État. Mais je me souviendrai toujours de la première fois que j'ai vu cette propriété. Il tombait une pluie diluvienne, et elle n'apparaissait pas sous son meilleur jour ! Malgré tout, j'ai aussitôt eu envie de l'acheter. Malheureusement, je n'ai guère l'occasion d'en profiter. Mais mon frère et ses enfants s'en donnent à cœur joie chaque fois qu'ils viennent ici.

Ils pénétrèrent dans une grande pièce centrale, douillette malgré ses proportions grâce à sa cheminée, ses divans en cuir et les étagères remplies de livres qui tapissaient les murs. Il y avait dans tous les coins des portemanteaux chargés de vêtements de sport, de raquettes de tennis, de cannes à pêche et de rangées de bottes.

Comme Nina semblait surprise par tout cet attirail, Keith lui expliqua :

- Mon frère aîné a de grands enfants. Suis-moi, continua-t-il, je vais te montrer où tu vas dormir. Je devrais dire : où nous allons dormir. Puis je te ferai visiter la propriété. Tu t'y connais en chevaux ?
- Je sais seulement qu'ils mangent de l'avoine et qu'on peut les monter, répondit Nina en riant.

Excité comme un gamin, Keith l'entraîna en courant à l'étage et ouvrit la porte d'une chambre où Nina aperçut des armoires espagnoles en bois sombre et un lit sculpté tendu de soie rose dont les énormes oreillers lui rappelèrent ceux de Prague. C'est la première fois que nous allons à nouveau passer toute

une nuit ensemble, se dit-elle. Et elle sentit que Keith avait eu la même pensée.

— Dommage que tu ne saches pas monter à cheval, déclara-t-il. Mais je pourrais peut-être te donner ta première leçon.

— Oh, non. Pas aujourd'hui.

— Tu as peur ?

— Honnêtement, non. Mais je crains d'être ridicule. Et je n'ai pas la tenue nécessaire.

— Tu peux monter en jeans. Et je vais demander à Camilla de te trouver une bombe et une paire de bottes à ta pointure. La bombe c'est pour le cas où tu tomberais. Et il vaut mieux que tu portes des bottes : les tennis ne conviennent pas aux étriers. Si tu as besoin de quoi que ce soit d'autre, demande à Camilla, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte. Elle parle anglais.

La salle de bains en marbre donnait dans une autre chambre. Comme la porte était entrouverte, Nina jeta un coup d'œil au mur garni de médailles et de photos sur lesquelles on voyait un garçon de l'âge de Danny tenant par la bride un cheval magnifique.

— Il est beau, n'est-ce pas ? demanda une toute jeune femme.

— Vous devez être Camilla, répondit Nina en voyant l'assortiment de bottes et de toques que la jeune femme lui présentait.

— C'est pour vous. Il faut essayer. Oui, vraiment un beau garçon. Vous avez des enfants ?

— Non, répondit brièvement Nina, qui n'avait aucune envie de parler d'elle.

Mais Camilla était bavarde.

— Ils ont cinq garçons, expliqua-t-elle. Grands. Forts. Ils viennent ici. Montent les chevaux. Une famille charmante.

— Je vais vous débarrasser. Merci, Camilla.

Keith l'attendait devant la porte d'entrée ; ils se dirigèrent aussitôt vers les prés.

— J'ai apporté du sucre, dit-il. Cela te permettra de faire connaissance avec les chevaux. Regarde celui- là, ajouta-t-il alors qu'ils s'appuyaient à une des barrières. C'est un pur-sang anglais.

Un étalon imposant à la robe noire brillante comme du satin s'approcha au trot puis glissa ses naseaux frémissants à travers les barres.

— Il sait que nous avons quelque chose pour lui. Ouvre ta main, Nina.

Les autres chevaux se rendirent vite compte de leur présence, et un moment plus tard ils étaient quatre à quémander du sucre.

— Pete les connaît tous par leur nom, même ceux qu'il veut revendre. Regarde, là-bas, celui qui a une robe jaune d'or, Nina ! Est-ce que tu le trouves différent des autres ?

— Il a une tête particulièrement fine, et son encolure semble plus longue.

— Exact. Il vient d'Asie centrale. Il appartient à une race ancienne et très rare. Mon frère en avait entendu parler et il a réussi à en acheter un. Ce sont

des chevaux très résistants, très racés mais ils sont moins rapides que nos pur-sang. Viens, allons aux écuries. On va te mettre en selle !

Un léger vent venait de se lever, froissant les feuilles des arbres, courbant l'herbe et plaisant sans doute aux chevaux, car ils se mirent presque tous à galoper.

— Quelle journée magnifique ! s'écria Nina.

À l'intérieur des écuries, il faisait frais, l'air était imprégné de l'odeur sucrée du foin de l'automne précédent. Une jument s'occupait de son poulain, né la veille.

— Ça va être une vraie beauté, n'est-ce pas, monsieur Keith ? demanda un des palefreniers.

— Une dame très douce, comme sa mère, répondit Keith. Est-ce que vous auriez une autre dame aussi gentille pour mon amie ? C'est la première fois qu'elle monte.

Nina eut droit à une jument d'un certain âge, et tout à fait docile. Keith lui expliqua comment se hisser en selle puis il lui conseilla de baisser ses talons, d'enrouler les rênes autour de son petit doigt et de se tenir droite.

— Allons-y, Nina. Je resterai derrière toi.

Nina n'éprouvait aucune nervosité. Elle fit plusieurs tours au pas à l'intérieur de l'enclos, puis elle s'engagea avec Keith dans un sentier, et peu après ils trottaient tous les deux. Le vent soufflait fort, fouettant ses joues rougies par l'effort et le soleil.

C'était vraiment une merveilleuse journée.

Une rafale de vent entra par la fenêtre ouverte de la salle à manger, faisant soudain vaciller la flamme des bougies. Bercée par la musique qui venait de la grande pièce, Nina se reposait. Elle avait passé l'après-midi à faire du cheval, et elle se sentait merveilleusement bien.

— Tu n'aimerais pas vivre ici ? demanda-t-elle à Keith.

— Je ne pourrais pas me le permettre. C'est mon frère qui paie en grande partie l'entretien de cette propriété. Il gagne de l'argent avec la vente des chevaux. C'est un homme riche. Pas moi.

Nina avait remarqué que ces derniers temps Keith parlait souvent de ses soucis financiers. Sans doute avait-il quelques problèmes de ce côté-là.

Posant sa main sur la sienne, elle lui dit gentiment :

— J'ai l'impression que tu t'inquiètes à l'idée de devoir assurer un double train de vie. Mais ne te fais aucun souci. Je gagne largement ma vie, et je gère parfaitement mon budget. Je n'ai pas été élevée dans le luxe mais dans une famille américaine de la classe moyenne. Comme dit le vieux proverbe : « Usez, n'abusez point. » C'est ainsi que je vois les choses.

Keith ne répondit pas, et elle comprit que ses paroles l'avaient touché, parce qu'il savait qu'elles venaient droit du cœur. Après avoir tendu l'oreille en direction de la grande pièce, il lui dit :

— Landowska au clavecin. Je vais monter le volume.

La mélodie emplît la salle à manger. Passionnée et frémissante, elle prenait son essor, semblait vouloir s'arrêter, puis se transformait en un doux murmure plein de grâce. Reconnaisant un passage que Julie étudiait la dernière fois qu'elle avait séjourné à Elm-sford, Nina éprouva soudain une nostalgie poignante.

Quand elle vivait là-bas, en fin de journée, il y avait de la musique, des discussions, le froissement des copies que Margaret corrigeait. Ils étaient tous ensemble. Comme dans cette maison en face de l'Atlantique qu'elle avait quittée quelques heures plus tôt. Et dans cette ferme où traînaient des raquettes de tennis et des bottes ; il y avait même un vieux cheval à bascule dans l'entrée... Le soir, ici aussi, ils étaient tous ensemble. Alors qu'elle, elle se retrouvait seule dans son appartement. A attendre...

Prise d'un léger haut-le-cœur, elle repoussa son assiette.

La musique s'étant arrêtée, Keith lui demanda :

- Tu n'aimes pas ce gâteau ?
- Si. Mais je n'ai plus faim.
- Que se passe-t-il, Nina ? Dis-moi ce qui t'inquiète.
- Tu le sais, répondit-elle, n'ayant aucune envie d'aborder à nouveau le sujet.

- Ce n'est pas difficile à deviner, soupira Keith. C'est dur. Très dur. Un de mes amis m'a expliqué l'autre jour qu'un divorce coûtait une fortune.

- Tu veux parler des frais d'avocat ?

- Entre autres. Il paraît qu'ils fixent leurs honoraires à la tête du client. Et s'il n'y avait que ça !

- Le père de ta femme est juriste. Il saura comment s'y prendre, si vous ne divorcez pas à l'amiable. Ça risque d'être une rude bataille. Crois-tu que vous allez en arriver là ?

- Je n'en sais rien, Nina. Je ne parlais pas de mon cas personnel mais seulement du divorce en général. (Il soupira à nouveau.) Ces deux dernières années ont été difficiles. Les opérations de mon fils, et ma mère qui retombe malade. J'espère que tu comprends, ajouta-t-il avec un regard presque suppliant.

Nina comprenait. Elle savait qu'il était victime de sa femme, un boulet qu'il traînait depuis des années et qui l'empêchait de vivre heureux et en paix.

- Je suis navrée pour toi, murmura-t-elle. Navrée pour nous deux.

Keith se leva et, s'approchant d'elle, tourna son visage vers le sien.

- Nous ne devrions pas discuter de ça. C'est trop douloureux. Si tu es patiente, tout va finir par s'arranger. Tu le sais, non ?

- Je suppose que ça va s'arranger, en effet, répondit-elle en souriant.

- Tu devrais en être certaine ! Nous sommes venus ici passer un bon moment ensemble et nous allons en profiter, ajouta-t-il en clignant les yeux d'un air malicieux, comme d'habitude. Pour une fois que nous pouvons rester toute la nuit ensemble !

Quand Keith posa ses lèvres sur les siennes, Nina se leva et le serra dans

ses bras. Profite de l'instant présent, se dit-elle. Patience, patience ! Les choses finiront par s'arranger, comme Keith te l'a promis. C'est idiot de gâcher un aussi beau moment en se faisant du souci. Aie confiance en lui, puisqu'il t'aime autant que tu l'aimes.

Mais parfois, elle perdait patience. Surtout quand elle était fatiguée, ou que le temps était mauvais. Et un beau jour, elle demanda à Emie si elle pouvait lui emprunter sa voiture.

— Mardi, ça t'irait ?

— Tu as tellement travaillé ces derniers temps que je peux difficilement te refuser ça. Où veux-tu aller ?

— A Westchester. Je n'en ai pas pour longtemps. Ne t'inquiète pas pour ta nouvelle voiture. Elle n'aura pas une éraflure quand je te la rendrai.

Elle avait déniché l'adresse dans l'annuaire et consulté une carte. La maison de Keith se trouvait dans l'arrière-pays, sur Plum Tree Road. Dès qu'elle eut quitté la ville et qu'elle roula dans les faubourgs verdoyants, elle se demanda si c'était de la curiosité morbide ou du masochisme qui la poussait à vouloir se rendre chez Keith. De toute façon elle savait que cette expédition lui ferait de la peine. Néanmoins, il fallait qu'elle voie sa maison.

L'endroit était magnifique. D'immenses maisons de bon goût, ni trop neuves ni d'un luxe ostentatoire, construites au milieu de champs et d'arbustes luxuriants, dans un paysage légèrement vallonné. Une nature domestiquée et bien entretenue, qui devait parfaitement convenir à Keith.

Sa maison était bien telle que Nina l'avait imaginée : blanche, basse et située tout en haut d'une immense pelouse en pente. Disséminés dans le jardin, des arbres parés de leurs nouvelles feuilles : un hêtre énorme et sans doute centenaire, des cèdres et des houx. Nina gara sa voiture assez loin de l'allée dans un quartier aussi résidentiel, les gens devaient se méfier des inconnus — mais suffisamment près, tout de même, pour avoir une vue d'ensemble de la maison. Il y avait trois fenêtres de chaque côté de la porte d'entrée. Celles du premier étage devaient correspondre aux chambres. Pendant un court instant, elle imagina Keith sortant de chez lui, descendant l'allée, et remontant un peu plus tard à travers la pelouse.

Soudain la porte s'ouvrit, livrant passage à une femme, accompagnée de deux petits enfants. Ils étaient trop loin pour qu'elle puisse les distinguer nettement mais elle se rendit compte qu'ils s'accroupissaient, puis elle aperçut l'éclair d'une pelle, et enfin un bâton qui tenait tout seul quand ils se reculèrent. Ils venaient de planter un jeune arbre.

Une scène émouvante qui, au lieu de la toucher, lui laissa un goût amer dans la bouche. Cette femme s'accrochait à son foyer, flânait au soleil, passait un bon moment... alors que son mari ne l'aimait plus s'il l'avait jamais aimée !

Pourquoi refusez-vous de regarder la réalité en face ? songea rageusement

Nina. Reconnaissez que vous avez fait une erreur et laissez tomber ! Il ne veut plus de vous, espèce d'idiote !

Mais au lieu de sortir de la voiture pour apostropher cette femme et lui dire ses quatre vérités, comme elle en mourait d'envie, elle fit demi-tour et, complètement déprimée, rentra à New York.

Installée dans l'aile semi-privée du restaurant, où Nick leur réservait toujours une table, Nina attendait Keith. Elle se sentait maintenant comme chez elle dans le « petit bistrot près de la Troisième Avenue » et elle avait l'impression que Nick faisait pratiquement partie de la famille.

— M. K. a téléphoné, dit Nick. Il sera en retard de vingt minutes. Vous voulez que je vous apporte quelque chose à boire, ou vous l'attendez ?

— Plus tard. Merci, Nick.

Le jour où « M. K. » n'aurait plus besoin de se cacher, Nina se sentirait enfin libérée des chaînes qui lui entravaient les bras et les jambes. Il n'y en avait plus pour longtemps maintenant. Elle en était certaine. Elle n'avait vu Keith que trois fois depuis qu'elle avait passé la nuit avec lui en Floride et elle attendait avec impatience qu'il pousse la porte du bar. Ils se rencontraient trop rarement. Au dernier moment, il avait toujours un empêchement : son travail, sa mère malade. Jusqu'à quand tout cela allait-il durer ? Elle était épuisée...

— Je meurs de faim, annonça Keith après l'avoir embrassée. (Il s'assit en face d'elle et déplia sa serviette.) Comment s'est passée ta journée ?

— Très bien. Les clients dont j'ai décoré la maison en Floride sont venus à la boutique aujourd'hui. Ils ont tellement vanté mon travail que j'en étais presque gênée. Emie était au contraire ravi.

— Si tu continues comme ça, tu vas être une femme riche.

— Je ne sais pas ce que veut dire « riche ». J'aime les belles choses, mais quand je n'en ai pas je n'en fais pas une maladie. Je suis capable de me contenter de très peu.

— Tu m'as déjà dit ça une bonne cinquantaine de fois.

— Vraiment ? Je ne m'en rends pas compte.

— Rien de neuf depuis la semaine dernière ? Les deux filles viennent te voir ?

— Non. Leur mère n'a pas voulu. Adam était d'accord mais Margaret a répondu qu'à partir du moment où je ne communiquais pas avec elle

— c'est le mot qu'elle a employé : « communiquer »

— elle n'enverrait pas Julie et Megan chez moi pour les vacances de Pâques. C'est triste pour elles. Elles n'ont jamais vu New York.

— Oui, c'est dommage. Elles auraient passé un bon moment ici.

— J'ai eu une longue conversation téléphonique avec Adam — à son bureau bien sûr. Il m'a dit que Margaret était horriblement triste, qu'elle voulait que je vienne les voir à Elmsford. Mais je n'irai pas sans toi. Ce serait vraiment trop humiliant ! Je lui en veux toujours, d'ailleurs. Qu'est-ce qu'un homme qui n'a plus de rapports sexuels avec sa femme est supposé faire ? Se

sacrifier ? (Nina soupira.) Jamais je n'aurais pensé que Margaret était aussi bornée. Jusque-là, elle avait été bien plus tolérante qu'Adam. Ce qui ne m'empêche pas d'adorer Adam, que je considère comme mon grand frère et mon meilleur ami.

— J'en suis heureux pour toi. C'est une bonne chose d'avoir dans sa famille un homme sur qui on peut compter en cas de coup dur, même pour une femme aussi indépendante que toi.

— J'espère bien ne jamais avoir besoin de lui. En tout cas, voilà les dernières nouvelles. Et toi ? Toujours rien de neuf ? demanda-t-elle en le regardant dans les yeux.

— Les choses sont toujours au point mort, répondit-il laconiquement. Un vrai barrage routier.

— C'est horriblement long, remarqua Nina d'une voix douce. Qu'est-ce qui fait barrage, comme tu dis ?

— Toujours la même chose. Nous ne sommes peut-être pas obligés d'en parler maintenant. Ça ne sert à rien, et ça va gâcher notre dîner...

Keith prit son verre, avala une gorgée de vin et fit la grimace.

— Nick aurait pu nous servir un meilleur cru, dit-il. Mais peut-être suis-je trop difficile. Question vins, mon frère est vraiment un connaisseur et, à son contact, je suis devenu comme lui. Tu te souviens du nectar que nous avons bu en Floride ?

— Je l'ai beaucoup aimé. Mais je n'y connais rien.

— C'était une excellente bouteille, un très grand bourgogne.

Nina n'avait pas envie de parler vins. *Au point mort... Barrage routier...*

Elle en avait soudain par-dessus la tête. Le moment était venu de mettre cartes sur table. Keith devait lui avouer ce qui l'empêchait de divorcer. Elle ouvrait la bouche pour le lui demander quand il la devança :

— Je pensais attendre la fin du dîner. Mais je ne tiendrai pas jusque-là. Voilà ce qui m'a retardé, annonça-t-il en ouvrant sa veste. (Avec un sourire triomphant, il sortit de la poche intérieure de son costume une étroite boîte en velours et la tendit à Nina.) Ouvre-la. Et ne me dis pas non, comme d'habitude.

En proie à toutes sortes d'émotions, Nina ouvrit l'écrin. À l'intérieur, scintillant sur le velours noir, se trouvait un bracelet fait de larges baguettes de diamants, d'une simplicité à couper le souffle : pas d'or, pas de motifs, simplement des pierres à l'état pur.

Keith souriait toujours, attendant qu'elle manifeste son étonnement et sa joie. Elle était étonnée mais n'éprouvait aucune joie : il n'y avait aucune raison qu'il lui offre un bijou aussi fabuleux.

— Alors ? finit-il par demander.

— Ce bracelet est magnifique. Mais tu n'aurais pas dû... Je veux dire que, même si c'est merveilleux de ta part, c'est vraiment trop. Je ne peux pas accepter, Keith.

— Ne sois pas ridicule. C'est à moi de juger. Passe-le, au moins. Personne

ne nous regarde, et moi je veux le voir.

N'ayant pas d'autre choix, Nina lui obéit. Mais dès qu'elle vit le bracelet autour de son poignet, elle eut l'impression qu'il lui disait: Je suis trop cher pour toi, Nina. Nous n'allons pas ensemble.

— La taille est parfaite, nota Keith. C'est un bijou à la fois classique et élégant.

— Cela ne convient pas à mon genre de vie, protesta-t-elle. Jamais je ne pourrai le porter. Ce n'est pas de l'ingratitude de ma part. Mais j'aimerais que tu comprennes...

— Tu peux très bien porter ce bracelet pour déjeuner avec certains de tes clients.

— Peut-être. Mais pas quand je mange à la cafétéria du coin.

Si nous étions mariés, se dit Nina, j'accepterais avec joie tout ce qu'il m'offre. Mais là, c'est prématuré. Il y a quelque chose qui ne va pas.

— Keith chéri, dit-elle d'une voix suppliante, ce bijou est une merveille. Mais il n'est pas fait pour moi. S'il te plaît, reprends-le.

— Pas question. Il est ravissant. Comme toi. Et j'insiste pour que tu le gardes. Tu ne m'as jamais laissé t'offrir un vrai cadeau. Si ça continue, je vais me mettre en colère. Remets ce bracelet dans son écrin et l'écrin dans ton sac. Demain, tu le feras assurer. (Il regarda Nina d'un air soudain sérieux puis ajouta :) C'est ma manière à moi, peut-être un peu maladroite, de te remercier pour ce que tu es et pour le bonheur que tu m'as donné. Et tu m'as beaucoup donné, ma chère petite Nina...

En entendant ça, elle se mit à pleurer. C'étaient des larmes de honte qu'elle versait. Car Keith avait fini par avoir raison de sa détermination.

— Tiens, prends mon mouchoir, dit-il en riant, il faut toujours que les femmes pleurent quand elles sont heureuses ! Car tu es heureuse, n'est-ce pas ?

Il semblait tellement content — comme un adulte qui se réjouit d'avoir fait plaisir à un enfant — et y avait une telle douceur dans son regard que Nina n'eut pas le courage de continuer à discuter. Comme toujours, elle pensa qu'il était soumis à suffisamment de pressions quand il rentrait chez lui sans qu'elle en rajoute.

— Ce bracelet te plaît, n'est-ce pas ?

— Oui. Et même si je persiste à penser que tu n'aurais pas dû me l'offrir, jamais je n'oublierai ce que tu m'as dit en m'en faisant cadeau.

Levant les yeux, elle fut un peu surprise d'apercevoir son reflet dans les glaces qui recouvraient la cloison : une jeune femme vêtue de vert, aux cheveux brillants et aux boucles d'oreilles scintillantes qui souriait d'un air heureux et détendu.

Quand ils eurent fini de dîner et sortirent dans la rue, l'air printanier lui parut si vivifiant qu'elle fit remarquer :

— Quelle belle soirée ! Veux-tu que nous rentrions chez moi à pied ?

— Pas ce soir, répondit Keith. J'ai donné rendez-vous à mon associé à la

gare. Nous devons rentrer chez moi pour terminer un dossier en souffrance. (Il l'embrassa puis ajouta :) J'ai tellement de choses en tête en ce moment.

Nina le regarda partir en taxi avant de rentrer chez elle à pied. Quelle chance elle avait ! Comment avait-elle pu douter des intentions de Keith ? Dans sa joie elle en vint à souhaiter que tous les inconnus pressés qu'elle croisait soient aussi contents qu'elle.

¾ Tu n'aurais pas dû venir à Elmsford, reprocha gentiment Adam. Que se serait-t-il passé si elle t'avait vue ?

— Ne t'inquiète pas, répondit Nina. J'ai fait attention.

Pauvre Nina ! se dit Adam. Elle et Keith étaient dans une situation aussi inextricable que la sienne et celle de Randi.

— En rentrant, j'étais complètement anéantie, reprit-elle. Mais ça n'a pas duré. Tu me connais. Un jour, je broie du noir, et le lendemain je suis en pleine forme. Bien entendu, quand j'ai le cafard, je ne peux pas appeler Keith au bureau ; alors c'est à toi que je téléphone. Et tu réussis toujours à me remonter le moral. Je suis étonnée que tu comprends mes problèmes, toi qui es aussi heureux en ménage.

— C'est comme ça, répondit Adam sans s'avancer.

— J'aimerais bien que Margaret se laisse fléchir. Mais même si vous vous entendez parfaitement, ça m'étonnerait que tu arrives à la faire changer d'avis pour ce qui nous concerne, Keith et moi.

— Il sera difficile de la convaincre, en effet. Mais je peux toujours essayer.

— Laissons tomber le sujet pour l'instant, et parlons plutôt de Megan. C'est formidable qu'elle ait gagné ce concours de dissertations. Je tiens absolument à lui envoyer un cadeau.

— C'est inutile. Contente-toi de lui écrire une lettre pour la féliciter.

— Non, je veux marquer le coup en lui offrant quelque chose. Décrocher le premier prix dans un concours organisé à l'échelon de l'État, ça se fête. Tu n'as jamais été du genre à célébrer un événement, quel qu'il soit, Adam !

— C'est vrai, reconnut-il. Mais on peut faire confiance à Gilles et à Louise dans ce domaine. D'après ce que j'ai compris, Louise est en train d'organiser quelque chose pour Megan.

— Elle a le cœur sur la main. Je l'adore, ne serait-ce qu'à cause de ça.

— Tu aimes tout le monde.

— Presque tout le monde, reconnut Nina. Mais il faut que je te quitte... Toi aussi, tu dois avoir du travail. Au revoir, Adam.

— Tiens bon. Tu vas t'en sortir, chérie. L'amour finit toujours par triompher, d'une manière ou d'une autre...

— L'amour finit toujours par triompher, dit Randi à son tour. Et j'ai l'impression que tu es sur la bonne voie.

Dans un premier temps, Adam resta silencieux. Le problème était pour lui si difficile que lorsque Randi abordait à présent le sujet — et de quoi d'autre

auraient-ils pu parler ? — il avait bien du mal à lui répondre. Dès qu'il invoquait un argument, quel qu'il soit, c'était pour le réfuter aussitôt.

Sa maison d'Elmsford lui semblait aussi froid qu'une tombe et il mourait d'envie de la quitter. Ma sa conscience le rappelait à l'ordre. La nuit, quand il ne parvenait pas à dormir, il lui arrivait d'entendre voix de sa mère qui le réprimandait sévèrement : « Tu oserais faire ça à Margaret ? Souviens-toi de l'époque où vous rentriez à la maison avec un nouveau-né et où vous vous relayiez pour le nourrir. Rappelle-ti comme elle s'est bien occupée de moi. Peu de belles filles auraient été aussi prévenantes. Tu ne peux pas oublier ça ! »

¾ Parfois, j'ai l'impression que je perds la boule, finit-il par répondre à Randi.

— Pas du tout, chéri. Un beau matin tu vas te réveiller et t'apercevoir que tous tes problèmes sont résolus. Mais restons-en là pour aujourd'hui. Samedi, c'est mon anniversaire. Nous déjeunons toujours au restaurant ?

— Bien sûr. J'aurais préféré t'inviter à dîner mais je n'ai pas d'excuses pour sortir le samedi soir. Et puis, cette fois, c'est à notre tour de recevoir nos voisins.

— Tu seras de retour à temps. J'ai retenu une table pour midi et demi. (Comme Adam semblait surpris, Randi ajouta :) Tu es tellement crevé que tu as déjà oublié ! Nous allons au Villandry, ce nouveau restaurant français qui a ouvert le mois dernier. Ma patronne l'a déjà essayé et elle m'a dit que c'était sensationnel. C'est le seul restaurant proche d'ici qui serve vraiment des plats français.

— Ce n'est pas à proprement parler proche d'ici, corrigea Adam qui, ces derniers temps, avait du mal à supporter la nouveauté.

— Soixante-quinze kilomètres en prenant l'autoroute. Nous n'en avons pas pour longtemps, par une belle journée de printemps. De toute façon, de crainte d'être vus ensemble, nous ne pouvons pas choisir un restaurant plus près !

Même si le Villandry n'était pas exactement « sensationnel », c'était l'un de ces bons restaurants français qu'on peut s'attendre à trouver dans une grande ville. Il y avait des reproductions de châteaux sur les murs et la salle était décorée d'un assortiment d'iris, de tulipes et de narcisses absolument spectaculaire. Le service était rapide et la nourriture excellente. Et quand Adam eut goûté au poulet au vin et aux champignons, il se félicita que Randi ait choisi cet endroit.

N'ayant aperçu dans la salle aucun visage de connaissance, il en avait déduit que la plupart des clients devaient venir de la capitale de l'État, à quatre-vingt-dix kilomètres de là dans la direction opposée. Cependant, si le pire arrivait, il présenterait Randi comme l'attachée commerciale d'un client venue d'un autre État. Maintenant qu'il avait pris cette décision il commençait à se détendre, une sensation qu'il appréciait d'autant plus qu'elle était devenue assez rare.

Mais soudain, il manqua tomber à la renverse. Deux femmes étaient en train de s'installer à une table près de la porte. Et il s'agissait de Louise et de Megan !

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en laissant tomber sa fourchette.

— Que se passe-t-il ? demanda Randi.

— Ma fille vient d'entrer. Megan. Celle qui porte un tailleur jaune et qui est assise là-bas...

— Inutile de paniquer ! Que vas-tu faire ?

— Tomber raide mort.

— Ne sois pas idiot. Qui est la femme qui l'accompagne ?

— La fameuse cousine Louise. Elle voulait lui offrir une sortie. Mais bien sûr, j'ignorais qu'elles viendraient déjeuner ici !

— Tâche de te contrôler. Dans la vie, il faut prendre les choses telles qu'elles viennent, mon ami.

— S'il y avait une autre sortie, je paierais l'addition et je m'en irais tout de suite, dit Adam en jetant un coup d'œil désespéré autour de lui. Mais il n'y a que la porte par laquelle nous sommes entrés.

— Tu peux peut-être te sauver par les cuisines...

— Ne te moque pas de moi, Randi. Oh, mon Dieu Megan se lève pour aller aux toilettes. Comment vais je lui expliquer...

— Tu n'as qu'à lui dire ce que tu avais prévu. Que je suis une cliente ou une expert-conseil. Peu importe

— Oui, bien sûr... Que fais-tu là, Megan ? Je ne savais pas que tu devais déjeuner au Villandry.

— Moi non plus. Cousine Louise est venue me chercher à la maison pour faire des courses, et ensuite elle m'a amenée ici.

— C'est formidable ! (Adam s'était levé pour embrasser sa fille et il était en train de se rasseoir.) Puisque tu es avec Louise, je ne veux pas te retenir, dit-il en espérant que Megan regagnerait sa table.

Mais, en jeune fille bien élevée, Megan attendait d'être présentée à la personne avec laquelle il déjeunait. Ou peut-être était-elle curieuse...

— Megan, ma fille, reprit Adam. Mademoiselle...

— Bunting. Randi Bunting, articula Randi.

Pourquoi diable donne-t-elle son vrai nom ? se demanda Adam en appuyant brutalement son pied sur la sandale de Randi.

— C'est un déjeuner d'affaires, expliqua-t-il à sa fille. Tu sais ce que c'est que les boîtes d'informatique. Toujours à la recherche d'idées nouvelles, conclut-il, conscient d'être complètement ridicule.

— Vous ressemblez à votre père, affirma Randi. Comme d'ailleurs votre plus jeune sœur.

— C'est ce qu'on me dit toujours, répondit Megan en regardant avec attention son père qui était devenu écarlate.

— Elle est plus jolie que moi, remarqua-t-il en souriant.

Megan ne lui rendit pas son sourire. Elle avait un visage pensif d'adulte en

train de jauger une situation — un visage assez semblable au sien quand il réfléchissait —, et il frissonna intérieurement.

— J'ai été heureuse de vous rencontrer. Bonne fin de repas, leur souhaita-t-elle avant de se diriger vers les toilettes.

— Tu m'as fait mal au pied, se plaignit Randi.

— Je l'ai fait exprès. Pourquoi lui as-tu donné ton nom ?

— Parce que la franchise est la meilleure des politiques.

— Est-ce que tu te rends compte de ce que tu as fait ? Tu mériterais que je te torde le cou !

— Il fallait bien que la vérité éclate un jour, Adam. Le plus tôt sera le mieux.

— Ce n'est pas mon avis. Tu as vu ma fille. Et il y en a deux autres comme elle à la maison.

Il avait l'impression d'avoir une pomme coincée dans la gorge. La pomme d'Adam, se dit-il avec un rire hystérique qui faillit se transformer en sanglot.

— J'ai bien observé Megan, répondit Randi. Tu crois qu'elle va être anéantie parce qu'elle m'a vue. Absolument pas, Adam. C'est une fille intelligente forte et très mûre pour son âge. Il en faudrait bien plus que ça pour la détruire.

— Merci pour ton analyse de la situation, dit-il en repoussant son assiette. J'ai envie de partir. Tu veux bien accélérer le mouvement ?

— Je vais me dépêcher. Comme repas d'anniversaire, c'est réussi.

— C'est ta faute. Si tu n'avais rien dit, je m'en serais très bien sorti.

— Jusqu'à la prochaine fois. Je vais te confier quelque chose, Adam : fini de se ménager la chèvre et le chou. Je veux savoir quand tu vas quitter enfin ta femme. Je veux une date précise. Et ne tarde pas trop.

— C'est un ultimatum ?

— Appelle ça comme tu veux. J'en ai par-dessus la tête de cette situation humiliante. Et ne m'engueule pas parce que j'ai donné mon nom. Ça va précipiter les choses, c'est tout. Toi-même, tu t'en réjouiras dans quelque temps. Et maintenant, allons-nous-en.

Ils se faufilèrent entre les tables de manière à quitter le restaurant sans rencontrer Louise. Dès qu'elle fut installée dans la voiture, Randi appuya sa tête contre le dossier et annonça qu'elle avait sommeil Adam conduisit dans un silence pesant. Le sang battait à ses tempes. Il était si tendu qu'il en vint à se dire qu'un accident serait le bienvenu, à condition qu'il soit tué sur le coup. Tous ses problèmes seraient alors résolus.

Jetant un coup d'œil à Randi et voyant battre sa paupière, il en déduisit qu'elle faisait semblant de dormir. Puis il aperçut une larme iridescente qui glissait lentement sur sa joue. Sa colère se calma. Peut-être avait-elle raison. Dire la vérité valait sans doute mieux que le mensonge dans lequel ils vivaient tous les deux depuis deux ans. Maintenant qu'elle pleurait, il aurait aimé pouvoir la consoler. Ses mains posées avec abandon sur ses genoux lui semblaient si fragiles...

- Fais attention à la route, ordonna-t-elle. Et cesse de me regarder.
- Je ne peux pas m'en empêcher.
- Je croyais que tu étais en colère.
- Je l'étais. Je le suis toujours. Mais j'aimerais me calmer.
- Décide-toi. Moi, je veux dormir.

Randi se réveilla au moment où Adam se garait devant chez elle.

- Tu veux entrer ? demanda-t-elle.
- Non. Il vaut mieux que j'aille affronter ce qui m'attend.
- Je ne te reverrai pas tant que tu n'auras pas fixé la date dont je t'ai

parlé, murmura Randi. Et je ne plaisante pas.

Ne supportant pas de la voir à nouveau pleurer, Adam promit :

- Je vais faire tout mon possible. Attends-moi, Randi.

Puis il la quitta.

Lorsqu'il arriva chez lui, Megan était en train de lire dans le salon. Elle portait toujours son tailleur jaune et se contenta de lever les yeux de son livre sans le saluer. À nouveau, Adam eut l'impression qu'elle le jugeait.

- Maman est à la maison ? demanda-t-il.
- Dans sa chambre. Elle est en train de se changer. Les Amstrong ne viennent pas dîner. Mme Amstrong a la grippe.

— Ça ne nous empêchera pas d'apprécier le dîner préparé pour les invités. (Adam s'interrompit un court instant puis, choisissant avec soin ses mots, il ajouta comme si cette remarque allait de soi :) Toi et moi nous aurons fait aujourd'hui deux repas plantureux.

- En effet, répondit Megan.

Par moments, elle se comportait comme une femme d'âge mûr, et à d'autres comme une jeune fille de dix sept ans.

- Tu as passé une bonne journée ? J'ai l'impression que cousine Louise t'a traitée en reine.

- Oui.

— Tu m'as dit qu'elle t'avait emmenée faire de courses, insista Adam. Qu'as-tu acheté ?

- Un pull et du parfum. Le parfum, c'est oncle Fred qui me l'a offert. Il m'avait donné de l'argent en me disant d'acheter ce que je voulais.

- Je suis fier de toi, Megan. Et ta mère aussi.

- Merci.

Adam s'éclaircit la gorge. Ce qu'il allait faire était affreux. Jamais il n'avait tenté de comploter avec ses enfants. Mais cette fois, comme il tenait à tout prix éviter un drame, il ne pouvait pas faire autrement.

- Je voulais te demander quelque chose, Megan Je préférerais que tu ne parles pas de notre rencontre d'aujourd'hui. Il ne s'agissait que d'un déjeuner d'affaires innocent mais j'ai peur que ta mère le prenne mal et que ça la contrarie.

Megan leva les yeux et lui lança un regard glacial

- Pourquoi Maman serait-elle contrariée ? C n'est pas son genre.

— C'est difficile à expliquer. Les apparences sont parfois trompeuses et je...

— Ne rien dire à Maman revient à lui mentir, commença Megan. Alors je préfère...

— Papa ! Grâce à moi, nous avons gagné le match !

Danny venait d'entrer en trombe, suivi par Rufus mettant brusquement fin à la conversation.

— Bravo, répondit Adam, tout heureux de cette interruption. Racontons ça.

Lorsqu'ils s'installèrent autour de la table pour dîner, Danny parlait toujours de son match. Adam feignait de partager son enthousiasme tout en jetant de temps à autre un coup d'œil à Megan. Ce soir, elle se comportait comme une adulte. Il était donc complètement idiot de lui avoir fait cette proposition. Danny et Julie auraient trouvé amusant que leur père leur demande de garder un secret, et ils ne l'auraient sans doute pas trahi. Mais Megan était trop mûre et trop intelligente pour ne pas avoir de soupçons. Randi avait dû lui sembler bien frivole et bien trop radieuse pour n'être qu'une simple relation d'affaires. Mais peut-être Adam était-il en train de faire une montagne d'une taupinière...

— Maman, intervint soudain Julie. J'ai entendu une fille dire que Megan avait bien de la chance de ne pas être dans ta classe de biologie.

— Au lycée, on se débrouille pour que les enfants d'un prof ne se retrouvent pas dans sa classe. Mais pourquoi t'a-t-elle dit que Megan avait de la chance ?

— Parce que Mme Duncan note moins sévèrement que toi.

La remarque sembla amuser Margaret.

— Tu es bien silencieuse, Megan, dit-elle. Tu ne nous as même pas parlé de ton déjeuner au restaurant.

— C'était très bien. Nous avons...

— Je peux reprendre des crevettes, Maman ? Nous n'en mangeons jamais sauf quand il y a des invités.

— Oui, Danny. Elles sont dans le Frigidaire. Mais j'aimerais bien que tu laisses parler Megan sans l'interrompre.

— Ce n'était pas important. Seulement-

Comme elle ne semblait pas décidée à continuer, Margaret insista :

— Pourquoi nous fais-tu poireauter, Megan ? Dis ce que tu as à dire.

— Nous avons rencontré Papa au restaurant, répondit Megan. Il ne t'en a pas parlé ?

— Je viens juste de rentrer, se défendit-il aussitôt. C'est vrai, j'ai déjeuné au Villandry avec une cliente potentielle. Mme Browning. Une personne charmante qui t'a d'ailleurs trouvée ravissante, Megan.

— Elle ne s'appelle pas Browning, corrigea Megan en regardant son père

droit dans les yeux. Mais Bunting. Randi Bunting.

— Bunting ? s'écria Margaret. Cette femme que nous avons rencontrée à New York et que tu connaissais quand tu étais étudiant ?

— Oui, Bunting. Ce n'est pas ce nom-là que j'ai dit ?

— Je croyais qu'elle vivait en Californie, remarqua Margaret.

— Elle s'est installée par ici récemment. Et je l'ai revue par hasard, dans le cadre de mon travail.

— Tu ne m'en as pas parlé.

Adam tenta sa chance.

— Mais si. Rappelle-toi. Je t'ai même dit que c'était vraiment une coïncidence incroyable.

— Non, Adam. Tu ne m'as rien dit du tout.

— C'est drôle. J'étais certain de l'avoir fait. De toute façon, c'est sans importance.

Margaret se redressa sur sa chaise et tourna vers lui un visage inexpressif. Mieux que des mots, ce regard vide était le signe que maintenant elle *savait*.

Quant à Megan, elle regardait son assiette. Elle aussi, elle avait compris. Oh, Megan, songea Adam, pourquoi m'as-tu joué un tour pareil ?

Ne se rendant compte de rien, Danny et Julie se disputaient gentiment, comme d'habitude. Personne ne dit plus rien jusqu'à ce que Megan propose de débarrasser la table.

— Maman a préparé une glace à la fraise ! hurla Danny.

La glace fut servie dans des ravers individuels. Adam aurait bien aimé que le repas soit terminé. Cette attente lui était insupportable. Il ne savait pas ce qu'il allait dire à Margaret lorsqu'il se retrouverait seul avec elle, et il avait un sinistre pressentiment. Néanmoins, il s'obligea à manger sa glace jusqu'au bout.

Après avoir joué du piano, Julie entraîna son frère à l'étage. Ils devaient tous deux faire leurs devoirs. Megan quitta la maison pour se rendre chez sa meilleure amie qui habitait un peu plus bas dans la rue, et Adam se retrouva tout seul dans ce que Jean appelait le « petit salon », une pièce typiquement victorienne où, se dit-il, le mot « divorce » n'avait sans doute encore jamais été prononcé.

Il se dit aussi qu'au lieu d'attendre Margaret il aurait dû la rejoindre à l'étage. Mais il n'en avait aucune envie. Il savait que, quelles que soient les paroles qu'ils échangeraient — accusations, dérobades, mensonges ou même phrases sincères —, ils devraient pour finir répondre à cette question : Qu'allons-nous faire maintenant ?

Quand Margaret le rejoignit, elle portait une longue robe de chambre blanche. Il fut surpris qu'elle se soit changée comme si elle avait eu l'intention de se coucher sans lui parler, avant de prendre une autre décision.

— C'est toi ou c'est moi qui commence ? demanda-t-elle.

— Vas-y.

— Je n'ai qu'une question à te poser. Pourquoi m'as-tu menti ?

Adam n'avait pas prévu que les choses se passeraient ainsi. Il pensait orienter la conversation de manière à aborder au bon moment, et probablement après une discussion serrée, le problème du divorce. Il espérait même pouvoir passer sous silence l'existence d'une autre femme. Mais cette fois, il se trouvait au pied du mur.

— Je ne t'ai pas vraiment menti, déclara-t-il avec circonspection. J'ai simplement omis de te dire que j'avais déjeuné avec cette femme. Mais ça n'a pas une importance...

— Ne me traite pas comme une enfant. Tu sais très bien que je ne me suis jamais fait de souci parce que tu avais un déjeuner d'affaires avec une femme. Essayons plutôt d'aborder le cœur du problème maintenant que les pièces du puzzle s'emboîtent parfaitement. Parlons des réunions de travail qui durent jusqu'à minuit, des samedis après-midi soi-disant passés au bureau — et, bien sûr, du fait que tu ne peux plus me toucher depuis des mois.

Margaret avait prononcé ces derniers mots d'une voix brisée, et elle dut s'agripper à la table sur laquelle sa main était posée.

— Tu ne peux plus me toucher ! répéta-t-elle. Comme si j'étais une horreur... Maintenant je comprends. Tu désirais une autre femme. Et je te dégoûtais.

— Non, se défendit Adam. Tu ne m'as jamais dégoûté, Margaret, seulement...

— Ça fait des mois que j'y réfléchis, coupa-t-elle. Des mois que je me dis que tu traverses une crise et que ça va passer. Et pas un seul instant je n'ai pensé que tu me cachais tout simplement une liaison minable. Idiote ! s'écria-t-elle en se frappant le front. Ça me crevait les yeux et je n'ai rien vu ! Même le soir où je t'ai accusé, quand tu m'as répondu que c'était faux, j'ai préféré te croire ! (Elle se mit à pleurer.) Peut-être savais-je la vérité. Est-ce que c'est possible ? Que j'aie su et que j'aie néanmoins continué à me voiler la face ?

Voilà exactement ce que je craignais, songea Adam. Il ne s'était pas préparé à affronter un tel torrent d'émotions. Et, totalement déboussolé, il cherchait désespérément le moyen de se tirer de là.

— Dis quelque chose ! Essaie de me convaincre que je me trompe ! Oh ! Mais bien entendu, cela t'est impossible. Il n'y a qu'à te regarder. La vérité est inscrite sur ton visage. Mon Dieu ! s'écria Margaret en se laissant tomber sur une chaise.

Recroquevillée sur elle-même, elle se mit à se balancer sur son siège comme une enfant malade. Mais même si Adam avait pitié d'elle, il était incapable de l'aider. Il s'assit en face de sa femme et voulut avancer la main pour lui toucher l'épaule. Mais il s'aperçut alors que ce geste, pourtant bien dérisoire, était lui aussi au-dessus de ses forces.

Au bout d'une dizaine de minutes, Margaret releva son visage rougi par les larmes et supplia :

— Tu ne peux pas me répondre ? C'est ma vie, toute ma vie qui est en jeu. Ne le comprends-tu pas ?

Adam poussa un soupir.

- Je ne vois pas ce que je pourrais te dire...
- Explique-moi au moins pourquoi.
- Je n'en sais rien... Ce sont des choses qui arrivent à tellement de gens.
- Même à nous ? Nous n'étions pas heureux ?

Incapable de supporter son expression désespérée,

Adam regarda la cordelière de sa robe de chambre

- Ce n'est qu'une toquade, j'imagine, murmura-t-il.

Margaret se leva d'un bond et son bras envoya valser un petit vase de porcelaine qui s'écrasa sur le sol.

– Ne t'occupe pas de ramasser les morceaux ! s'écria-t-elle. De toute façon, ta « toquade » a fait voler en éclats cette maison. Tu vas détruire notre vie pour cette horrible femme qui m'a dit à New York qu'elle était amoureuse de toi. Ce devait être un sacré béguin pour qu'elle te suive ici après toutes ces années !

– Elle ne m'a pas suivi. Elle est seulement revenue s'installer dans le Middle West. Ce n'était pas prémédité.

Margaret déglutit et frappa ses deux poings l'un contre l'autre.

– Les choses ne vont pas se passer comme ça, annonça-t-elle. Peut-être as-tu oublié que nous avons trois enfants. Je ne laisserai pas cette fichue liaison leur faire du mal. Tu ne briseras pas notre foyer. Nous allons consulter ensemble un conseiller conjugal et mettre les choses au clair. Mais avant, promets-moi de rompre avec cette femme.

Maintenant que Margaret s'était déplacée, Adam apercevait les photos que Nina avait disposées avec soin sur la vieille table rococo. Et pour la première fois, il se rendait compte que Margaret et les membres de sa famille avaient tous, y compris l'arrière-grand-père barbu, le même menton volontaire et le même regard bienveillant, ce qui leur donnait l'air à la fois responsable et sincère, avec une pointe de timidité. D'ailleurs, même si Megan avait hérité de ses propres traits, c'est à eux qu'elle ressemblait.

Il y avait dans ces visages quelque chose qui le poussait à faire preuve à son tour de sincérité, autant en tout cas que les circonstances le permettaient.

– Je suis désolé, déclara-t-il. Dieu m'est témoin que je n'ai jamais voulu te faire souffrir. Mais, dans la vie, les choses changent. Même quand on aimerait mieux que ce ne soit pas le cas. Je ne vois pas ce que je pourrais dire d'autre.

Margaret s'approcha de la fenêtre. Les réverbères venaient de s'allumer. Il n'y avait aucun passant dans cette rue tranquille. Quand elle se retourna vers Adam, ses yeux étaient à nouveau pleins de larmes.

– Quelle humiliation, murmura-t-elle. Vous m'avez bien roulée ! Comme vous avez dû rire de ma confiance aveugle en toi !

– Jamais nous ne nous sommes moqués de toi, Margaret.

– Où vit-elle ? Que fait-elle ? À partir du moment où elle sait tout de moi, j'ai le droit de savoir. (Prenant les hésitations d'Adam pour un refus, elle

ajouta :) Tu ferais mieux de me le dire. Sinon, c'est moi qui vais me renseigner.

N'ayant aucune envie qu'elle rencontre Randi, il répondit :

— Elle est agent immobilier. Et elle a une maison près de Randolph Crossing.

— Et ça dure depuis combien de temps ?

— Deux ans.

L'interrogatoire auquel il était soumis lui rappelait désagréablement son entrevue avec Jenks. Il éprouvait à nouveau la même colère impuissante. Et pourtant, Margaret était en droit de lui poser ces questions. À sa place, n'importe quelle autre femme aurait agi de même. Comme si elle avait pu lire dans ses pensées, elle lui rappela :

— Est-ce que tu te rends compte que certaines femmes te ficheraient à la porte après une histoire de ce genre ? Ou demanderaient aussitôt le divorce ?

Ça y est, le mot avait été prononcé ! « Prends ton courage à deux mains », lui avait conseillé Randi. Facile à dire. Il crevait de peur. Comme un étudiant qui vient de pénétrer dans une salle d'examens.

— Parfois le divorce est la meilleure solution, murmura-t-il sans regarder Margaret, mais en fixant le visage de son arrière-grand-père — qui lui sembla beaucoup moins bienveillant qu'un peu plus tôt.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ce n'est quand même pas la fin du monde.

— Même dans notre cas ?

— Ça ne va plus entre nous. Nous ne sommes plus heureux ni l'un ni l'autre.

— Que veux-tu dire ?

— Mieux vaut sans doute se séparer. Si on regarde les choses en face...

— Je deviens folle ou quoi ? Tu abandonnerais tout, cette maison, tes enfants, pour aller vivre avec cette femme ?

— Ce n'est pas aussi simple que ça. Ce qu'on éprouve ne se réduit pas à...

Adam s'interrompit. Il était incapable d'exprimer clairement les sentiments qu'il éprouvait.

— Mais qu'est-ce qui me manque, mon Dieu ? demanda Margaret en joignant les mains dans un geste de désespoir vieux comme le monde.

Maintenant, Adam était au pied du mur.

— Cela n'a rien à voir avec toi, affirma-t-il. J'aime cette femme. C'est l'amour de ma vie.

— Alors, tout ce que tu m'as dit depuis dix-neuf ans n'était donc que de la comédie !

— Je ne pense pas. Tout ce que je sais, c'est que ce sont des choses qui arrivent.

— Et les enfants ? La vie que nous avons bâtie pour eux ?

Le visage de Margaret exprimait une profonde incrédulité, mêlée à un désespoir total. Adam avait l'impression qu'il venait de la priver de son

énergie vitale. Il se leva et voulut s'approcher d'elle.

— Ne me touche pas ! cria-t-elle. Je ne veux pas de ta tristesse de comédie !

— Ce n'est pas de la comédie, Margaret. Tu ne peux pas savoir à quel point je déteste te faire cette peine. Malheureusement, j'y suis obligé. (Elle s'affaissa sur le divan.) Je ne vais pas vous laisser tomber, reprit-il d'une voix douce. Ni toi ni les enfants. Je serai pour eux le même père qu'avant. Quant à toi, même si tu penses le contraire actuellement, tu es encore jeune et tu mérites de...

— Va-t'en ! Tu as dit tout ce que tu avais à dire. Alors maintenant, va-t'en.

Adam l'abandonna là où elle était et alla se réfugier dans la petite chambre où il dormait depuis quelque temps. Ça y est, pensa-t-il en s'asseyant sur le lit. La scène qu'il craignait tant et avait si souvent repoussée venait de se produire. Les sentiments qu'il éprouvait restaient pourtant ambivalents. Bien sûr, maintenant qu'il n'était plus obligé de mentir, ses remords s'étaient envolés et il se sentait libre. Il allait enfin pouvoir vivre comme il l'entendait. Mais, d'un autre côté, il venait de porter un coup mortel à Margaret. Il avait beau se dire qu'elle referait sa vie — avec Fred Davis ? — , il savait qu'elle ne serait plus jamais la même. Et cette certitude l'attristait profondément. Demain, il faudrait aussi parler aux enfants...

Il resta longtemps assis, réfléchissant à ce qui venait de se passer. Il n'aurait pas dû se montrer aussi brutal et affirmer que Randi était l'« amour de sa vie ». En lui avouant cela, il avait franchi le Rubicon. Mais comment faire autrement, puisque c'était la vérité ?

Il devait être une heure du matin quand il se rendit à pas de loup dans la cuisine. Après avoir fermé la porte, il décrocha le téléphone.

— Ça y est, Randi, annonça-t-il. Je l'ai fait.

Quand les sanglots de Margaret se furent calmés, elle se rendit compte qu'elle avait froid. Il faisait noir dans le salon. Quelqu'un avait dû éteindre la lumière sans qu'elle s'en rende compte. Elle se leva, alluma une lampe et, toute frissonnante, regarda autour d'elle. Rien n'avait changé. C'était comme si elle avait eu des hallucinations. Comme si Adam, assis dans le fauteuil vert, ne lui avait jamais parlé de divorce. Seule trace de son passage dans la pièce, le journal du soir demeuré sur le sol, ainsi que le coussin en tapisserie qu'il ne remettait jamais en place sur le fauteuil. La maison était calme, comme toujours passé minuit. Dans quelques heures, ses occupants allaient se réveiller et reprendre leur vie là où ils l'avaient laissée.

Que va-t-il nous arriver ? se demanda avec angoisse Margaret en s'engageant dans l'escalier.

Les portes des chambres étaient ouvertes et, à la lumière du couloir, elle aperçut l'énorme panda en peluche posé sur le rocking-chair, à côté du lit de Julie. Comment la petite fille, si sensible, réagirait-elle ?

— Mon Dieu ! murmura Margaret, en s'agrippant à la rampe.

Rufus l'avait entendue monter et, couché dans son panier, il la regardait. Quand elle se pencha vers lui pour lui caresser la tête, il remua la queue. Cette marque d'amour — venant pourtant d'un chien la toucha tellement que, s'il avait pu parler, elle se serait agenouillée près de lui et lui aurait demandé de la consoler.

Songeant soudain à Nina, Margaret se demanda comment elle réagirait si jamais Adam et elle divorçaient. Compte tenu de l'évolution de sa vie, elle va sans doute trouver une excuse à Adam, se dit-elle avec amertume.

Allongée sur son lit dans le noir, repensant à cette soirée irréelle, elle se posa des questions sans réponse. Comment est-il possible qu'après avoir été relativement heureux pendant toutes ces années, une femme inconnue, surgie de nulle part, puisse détruire notre vie de couple et la confiance qui régnait entre nous ? Dire que pendant que je donnais mes cours, faisais les courses, m'occupais de cette maison — ou même quand je dormais, la tête appuyée sur l'épaule d'Adam, elle traversait le continent pour venir me voler l'homme que j'aime et briser notre foyer !

Nous avons de si beaux enfants ! Cela n'a donc aucune valeur pour lui ?

Puis d'autres questions surgirent. Si elle avait été au courant, aurait-elle pu intervenir avant qu'il ne soit trop tard ? Ils n'étaient tout de même pas tombés amoureux l'un de l'autre au premier coup d'œil. Ou bien si ? Cette femme était revenue à Elmsford pour retrouver Adam. Et lui...

La lumière de l'aube éclairait les papillons du papier peint quand elle s'endormit enfin.

Lorsqu'elle se réveilla, le soleil pénétrait à grands flots dans la chambre. Il ne devait pas être loin de midi et il y avait du bruit dans la maison. Margaret mit quelque temps avant de se souvenir qu'on était dimanche. Elle avait une migraine affreuse. Et Adam lui avait demandé de divorcer. Elle sortit de son lit et alla se regarder dans le miroir de sa coiffeuse. En voyant ses paupières rouges et gonflées, elle fut tentée de se recoucher pour cacher son visage ravagé.

Mais quand Megan frappa, elle comprit que c'était impossible.

— J'attendais derrière ta porte que tu te réveilles, lui expliqua sa fille.

Ne trouvant rien d'autre à dire, Margaret souffla :

— J'ai une tête horrible, non ?

— Oui. Mais tes yeux dégonfleront avec des compresses d'eau froide. Tu peux aussi mettre des lunettes de soleil.

— J'ai besoin de prendre une douche et de m'habiller.

— J'aurais mieux fait de ne rien dire, murmura Megan.

—Non. Tu as eu raison.

—C'est sérieux ?

—J'espère que non.

— Quand je suis rentrée de chez Betsy, je t'ai aperçue sur le divan, expliqua Megan. Je n'ai pas voulu te déranger et j'ai simplement éteint la lumière.

—Je suis navrée que tu m'aies vue dans cet état.

—Tu veux m'en parler ?

—Pas pour l'instant.

Le regard qu'elles échangèrent ne dura que quelques secondes, mais il en dit plus que de longues explications.

— J'ai entendu Papa, dehors, sous le porche. Avec qui est-il ?

— Oncle Fred, qui faisait sa balade du dimanche et s'est arrêté chez nous. Tu veux manger quelque chose ?

— Non merci. Si j'ai faim, j'irai me préparer à déjeuner.

— Il fait presque aussi chaud qu'en été. Je comptais aller jouer au tennis avec Betsy. À moins que tu n'aies besoin de moi ?

— Non, ma chérie. Vas-y. Je veux que tu profites de ton dimanche.

Tout en prenant sa douche, Margaret se demanda : Comment peut-il faire une chose pareille à Megan ?

Une fille de dix-sept ans, malade de peur par une aussi belle journée de printemps !

Elle ouvrit la fenêtre qui se trouvait juste au-dessus du porche. Les voix d'Adam et de Fred montaient jusqu'à elle. Parfaitement audibles. Elle ne put s'empêcher d'écouter.

— Tu lui as déjà fait assez de mal comme ça, disait Fred. Ça suffit, tu ne

crois pas ?

— Je ne l'ai pas fait exprès, se défendit Adam. Je ne voulais pas qu'elle souffre, Dieu m'est témoin ! Mais ce sont des choses qui arrivent. Nous n'étions plus heureux depuis longtemps. Pourquoi ? C'est difficile à dire.

— C'est très simple au contraire, gronda Fred. En ce qui te concerne en tout cas. Tu es tombé follement amoureux, non ? Et l'amour t'a fait perdre la tête.

— Garde tes sarcasmes pour toi. L'amour, ça existe.

— Ça dépend ce qu'on entend par là. Certaines personnes ont des démangeaisons où je pense, si tu veux bien m'excuser, et elles prennent ça pour de l'amour ! lança Fred qui n'avait pourtant pas pour habitude de parler aussi crûment, en tout cas quand Margaret pouvait l'entendre.

— Je vais te dire une bonne chose, Fred : si tu es venu ici pour ficher la pagaille, tu ferais mieux de partir.

— Si j'avais voulu ficher la pagaille, comme tu dis, il y a longtemps que je l'aurais fait. Combien de fois crois-tu que je t'ai aperçu alors que tu te rendais chez ta bonne femme ou que tu en revenais ?

Il y eut un silence pendant lequel Margaret attendit en tremblant ce qui allait suivre.

— Pourquoi diable es-tu passé à la maison aujourd'hui ? demanda Adam. Margaret t'a téléphoné ?

— Non. C'est Megan qui m'a appelé.

— Megan n'est au courant de rien.

— Elle en sait plus que tu ne crois. Et ce qu'elle ignore, elle le devine sans peine.

— Même si tu ne t'en rends pas compte, tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, Fred. Va-t'en. Tu es sous mon porche, sans y avoir été invité.

Prise d'une rage soudaine, Margaret se pencha par la fenêtre et cria :

— Ne t'en va surtout pas, Fred ! C'est aussi mon porche. Et je serai en bas dans une minute.

Elle enfila un vieux pull et une jupe, et les rejoignit en chaussons, sans s'être coiffée et sans avoir mis de lunettes de soleil.

— Nous ferions mieux de rentrer, proposa Fred en la voyant.

— Je sais que j'ai l'air d'un cadavre ambulante. Mais c'est exactement ce que je suis !

Dans le salon, le journal traînait toujours sur le sol et les coussins du divan étaient disposés en désordre.

— Est-ce qu'il t'a dit qu'il voulait divorcer ? demanda Margaret.

Fred fronça les sourcils.

— Oui, je suis au courant. Mais je n'y crois toujours pas.

Ils se tournèrent vers Adam qui, obligé de répondre, s'adressa au mur qui se trouvait en face de lui.

— Je veux bien reconnaître que c'est choquant et que cela vous semble horrible. Mais vous n'êtes pas à ma place.

— Même si j'essaie de m'y mettre, répliqua Fred, je me dis que tu ne peux pas faire ça.

— Mais Margaret et moi, nous ne sommes plus...

— Tu me l'as déjà dit. Vous n'êtes plus « heureux ». Mais qu'importe ! Il y a trois autres personnes en jeu. Vos enfants qui n'ont pas demandé à naître, et n'ont sans doute aucune envie de vivre dans un foyer brisé.

— Brisé ! A t'entendre, on croirait que les membres de cette famille ne vont plus jamais se voir, ni se parler. J'ai expliqué à Margaret que pour les enfants cela ne changerait rien. Je suis toujours leur père !

— Un père qui quitte la maison pour aller vivre avec une nouvelle femme, rappela Fred en appuyant sur les deux derniers mots d'un air méprisant.

Se levant d'un bond, Adam voulut se précipiter vers la porte. Mais Fred avait été plus rapide que lui et il bloquait la seule sortie.

— Tu ne t'en tireras pas aussi facilement, Adam.

— Pourquoi pas ? Qui t'a donné le droit de me dicter ma conduite ?

— Margaret n'a personne pour parler en son nom. Je vous connais tous les deux depuis trop longtemps pour ne pas être partie prenante de cette tragédie. Maintenant, assieds-toi et discutons. Rien de ce que nous allons dire ne sortira de cette pièce. Tu me connais suffisamment pour savoir que c'est vrai.

Fred avait pris la direction des opérations. Jamais encore Margaret ne l'avait vu faire preuve d'une telle autorité, surtout vis-à-vis d'Adam qui, par le passé, ne l'aurait pas accepté. Mais à présent, malgré ses airs bravaches, il avait honte. Margaret reconnut soudain l'expression renfrognée et gênée que prenait toujours son visage après un rendez-vous décevant avec Jenks ou Ramsey.

— Tu as toujours mené une vie honorable, commença Fred.

Les dominant de toute sa taille, il faisait penser à un professeur s'adressant à ses élèves ou à un médecin en train de raisonner son patient. Et quand Margaret rencontra son regard, sévère et pénétrant, elle se détendit brusquement. Je te fais confiance pour remettre Adam dans le droit chemin, pensa-t-elle. Tu sauras exactement comment t'y prendre...

Choisissant parmi les photos posées sur la table celle où on voyait, dans des médaillons, les visages de Megan, Julie et Danny, Fred reprit :

— Regarde-les. Même si tu continues à voir tes enfants après avoir divorcé, comment pourras-tu leur expliquer *pourquoi* tu as quitté leur mère ? Parce que tu étais « amoureux » ? C'est une bien piètre excuse, tu ne crois pas ?

La question de Fred resta sans réponse. Mais Margaret sentit que la vue de ces photos avait sans doute plus impressionné Adam que les mots prononcés.

D'ailleurs, Fred saisit aussitôt un autre agrandissement.

— C'est ta mère, n'est-ce pas, Adam ? Si je me souviens bien, elle était très proche de Margaret. D'après toi, comment aurait-elle réagi si tu lui avais annoncé que tu voulais divorcer ?

— Ma mère ! s'écria Adam avec un petit rire ironique. Elle m'aurait tué.
— C'est bien ce que je pensais, fit remarquer Fred en regardant un court instant le portrait d'Isabella

— elle avait le même regard sérieux que son fils, et un front calme, sous ses cheveux blancs et mousseux. Peut-être qu'à cette époque les gens étaient différents, murmura-t-il, comme s'il se parlait à lui-même. (Puis, reposant la photo sur la table, il ajouta d'une voix brusque cette fois :) Allons. Reprenons tout ça. Et depuis le début...

La discussion dura tout l'après-midi. Fred savait exactement où il voulait en arriver et il ne dévia pas de la voie qu'il s'était tracée, poussant Adam dans cette direction malgré ses résistances. Des années plus tard, Margaret se souviendrait encore de la façon dont il avait atteint son objectif, démolissant un à un les arguments d'Adam.

Il était cinq heures passées quand Fred conclut :

— Je crois que nous avons fait le tour de la question. Il est clair maintenant que vous avez absolument besoin de consulter un conseiller conjugal.

— Je ne suis pas d'accord, rétorqua Adam. Il s'agit de ma vie privée. Et je n'ai aucune envie d'en parler devant un étranger. Cette discussion a été très douloureuse pour moi. Je l'ai supportée jusqu'au bout uniquement parce que je voyais que Margaret était malheureuse.

— Il te sera plus facile de discuter avec un étranger que d'accepter, comme tu l'as fait, que je me mêle de vos affaires. Car j'ai bien conscience de m'être occupé de ce qui ne me regardait pas.

— Pas de conseiller, répéta Adam.

Craignant qu'ils ne s'engagent dans une impasse, Margaret intervint aussitôt.

— Je pense que, si nous faisons un effort, nous pouvons nous en sortir sans aide extérieure. Adam ne s'est senti... malheureux qu'à partir du moment où cette femme est revenue ici. Aujourd'hui, je pourrais d'ailleurs dire quand cela s'est produit. Mais si tu me promettais de ne plus la voir, Adam, nous pourrions reprendre notre vie telle qu'elle était auparavant...

Margaret se tut un court instant. Elle songea : Je ne suis pas orgueilleuse au point de ne pas le supplier. C'est ma vie qui est en jeu. Notre vie à tous. Quittant son fauteuil, elle se campa devant son mari et reprit :

— Je t'en prie, Adam, essayons à nouveau. Ne me quitte pas. Je t'aime. Et ce que tu as fait ne change rien à mes sentiments.

— Bon, dit Fred.

Quant à Adam, les larmes aux yeux, il répondit.

— Je vais rester. Je ne la reverrai plus. Je te le promets.

Pense à ta mère, se disait Margaret. Elle était mariée à un militaire. Quand il est resté trois ans à l'étranger, il a bien dû fréquenter d'autres femmes. Elle s'en est doutée, mais elle n'a pas fait d'histoires. Imite-la et oublie donc tout ça...

Malheureusement, Randi ne vivait ni en Europe ni en Asie, mais à vingt

kilomètres de là...

— Je lui ai jeté un simple coup d'œil, déclara un jour Louise à Margaret (celle-ci, qui avait besoin de se confier à quelqu'un, lui avait parlé de la liaison d'Adam et de Randi). Mais j'ai l'impression qu'elle est horriblement vulgaire. Maquillée et trop coquette, si tu vois ce que je veux dire. Adam doit se débarrasser d'elle. Mais je ne sais pas s'il en est capable. Malgré son air parfois hautain, j'ai toujours eu l'impression qu'il n'avait aucune confiance en lui.

Louise n'était donc pas aussi naïve qu'elle en avait l'air. Jamais Margaret n'aurait supposé que cette femme plutôt superficielle puisse formuler une remarque aussi pénétrante.

Quant à Megan, elle attendait une explication. Margaret fit tout son possible pour lui donner une version plausible. Prenant sa fille par le bras, elle lui dit un jour avec un sourire mélancolique :

— Je dois reconnaître que je me suis conduite comme une idiote. Je n'aurais pas dû me mettre martel en tête. Pour toi, ça a dû être terrible de me voir pleurer ainsi. En réalité il s'agissait d'un simple repas d'affaires, totalement innocent. C'est moi qui en ai fait toute une histoire et qui me suis ridiculisée.

Megan ne fut sans doute pas dupe. Mais elle embrassa sa mère, et ce que Margaret lut au fond de ses yeux — gratitude, pitié ou incrédulité ? impossible de le dire — lui réchauffa le cœur.

Et soudain, un matin d'avril, annoncé par des vents frais venus du sud et le chant joyeux des oiseaux, le printemps arriva, réchauffant encore plus le cœur de Margaret. Par une aussi belle journée, on pouvait sûrement prendre un nouveau départ !

De fait, la vie reprit son cours comme si rien n'était arrivé. Adam recommença à dîner avec eux. Il passait aussi son samedi à la maison. Ils firent des semis sous les châssis, repeignirent tous ensemble la clôture à l'arrière de la maison, et un soir Adam leur prépara un dîner mexicain. Quand Danny dut jouer le rôle de Lincoln dans la pièce que préparait sa classe, son père lui fit répéter le discours de Gettysburg, le bas du visage caché par une barbe et coiffé d'un chapeau haut de forme.

Margaret, qui l'observait avec attention, fut bientôt convaincue qu'il tenait sa promesse. Elle sentit aussitôt sa rancune s'envoler comme si elle venait d'ôter un vêtement trop petit, et de recouvrer l'entière liberté de ses mouvements. Après tout, Adam avait peut-être été simplement victime, comme tant d'autres hommes, du « démon de midi »...

Qu'est-ce qui l'avait empêché de sauter le pas ? Les paroles de Fred, les photos de ses enfants ou la pensée que sa mère aurait condamné ce divorce ? Margaret n'en savait rien. Et sans doute Adam l'ignorait- il lui aussi. Une ou deux fois, elle faillit lui demander comment il avait mis fin à sa liaison, mais elle préféra n'en rien faire. De son côté, sans s'appesantir sur le sujet, Adam fit référence à la « faiblesse » des hommes. Dans un couple, affirma-t-il, la

femme est souvent la plus forte. Alors, comme ça, Mme Randi serait la plus forte ? Pas plus que moi en tout cas, s'était dit Margaret avec mépris.

Adam dormait à nouveau avec elle. Un soir, il était monté la rejoindre, hésitant sur le pas de la porte. Comme elle avait été heureuse ! Mais ne voulant pas dramatiser ce qui aurait dû être parfaitement normal, elle lui avait simplement demandé en souriant s'il avait déjà mangé sa glace. Depuis des années, c'était ce qu'il faisait tous les soirs avant de se coucher.

— Pourquoi ne pas la déguster au lit ? avait-elle alors suggéré.

C'était donc devenu une nouvelle coutume qui scellait leur réconciliation : chaque soir, Margaret lui apportait une glace qu'il mangeait, assis dans leur grand lit tandis qu'elle lisait. Puis ils discutaient un peu et s'endormaient.

Mais Adam ne l'avait toujours pas touchée. Et parfois, couchée dans son lit, ou au volant de sa voiture quand elle rentrait chez elle, ou même à table alors que la famille Crâne échangeait les propos habituels, elle était soudain saisie d'inquiétude, éprouvant une tension comme celle qui précède l'orage et qui fait se dresser sur leur dos le poil des animaux.

¾ Qu'es-tu en train de me faire ? Et de te faire à toi-même ? Ça ne peut pas continuer comme ça ! s'écria Randi, d'une voix enrouée par les larmes.

Enfermé dans la cabine étouffante, Adam essaya de déplacer son poids sur son autre coude. Ces coups de fil, invariablement passés en fin de journée, l'épuisaient.

— Nous ne devons plus nous voir, Randi, dit-il patiemment. Je te l'ai déjà expliqué. Peut-être que dans un an ou deux... Mais pour l'instant, c'est impossible. J'ai promis que j'allais essayer. C'est trop compliqué, chérie. Je ne peux plus supporter ça.

— Et moi alors ? Tu crois que je supporte d'être seule tous les jours, tous les soirs ? Toujours seule...

— Tu m'as posé un ultimatum, chérie.

— Jamais je n'aurais pensé que tu ferais ce choix- là !

— J'y suis obligé. La maison. Les enfants. Tu connais ma situation. Et maintenant, nous allons raccrocher, chérie. J'occupe cette cabine depuis une demi-heure.

— Je ne peux toujours pas t'appeler au bureau ?

— Bien sûr que non. Pas pour ce genre de conversation !

— Et je peux te téléphoner chez toi ?

— Randi, je t'en prie...

— Cela fait presque trois mois que nous ne nous sommes pas vus.

— J'essaie de reprendre la vie commune, Randi. Il faut m'aider.

— Pas question ! J'ai besoin de toi et je t'aime. Est-ce que tu vas finir par m'annoncer que tu ne m'aimes plus ?

— Non, ma Randi chérie.

— Essaie de passer samedi. Rien qu'une heure...

Adam avait l'impression que sa tête allait éclater. Faisant un immense effort sur lui-même, il répondit :

— Nous sommes invités par nos cousins. Ils donnent une soirée. Pas pour nous. Mais ça tombe le même jour que notre anniversaire de mariage.

— Quel bel anniversaire ça va être ! Combien d'années de mariage ?

Adam soupira.

— Tu es incapable de me répondre.

— Dix-neuf ans.

— Pauvre malheureux ! Tu me fais pitié. Rentre chez toi et fête ça avec Margaret. J'espère que tu vas t'éclater avec elle. Parce qu'avec moi c'est fini. J'en ai marre. Et cette fois, je ne plaisante pas. Marre ! répéta Randi avant de

raccrocher brutalement.

— C'est bien agréable que, pour changer, ce soit nous qui soyons invités le jour de notre anniversaire de mariage, dit Margaret.

Elle désirait qu'Adam abonde dans son sens, bien sûr. Et c'est ce qu'il fit.

Sachant qu'ils détestaient la foule, Louise avait promis qu'il n'y aurait pas trop de monde. Néanmoins, Margaret semblait inquiète. Ces derniers mois, pour plaire à Adam, elle s'était obligée à avoir l'air en pleine forme, même quand elle aurait préféré faire la sieste ou lire un livre. Adam en était conscient, et il en était désolé pour elle.

— Est-ce que je t'ai dit que Fred avait envoyé ses ouvriers construire un belvédère dans le jardin qui se trouve derrière la maison ? reprit-elle. Louise mourait d'envie d'avoir un endroit ombragé où elle puisse s'asseoir pour lire.

Lire quoi ? se demanda Adam. Des bandes dessinées ?

— Ils ont aussi fait appel à un paysagiste, continua Margaret. Et il a réalisé des merveilles.

Voilà pourquoi ils donnent une soirée, songea Adam. Pour montrer aux gens que Gil a de l'argent.

Le nouveau belvédère se dressait au beau milieu du jardin et son treillage était couvert de roses grimpantes. De magnifiques rhododendrons blancs, trop grands pour ne pas avoir été transplantés, délimitaient la pelouse. Ici et là, un paysagiste de talent avait planté des massifs de plantes vivaces. Tout ça était de très bon goût et avait dû coûter une fortune.

Immobile au milieu des invités, Adam regardait les gens marcher, se rassembler, pousser des cris en se reconnaissant ou s'envoyer de loin des baisers. Il les connaissait pour la plupart, au moins de nom. Après l'avoir salué, ils continuaient tous leur chemin sans s'arrêter. Peut-être sentaient-ils qu'il n'avait guère envie d'engager la conversation.

Margaret était dans son élément, comme toujours dans ce genre de soirée. Tout en suivant des yeux sa silhouette habillée d'une robe en lin blanc Adam se dit soudain qu'elle vivait avec un homme qui ne faisait plus l'amour avec elle. Quel gâchis ! songea-t-il. Et comme c'est injuste pour elle. Malheureusement, il n'y pouvait rien...

— Le buffet est à l'intérieur, dit Louise. Je craignais qu'il fasse trop chaud dehors, et que la nourriture tourne. Suis-moi, Adam.

Aussi bête soit-elle, Louise était pleine de bonnes intentions. Adam le savait. Il savait aussi qu'elle le surveillait avec inquiétude. Comme Gil, comme ce fichu Fred Davis ! Ces braves protecteurs de Margaret étaient extrêmement cordiaux avec lui. Soucieux de lui démontrer que tout avait été pardonné...

Adam suivit Louise à l'intérieur de la maison. C'est là que Margaret le trouva, une assiette pleine dans la main.

— Je te cherchais, dit-elle. Est-ce que tu te souviens de ces gens dont je t'ai parlé, et qui élèvent des chiens bergers Old English ? Ils sont là, et ils

viennent de me dire qu'ils ont des chiots. J'ai pensé que nous pourrions passer les voir un soir de cette semaine avec Danny.

À la seule pensée d'acheter un autre chien — encore une nouvelle obligation —, il ressentit une soudaine lassitude. Comme il semblait hésiter, Margaret insista.

— Nous l'avons promis à Danny.

— Oui, bien sûr.

— Je vais donc prendre rendez-vous...

Elle était déjà repartie, et il se retrouva tout seul, à écouter d'une oreille distraite des bribes de conversation.

— ... deux à l'université. Ça me coûte une fortune. Mais comme il s'agit d'Harvard, ça vaut le coup.

— Ravissante, cette gravure provençale. Louise et Gil ont fait appel à une décoratrice new-yorkaise, une cousine de leurs cousins.

Adam n'avait pas parlé à Nina depuis quelque temps, et elle n'était pas au courant de leur « problème ». Même si ça valait mieux, Adam aurait bien aimé qu'elle soit là. Pour Margaret. Au cas où il s'en irait... Il se demandait comment Nina réagirait s'il divorçait. Après tout, elle était de l'autre côté de la barrière, puisqu'elle aimait un homme marié...

Quand il eut fini de manger, il dut se frayer un chemin parmi les invités qui bloquaient la porte. Dehors les conversations continuaient de plus belle.

— ... il y en a pour un million, sans compter les actions.

— ... Il va y avoir un sacré chambardement à Advanced Data.

Tout ce que disaient ces gens le perturbait ! Ils étaient tous pressés, occupés et même obnubilés. Alors que chez Randi il aurait pu se coucher nu au soleil en se fichant de tout. Et dans la chambre de Randi...

Soudain, il reconnut la voix de Fred.

— Tout va bien à la maison ? demandait-il.

S'interposant entre Fred et lui, une grosse femme l'empêcha d'entendre la réponse de Margaret. Comme il aurait aimé le boxer ! Pour qui se prenait-il ? Pour un policier chargé de surveiller un repris de justice en liberté conditionnelle ?

— Oh, dit Margaret en apercevant Adam — la grosse femme s'était éclipsée —, Fred était en train de me parler de ses prochaines vacances. Il compte aller en Grèce à l'automne.

— Vous aussi, vous devriez partir, conseilla Fred. Il n'y a pas de meilleur remède que les voyages. Un remède qui a bon goût, en plus. Je suis certain que vous trouveriez quelqu'un pour garder vos enfants.

Comme il questionnait Adam du regard, celui-ci répondit du bout des lèvres :

— Nous verrons.

Oui, pour qui se prenait-il, cet idiot ? Un thérapeute, un conseiller matrimonial, ou le gardien du Temple en personne ?

Soudain, Adam en eut assez qu'on lui dise ce qu'il devait faire, qu'on lui

fasse la leçon, qu'on lui donne des conseils et qu'on le surveille. Il se sentait *piégé*. Cerné par tous ces gens auxquels il n'appartenait pas. Et mentalement, il les envoya tous balader.

Le lendemain matin, il annonça à Margaret :

— J'ai des courses à faire. Ne m'attendez pas pour dîner.

Il rentra à la nuit tombée. Après avoir garé sa voiture dans le garage, il fit le tour de la maison pour rentrer par la cuisine. Margaret l'attendait près de la porte et il comprit à son expression qu'elle savait où il avait passé la soirée. Pendant un bref instant, il la détesta en se disant qu'elle se comportait comme un gardien de prison attendant de pied ferme un détenu qui s'était évadé.

— Alors ? demanda-t-elle.

Cette fois, elle jouait le rôle du professeur réprimandant un élève.

— Alors quoi ? Tu sais d'où je viens.

— Je savais déjà où tu allais quand tu es parti ce matin !

— J'ai promis d'essayer et j'ai fait tout mon possible pendant trois mois.

Mais ça ne sert à rien, Mar-garet.

— Dix-neuf ans.

— Je n'y peux rien.

— Tu es un beau salopard !

— Je ne veux pas me disputer avec toi. Conduisons-nous correctement.

— Et elle, tu crois qu'elle est correcte ? J'ai plus de respect pour les prostituées. Elles au moins, elles n'éloignent pas les hommes de leur famille. Il ne s'agit que d'une transaction financière. Elles ont quelque chose à vendre, et elles le proposent à un certain prix. Au moins, c'est honnête, conclut-elle en riant nerveusement.

— Fais attention. Les gens pourraient t'entendre.

— Quelle importance ? De toute façon, ils ne vont pas tarder à être au courant. Adam Crâne, le citoyen modèle, le gentleman intellectuel, qui fiche le camp avec une salope.

— Pense aux enfants, Margaret. Tu es en train de leur faire du mal.

— Pour ce que tu en as à faire, de tes enfants !

— Tu sais bien que ce n'est pas vrai, dit-il en ouvrant la porte. Je ne veux pas me battre avec toi. Je rentre.

Margaret resta un long moment assise sur les marches, tremblante et les yeux secs. En voyant la lumière s'allumer dans leur chambre à l'étage, elle se dit qu'il comptait passer la nuit à la maison. Elle avait du mal à croire que les horribles paroles qu'ils venaient d'échanger étaient les dernières. Elle avait fait de tels efforts, l'avenir semblait si prometteur ! Adam lui avait donné sa parole... Et il ne voulait pas faire de peine aux enfants... Peut-être aurait-il changé d'idée demain matin. Les gens sont toujours plus raisonnables, le matin.

Mais, quand elle descendit à huit heures, il était déjà dans l'entrée au milieu de valises, de sacs et de paquets. Il avait dû passer la nuit à emballer ses affaires. Incapable de dire quoi que ce soit, elle se contenta de le regarder.

— Je m'en vais, annonça-t-il.

Margaret se mit à pleurer, essuyant ses yeux du dos de la main.

— Arrête, Margaret. Ça ne sert à rien.

— Comment est-ce que tu peux faire ça ? Comment ? Je t'en prie, Adam, ne nous quitte pas, le supplia-t-elle.

Au lieu de répondre, il saisit deux paquets et se dirigea vers la porte de derrière, près de laquelle il avait garé sa voiture.

— J'ai l'impression que tu as perdu la tête, murmura-t-elle quand il revint.

— C'est bien possible, répondit-il en s'éloignant de nouveau, avec une valise cette fois.

Les uns derrière les autres, les trois enfants descendirent l'escalier et regardèrent leur mère. Plus tard, Megan lui expliquerait qu'elle leur avait dit, à cet instant précis mais sans en garder aucun souvenir : « *N'ayez pas peur. Je suis là et jamais je ne vous abandonnerai.* »

— Moi non plus, je ne vous laisse pas tomber, ajouta Adam. Il y a quelqu'un d'autre dans ma vie. Mais cela n'a rien à voir avec vous. Je reste votre père, et vous pouvez compter sur moi.

Personne ne répondit. Quand toutes ses affaires se retrouvèrent dans la voiture, il s'installa à l'intérieur.

Debout sous le porche, ils le regardèrent s'engager dans la rue, puis disparaître au coin. Quel triste tableau nous formons, se dit Margaret. Deux filles et un garçon en état de choc, une femme en pleurs, et un chien hirsute.

Au même instant, sur la côte Est, il était dix heures du matin, il faisait chaud et il pleuvait. Postée près des portes d'embarquement, Nina cherchait Keith des yeux parmi les hommes d'affaires vêtus d'imperméables humides. Prise d'une impulsion soudaine, elle avait décidé de passer le voir en coup de vent à l'aéroport avant qu'il s'envole pour Phoenix et, à l'idée de lui faire la surprise, elle était excitée comme une gamine.

« Je ne suis pas venue les mains vides, lui dirait-elle. Voilà le livre dont tu m'as parlé hier et un repas tout préparé. Comme ça tu n'auras pas à choisir entre la nourriture de l'avion et rien du tout ! Nous ne nous sommes pratiquement pas vus depuis la Floride. Et je m'inquiète pour toi, Keith. Tu n'as pas une seconde à toi. »

Tout en continuant à scruter la foule des voyageurs, Nina songeait à quel point New York lui paraissait triste, chaque fois que Keith s'absentait. C'était quand même un réconfort de savoir qu'il travaillait à dix minutes en taxi de chez elle. Mais quand elle se réveillait toute seule dans le silence de l'aube, elle avait l'impression d'être séparée de lui par des distances faramineuses — et des années-lumière.

Combien de temps encore allait-elle devoir attendre ? Oh ! Si quelqu'un pouvait frotter la lampe d'Aladin et éliminer cette femme butée, incapable de satisfaire son mari !

Soudain, reconnaissant son beau visage et sa manière de marcher à grands pas, elle se dirigea gaiement vers lui et cria son nom.

Elle fut accueillie par un regard mi-étonné, mi-horrifié. Une femme l'accompagnait. Des cheveux cuivrés, un visage rose nacré, et sous l'imperméable un ventre énorme : tout ça lui apparut dans un éclair. Elle enregistra aussi l'expression suppliante de Keith, qui signifiait : Pour l'amour de Dieu, tais-toi !

— J'ai apporté ces papiers du bureau, dit-elle. Vous avez oublié de les emporter.

— Merci, répondit-il en prenant le paquet qu'elle lui tendait. C'est très aimable à vous.

Il espérait qu'elle ferait aussitôt demi-tour et s'en irait. Mais elle tenait à peine sur ses jambes. De plus dans le silence qui suivit, la femme de Keith — car il était évident maintenant qu'elle était sa femme dans tous les sens du terme — se tourna vers lui. Attendant qu'il les présente...

— Mon épouse, déclara-t-il. Mlle... Jordan.

Nina eut droit à un sourire poli, du style : *Ravit de faire votre connaissance*. La lèvre supérieure avait la forme d'un cœur et, sous les longs

cils, les yeux bleus ou verts étaient pleins de douceur.

Après les avoir salués de la tête, Nina tourna les talons. Elle n'avait aucune envie de s'attarder mais les quelques phrases qu'elle entendit alors qu'elle s'éloignait, marchant comme dans un brouillard, suffirent amplement pour qu'elle comprenne toute l'histoire.

— Ne t'inquiète pas, *Keedy*. J'irai chercher ta mère à l'hôpital demain et je la ramènerai chez elle. Je ne dois pas accoucher avant une semaine. Tu seras donc rentré à la maison bien avant la date prévue. Prends bien soin de toi, chéri. Et n'oublie pas tes pastilles contre la toux !

Chéri. Keedy. Son épouse l'appelait par un gentil surnom qui trahissait leur degré d'intimité. Et elle était enceinte jusqu'aux yeux... Nina attendit d'être derrière le présentoir à journaux pour se retourner. Keith avait passé son bras sous celui de sa femme et il l'embrassait avant de la quitter.

Elle se mit à courir en direction de la sortie comme le soir où, à Prague, elle avait fui leur chambre d'hôtel. Dès qu'elle se retrouva dehors, elle héla un taxi et s'effondra à l'arrière, en appuyant sa tête contre le dossier.

— Tout va bien, madame ? demanda le chauffeur.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai simplement la migraine.

Terminé ! D'un bout à l'autre, cette liaison n'avait été qu'une escroquerie et Nina venait d'assister au dernier acte. Il fallait qu'elle reprenne ses esprits. Elle ne pouvait pas se permettre de tomber dans les pommes. Une cliente l'attendait dans la boutique. Une femme solide, d'une soixantaine d'années, avec des cheveux blancs. Charmante. Il lui était impossible de se rappeler son nom. Mais elle devait lui montrer des échantillons de papier peint.

Grand Dieu ! Où étaient donc les échantillons ? Elle les avait apportés chez elle la veille au soir et les avait remportés ce matin en partant pour l'aéroport. Mon Dieu ! Elle les avait donnés à Keith. Et le paquet qu'elle avait préparé pour lui se trouvait sur le siège à côté d'elle. Elle aurait aimé crier, pleurer, être seule et se laisser aller. Mais elle ne pouvait pas se le permettre.

— On dirait que tu viens de perdre ton meilleur ami, dit Emie quand elle pénétra dans la boutique.

— Je crois que je couve quelque chose. Je ne me sens pas bien.

— Ne me refile pas tes microbes. Tu sais qu'au moindre rhume je suis sur les genoux. Tu ferais peut-être mieux de rentrer chez toi.

— Impossible. Mme Machin-truc-chouette ne va pas tarder à arriver. Et j'ai perdu ses échantillons. Alors que j'ai passé l'après-midi d'hier à essayer de lui trouver du papier peint !

Willie lança gentiment :

— Tu n'as vraiment pas l'air dans ton assiette. File chez toi et bourre-toi d'aspirine. Je m'occuperai de ta cliente.

Dehors, la pluie avait cessé mais le ciel était gris et l'atmosphère étouffante comme si le monde était en train de mourir. Laissons-le mourir, se dit Nina couchée à plat ventre dans son lit. Elle pleurerait à chaudes larmes en tremblant de tout son corps. Ses dents s'entrechoquaient, et elle était secouée par des

sanglots convulsifs. Même maintenant qu'elle était chez elle, elle n'osait pas crier de peur que ses voisins n'appellent la police ou une ambulance. Malgré tout, quand, levant soudain les yeux, elle aperçut sur la table de nuit le cadre ancien en bronze qui contenait la photo de Keith, elle se leva d'un bond et la jeta sur le sol où le verre se brisa en mille morceaux

Au bout d'un long moment, elle réussit à mettre un peu d'ordre dans ses pensées. Elle aurait dû s'en douter ! Elle avait toutes les pièces du puzzle en main mais n'avait pas su les emboîter. Cet homme qui avait pour mère une femme méticuleuse et était lui-même un fana de l'ordre, cet homme cultivé — qui connaissait l'histoire de Prague et de ses musées —, ce gentleman aux manières policées, aurait bien été le dernier à se marier sur un coup de tête. Et le dernier aussi, à divorcer. Fallait-il être idiot pour ne pas s'être rendu compte qu'un tel individu n'abandonnerait jamais sa ravissante femme, sa belle maison et ses adorables enfants...

Et toi, idiot, s'apostropha Nina, tu as cru qu'il renoncerait à cette vie agréable, dont il est sans doute très fier, pour vivre avec toi ? Tu étais le jouet, le cocktail au champagne, la cerise sur le gâteau...

Il m'a menti sans vergogne, se dit-elle, folle de rage. Il m'a promis la lune. Il m'a prise pour une imbécile. En plus, il en avait marre de moi. Oui. Là encore, c'était clair. Mais je me suis voilé la face J'espère qu'il va mourir en allant à Phoenix. Puisse t-il mourir !

Le lendemain, en fin de journée, on sonna à sa porte. Comme elle avait mal à la tête, les yeux tout gonflés et qu'elle était toujours en peignoir, elle ne répondit pas.

— Nous savons que tu es là, cria Willie. Je suis avec Emie. Ouvre-nous.

— Je suis malade. Quand j'ai téléphoné ce matin à la boutique, j'ai dit que je ne pouvais pas venir travailler.

— Tu n'es pas plus malade que moi, reprit Willie. Quelque chose est arrivé. Il y a des larmes dans ta voix.

Comme elle n'ouvrait toujours pas, Emie ajouta :

— Si tu ne nous laisses pas entrer, nous allons rester sur le palier. Et faire un scandale...

Nina leur ouvrit et, bien obligée, leur raconta toute l'histoire. Quand elle eut terminé, Emie soupira :

— Ne le prends pas mal, Nina. Mais c'était prévisible.

— Pourquoi ?

— On lui dit, Emie ?

— Bien sûr.

— Nous l'avons vu il y a quelques mois de ça, dans une brocante. Il était avec sa femme et examinait des meubles anglais dans le stand à côté du nôtre. Il a fait semblant de ne pas nous reconnaître. Après son départ, le marchand nous a expliqué qu'ils voulaient ajouter une aile à leur maison, pour agrandir la bibliothèque et y placer des ordinateurs. En d'autres termes, il s'organisait pour l'avenir.

— Pourquoi m'avoir caché ça ? demanda Nina en s'essuyant les yeux car elle s'était remise à pleurer.

— Personne n'aime annoncer de mauvaises nouvelles, voilà pourquoi. De toute façon, tu ne nous aurais pas cru, et tu ne nous aurais peut-être même pas écoutés...

— Tu as raison, Emie.

Ils s'assirent tous les trois et restèrent un court instant silencieux. Puis Nina demanda, en hochant la tête comme si elle avait encore du mal à croire qu'on puisse être aussi perfide :

— Pourquoi m'a-t-il menée en bateau ?

— Tu es une femme très attirante, Nina. Et tu sors tellement de l'ordinaire !

— Bien sûr ! s'écria-t-elle, amère. C'est ce qu'il n'arrêtait pas de me dire. Que j'étais différente !

— Mais c'est vrai, intervint Willie. Tu possède une spontanéité et un charme suranné très rares de nos jours. Et avec ça, tu es néanmoins une femme moderne et indépendante. Pour tout dire : l'oiseau rare.

— En fait, je n'étais qu'une *chose*, qu'il a utilisé tant que ça l'arrangeait.

Comme tous les gens qui laissent vagabonder leur esprit, elle regarda ses ongles. Se souvenant, pêle-mêle, d'un mot affectueux, d'une balade dans la neige d'une nuit particulièrement passionnée. On accumule tant de souvenirs, en trois ans !

— J'ai l'impression qu'il va me falloir retrouver ma spontanéité, dit-elle. Et aussi retomber sur mes pattes.

Les deux hommes la regardaient d'un air si bienveillant qu'elle avoua, sans en être autrement humiliée :

— Depuis un certain temps, je me disais qu'il en avait peut-être assez de moi. Mais après je chassai cette idée. (Elle se tut un court instant, puis demanda en se levant d'un bond :) S'il voulait vraiment mettre fin à notre liaison, pourquoi m'a-t-il offert ce bracelet ? Je vais vous le montrer.

— Un bijou vraiment ravissant, reconnut Emie, qui vaut entre vingt-cinq et trente mille dollars, à moi humble avis.

— Vingt-sept mille. Mais je vais le lui rendre.

— Tu es folle ou quoi ? s'écria Willie.

— Je ne voulais pas l'accepter. Et puis il a tellement insisté... C'est d'ailleurs pour ça que j'ai cru qu'il m'aimait toujours.

Emie hocha la tête.

— Je reconnais bien là ton côté naïf. Je ne voudrais pas te faire de peine mais...

— Continue.

— C'était son cadeau d'adieux. Une manière de te faire avaler la pilule. Comme ça, il était sûr que tu ne ferais pas de scandale. Mais il aurait pu se montrer un peu plus généreux. T'offrir une paire de boucles d'oreilles assorties ou, encore mieux, un collier.

Un monde dont j'ignorais tout, se dit Nina. Faux d'un bout à l'autre. Margaret avait raison de me mettre en garde.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Il y a quelqu'un d'autre qui attend de prendre ma place ?

— C'est possible. Possible aussi qu'il en ait assez de draguer, et qu'il ait décidé de devenir un mari aimant et un bon père de famille. Ce sont aussi des choses qui arrivent...

— Je ne sais plus où j'en suis, avoua Nina. Et pour l'instant, je suis incapable de faire autre chose que pleurer.

— Tu vas encore verser pas mal de larmes, l'assura Willie. Puis tu reprendras le dessus.

Nina laissa échapper un petit rire ironique.

— Comment peux-tu savoir tout ça, Willie ?

— Simplement en regardant ce qui se passe autour de moi. Mais dis-moi, depuis combien de temps n'as-tu pas pris un véritable repas ?

— Je n'en sais rien. Sans doute depuis mon petit déjeuner, hier matin.

— Il faut que tu manges. Tu vas te doucher et t'habiller pendant qu'Emie et moi allons acheter de quoi dîner.

— Je n'ai pas faim.

— Mais si. Va te faire une beauté. Tu as vraiment une sale tête.

Comme ils étaient gentils tous les deux, quand ils lui témoignaient leur affection d'une manière aussi « virile » ! Même si Nina n'en avait aucune envie, elle ne put que leur obéir. Une heure plus tard, quand ils eurent fini de manger, Willie lui donna un dernier conseil.

— Tu as besoin de te reposer dans un endroit calme, lui dit-il. Va voir ta famille. Ça fait un an que tu n'es pas allée à Elmsford. Je sais pourquoi. Mais aujourd'hui, M. Keith a disparu de ta vie. Alors, ravale ton orgueil et retourne chez toi. Ne leur téléphone pas. Ce sont des choses dont on ne peut pas parler au bout du fil. Contente-toi de débarquer, et de leur faire la surprise.

Dès que Nina fut descendue de la navette de l'aéroport, elle loua une voiture et prit la direction d'Elmsford. Quand elle aperçut la rivière, le pont, le lycée, cette ville de province grouillante d'activité où elle se sentait enfin chez elle, sa gorge se serra. Encore dix minutes, et elle serait dans sa vieille maison, libérée de l'atmosphère de mensonges dans laquelle elle avait vécu toutes ces années. Sa famille l'attendait : des gens simples, solides et sécurisants.

J'espère que je ne vais pas pleurer, se dit-elle en se moquant d'elle-même. Mais si c'est le cas, tant pis.

Lorsqu'elle s'engagea dans l'allée, elle fut un peu surprise d'apercevoir, garées devant la maison, la camionnette poussiéreuse de Fred Davis et la BMW de Louise. Que faisaient-ils là un jour de semaine ? Mais à part ça, rien ne semblait avoir changé. Rufus, étendu à l'ombre, se leva pour l'accueillir comme si elle était partie la veille. Après lui avoir caressé la tête, elle grimpa

les marches et sonna à la porte. Ce fut Louise qui lui ouvrit.

— Ça alors ! s'écria-t-elle en voyant la valise de Nina. Je ne savais pas qu'on t'avait prévenue.

— Que se passe-t-il ? demanda Nina soudain inquiète. Quelqu'un a eu un accident ?

— Non mais c'est tout comme. Adam est parti.

— Parti ?

— Oui. Il s'est trouvé une autre femme et a quitté la maison lundi matin. Rentre. Margaret est là.

À l'exception de Margaret, que Louise avait envoyée se reposer à l'étage, ils se tenaient tous dans le petit salon de devant — comme c'était étrange qu'un terme aussi vieillot vous revienne naturellement. Ils étaient assis, l'air compassé, ressemblant à ces gens qui attendent dans un hôpital que le chirurgien sorte de la salle d'opération et donne des nouvelles. Nina avait l'impression qu'ils n'avaient pas bougé de leur siège depuis lundi, échangeant des propos décousus entrecoupés de longs silences.

— J'ai toujours pensé qu'ils n'allaient pas ensemble, dit Gil. C'était un excentrique. Combien de fois l'ai-je répété à Louise ? Il ne se prenait pas pour n'importe qui ! Toujours ce petit sourire sarcastique aux lèvres, sous prétexte qu'il était diplômé de l'enseignement supérieur, alors que les autres ne l'étaient pas.

Pour Nina, la scène avait un côté surréaliste. Elle n'arrivait pas à croire qu'ils étaient en train de parler d'Adam. Elle avait espéré tomber dans les bras de Margaret, lui raconter à toute vitesse ce qui venait de lui arriver et, après lui avoir fait des excuses, être consolée. Bien sûr, cela s'était passé ainsi durant les premières minutes de son séjour. Mais ensuite, on lui avait raconté l'autre histoire, et elle en avait éprouvé un choc. Et maintenant, elle restait là, silencieuse, sa valise toujours posée à ses pieds.

— Il n'a jamais aimé personne, affirma Louise en bombant le torse d'un air indigné. Ça crevait les yeux. Nous savions qu'il ne nous aimait pas. Il avait beau se montrer poli, il ne nous parlait presque pas. Il devait penser que ça ne valait pas la peine de perdre son temps avec nous.

— Il n'a jamais été très bavard, intervint Nina.

— Il était fermé comme une huître, tu veux dire !

Ils parlaient d'Adam au passé et, dans ce qu'ils disaient, Nina avait du mal à reconnaître l'homme qui l'avait élevée. Et pourtant, ils devaient être dans le vrai, puisque Adam avait laissé tomber Margaret, et lui, il avait quitté la maison. Nina frissonna. On étouffait, pourtant, dans cette pièce...

— Fred, est-ce que tu avais dit à Margaret que tu avais vu Adam avec cette femme ? demanda Gil.

— Non. Peut-être ai-je fait une erreur. Je n'en sais rien. De toute façon, personne n'aime annoncer de mauvaises nouvelles.

Reconnaissant cette phrase, entendue voilà quelques jours à peine, Nina eut soudain très chaud. Craignant de croiser le regard de ceux qui se trouvaient dans cette pièce avec elle, elle baissa les yeux vers ses chaussures.

— Margaret et leurs trois enfants ! s'écria Louise comme si elle avait encore du mal à saisir l'énormité de la faute commise par Adam. Quand je pense à toutes ces années pendant lesquelles elle a soigné sa mère, qui était atteinte de la maladie d'Alzheimer ! La plupart des belles-filles l'auraient placée dans une clinique spécialisée.

Gil expliqua, s'adressant à Nina :

— Cela faisait vraiment pitié de l'entendre. Elle n'arrêtait pas de demander si elle n'aurait pas dû s'y prendre autrement, et de parler des erreurs qu'elle avait commises.

— Je lui ai dit et répété qu'elle n'avait rien à se reprocher, rappela Louise. Que c'était sa faute à lui

— et celle de cette femme.

— Nous devons aider Margaret à reprendre ses esprits, dit Fred. Ce dont elle a besoin avant tout, c'est d'un bon avocat.

— Un avocat ? répéta Margaret, qui les rejoignait dans le salon. Je suppose qu'il va bien falloir que j'en voie un. Pourtant, Maman disait toujours : « Fuis les avocats comme la peste. »

— Tant que c'est possible, répondit Fred.

Margaret soupira, un long soupir de lassitude qui affecta Nina. Comme elle avait changé en un an ! Elle semblait avoir vieilli d'un coup, et elle avait maigri. Ses cheveux étaient toujours brillants et pleins de vigueur, mais elle avait les yeux cernés, et une moue triste.

— Tu peux me conseiller quelqu'un ? demanda-t-elle à Fred.

— Je pense que oui. J'ai passé la matinée à me renseigner et j'ai fini par dénicher un certain Stephen Larkin. Son oncle, Bart Larkin, était un des meilleurs avocats spécialisés dans les divorces de l'État. Il est mort l'an dernier mais Stephen a repris son cabinet. Le plus drôle c'est qu'il fait partie de mes locataires de Shady Hills. J'ai reconnu son nom quand on m'a parlé de lui. Tu veux le consulter ?

— J'imagine que je ne peux pas faire autrement.

— Il faudra aussi s'occuper des enfants. Julie m'a vraiment peiné hier. Elle semble avoir bien du mal à encaisser le choc.

— Je sais. Elle est... elle était très attachée à son père. Je vais sans doute l'envoyer voir un psychologue. Puisque nous parlons des enfants, continua Margaret, ils ne vont pas tarder à rentrer. Ma voisine les a emmenés quelque part pour l'après-midi, mais il faut que je leur prépare à dîner.

— Je vais m'en occuper, proposa aussitôt Nina. Assieds-toi.

— Ridicule, intervint Louise. Gil et moi, nous allons acheter des pizzas. Ils ont été bien nourris toute leur vie. Pour une fois, ils feront un repas un peu déséquilibré. Et ils n'en mourront pas !

— Vous avez tous été si gentils pour moi, dit Margaret.

— La famille et les amis sont faits pour ça, rappela Fred.

Pendant le dîner, la conversation fut plutôt décousue. Tout le monde parlait à voix basse. Néanmoins, Nina sentit que les trois enfants étaient très heureux

de la voir. Elle était venue à Elmsford pour se faire consoler mais c'était elle qui, finalement, leur remontait le moral. Il y avait dans cette maison quatre personnes qui en avaient bien besoin.

Quand ils eurent fini leur repas, la maison redevint très vite silencieuse. Margaret, désireuse de ne rien changer à leurs habitudes, avait demandé à Julie de se mettre au piano, mais elle avait refusé et ils s'étaient tous dispersés dans leurs chambres. Apportant des draps à Nina, elle en profita pour la serrer dans ses bras.

— Je suis tellement contente que tu sois là. Tu m'as terriblement manqué.

— Quand je pense que je suis venue chercher un peu de réconfort ici et que finalement...

— ... c'est moi qui ai besoin de toi.

Nina se mit à rire, bien qu'il n'y eût rien de drôle et pleurant dans le même temps elle s'écria :

— Nous formons une belle équipe toutes les deux Et tout ça à cause d'un homme.

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

— Crois-tu que nous allons nous en sortir ?

— Nous n'avons pas d'autre choix, Nina.

Une réponse bien courageuse quand on a perdu confiance en soi, pensa Nina. Mais chaque chose en son temps...

— Je suis exténuée, dit-elle. Et tu dois l'être aussi. Couchons-nous, et demain nous parlerons.

Nina avait l'impression que la maison elle-même était lasse. Après avoir fait son lit, elle s'était assise près de la fenêtre et regardait dehors. Dans le jardin éclairé par la lune, il était facile de distinguer les arbres les uns des autres. Apercevant soudain le sorbier d'Amérique, Nina se souvint que Margaret l'avait aidée à le planter le jour de ses sept ans.

— Pour l'instant, ce n'est qu'un arbrisseau, lui avait-elle dit. Mais un jour, il sera aussi haut que la maison. C'est toi qui es chargée de l'arroser. Prends bien soin de lui.

Cette scène lui rappela celle qu'elle avait surprise à Westchester, quand la femme de Keith aidait elle aussi ses enfants à planter un arbre. Elle espérait rester dans cette maison et le voir pousser. Maintenant que Nina avait cessé de la haïr, elle sentait à quel point cette femme au visage sensible et au ventre énorme était vulnérable. Elle l'imaginait épouvantée, vieillissant d'un coup comme Margaret. Elle aussi avait fait des plans pour l'avenir — un avenir que Nina avait tenté de lui dérober.

Cette fois, quand elle pleura — et elle pleura longtemps —, ce fut pour verser des larmes de honte.

De l'autre côté du couloir, Megan, allongée dans son lit et les yeux fixés sur le plafond éclairé par la lune, était en train de murmurer :

— Je le savais déjà, le soir où tu t'es disputé avec Maman, et où elle t'a accusé d'avoir quelqu'un d'autre. Quand tu lui as dit qu'elle se trompait, elle

t'a cru mais pas moi. Puis je t'ai vu dans ce restaurant. Et j'ai tout de suite détesté cette femme. Elle l'a compris d'ailleurs. Nous nous sommes regardées dans les yeux et elle a vu que j'avais envie de la tuer. Comment as-tu pu faire une chose pareille à Maman ? Quand je pense à quel point tous ses élèves l'aiment ! Et avec quel respect en parlent les parents de mes amies ! Et maintenant, elle pleure à cause de toi. Les hommes ne valent rien. Les garçons vous disent que vous êtes jolie, qu'ils vous aiment, mais ils veulent seulement vous toucher. Et la semaine d'après, ils ont quelqu'un d'autre. On ne peut pas leur faire confiance.

Le cœur de Megan s'affola dans sa poitrine. Elle se releva et s'assit sur le bord de son lit, tout en continuant à murmurer :

— Je t'aimais tant. Tu étais le père le plus formidable du monde. Comment as-tu pu sortir de la maison comme tu l'as fait ce matin-là et partir dans ta voiture ? Jamais plus je ne ferai confiance à quelqu'un. Non, tu n'es plus mon père. Dire que je t'aimais tant ! Mais je ne veux plus te voir. Je suppose que tu vis avec cette bonne femme idiote. Mais si tu t'imagines que je vais aller te rendre visite et être agréable avec elle, tu te fais des illusions. Tu peux toujours courir. Jamais je n'irai.

Julie retourna son oreiller mouillé par les larmes, et reposa sa tête sur le côté sec. Les gens disaient que c'était idiot de croire que le cœur pouvait se briser. Mais depuis que son père était parti, elle avait l'impression que son propre cœur était usé. Posant sa main sous sa poitrine naissante, du côté gauche, elle eut l'impression qu'il battait trop fort, comme un moteur qui ne va pas tarder à s'arrêter. Elle s'en fichait. Que son cœur cesse de battre ! Comme ça, Papa se rendrait compte de ce qu'il avait fait, et il le regretterait.

Il avait l'air tellement en colère, le matin où il était parti ! Il ne les avait même pas regardés, avant de monter dans sa voiture. Maman devait avoir fait quelque chose d'horrible pour qu'il soit aussi furieux.

Mais Maman avait pleuré, elle aussi. Donc, même si elle avait fait quelque chose de mal, elle s'en voulait. Pourquoi était-il parti vivre avec quelqu'un d'autre ? Megan avait vu cette femme et elle avait dit qu'elle était moche. Je n'y comprends rien, conclut Julie. Je demanderai à Papa quand je le verrai. Je lui demanderai aussi de rentrer. Je veux qu'il revienne à la maison.

Comme s'il avait deviné que Danny avait besoin de lui, Rufus, au lieu de dormir dans le couloir à son habitude, était venu se coucher à côté de son lit. Si bien que le garçon n'avait qu'à laisser pendre sa main pour lui toucher la tête.

Il essayait de mettre un peu d'ordre dans ses idées, car il avait du mal à s'y retrouver. Pour l'instant, ses pensées l'entraînaient sur un terrain gênant. Il imaginait son père en compagnie d'une jeune femme mince, blonde bien entendu, avec de longs cheveux qui lui arrivaient aux épaules et de petits seins qui pointaient... Il y pensait déjà alors qu'il mangeait sa pizza en regardant sa mère à la dérobee.

Margaret n'était pourtant pas si vieille que ça. À table, il avait observé ses

main, l'alliance qu'elle portait toujours, ses ongles roses et propres. Tout en elle était net, ses doigts, ses bras, ses joues pâles, le col de son chemisier blanc. Mais elle semblait si triste, et tellement désespérée...

Danny avait bien du mal à retenir ses larmes. Était-ce à cause de lui que Papa avait quitté cette femme et cette belle maison ? Est-ce que c'est ma faute ? se demanda-t-il soudain. Puis il se souvint d'un article qu'il avait lu chez le dentiste. Les enfants de divorcés croient toujours qu'ils sont en partie responsables de la séparation de leurs parents. À ce moment-là, alors qu'il parcourait rapidement les paragraphes suivants, ces enfants ne lui évoquaient rien, si ce n'est des chiffres. Et maintenant, il faisait partie d'eux...

Peut-être ferait-il mieux de descendre à la cuisine pour manger des Cookies au chocolat ou quelque chose d'autre ? Oui. Peut-être que je me sentirais mieux, se dit-il. Mais il savait bien qu'il n'en serait rien.

Margaret avait baissé le store car le clair de lune l'empêchait de réfléchir. À présent, il fallait absolument qu'elle ait les idées claires. Et, aussi, qu'elle cesse de se lamenter et de se poser des questions qui n'avançaient à rien.

Cette nuit-là à New York, après qu'ils avaient rencontré cette femme — est-ce que les quelques minutes qu'ils avaient passées avec elle avaient suffi pour qu'elle ensorcelle Adam ? — , cette nuit-là donc, dans leur chambre d'hôtel, Adam l'avait embrassée et avait porté un toast à leur amour. Mais est-ce qu'il mentait ? Est-ce qu'elle lui était déjà indifférente ?

Encore des questions stériles ! se dit-elle. Réfléchis plutôt à ce que tu dois faire.

Avant tout, il faut protéger tes enfants. Et ne jamais critiquer leur père devant eux. Il faut aussi que tu retrouves ton calme. Ils t'ont trop vue pleurer, ces derniers temps. Essaie de comprendre que chacun d'eux va réagir à sa manière. Un garçon de douze ans n'a pas le même comportement qu'une adolescente. Assure-toi qu'ils continuent à voir leurs amis, et reste en contact avec leurs professeurs. Prends rendez-vous avec l'avocat que Fred t'a conseillé. Et si tu as besoin de t'appuyer sur quelqu'un, tourne-toi vers lui. Il n'attend que ça.

Quand elle eut terminé mentalement cette liste, elle se retourna dans son lit et tenta de trouver le sommeil. Mais avant qu'elle s'endorme, des questions sans réponse continuèrent à flotter dans son esprit : Qu'est-ce qu'Adam pensait de tout ça, ce soir ? Où s'en sont allées nos dix-neuf années de mariage ?

— De nos jours, l'adultère ne signifie plus rien, affirma Stephen Larkin. Vous attendez une sanction légale, mais il n'y en a plus.

C'était un homme jeune, à peu près de l'âge de Margaret, brun alors qu'Adam était blond mais qui avait, comme lui, une ossature fine, un visage grave et un côté ascétique. Elle se rendait compte qu'elle s'était mise à comparer tous les hommes qu'elle rencontrait à Adam — mais, pour l'instant, c'était plus fort qu'elle.

— Si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit, ce qui compte c'est qui entame une procédure contre qui et sur quel terrain, quel sera le montant de la pension alimentaire, comment nous allons partager ce que nous possédons... Tout ce désespoir, cette douleur, ce chagrin se réduisent au fond à des paperasses.

— C'est à craindre en effet.

Margaret regarda autour d'elle. Dans l'encadrement de la fenêtre, il y avait un érable aux feuilles flétries par la chaleur. Sur les murs, une suite monotone de livres de loi reliés de cuir marron. Quelle aridité désespérante !

Alors que jusque-là elle était restée très calme, elle explosa soudain et cria, à l'adresse de cet étranger assis de l'autre côté du bureau :

— Comment une chose pareille a-t-elle pu m'arriver ? A ma place, aucune autre femme ne se serait doutée que c'était tout ce que la vie lui réservait !

— Nous vivons en 1993 aux États-Unis, lui rappela-t-il calmement. Qui peut encore se croire à l'abri d'un divorce ?

— En 1918, il y a eu une épidémie de grippe dans le monde entier mais, dans l'entourage de ma grand- mère, personne n'en est mort. On ne peut pas vivre en s'attendant à succomber à une épidémie, ni en imaginant d'avance que sa famille va éclater. Il était toute ma vie. Je voulais devenir médecin, mais j'y ai renoncé car cela ne correspondait pas à ses projets. Je l'ai fait avec joie. Pour lui ! Et, même en pensée, je n'ai jamais appartenu à qui que ce soit d'autre.

Cette fois, malgré ses énergiques résolutions, elle fondit en larmes. Honteuse, elle cacha son visage entre ses mains.

Par égard pour elle, Stephen Larkin se mit à feuilleter un de ses dossiers. Quand Margaret se fut calmée et qu'elle eut essuyé ses yeux, il lui déclara d'une voix si basse qu'elle dut prêter l'oreille pour l'entendre :

— Je comprends ce que vous éprouvez.

— Je suis peut-être lâche. Je n'en sais rien.

— Je ne crois pas. Et votre ami Fred Davis pense tout le contraire. Il m'a brossé un tableau assez complet de la situation.

— Il m'a aussi dit beaucoup de bien de vous. C'est pourquoi je suis là.

— Et vous reviendrez souvent me voir. Vous savez aussi bien que moi que la loi avance à pas comptés.

— Vous m'avez dit que vous deviez prendre contact avec Adam, maintenant ?

— Ou avec son avocat, s'il en a un.

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas reparlé avec lui Et je n'en ai pas l'intention. Ce sont les enfants qui répondent au téléphone. Sauf Megan qui refuse de lui adresser la parole, ce qui m'inquiète beaucoup... Mais il faut que je vous communique son adresse. Il vit avec... elle.

— Inutile. C'est la première chose que Fred m'a donnée.

L'entretien était terminé. Avant de quitter le bureau Margaret conclut :

— Je ne pense pas que ce sera une affaire difficile pour vous. Il n'y aura

pas de bagarre pour la garde des enfants, ni pour une fortune quelconque.

Ils se serrèrent la main.

— Vous allez vous en sortir, dit Larkin. Pour l'instant, vous êtes persuadée du contraire. Mais vous vous en sortirez.

Quand Adam ouvrit les yeux, il faisait nuit noire Il ne savait pas ce qui l'avait réveillé, sinon peut-être un sentiment de bonheur inaccoutumé. Apercevant le ciel étoilé à travers les fenêtres à claire-voie, il eu soudain envie de sortir. Il se glissa hors du lit sans déranger Randi, laissa la porte entrouverte et alla marcher sous les pins. Un oiseau gazouilla pendant un court instant puis se tut. Un raton laveur traversa la pelouse en courant et se réfugia sous les buissons froissant les feuilles au passage. Adam eut l'impression que dans ce lieu idyllique ce qui faisait le plus de bruit, c'étaient les battements de son cœur. Il se sentait envahi par une paix immense. Même s'il y avait encore beaucoup de problèmes à résoudre et pas mal de questions en suspens, il ne voulait penser qu'à ce qu'il avait enfin accompli : il vivait là avec Randi et ils étaient tous les deux jeunes, libres, et en pleine forme.

Le matin où il était parti de chez lui, il avait éprouvé un soulagement presque insensé. D'ailleurs, pris d'une soudaine impulsion, il s'était arrêté chez un bijoutier d'Elmsford et avait acheté un bracelet en or. Comme c'était la première fois qu'il faisait ce genre d'achat, le prix l'avait étonné. Mais l'insouciance avec laquelle il avait ensuite sorti ce bracelet de sa poche pour le tendre à Randi valait mille fois plus que ce que le bijou lui avait coûté. Et maintenant il gloussait en se rappelant l'étonnement de Randi...

Il avait téléphoné au bureau pour dire qu'il était malade et qu'il ne pourrait pas venir travailler pendant quelques jours. Depuis qu'il était à Advanced Data, il devait avoir pris trois jours de congé maladie, en tout et pour tout, et n'éprouvait donc aucune culpabilité. D'ailleurs, maintenant qu'il vivait avec Randi, il n'éprouvait plus aucune culpabilité. De quelque nature que ce soit...

— Qu'est-ce que tu fais dehors ? lui demanda-t-elle.

— Tu m'as entendu sortir du lit ? Alors que je n'ai fait aucun bruit ?

— Non. Mais j'ai senti que tu n'étais plus là. (Randi le prit dans ses bras et ajouta dans un murmure :) Je suis tellement heureuse que j'ai encore du mal à y croire.

— Et moi, je suis follement content d'être là.

— Bien sûr. Tu te sens chez toi. Et demain, tu vas même avoir tes enfants.

— Les deux plus jeunes seulement. Megan ne viendra pas.

— À cet âge-là, les filles sont souvent têtues. Mais ne t'inquiète pas, elle finira par changer d'avis. Et nous passerons un bon moment avec Julie et Danny. J'espère que tu leur as dit de prendre leur maillot de bain.

— Bien sûr ! J'ai vu que tu avais acheté des Cookies au chocolat. Tu t'es rappelée que Danny ne se nourrit presque que de ça.

— Oui, je me le suis rappelé. C'est important que tes enfants sentent qu'ici aussi ils sont chez eux.

— Tu es vraiment adorable, Randi. La seule chose qui m'inquiète, ce sont les vacances. J'espère qu'ils pourront passer Noël avec nous.

— Sinon ils viendront le lendemain. Ça leur fera un second Noël. Et maintenant, recouchons-nous. Il faut que tu te lèves tôt demain matin pour aller les chercher.

C'était une belle journée, pas trop chaude, avec un peu de vent et un magnifique ciel bleu.

— C'est génial ! s'écria Danny qui voulait sans doute parler de la maison, de la piscine — et probablement aussi de Randi, se dit Adam.

Dans son short blanc et ses sandales rouges, elle avait l'air d'une gamine. Et elle dit exactement ce qu'il fallait, admirant la robe de plage de Julie et affirmant à Danny que, compte tenu de sa taille, il semblait avoir au moins quatorze ans.

Maintenant qu'ils avaient fait le tour de la propriété, ils restaient là, hésitants, à observer Rufus qui reniflait autour de la piscine.

— J'espère que ça ne te dérange pas que nous l'ayons emmené, dit Adam.

— Bien sûr que non. Il est magnifique. Mais il doit falloir le brosser souvent.

— C'est moi qui m'en occupe, intervint aussitôt Danny. Je le brosse tous les jours. Et vous pourrez le laisser rentrer dans la maison. Il ne fait jamais rien à l'intérieur.

Randi sourit à Adam. Un sourire qui signifiait : *Quel garçon adorable !* C'était le cas, en effet. Quant à Julie, cette adolescente menue, aux yeux immenses et aux omoplates saillantes qui ressemblaient à de petites ailes, il suffisait de la regarder pour comprendre qu'elle deviendrait une jeune femme pas comme les autres, pleine de grâce et piquante à la fois. Elle sortait déjà de l'ordinaire. Et Adam était très fier de ses deux enfants.

— Vous avez sûrement envie de vous baigner, proposa Randi. Danny, tu vas te changer dans la salle de bains et toi, Julie, je vais te montrer la chambre d'amis. Nous aussi, nous allons nager. N'est-ce pas, Adam ?

Pour Adam, il y eut un moment embarrassant quand il suivit Randi dans leur chambre. Ses enfants, en passant devant cette pièce, avaient certainement aperçu le lit et il savait, comme s'ils l'avaient exprimé à haute voix, ce qu'ils avaient alors pensé. Mais sa gêne ne dura pas, tellement il était heureux.

Quand il ressortit dans le jardin, Danny était déjà dans la piscine ; à l'inverse, Julie était assise à l'ombre et portait toujours sa robe de plage bleue.

— Tu n'as pas pris de maillot ?

— Je n'ai pas envie de me baigner.

— Tu ne te sens pas bien ?

— Ça va. Mais je ne veux pas nager.

— D'accord, répondit Adam, avec bonhomie. Tu veux lire quelque chose ? Un magazine ? Le journal ?

— Non merci.

Julie observait à la dérobée le bikini en satin blanc de Randi. Danny lui avait jeté un long coup d'œil, lui aussi. Pauvres enfants ! songea Adam, soudain honteux de n'avoir pas pensé à ce qu'ils risquaient de *ressentir* en voyant Randi ; jusque-là, il n'avait imaginé que la joie qu'ils auraient à le revoir, *lui*.

— Allons-y, lança-t-il. Danny, on fait la course sur six allers-retours.

Quand Danny eut gagné d'une longueur de bras, il proposa à son père de recommencer, cette fois sous l'eau.

— Je ne suis pas très fort à ce petit jeu, avoua Adam.

— Moi si. J'ai appris à nager sous l'eau l'an dernier pendant le camp, avec les scouts.

— Tu y retournes cette année ? demanda Randi qui était en train de se dorer au soleil.

— Non, répondit Danny. (Et comme Adam, surpris, lui demandait pourquoi, il répondit d'une voix calme :) Nous ne voulons pas laisser Maman toute seule.

Même si le mot *Maman* avait été prononcé en toute innocence, il était déconcertant et provoqua un silence embarrassé. Ce fut Randi qui le rompit.

— Ton père m'a dit que tu étais une excellente pianiste, Julie.

— Pas vraiment, répondit l'intéressée.

— D'accord, tu n'es pas Rachmaninov, mais tu te défends bien, intervint Adam. Est-ce que Mme Watts t'a proposé un nouveau morceau hier, ou bien travailles-tu toujours la valse ?

— Je n'ai pas pris de cours hier.

Julie avait répondu d'une voix monocorde. Son visage, lui non plus, n'exprimait rien. Assise les jambes pliées à la hauteur de ses chevilles, comme on le lui avait appris à la danse, elle était d'une telle immobilité qu'on aurait dit qu'elle ne respirait plus. Irrité, mais surtout inquiet, Adam continua :

— Tant que tu ne sautes pas trop de cours, ce n'est pas...

Mais Julie l'interrompit.

— Je ne reprendrai jamais de cours de piano.

— Tu plaisantes ou quoi ?

— Absolument pas, répondit-elle sur le même ton.

Adam n'avait pas prévu que la journée se passerait ainsi. Ne voulant pas se disputer avec sa fille, il lui dit d'une voix câline :

— Tu fais une grave erreur. C'est une joie immense que de pouvoir jouer de la musique. J'aurais aimé en être capable, moi aussi. Mais malheureusement, je n'avais aucun talent.

Il était sur le point de parler des soirées au cours desquelles Julie jouait du piano, mais il s'arrêta à temps.

Danny, occupé jusque-là à jeter un bâton à Rufus sous les arbres, revint en courant annoncer que le chien avait la langue pendante.

— Il a soif, Papa.

— Je vais lui chercher un bol d'eau, dit Randi. De toute façon, il fallait

que j'aille à la cuisine pour surveiller le repas.

Dès qu'elle fut partie, Adam expliqua à ses enfants :

— Je sais que cela vous semble étrange et qu'il faudra que nous en parlions plus longuement, mais je tiens à vous dire une chose : personne ne s'est disputé avec personne. Je n'en veux pas à votre mère. Elle est merveilleuse.

Les deux enfants l'observaient avec attention, attendant qu'il continue. Prenant son courage à deux mains, il ajouta :

— Ce n'est pas à cause d'elle que je suis parti. Mais parce que j'aime Randi.

Ils se taisaient toujours.

— Vous aussi vous l'aimerez quand vous la connaîtrez mieux.

— Danny, veux-tu faire rentrer Rufus ? cria Randi. Il fait chaud dehors, et il a tellement de poils !

Danny se dirigea vers la maison tandis que Julie, les larmes aux yeux, sortait un mouchoir de son sac. Comme une petite dame bien élevée, pensa Adam en prenant sa fille par l'épaule.

— Ce n'est pas si grave que ça, affirma-t-il. Tout ira bien. Tu verras.

— Arrête, dit-elle en se dégageant. C'est encore pire quand tu fais ça.

— D'accord.

Ils restèrent debout l'un à côté de l'autre une minute ou deux. Julie reniflait tandis qu'Adam réfléchissait. Les choses n'allaient pas tarder à s'arranger. Des millions d'enfants en passaient par là et s'en sortaient. Julie était sensible et prenait les choses plus à cœur que la plupart d'entre eux, tout simplement.

A bien des égards, la vie de ses enfants ne changerait pas. Il y veillerait. Demain, il avait rendez-vous avec un avocat. Ils allaient se débrouiller pour que tout se déroule correctement. Il ferait son devoir vis-à-vis de sa famille... Il se demandait comment ses collègues de bureau réagiraient en apprenant la nouvelle. Ce n'était en tout cas pas par lui qu'ils sauraient. Il n'avait jamais fait partie de ces bavards impénitents qui parlent à longueur de journée de leur vie privée au bureau.

— De quoi j'ai l'air ? demanda Julie. Je n'ai pas de miroir.

— Tu es aussi jolie que d'habitude. Va rejoindre Randi dans la cuisine et propose-lui de lui donner un coup de main.

Le reste de l'après-midi fut agréable, en grande partie grâce à l'excellent déjeuner préparé par Randi, qui leur avait servi de succulentes pâtes fraîches, une salade et un dessert délicieux. Danny avait mangé pour deux.

— Tu nous as fait passer un bon moment, murmura Adam.

— Ils sont adorables, Adam, et ce sont tes enfants, répondit-elle.

Quand vint le moment de rentrer, les deux enfants la remercièrent poliment. À nouveau, Adam se sentit fier d'eux. Margaret les avait parfaitement élevés. Ils ne ressemblaient en rien à ces adolescents grossiers qui couraient les rues aujourd'hui. Et cette première rencontre, qui aurait pu

être difficile, avait été plutôt réussie. La prochaine fois, cela ira encore mieux, se dit-il.

De retour à Elmsford, il resta assis dans sa voiture à regarder Julie et Danny qui contournaient la maison. Il eut alors un choc, en réalisant soudain qu'il ne remettrait peut-être jamais les pieds dans cette maison qu'il avait pourtant considérée pendant dix-neuf ans comme sienne. Si on lui avait demandé si cela lui faisait de la peine, il aurait répondu : Non, je n'éprouve que de la tristesse, celle qui accompagne tout changement, même positif...

Alors qu'il repartait il aperçut soudain Nina qui descendait l'allée, un paquet de lettres à la main.

— Holà ! cria-t-il quand elle arriva à sa hauteur. Personne ne m'avait dit que tu étais en ville. Que se passe-t-il ?

Elle s'arrêta et, une main sur la hanche, le regarda droit dans les yeux.

— Rien du tout. Que veux-tu qu'il se passe ? Tout va parfaitement bien, ajouta-t-elle avec un grand sourire. Je suis surprise que tu me poses cette question.

Sentant que cela n'allait pas être facile, Adam proposa :

— Je peux te déposer à la poste si tu veux. Monte. Nous en profiterons pour parler.

— Merci, Adam, mais je n'ai aucune envie de discuter avec toi. Je ne veux pas entendre les explications bidon que tu vas me donner...

Bien qu'il fût furieux que Nina le traite ainsi, il lui répondit calmement :

— Ce n'est pas du bidon, Nina.

— Si. Rien de ce que tu pourrais me dire ne justifie ce que tu as fait ici.

— L'amour n'a pas à se «justifier».

— L'amour ! Une simple histoire de cul, oui ! Inutile d'essayer de faire passer ça pour autre chose. Économise ton énergie.

— Tu es mal placée pour me donner des leçons.

— En effet. Ce que j'ai fait était mal, et j'y ai mis fin. Moi, je l'admets tandis que toi tu t'y refuses. Quand j'ai vu Margaret, j'ai compris l'autre aspect de ce genre de situation. Je m'en veux d'avoir aussi mal agi.

— Si je comprends bien, tu as eu une révélation, et tu t'es convertie à une nouvelle religion.

— Tes sarcasmes ne peuvent pas m'atteindre, Adam. Tu m'as trop déçue. Je croyais que tu étais un homme exceptionnel et je te portais aux nues. Mais pourquoi est-ce que je parle de *moi* ! Alors que le vrai problème, c'est Margaret et les enfants...

Pendant un court instant, Adam détourna la tête pour échapper à son regard scandalisé. Puis il lui demanda d'une voix hésitante :

— Comment va-t-elle ?

— Très bien. Elle est en pleine forme. Pourquoi diable en serait-il autrement ?

— Cette fois, c'est toi qui te montres sarcastique. Je t'ai seulement posé une question qui va de soi, Nina.

— Si le sort de Margaret t'intéresse tant, tu n'as qu'à entrer et lui poser toi-même la question !

Profondément blessé, Adam la regarda descendre la rue. Il la considérait comme sa jeune sœur et s'était toujours montré compréhensif vis-à-vis d'elle. Néanmoins, il était sans doute naturel qu'étant une femme elle prenne la défense de Margaret...

Relevant la tête et redressant le menton, Adam pensa qu'elle s'en remettrait. Avec le temps, tout s'arrangerait, pour eux tous, et la vie reprendrait son cours. Comme toujours. Consolé par cette certitude, il s'en alla.

Le repas du soir est vraiment le plus mauvais moment, était en train de se dire Margaret. Dans la journée, ils quittaient tous la maison. Même Nina passait certains après-midi chez des gens qu'elle n'avait pas vus depuis qu'elle avait quitté le lycée. Rester seule n'était peut-être pas l'idéal, mais cela avait au moins l'avantage de lui éviter de parler. En ce moment, elle avait du mal à supporter la sollicitude de ses cousins, de Fred ou des quelques personnes qui étaient au courant de ce qui venait d'arriver à la famille Crane. Rencontrer son avocat, aussi gentil fût-il, remplir des questionnaires en vue du divorce était à la limite de ses forces. Jamais elle ne s'était sentie aussi fatiguée physiquement. Trois semaines après le désastre, elle avait l'impression que tout son corps la faisait souffrir. Elle avait mal aux dents, sans cesse la migraine, et certains soirs l'impression d'avoir le dos brisé. Mais elle refusait d'y prêter attention. Il y avait trop à faire. Il fallait entretenir la maison et désherber le jardin. Et elle ne pouvait pas demander aux enfants de se charger à la fois de leurs tâches habituelles et des travaux d'Adam. En plus, cela lui faisait du bien de s'occuper du potager — et comme celui-ci se trouvait à l'arrière de la maison, personne ne la voyait pleurer quand elle s'y réfugiait.

Mais les repas du soir étaient difficiles à supporter. Les trois enfants laissaient éclater leur mauvaise humeur dès qu'ils se retrouvaient installés autour de la table. Danny, dont ce n'était pourtant pas le genre, n'arrêtait pas de faire la tête, surtout le samedi soir après avoir vu son père. Et pourtant, il attendait ces visites avec impatience.

Ce soir-là, à peine assis devant son assiette, il attaqua :

— Tu m'avais dit que nous prendrions un chiot cet été. Et que nous irions au Yosemite National Park. Tu n'as tenu aucune de tes promesses.

Margaret jeta un coup d'œil à Nina. Il signifiait : *Pauvre gamin !*

— Je suis désolée, Danny. Mais nous venons tous de vivre un moment difficile. Je me vois mal en train d'élever un jeune chien. Je l'aurais fait si...

Mais son fils ne la laissa pas terminer.

— Nous pouvons encore partir pour la Californie. Nous avons le temps. Et tu ne travailles pas en ce moment. Papa a dit que c'est ce que nous devrions faire.

Il a vraiment dit ça ? se demanda Margaret. Je devrais faire un voyage de quatre mille cinq cents kilomètres dans ma vieille voiture, avec trois enfants à bord, dans l'état d'esprit où je suis ? Est-ce qu'il se rend compte qu'avec l'argent qu'il m'envoie j'arrive tout juste à payer mes courses au supermarché ?

¾ Nous ne pouvons pas partir cette année, Danny, répondit-elle. Mais il y aura d'autres étés.

- Je ne te crois pas. Jamais nous ne partirons. Jamais.
- Si tu la fermes ? intervint Megan. Tu te conduis comme un gros bébé.
- Ne me traite pas de bébé, espèce de tête de c... !

Ça y est, ça recommence ! pensa Margaret. Elle rappela son fils à l'ordre d'une voix calme :

— Dans cette maison, nous ne parlons pas comme ça, Danny. Tu dis peut-être des gros mots quand tu es en compagnie tes copains, mais ici ça n'est pas permis.

— Si tu entendais ce qu'il me dit quand tu n'es pas là, Maman ! se lamenta Megan d'une voix nasillarde — jamais elle ne le faisait, avant. Il est vraiment dégoûtant, depuis qu'il va voir la petite amie de Papa.

Margaret allait s'exclamer : « Je t'en prie, Megan », mais Danny la prit de vitesse :

— Ne parle pas mal d'elle ! cria-t-il. Tu ne la connais même pas. Elle est charmante, bien plus agréable que toi, tête de...

Charmante. Et il faut aussi que je supporte ça ? songea Margaret. Cette fois la douleur qu'elle ressentait au niveau du plexus était bien réelle. D'origine psychosomatique sans doute, mais pas moins douloureuse pour autant.

— Il trouve que cette coureuse est charmante ! s'exclama Megan. Mais qu'est-ce qu'il en sait, à son âge ? Et toi, Julie ? Est-ce que tu es de son avis ?

— Je n'en sais rien, répondit Julie, les larmes aux yeux. Je n'y comprends plus rien. Vous êtes tout le temps en train de vous disputer. Au moins, dans la maison de Papa, personne ne crie. Oh, Maman demanda-t-elle en se mettant à pleurer, qu'as-tu fait pour que Papa nous quitte ?

Nina laissa échapper un son étouffé. Puis le téléphone sonna.

¾ Je vais répondre ! s'écria Margaret en se précipitant hors de la pièce.

Quand elle revint, tout le monde parlait à la fois. Bien que ce ne fût pas dans ses habitudes, elle les interrompit brusquement.

— C'était Mme Watts, Julie. Elle m'a dit que tu lui avais téléphoné pour lui annoncer que tu ne voulais plus jamais prendre de cours. Elle se fait du souci, bien entendu. Et moi aussi.

Baissant les yeux sur son assiette, Julie murmura quelques mots indistincts.

— Regarde-moi. Et parle assez fort pour que je puisse t'entendre.

— Tu sais bien que j'ai arrêté de jouer.

— Oui. Et j'ai très bien compris pourquoi. J'avais même expliqué à Mme Watts que tu avais besoin d'interrompre tes cours pendant un certain temps.

Elle l'a accepté. Mais là, il s'agit d'autre chose.

— Je ne compte pas reprendre de cours. Je veux tout arrêter. Je hais la musique.

Par la porte ouverte de la salle à manger, Margaret pouvait voir le piano dont le couvercle était fermé. Cela fait des semaines que je ne l'ai pas épousseté, songea-t-elle soudain. Et, tout aussi soudainement, cet instrument lui apparut comme le symbole de ce qui se passait dans la maison, dans la famille, dans leur vie : lui aussi, il avait été abandonné. Agrippant le bord de la table, elle s'affaissa sur sa chaise.

— Tu ne détestes pas la musique, ma chérie. C'est impossible. Si tu acceptais de retourner chez Mme Watts, tu te rendrais compte que jouer du piano te rend aussi heureuse qu'avant.

— Je ne suis pas obligée. Quand j'en ai parlé à Papa, il a commencé par me dire qu'il ne fallait pas que j'arrête. Puis il m'a dit que je n'étais pas obligée de me forcer. C'est ce qu'il m'a dit, répéta Julie en sanglotant.

Bien entendu, il l'avait dit. Comme il avait dit tout le reste. Allez au Yosemite Park. Prenez un chiot. Laissez tomber les leçons de piano. Faites ce que vous voulez. Vous n'avez qu'à demander à Papa. Le prototype du père américain, sympa comme tout.

— Julie n'arrête pas de chialer, dit Danny, repassant à l'attaque. Elle passe son temps à s'accrocher à Papa, la larme à l'œil, jusqu'à ce qu'il la fasse sourire.

— Charmant ! commenta Megan. Si j'avais deux sous de bon sens, je dînerais tous les soirs chez Betsy.

Nina se leva d'un bond.

— Pendant que vous êtes en train de vous battre comme une bande de hyènes, moi, je vais chercher le maïs. Votre mère a été assez bonne pour le ramasser en plein soleil. Pour vous. Même si vous ne le méritez pas.

Ils se turent tous les trois et prirent un air penaud. Venant de Nina qu'ils adoraient et qui n'était pas beaucoup plus âgée qu'eux, ce genre de rappel à l'ordre faisait toujours son effet. Margaret lui lança un regard de gratitude.

L'atmosphère se fit moins lourde et Megan en profita pour annoncer :

— La sœur de Betsy doit se marier à Noël.

Nina saisit la balle au bond.

— Quelle bonne idée ! J'imagine les demoiselles d'honneur habillées de robes en velours rouge, et pour la mariée un bouquet de poinsettias blancs.

Nous avons tous les nerfs à fleur de peau, se dit Margaret. Mais nous devons faire un effort. À son tour, elle demanda à Megan si elle comptait être invitée.

— Non seulement je suis invitée, mais Joan m'a demandé si je voulais être demoiselle d'honneur.

— C'est vraiment gentil de sa part, s'écria Margaret. Après tout, tu es l'amie de Betsy, mais pas la sienne.

— À mon avis, c'est sa mère qui lui a conseillé ça parce qu'elle voulait

faire quelque chose pour moi. Tous les gens qui habitent notre rue sont désolés c ce qui nous arrive.

A nouveau, l'air de la pièce sembla se raréfier.

¾ Tu exagères peut-être un peu, Megan. J'espère que tu as accepté poliment.

— J'ai été polie. Mais j'ai refusé.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne crois pas au mariage. J'ai toujours pensé que les gens ne faisaient ça que pour la galerie. Mais maintenant je trouve qu'en plus ils sont hypocrites.

— Hypocrites ?

— Oui. Pourquoi organiser une cérémonie où on se jure de rester toute sa vie ensemble alors que l'homme abandonne sa femme dès qu'il a trouvé une fille qui lui plaît plus ? Cette semaine, quand j'ai vu toutes ces robes de mariée dans la vitrine de Danforth, ça m'a donné envie de vomir.

Megan avait les yeux brillants, et elle les ferma dans l'espoir de ne pas se mettre elle aussi à pleurer. Elle souffre, pensa Margaret, et à son âge elle est déjà amère et cynique. Voilà ce qu'il a fait.

— Il y a aussi des mariages réussis, rappela-t-elle à sa fille.

— Cinquante pour cent seulement, Maman. Ça n'est pas beaucoup.

— Tout dépend comment on voit les choses. C'est l'éternelle histoire du verre à moitié plein ou à moitié vide.

— Et toi, tu te dis toujours qu'il est à moitié plein. Je te connais, Maman.

— Puisque nous parlons de verres, je propose que nous débarrassions la table, intervint Nina. Va t'asseoir sous le porche. Nous allons nous occuper de nettoyer la cuisine.

Margaret ne se le fit pas dire deux fois. Au moment où elle quittait la pièce, elle entendit Nina qui déclarait :

— Votre mère est exténuée. Et vous aussi vous êtes fatigués, même si vous ne vous en rendez pas compte. Fatigués intérieurement, dans votre tête. Vous êtes malheureux et c'est pour ça que vous n'arrêtez pas de vous disputer. Faites ça dehors, quand votre mère ne peut pas vous entendre. C'est déjà assez dur pour elle comme ça, vous comprenez ? Et maintenant, occupons-nous de laver la vaisselle. Ensuite, nous irons regarder la télé. Nous sommes toujours une famille.

Dieu bénisse Nina ! songea Margaret...

— Tu devrais partir, lui conseilla la jeune femme un après-midi où elles étaient seules dans la maison. Tu as besoin de te reposer et de te changer les idées.

— C'est hors de question. Je ne peux pas me le permettre. Il — Nina se rendit soudain compte que Margaret n'appelait pratiquement plus jamais Adam par son prénom — sait que je ne touche pas mon salaire pendant l'été, et pourtant il a cessé de m'envoyer de l'argent. Mon avocat m'a dit que ça

arrivait souvent. Si nous ne parvenons pas à un accord, il faudra engager une procédure devant le tribunal. En attendant, je dois me débrouiller comme je peux. Et c'est ce que je fais.

— J'espère que ton avocat connaît son métier.

— J'en suis sûre. En plus, c'est un homme très agréable, réservé mais qui vous comprend. Je l'aime bien, et cela facilite les choses. Fred m'a rendu un fier service.

— Accepterais-tu que je te prête de l'argent ? Vous pourriez partir quelques jours au bord d'un lac...

— Merci, non. Julie va chez la psychologue deux fois par semaine et je commence tout juste les démarches juridiques. Je n'ai jamais eu autant à faire de ma vie. On dit que c'est toute une affaire d'organiser un mariage. Mais je peux t'assurer que c'est un jeu d'enfant, comparé à un divorce.

Exactement ce que me répondait Keith, songea Nina en frissonnant.

— Toi qui as été élevée dans cette maison, dis-moi la vérité, reprit Margaret en joignant les mains d'un geste implorant. Qu'ai-je fait de mal ?

— Je ne t'ai jamais vue commettre ce qu'on appelle une faute. Mais Adam n'a rien fait de mal non plus à mes yeux.

— Je sais bien que dans toute histoire il y a toujours deux sons de cloche. C'est pourquoi je n'arrête pas de me poser des questions. Peut-être suis-je trop dogmatique ?

— Adam l'est... l'était aussi, rappela Nina en souriant.

— Peut-être que je me suis trop occupée des enfants, et que je l'ai négligé ?

— Si c'est le cas, je ne m'en suis pas aperçue.

— J'ai l'impression que jusqu'à la fin de ma vie je me demanderai quelle erreur j'ai commise, et que je ne le saurai sans doute jamais.

Nina ne se laissa pas abuser par le petit sourire triste de Margaret. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir que ses mains tremblaient et qu'elle avait perdu cinq kilos.

— Je m'inquiète pour toi. Tu ne crois pas que tu devrais consulter un médecin ?

— Je suis allée voir le docteur Fairley et il m'a dit que je souffrais de troubles classiques. C'est nerveux, uniquement nerveux. (Margaret essaya de rire.) Je suis en train de penser à un nom qui conviendrait très bien à cette maladie. Le syndrome du mariage brisé. Ou encore mieux : le syndrome des femmes abandonnées. On a mal au dos, la peau pleine de boutons et on perd ses cheveux par poignées. Tu veux que je te montre ?

— Inutile !

— Au début, je n'arrivais pas à y croire. J'ai vécu toute ma vie d'adulte avec lui... Et à quoi ça a servi ? D'autres personnes meurent d'un cancer tandis que moi, je me ronge d'inquiétude. Et toi, où en es-tu ? Tu as dû passer un mauvais moment aussi. Même si tu ne te plains pas, je le sais. Est-ce que ça va mieux ?

— Beaucoup mieux, répondit Nina, persuadée que sa souffrance ne pouvait être comparée à celle de Margaret.

S'approchant soudain de la table sur laquelle étaient posées les photos de la famille, Margaret remarqua :

— Je ne me souvenais plus que ce cliché se trouvait là. Quelle merveilleuse robe de mariée ! Isabelle avait cousu à la main tous les ruchés. Tu étais trop jeune pour t'en rendre compte.

— Et pourtant, je m'en souviens.

Elle regarde cette photo comme si elle contemplait le portrait d'une personne décédée, se dit Nina. Et elle a raison : cette mariée pleine de confiance est morte.

— Je vais mettre ce cliché dans une malle, au grenier. Peut-être que dans cent ans un de mes arrière petits-enfants sera curieux de savoir à quoi je ressemblais... Je ne veux pas que la soupe déborde, ajouta-t-elle aussitôt en se précipitant dans la cuisine.

Restée seule, Nina s'approcha du téléphone et com osa le numéro de Fred.

— J'ai de la chance que tu sois chez toi, dit-elle Réponds-moi honnêtement : est-ce que tu as quelque chose d'urgent à faire cet après-midi ?

— Je comptais aller à la piscine de mon club. Par cette chaleur, je trouve qu'il n'y a rien de plus urgent. D'ailleurs, j'ai renvoyé tous mes ouvriers chez eux avant qu'ils tombent dans les pommes.

— Tu pourrais emmener les enfants de Margaret avec toi ? Pour l'instant, ils sont tous partis mais ils ne vont pas tarder à rentrer. Et ça leur ferait du bien de ne pas passer l'après-midi ici. Jamais je n'aurai cru dire un jour une chose pareille, mais je ne les reconnais plus. C'étaient des enfants faciles et agréables, et maintenant ils n'arrêtent pas de crier et de se chamailler.

— Je vais venir les chercher. Comment est-elle ?

— Elle essaie de vivre comme si rien n'avait changé. Tu la connais.

— Oh oui ! Et ne t'inquiète pas, Nina. Quand tu partiras, j'épaulerai Margaret.

— Merci Fred.

Pour Margaret, c'est sans doute la solution idéale pensa Nina après avoir raccroché. Il est clair qu'il l'adore.

Quand elle la rejoignit dans la cuisine, Margaret était en train d'écosser des petits pois.

— Fred a appelé pour dire qu'il invitait Danny et les filles à venir nager à son club. Vu la chaleur, ça leur fera du bien.

— Fred ? Je n'ai pas entendu sonner le téléphone.

— Laisse-moi finir de préparer ces pois, proposa Nina en changeant adroitement de sujet.

— Je veux bien. J'en ai vraiment assez.

Margaret voulut se relever, mais elle dut agripper le dossier de la chaise et elle se rassit en soupirant.

— Mon fichu dos, expliqua-t-elle. Ne me regarde pas avec cet air inquiet.

Le corps nous joue des tours quand on est trop tendu, c'est tout.

— Tu te contrôles trop. Depuis que c'est arrivé, tu ne t'es jamais laissée aller. Parce que tu as honte. Pour ne pas alarmer tes enfants. Tu aurais besoin de pleurer et de crier un bon coup. Tu souffres. Et tu es frustrée, car tu aimerais te venger et tu sais que c'est impossible. Alors vas-y, défoule-toi. Il n'y a personne dans la maison et moi je m'en fiche. Tu dois te dire que c'est une idée un peu dingue mais...

— Non, répondit Margaret en se levant avec effort. C'est sans doute une bonne idée. Je vais monter dans le grenier et essayer...

Nina s'étendit sur le divan avec un livre. Écrasée par la chaleur, elle s'assoupissait quand soudain elle entendit des sons angoissés qui se propageaient à travers les planchers, les murs et même l'ossature de la vieille maison. Elle se leva et alla jusqu'au pied de l'escalier. Lorsqu'elle était plus jeune, durant une sortie dans les bois avec les scouts, elle avait entendu les cris perçants d'un animal pris dans un piège, et ne les avait jamais oubliés. Aujourd'hui, les sanglots de Margaret trahissaient le même désespoir. Elle se souvenait aussi qu'elle lui avait dit un jour : « À la simple pensée qu'Adam puisse mourir, mon cœur s'arrête de battre. » Si seulement elle pouvait le haïr comme moi je le hais maintenant, pensa Nina, elle ne souffrirait plus. Malheureusement, elle l'aime toujours...

Au bout d'un certain temps, Nina n'entendit plus aucun bruit : Margaret avait dû s'endormir.

En fin de journée, quand les enfants rentrèrent, Megan s'écria en brandissant un magazine :

— Nina ! Une femme du club m'a montré cet article car il y est question de toi. Tu le savais ?

C'était bien la maison de Floride. Quatre pages illustrées de magnifiques photos en couleur montrant « les pièces décorées d'une manière très originale par Nina Keller, de Crosier et Dexter ».

— Je ne m'attendais pas à ce que cet article paraisse aussi vite.

— Tu ne nous en as même pas parlé !

— J'avais d'autres choses en tête, répondit Nina en souriant.

C'était d'ailleurs toujours le cas. Ces photos aux couleurs éclatantes amenaient à son esprit un flot de souvenirs : le dîner aux chandelles, le lit espagnol, les baisers. Et la trahison...

— Est-ce que ça veut dire que tu es célèbre ? demanda Danny.

— Simplement que j'ai travaillé dur et que j'ai eu de la chance.

— Tu n'es pas fière de toi ? voulut savoir Julie.

— Non. Je suis reconnaissante.

— Reconnaisante de quoi ? demanda Margaret.

Elle portait une robe en coton à carreaux, un nœud noir autour du cou, et s'était mis du rouge à lèvres. Elle semblait toujours aussi fatiguée, mais au moins elle avait pris soin d'elle.

— Elle est célèbre, annonça Danny. Même si elle dit le contraire.

Regarde, son nom est écrit là.

Rassemblés autour de Nina, ils lurent l'article tous ensemble. Margaret attendit que les enfants les aient laissées pour dire :

- Je suis tellement fière de toi ! Mais pas du tout étonnée...
- Ne t'occupe pas de moi. Dis-moi plutôt si ça t'a fait du bien.
- Oui. Je me sens moins nouée. Et toi ?
- Ça va bien. Je suis plus furieuse que triste. Sacrement en colère !
- J'aurais bien aimé pouvoir te donner un coup de main.
- Le fait d'être ici m'a aidée.
- L'aveugle et le paralytique, dit Margaret, ce qui les fit rire toutes les deux.

— Il faut que je parte jeudi, annonça Nina. J'aurais voulu rester encore, mais ils m'ont déjà donné deux semaines de plus et je ne peux pas leur demander de prolonger à nouveau mes congés.

- Bien sûr. Monte dans ta chambre et prépare tes bagages.

Debout derrière la fenêtre, Nina contempla cet endroit familial où elle ne reviendrait pas avant longtemps, elle le savait. Les deux filles lavaient la voiture en se chamaillant pour l'éponge, Danny passait la tondeuse sur un carré d'herbe sèche et brunâtre, et le chien dormait à sa place habituelle, sous le chêne. Mais sur cette scène de famille planait un sentiment de désolation. Et Nina songea avec tristesse qu'en dépit du courage obstiné de Margaret le plus dur restait à faire.

La femme abandonnée, mère de trois enfants, et la célibataire sans attaches, qui avait été trahie elle aussi, allaient suivre maintenant des routes divergentes. Elles le savaient toutes les deux quand elles s'embrassèrent, avant de se séparer.

Nina appréciait de se retrouver dans son appartement. Même si Elmsford était un endroit chaleureux où elle pourrait retourner chaque fois qu'elle aura besoin d'un répit, ce n'était plus son foyer. En vieillissant, elle s'en était détachée.

Après avoir ouvert les fenêtres pour laisser entre les bruits de la rue — à force de vivre à New York elle avait fini par les juger sympathiques —, elle s'installa à côté du téléphone pour écouter son répondeur. La plupart des messages étaient sans importance. Mais soudain, elle reçut un choc : c'était la voix de Keith « Où es-tu, Nina ? J'ai essayé de te joindre. Il faut que je te parle. »

— En effet, c'est ce que nous allons faire, répondit-elle.

Il y avait cinq autres appels de lui. Et sur le dernier, sa voix était effrayée. Parfait, pensa Nina. Qu'il marine dans son jus. Ce n'était pas grand-chose comme vengeance, mais c'était bien agréable quand même.

Elle ne l'avait encore jamais appelé au bureau mais elle prit la décision de le faire pour la première et, se dit-elle, la dernière fois.

— J'ai essayé de te joindre, déclara-t-il sur un ton anxieux — ainsi, elle ne s'était pas trompée en écoutant la bande. Où étais-tu ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? rétorqua-t-elle. Je suis de retour et je te suggère de passer me voir avant de rentrer chez toi. Dans ta famille, ajouta-t-elle.

— Je n'y manquerai pas, promit-il.

Il a peur d'avoir un gros pépin, se dit Nina en se réjouissant de son tout nouveau pouvoir. Un sourire aux lèvres, elle fit le tour de l'appartement, à la recherche de tout ce qu'il lui avait offert. Mis à part les livres, il n'y avait pas grand-chose. Elle regrettait de devoir se séparer de certains beaux ouvrages mais, ne voulant rien conserver qui puisse lui rappeler Keith Anderson, elle les posa sur la table, à côté de sa photo encadrée, ainsi que l'aquarelle achetée à Prague, une bouteille de parfum et le bracelet en diamants. Pour finir, elle alla chercher un carton d'emballage en se disant : Qu'il se débrouille pour ranger tout ça et l'emporter.

Moins d'une demi-heure plus tard, il était chez elle, vêtu comme toujours d'un costume impeccable et d'une chemise au blanc immaculé. Remarquant son sourire mal assuré, Nina songea qu'il avait l'air à la fois humble, abattu et terrifié.

— Je sais ce que tu dois ressentir, Nina, commença-t-il timidement. Il faut que je t'explique...

— Économise ta salive, lui conseilla-t-elle. C'est à mon tour de parler. Tu sais ce que c'est qu'une colère justifiée ? Eh bien voilà ce que j'éprouve ! Deux années gâchées parce que tu m'as menée en bateau !

— Nina, je t'en prie...

— Ne m'interromps pas ! s'écria-t-elle en levant la main. Tu m'as prise pour une idiote, maintenant tu vas m'écouter. Le mariage n'a jamais été le but unique de ma vie. Peut-être même que je ne me marierai jamais... Mais tu t'es conduit vis-à-vis de moi comme un escroc qui vend des titres sans valeur à une vieille dame naïve. J'ai honte de n'avoir pas vu clair dans ton jeu.

Elle avait tant de choses à lui dire qu'elle dut s'interrompre un instant pour trouver ses mots.

— Je comprends ce que tu..., commença Keith.

— Non, tu ne comprends pas ! Que m'as-tu apporté, à part le sexe et de fausses promesses ? Quand je pense que nous ne pouvions même pas aller à Central Park ou dans les musées de crainte d'être vus ensemble ! Et pendant tout ce temps-là, tu savais ce que tu faisais. Tu couchais avec moi, tu me regardais dans les yeux alors que tu me mentais. Je me pose des questions sur ta manière de traiter tes affaires. Est-ce qu'au moment où tu signes un contrat tu sais déjà que tu vas le rompre quand ça t'arrangera ? Tu es peut-être comme ces vendeurs de voitures d'occasion qui prennent l'argent des gens en sachant que le véhicule va tomber en panne dix kilo mètres plus loin.

— Est-ce que je peux dire quelque chose M'asseoir et parler avec toi. Pourquoi serions-nous ennemis, Nina ? S'il y a quelque chose que je puisse faire pour toi, je le...

Faire quelque chose pour elle ! Acheter son silence oui ! Bouillant de rage, elle se rendit compte soudain que sa colère n'était pas dirigée seulement contre et homme debout en face d'elle, mais aussi contre Adam et tous les autres, tous ceux qui rompaient leurs engagements...

— Comme je plains ta pauvre femme ! coupa-t-elle. Quel mauvais tour es-tu en train de lui jouer Je suppose qu'elle te fait confiance... Je n'avais jamais pensé à elle jusque-là. Mais j'ai compris pas mal de choses ces derniers temps.

Cette fois, Keith ne sut plus quoi dire.

— Elle doit avoir accouché. Qu'est-ce qu'elle eu ?

— Un garçon, murmura-t-il sans la regarder. (Relevant soudain la tête, il demanda, toujours à voix basse :) Que veux-tu, Nina ? Parlons raisonnablement Je...

— Tu t'imagines que je ne lis pas dans tes pensées ? demanda-t-elle en souriant. Tu es terrifié l'idée que je vais aller trouver Cynthia. C'est pour ça que tu m'as téléphoné aussi souvent et que tu es venu dès que je t'ai appelé. C'est pour ça, aussi, que tu m'as offert ce bracelet. Un cadeau d'adieux, n'est-ce pas ? Si je ne t'avais pas vu avec ta femme à l'aéroport, il y aurait eu

quelques beaux présents supplémentaires. Ils t'auraient permis de me quitter avec élégance. Si tu te voyais ! ajouta-t-elle en riant, cette fois. Tu es blanc comme un linge. Mais je ne veux pas que tu aies une crise cardiaque dans mon appartement. Calme-toi. Je n'irai pas voir Cynthia. Pas par égard pour toi, oh non ! Mais pour elle et vos trois enfants. Méfie-toi quand même, Keith : ta prochaine petite amie ne se conduira peut-être pas aussi bien que moi. Tu as intérêt à la choisir correctement. Et maintenant, va-t'en. Et emporte tous ces trucs avec toi. Ils t'appartiennent.

— Vraiment, je ne veux pas...

Nina était plutôt satisfaite de ne jamais l'avoir laissé finir une phrase. À nouveau, elle l'interrompit.

— C'est à toi. Tu n'as qu'à offrir ce bracelet à ta femme. Elle le mérite. Ne serait-ce que pour t'avoir donné un autre fils.

Elle le regarda glisser le bijou dans sa poche et placer le reste dans le carton. Quand celui-ci fut rempli, il pesait si lourd qu'il eut du mal à le soulever. Sans ajouter quoi que ce soit, Nina lui ouvrit la porte d'entrée et la referma derrière lui. Elle ne bougea pas tant qu'elle n'eut pas entendu les portes de l'ascenseur se refermer derrière Keith. Elle tremblait de tout son corps en pensant à ce qu'elle venait de perdre. Il avait été tellement merveilleux ! Jusqu'à ce qu'elle voie clair dans son jeu...

Voilà, c'est comme ça, se dit-elle.

Elle resta assise un certain temps à réfléchir aux contradictions de ses propres sentiments. Bien qu'elle se sentît pleine d'énergie et rajeunie, elle avait l'impression d'avoir beaucoup vieilli. Les gens auxquels on fait confiance vous trahissent. Les projets qu'on fait tombent à l'eau. Et surtout, ce qui semble devoir durer toujours finit par changer. Trouvant ces pensées trop déprimantes, elle se leva et entreprit de remettre son appartement en ordre.

—
—
—
— J'espère que j'ai rempli tout ça correctement, dit Margaret en montrant la pile de papiers qui se trouvaient sur le bureau de Stephen Larkin. Jamais je n'aurais imaginé devoir répondre à autant de questions après tout, ce n'est pas moi qui veux divorcer.

— Ne me demandez pas pourquoi c'est ainsi. C'est la loi, un point c'est tout.

— N'y voyez rien de personnel, mais Dickens a écrit que la loi était de la foutaise — et j'aurais tendance à être d'accord avec lui.

— Moi aussi, reconnut Stephen en riant. Je ne voudrais à aucun prix être responsable des lois qui régissent le divorce. Avant, c'était différent. Mais aujourd'hui, avec la nouvelle législation, le niveau de vie de l'homme a augmenté de plus de quarante pour cent et celui de la femme a baissé dans les mêmes proportions.

— Que se serait-il passé si je n'avais pas travaillé. S'il avait fallu que je reste chez moi pour élever des enfants en bas âge ?

— Il aurait été obligé de vous verser une pension alimentaire plus élevée. À condition d'être en mesure de le faire, bien entendu.

— Je sais qu'il a promis à Danny et à Julie de «prendre soin de nous»... Quoi qu'il ait voulu dire par là... (Les oreilles de Margaret bourdonnaient tellement elle était furieuse.)... il sait très bien ce que cela signifie. Il connaît le montant de mon salaire et celui de mes charges. Les impôts fonciers ont quadruplé depuis que ma mère m'a laissé la maison. Rien que... (Elle s'interrompt.) Mais vous êtes au courant de tout ça.

Elle se sentait complètement impuissante et était tellement outrée qu'elle avait l'impression que son indignation était une chose vivante, emprisonnée au plus profond d'elle-même et qui luttait pour sortir.

— Une répartition équitable ! s'écria-t-elle. Et que se passe-t-il quand le juge, sous prétexte d'équité, décide de baisser le montant de la pension alimentaire ? Il ne reste plus que l'aide sociale ?

— Dans bien trop de cas, malheureusement. Mais ça ne vous arrivera pas.

— Je m'en sors à peine. Depuis quatre mois, j'ai été obligée de piocher dans mes économies, qui ne sont pas très élevées, vous vous en doutez. Et je ne veux pas dépenser tout ce que j'ai mis de côté. Il faut que je garde un peu d'argent...

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, s'il refuse de vous verser plus, il faudra engager une procédure devant le tribunal. Mais cela coûte cher et je préférerais ne pas en arriver là, madame Crâne.

— Je vous en prie, appelez-moi Margaret. Ça me gêne de porter encore ce nom. J'aimerais bien que mes élèves, eux aussi, cessent de m'appeler ainsi. Est-ce que je peux me permettre de vous poser une question personnelle, pour une fois ? Trouvez-vous puéril que je veuille reprendre mon nom de jeune fille ?

Stephen Larkin la regarda avec attention avant de répondre.

— Non, dit-il. Vous avez subi un grave affront. Je vous comprends.

Un *affront*. C'était bien ça. Il vivait avec *elle* à quelques kilomètres de là. Danny parlait en toute naïveté de « Papa et Randi ». « Nous » sommes allés pique-niquer. « Nous » nous sommes bien amusés. « Nous » avons recouvert la piscine pour l'hiver.

— Il vit dans le luxe ! reprit-elle. Et ça doit lui plaire car nous n'avons jamais pu nous le permettre. Est-ce là que va son argent, monsieur Larkin ?

— Je n'en sais rien. J'attends toujours son questionnaire. Mais je me permets de vous rappeler que les obligations morales n'entrent pas en ligne de compte dans cette affaire. La loi spécifie qu'il doit avoir de quoi vivre, lui aussi.

— Bien entendu. La fameuse répartition équitable. Randi profitant de ce qui devrait me revenir à moi et à mes enfants. *Mes* enfants qu'il a abandonnés, qu'il le reconnaisse ou non.

Il y eut un silence. Margaret, qui avait l'habitude de faire tourner son alliance autour de son doigt se surprit à effectuer ce geste, bien qu'il n'y eût plus à cet endroit que la marque laissée par l'anneau. Larkin la regardait, attendant sans doute qu'elle se lève pour prendre congé, car ils n'avaient plus rien à se dire.

— Ne vous inquiétez pas, conclut-il finalement d'une voix douce. La colère vous fait du bien. Elle vaut mieux que la souffrance, pour vous. Et j'en suis heureux.

— Merci. Vous êtes vraiment gentil. C'est d'ailleurs ce que m'avait dit Fred.

En quittant le cabinet Larkin, Margaret se rendit au lycée où elle avait rendez-vous un peu plus tard dans l'après-midi avec la psychologue. Audrey Swenson était arrivée dans cet établissement un peu avant qu'elle ait commencé à y donner ses cours. Mais elles n'étaient jamais devenues des amies intimes, si bien qu'à présent, c'était moins difficile pour Margaret de parler avec elle.

— Vous avez l'air en forme aujourd'hui, remarqua Audrey.

C'était une femme cordiale au sourire amical, mais au regard pénétrant et même parfois un peu dur. Bien que du même âge, Margaret se sentait comme un enfant devant elle. Elle venait implorer son aide et ses conseils. Si elle se sentait avilie, misérable, c'était à cause d'Adam et de cette femme.

³/₄ Ça doit être ma robe rose, répondit-elle, sans conviction. Parce que je ne me sens pas particulièrement bien.

— Vous ne voulez vraiment pas consulter un psychiatre ? Beaucoup de

femmes le font dans votre situation.

— Non, répondit Margaret avec fermeté. Je pense être capable de m'en sortir seule. De toute façon, je n'ai ni le temps ni l'argent nécessaires pour le faire. Et ce sont surtout mes enfants qui m'inquiètent, comme vous le savez.

— Bien sûr. Nous allons en parler. Mais vous vous doutez bien, n'est-ce pas ? que leurs réactions dépendent beaucoup de la manière dont vous êtes vous-même affectée par cette séparation.

— Je sais. Cependant dans ce domaine, je crois que je n'ai pas grand-chose à me reprocher. Je ne critique pratiquement jamais leur père. C'est pourtant tentant, croyez-moi, de poser des questions chaque fois que Danny et Julie rentrent à la maison après avoir passé le dimanche avec lui. Je déteste ce moment mais je n'ai jamais...

Audrey l'interrompt.

— Megan refuse toujours d'aller le voir ?

— Oui. Parfois je me dis qu'elle le méprise encore plus que moi. Je suis d'ailleurs inquiète qu'elle lui en veuille autant.

Audrey hocha la tête en signe d'assentiment.

— Elle a été profondément blessée, en tant que fille et en tant que femme. Maintenant que son père l'a déçue, elle ne fait plus confiance aux hommes et elle se demande si sa vie a encore un sens. Comme tous les adolescents, elle a des principes très élevés, et pour elle tout est noir ou blanc. Ne la bousculez pas. Et maintenant, si nous parlions un peu de vous ?

Margaret se rendit compte qu'elle regardait de nouveau son annulaire gauche — le doigt auquel elle portait autrefois son alliance —, et elle posa sa main sur le bras de son fauteuil.

— Heureusement, j'ai tellement de choses à faire qu'il me reste bien peu de temps pour m'occuper de mes propres sentiments. Je souffre, mais par moments seulement. Hier par exemple, après mon dernier cours, j'ai eu la visite d'une de mes anciennes élèves. Je me souvenais très bien d'elle car elle était extrêmement brillante. Elle entre en troisième année de médecine, et elle est venue me remercier de lui avoir donné envie d'effectuer ce genre d'études.

— Quel effet cela vous a-t-il fait ?

— J'ai été à la fois touchée par sa démarche et contente que mon travail de professeur ait porté ses fruits. (Elle se tut un court instant, prit une profonde inspiration et ajouta :) Mais j'ai ressenti aussi une flambée de rage en pensant que j'avais abandonné mes propres études pour en arriver là — et que maintenant il est trop tard.

— Ce que vous me dites est bon signe. La colère vous fait du bien tant que vous la contrôlez.

Exactement ce que lui avait dit Stephen Larkin. Est-ce que les séances de rayons vous font du bien elles aussi ?

— Même si je commets pas mal d'erreurs, je parviens à me maîtriser, répondit-elle avec une soudaine fierté.

— Parfait. Et maintenant, dites-moi comment vont vos enfants.

— Rien de changé pour l'instant. Ils sont effrayés, malheureux et eux aussi, les pauvres petits, ils font un effort terrible pour se contrôler.

— Je vais vous donner un conseil. Ne pensez pas à eux et ne les traitez jamais comme des bébés. Surtout pas Danny, que vous avez sans doute tendance à surprotéger car il est le plus jeune. Essayez de l'appeler « Dan ». (Audrey sourit.) J'imagine que vous l'appellez Daniel quand vous êtes fâchée contre lui.

— En effet. Il n'a jamais été très bon élève, mais depuis que son père est parti j'ai beaucoup de mal à obtenir qu'il fasse ses devoirs. Il joue au ballon, regarde la télé — et téléphone à Adam.

— Soyez très ferme au sujet des devoirs. Sanctionnez-le s'il ne les fait pas. Vous ne pouvez pas le laisser rater son année scolaire sous prétexte que son père a quitté la maison.

— Vous avez raison. Megan, elle, agit tout à l'inverse. Cette année, elle a pris six matières principales et elle veut que je lui donne des cours particuliers de chimie du niveau de la fac. Elle s'est littéralement immergée dans ses études. Plus de téléphone, plus de garçons. Elle ne voit même plus ses copines.

— Demandez-lui si elle accepterait de me rencontrer.

— Elle fait tout ce que je lui demande. Elle s'est identifiée à moi. Et elle a toujours été formidable. Trop peut-être. Mais Danny... Dan refuse de vous rencontrer. Il m'a dit que c'était un « truc de fille », en employant une expression beaucoup moins polie, et qu'il pouvait se débrouiller tout seul.

— C'est peut-être le cas. (Après avoir jeté un coup d'œil à sa montre, Audrey ajouta :) Il ne nous reste que cinq minutes pour parler de Julie, je vais donc résumer la situation. À mon avis, les choses prendront du temps. Si je vois qu'il n'y a aucun progrès, il faudra qu'elle voie un psychiatre. Mais pour le moment, je crois que je la comprends.

— Julie a toujours été la plus fragile des trois. Depuis qu'elle est née. Elle s'en sortait plutôt bien et suivait son petit bonhomme de chemin jusqu'à... jusqu'à ce que cette chose arrive. On dirait qu'elle a été heurtée par un camion, ajouta Margaret d'une voix cassée. (Puis elle se leva.) Merci, Audrey. Il y a d'autres gens avec des problèmes assis dans la salle d'attente, alors je vous laisse.

Quand Margaret arriva chez elle, Megan était en train de faire ses devoirs dans le bureau du rez-de-chaussée.

— Je m'excuse d'arriver si tard, dit-elle. Mais j'ai été retenue. Voici les clefs de la voiture. Tu seras là-bas dans vingt minutes. Tu n'as qu'à dire au dentiste que c'est ma faute. (Elle fouilla dans son porte feuille et reprit :) J'aimerais que tu achètes des fruits en rentrant. Quelque chose de pas trop cher. De pommes, peut-être ?

Assis sur les marches à l'arrière de la maison nimbée par le doux soleil d'octobre, Danny grattait la tête de Rufus.

- Tu as des devoirs à faire ? lui demanda Margaret.
- Un peu.
- Il est cinq heures passées. Tu ne crois pas que tu devrais t'y mettre ?
- Non, répondit Danny.
- « Soyez ferme », lui avait dit Audrey.

— Moi, je pense que tu as bien besoin de travailler. Vendredi dernier, à ta première interrogation d'histoire, tu n'as même pas eu la moyenne. C'est inacceptable.

- Peut-être que je suis idiot.

— Non, Daniel. Tu n'avais tout simplement pas appris tes leçons. Maintenant, tu vas monter dans chambre et travailler pendant que Julie et moi nous préparons le dîner.

— J'irai tout à l'heure, Maman. Tu ne peux pas me laisser un peu tranquille ?

— Pas question. Après le dîner il faut que tu passes la tondeuse devant la maison. La pelouse est dans un état lamentable. Et ensuite, tu finiras tes devoirs.

— D'accord, dit-il. (Il se mit debout et monta les marches en traînant des pieds.) Tu es tout le temps sur mon dos, Maman.

- C'est faux et tu le sais, Dan.

—

Les pommes de terre étaient toujours sur la table Julie ne les avait pas épluchées. Je ne reconnais plus mes enfants, pensa Margaret. J'ai l'impression de nager à contre-courant et de faire du surplace. Elle se dirigea vers l'escalier pour appeler sa fille.

— Descends éplucher les pommes de terre, cria-t-elle. Je t'ai demandé ce matin de les préparer pour moi.

- J'ai oublié, répondit Julie.

Elle avait l'air triste et négligée. Ses cheveux blond roux — comme ceux de son père — n'avaient pas été lavés depuis une bonne semaine. Une mère n'est pas censée rappeler sans cesse ses enfants à l'ordre, songea Margaret. Mais comment faire autrement quand ils se laissent complètement aller ? Renonçant à parler de ses cheveux à Julie, elle lui dit :

— Ce sont des choses qui arrivent. Veux-tu avoir la gentillesse de t'occuper des pommes de terre ? Je vais faire griller des morceaux de poulet sur le barbecue et préparer la salade pendant que tu mettras la table.

Ils continuaient à dîner dans la salle à manger même si celle-ci semblait trop vaste maintenant qu'Adam n'était plus là. Mais Margaret voulait changer le moins possible les habitudes familiales, ne serait-ce que pour pouvoir dire : Nous n'allons pas flancher parce qu'il nous a abandonnés.

À dix-neuf heures quinze, Megan n'était toujours pas rentrée et Margaret, follement inquiète, faisait les cent pas devant la maison en jetant régulièrement un coup d'œil dans la rue tandis que Julie et Danny attendaient dehors sans parler.

Où peut-elle bien être ? se demandait-elle. J'ai téléphoné chez le dentiste mais le cabinet est fermé. Je n'ose pas imaginer ce qui a pu se passer...

La nuit était tombée quand Fred déboucha dans l'allée au volant de sa camionnette. Megan était assise à côté de lui.

— Où étiez-vous ? cria-t-elle. J'ai téléphoné mais personne n'a décroché. Comme je n'avais plus qu'une seule pièce, j'ai appelé Oncle Fred et il est venu me chercher. Je me trouvais en plein centre ville quand la voiture s'est arrêtée ! C'était horrible ! Tous les gens klaxonnaient comme si c'était ma faute ! Puis la police est arrivée et a déplacé la voiture... Où étais-tu, Maman ?

— Assieds-toi. Nous devons être dehors en train de nous occuper du barbecue et personne n'a entendu le téléphone. Mais ne t'inquiète pas. À partir du moment où tu n'as rien, le reste n'a aucune importance. Que s'est-il passé avec la voiture ?

— Il a fallu la faire remorquer, répondit Fred. La courroie de transmission est fichue.

— Sans Oncle Fred, je ne sais pas comment je m'en serais tirée, dit Megan, les larmes aux yeux. Il s'est occupé de tout.

Soulagée d'un grand poids, Margaret regarda Fred.

— Il est toujours là quand il faut, déclara-t-elle. Merci, Fred. Veux-tu rester dîner avec nous ? Il faudra que tu nous pardonnes, car c'est archi-cuit maintenant...

À table, Fred, installé sur la chaise d'Adam, expliqua à Margaret :

— D'après le garagiste, il faut compter douze cents dollars pour remplacer la courroie de transmission. Mais est-ce que ça vaut le coup de faire de tels frais sur une voiture qui est plutôt vieille ? Il faut que tu y réfléchisses.

— Plutôt vieille ! lança Danny. C'est une antiquité, oui ! Personne dans le quartier ne garderait une épave pareille. Il faut que nous achetions une voiture neuve, Maman.

Pauvre innocent, songea Margaret avant de répondre calmement :

— Ce n'est pas aussi simple que ça, Danny.

— J'ai dit à Papa que nous avons besoin d'une voiture. Il a pris la neuve et nous a laissé cette vieille... guimbarde.

— Tu veux dire « guimbarde », intervint Julie.

— C'est pareil, non ? Arrête de me corriger, grosse tête !

— Sois poli, Daniel, répliqua Margaret.

Cet enfant a besoin d'un homme, d'un père, songea-t-elle.

— Il a raison, intervint Megan à son tour. Papa s'occupe de lui, et se fiche bien de nous.

— C'est ce que je lui ai dit ! s'écria Danny. Et alors *elle* a répondu qu'il avait besoin d'une voiture pour aller au bureau et qu'il fallait que je comprenne que, s'il ne travaillait plus, nous serions bien embêtés.

Il aurait fallu une fois de plus changer de sujet. Mais Margaret ne put s'empêcher de demander :

— Et qu’a répondu ton père ?

— Rien.

Fred s’empressa de proposer :

— Qui veut venir au match de foot avec moi samedi après-midi ?

Julie et Danny levèrent la main. Mais Megan déclina la proposition.

— Merci beaucoup, Oncle Fred. Mais il faut que je travaille sur ma dissert d’anglais.

— Tu ne dois pas la rendre avant la mi-novembre ! rappela Margaret. Va voir ce match. Je suis sûre que vous vous amuserez bien.

— Je ne peux pas me le permettre, Maman. Si je veux réussir dans la vie, il faut que j’aie les meilleures notes possibles.

Fred lança à Margaret un regard qui signifiait clairement : Pauvres enfants.

— Ce sera pour une autre fois. Si vous débarrassiez la table pour aller finir vos devoirs ? proposa-t-il. J’ai remarqué que votre mère avait une pile de copies à corriger comme d’habitude... Je vais donc rentrer chez moi. Je ne veux pas la gêner.

— Tu sais bien que tu ne me déranges jamais, Fred.

Arrivé devant la porte d’entrée, il s’arrêta et lui dit :

— Je n’ai pas voulu en parler à table mais tu as vraiment besoin d’une nouvelle voiture, Margaret. Et j’aimerais bien que tu me laisses t’aider, ajouta-t-il avec un regard presque suppliant.

Margaret était si émue par sa bonté foncière qu’elle faillit se mettre à pleurer. Mais même si son entêtement n’était pas raisonnable, elle était trop indépendante pour accepter l’aide de qui que ce soit. Louise et Gilbert, et même Nina, lui avaient déjà gentiment proposé la même chose, et elle avait refusé.

— Je te connais, reprit Fred. Si ça peut te mettre à l’aise, disons qu’il s’agit d’un prêt que tu me rembourseras quand tu pourras.

— Tu es adorable, Fred, et je te remercie. Mais c’est à Adam de nous aider. Je considère qu’après dix- neuf ans de vie commune il doit bien une voiture à sa femme et à ses enfants.

— Et s’il ne le fait pas ? Tu en as parlé avec Larkin ?

— Oui. Et, chaque fois, il me répond qu’Adam fait ce qu’il peut. Comme il a réglé la moitié de l’assurance de ma voiture, il acceptera peut-être de payer la moitié de la courroie de transmission. Peut-être... De toute façon, il faut attendre que le juge ait fixé le montant de la pension qu’il doit me verser.

— Tu es satisfaite de Larkin ? Si ce n’est pas le cas, dis-le-moi. Je ne serai pas choqué, même si c’est moi qui te l’ai recommandé.

— Je ne pouvais pas tomber mieux, et je l’apprécie beaucoup.

— Tant mieux. Courage, Margaret, dit-il en l’embrassant sur la joue avant de s’engager dans l’allée.

Elle le regarda s’éloigner. À cause de sa haute taille, de ses larges épaules et de sa démarche, il paraissait sûr de lui et fort comme un roc. ais en certaines occasions, son regard doux et pensif démentaient en partie cette impression. Et

Margaret pensa qu'elle ne le connaissait pas vraiment, bien qu'il fût depuis très longtemps partie de leur vie. Elle ne savait même pas ce qu'il éprouvait maintenant vis-à-vis d'elle, ni si c'était ou non important. Elle avait beau se montrer forte extérieurement, elle était blessée et elle souffrait. La nuit, tous ses rêves avaient trait à Adam et étaient empreints de tristesse, d'un sentiment de perte et de trahison.

Son travail l'attendait, posé sur le bureau : une pile de copies à corriger — la première interrogation du trimestre, destinée à déterminer les acquis de la classe. Cette année, elle avait des élèves brillants et très agréables. Et pourtant, quand elle regardait leurs visages attentifs tournés vers elle, il lui arrivait souvent de se demander si elle parvenait à leur cacher ses soucis. C'était bien la première fois de sa carrière qu'elle se posait ce genre de question.

Assise devant son bureau, elle apercevait par la porte ouverte l'endroit du living où était rangé le nouvel ordinateur d'Adam. Il n'avait pas demandé à le récupérer. S'il en parle, je ne le lui rendrai pas, se dit-elle rageusement. Ça appartient à mes enfants.

Elle se sentait très agitée. Mais elle allait devoir se calmer, car elle avait du travail. Elle n'aurait pas fini avant minuit au moins. Demain matin, elle téléphonerait au garagiste pour qu'il change la courroie de transmission. Cependant, même si Adam en payait la moitié, cela écornerait encore ses économies.

Maudit soit-il ! Lui, mais aussi les lois qui voulaient qu'une femme ait tant de difficultés à récupérer ce qui lui était dû !

Jetant un coup d'œil aux photos posées sur la petite table en face d'elle, Margaret examina le jeune visage de son père. Elle ne l'avait jamais vu mais, grâce à sa mère, elle avait l'impression de le connaître. Jean lui avait tellement parlé de lui ! Elle se souvenait de tous ces bons moments qu'ils avaient passés ensemble, et souvent elle riait en parlant des choses amusantes qu'ils avaient connues.

La mort est plus facile à supporter, songea Margaret. Au moins, on conserve de bons souvenirs. Alors qu'il n'y a rien d'agréable ni d'amusant dans ce qui m'arrive. Elle alluma la lampe de son bureau, et se mit au travail.

Un sourire feint aux lèvres, Adam essayait de manifester un enthousiasme qu'il n'éprouvait nullement, était tendu car la visite de ses enfants ne se passe pas aussi bien qu'elle l'aurait dû. Et il en avait été de même le dimanche précédent.

— Le faux chervis fait partie de la famille des carottes, expliqua-t-il. On ne le croirait pas à le voir n'est-ce pas ?

— C'est moche, dit Julie.

— La plante est sèche. Il faudrait que tu la voies en août quand elle est en fleur.

Comme Randi aimait bien être seule pour préparer le déjeuner, il les avait emmenés se promener dans les prés situés entre les bois entourant la maison la rivière.

— Je crois que les botanistes ont essayé d'exploiter cette plante. Mais je n'en suis pas sûr. Il serait intéressant de vérifier.

Mais, au lieu de suivre ce qu'il disait, les deux enfants avaient les yeux fixés sur Rufus dont la tête émergeait à peine des hautes herbes brunes, comme s'il nageait au milieu de la verdure.

— Je crois que nous pouvons rentrer, reprit-il. Le déjeuner doit être prêt.

En voyant que la table de jardin n'était pas mise Danny demanda :

— Pourquoi ne mangeons-nous pas dehors ?

— Il fait trop froid, répondit Adam. Nous sommes fin novembre ! Au soleil, il fait chaud. Je pourrais même enlever mon pull, si je voulais.

— Appelle Rufus et rentre. Et arrête de râler, Danny.

Ça, c'est nouveau, pensa Adam en voyant la moue dégoûtée de son fils.

Dès qu'ils furent à table, Randi dit à Julie :

— Je suis désolée que ce piano ne te plaise pas. Quand je l'ai vu dans cette vente, j'ai aussitôt pensé à toi. Il va très bien dans le cellier. Nous avons d'ailleurs l'intention de faire de cette pièce une salle de jeux.

Comme Julie ne répondait rien, Adam enchaîna rapidement :

— C'est vraiment gentil de ta part d'avoir pensé à Julie. Je suis sûr qu'elle utilisera ce piano quand elle recommencera à jouer. Mais rien ne presse, Julie.

— J'ai l'impression qu'elle ne l'aime pas, reprit Randi en souriant. Il n'est pas assez beau pour elle. J'ai raison, Julie ?

La jeune fille rougit et murmura en regardant son père :

— Je ne veux pas jouer, c'est tout.

Une réponse polie qui ne détendit pas pour autant l'atmosphère. La conversation décousue qui suivit cet échange était simplement une façon

comme une autre de tuer le temps. Alors que ses enfants lui manquaient tant ! Ils n'avaient pas passé Thanksgiving avec lui et ne seraient pas là non plus à Noël. Les enfants doivent rester avec leur mère, se dit-il pour se consoler.

Lorsqu'ils eurent fini de déjeuner, Julie et Danny allèrent s'amuser dehors tandis qu'Adam et Randi buvaient leur café.

— Julie aurait dû être contente d'avoir un piano, déclara Randi.

Pourquoi ne laisse-t-elle pas tomber ? songea Adam. C'est très gentil à elle d'avoir acheté ce piano. Mais elle ne s'est pas rendu compte que ce n'est qu'une vieille casserole et qu'il ne devait déjà pas valoir grand-chose quand il était neuf. À Elmsford, Julie avait un piano « crapaud », entretenu avec soin, que Jean leur avait offert, quand elle en avait eu les moyens après son second mariage.

— Ne t'inquiète pas. Elle est complètement bouleversée, c'est tout.

— C'est pénible de voir une gamine broyer du noir. Elle a à peine dit un mot.

— Pour elle, ça a été très dur, Randi. Je savais que mon départ aurait des conséquences, bien entendu, mais je n'imaginai pas que Julie le prendrait aussi mal.

— Tu n'es quand même pas mort ou emprisonné pour vingt ans, grand Dieu ! Le problème, chéri, c'est que tes enfants sont trop gâtés.

— Non, Randi. Ils ont leurs défauts, comme nous tous, mais ce ne sont pas des enfants gâtés.

— Alors, explique-moi pourquoi Danny se sent obligé de traîner ce chien partout ?

— Rufus ne l'accompagne pas partout. Si Danny l'emmène quand il vient ici c'est pour qu'il fasse un peu d'exercice. En plus, la compagnie de ce chien le console.

— Comme s'il avait besoin d'être consolé ! Il n'est quand même pas au supplice ! Tu as trop bon cœur, Adam, et tes enfants en profitent.

Adam se sentit blessé par cette remarque. C'est vrai que Julie et Danny n'avaient pas été particulièrement agréables, aujourd'hui. Mais on ne pouvait pas leur demander d'être parfaits en permanence. Certes, Randi était toujours adorable avec eux. Mais elle n'avait pas l'habitude des adolescents... Allons ! C'était déjà bien beau qu'elle accepte de s'occuper d'eux tous les dimanches. Quand ils étaient là, jamais elle n'élevait la voix et il était rare qu'elle râle. Elle avait donc le droit d'exprimer un avis sur eux.

— Je t'ai fait de la peine, murmura-t-elle. Tu es en train de te dire que je n'aime pas tes gosses. (Elle se leva et, s'approchant d'Adam, prit son visage entre ses mains pour l'embrasser.) Je suis désolée, chéri. Tu sais bien que je les adore. Ne serait-ce que parce que ce sont les tiens ! Mais il faut bien que je te confie de temps en temps ce que je pense. Dis-moi que tu ne m'en veux pas...

— Bien sûr que non, répondit Adam.

— Avec le sourire, s'il te plaît.

Il sourit.

Pendant le voyage du retour, Danny voulut écouter de la musique, un groupe de chanteurs avec un de ces noms complètement farfelus dont Adam n'arrivait jamais à se souvenir, Les Fossoyeurs ou quelque chose de ce genre. D'habitude, le boucan qu'ils faisaient lui donnait mal à la tête. Mais ce jour-là, perdu dans ses pensées, il fut presque heureux de les entendre.

Le plus dur, chaque fois qu'il ramenait ses enfants, c'était de les voir remonter l'allée jusqu'à la porte de cette maison qui avait si longtemps été la sienne. Il allait repartir en disant comme toujours « À dimanche prochain » lorsque Danny se retourna et lui demanda :

— Tu ne vas plus jamais rentrer avec nous ?

— Une autre fois peut-être, déclara-t-il, en sachant bien que cette réponse évasive n'abuserait pas Danny.

Il était en train de descendre la rue quand il aperçut Megan qui venait dans sa direction. Remarquant qu'elle portait des livres, il en déduisit qu'elle revenait de la bibliothèque. C'était la première fois qu'il la voyait, depuis qu'il avait quitté Elmsford. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Elle était si jolie dans sa robe bleue et son pull assorti, ses longs cheveux blonds par le soleil répandus sur ses épaules... Se penchant par-dessus le siège du passager, il ouvrit la vitre et s'écria :

— Megan ! Megan ! Comment vas-tu ?

Elle s'arrêta.

— Merveilleusement bien, répondit-elle d'une voix glaciale.

— Je sais qu'il n'en est rien et je me fais du souci pour toi. Mais nous ne pouvons pas parler ici. Tu ne veux pas venir me voir, avec Julie et Danny ?

— Non. Tu ne t'imagines quand même pas que je vais aller chez cette femme !

— Tu te trompes, Megan. Randi est quelqu'un de bien. Elle est gentille et affectueuse.

— Oh oui ! À peu près autant qu'un cobra ! Tu voudrais que je sois polie avec elle, après ce qu'elle a fait ?

Adam se sentait exténué. Comment s'y prendre pour que sa fille comprenne ?

— Quand je pense à ce qu'elle... et toi avez fait ? Maman qui est si bonne ! Tu t'es débarrassé d'elle comme on jette un mouchoir en papier après l'avoir utilisé. Tu te fiches bien d'elle.

— Pas du tout, Megan.

Les yeux de sa fille lancèrent des éclairs.

— Alors, pourquoi ne reviens-tu pas à la maison ' Nous pourrions recommencer... Nous pourrions tous nous aimer, comme avant, conclut-elle d'une voix brisée.

— Je ne peux pas, Megan. Ce n'est pas aussi simple. Et si difficile à expliquer. Tu ne comprendrais pas.

— Tu as raison. Je ne comprends pas que tu nous aies laissés tomber et

que tu sois parti. Parfois je me réveille la nuit et je me dis que j'ai simplement rêvé tout ça.

Le corps raide et tendu, elle ne le quittait pas de yeux. Adam savait qu'elle attendait une réponse, et qu'elle souffrait. Et il vit à son expression qu'elle avait perdu tout espoir de le faire changer d'avis.

— Tu ne nous permets même pas de vivre correctement, cria-t-elle. Quand je pense à ce vieux tacot..

— J'ai payé la moitié de la courroie de transmission, intervint Adam.

— Ça reste quand même un vieux tacot. Et nous avons besoin de vêtements d'hiver. Quant à la tondeuse, elle est trop lourde pour Danny. Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Je vais essayer de vous donner un peu plu d'argent. Je sais que vous avez besoin de certaines choses. Mais je dépense déjà tout ce que je gagne. Je n'ai pas un sou de côté.

— Tu en as toujours assez pour *elle*.

— Ce n'est pas le... Qui t'a dit ça ?

— Tu ne vas pas me raconter que tu vis chez elle sans rien payer. Et puis tu lui as offert un bracelet et un collier en or pour son anniversaire. Maman n'a jamais eu de bijoux, elle !

Randi a dû les montrer à Julie, pensa Adam, soudain oppressé. Tout était si compliqué ! Si difficile !

Toujours sans le quitter des yeux, Megan ajouta :

— Nous sommes tous tristes à cause de toi. Tous. Même Danny. Dire qu'à treize ans il n'a plus le cœur à plaisanter ! Et que c'est ta faute ! Si tu veux tout savoir, je vous méprise, toi et cette sale bonne femme !

Elle lui tourna le dos et remonta la rue en courant.

Se faire injurier par sa fille adorée ! Sa Megan toujours si calme, si prudente...

Adam était tellement bouleversé qu'il ne savait pas s'il pourrait conduire. Il passa la première et s'éloigna à faible allure. Il avait l'impression que, quels que soient ses efforts, jamais sa fille, ni même quelqu'un d'autre, n'arriverait à comprendre. Il savait qu'au bureau les gens échangeaient des coups d'œil derrière son dos et il avait même surpris une conversation dans les toilettes.

— J'ai entendu dire qu'il allait divorcer.

— Elle est sans doute contente d'être débarrassée de lui. Comme pète-sec, il se pose là.

— J'ai toujours bien aimé Margaret.

Quelle bande d'imbéciles ! Des gens superficiels, inintelligents, qui ne pensaient qu'à gagner de l'argent. Et rien de tout cela ne les regardait, de toute façon.

Il n'empêche que certains d'entre eux avaient du pouvoir et qu'en tant que supérieurs hiérarchiques ils pouvaient vous humilier. Même Ramsey, qui d'habitude n'élevait jamais la voix, ne s'était pas gêné pour lui passer un savon la semaine précédente. Adam ne put s'empêcher de tressaillir en

repensant à ce qui était arrivé le lundi précédent, quand Randi et lui, s'étant couchés tard, n'avaient pas entendu le réveil.

— Où vous croyez-vous, Crâne ? lui avait demandé Ramsey. Une demi-heure de retard alors que vous avez rendez-vous avec un homme qui s'apprête à nous verser deux cent mille dollars ! Il a pris l'avion ce matin à Chicago et vous osez le faire attendre ! La ponctualité est vraiment la moindre des politesses, quelle que soit la personne que vous devez rencontrer. Mais on dirait que vous vous en fichez complètement...

Adam souffrait dans son orgueil. Et il était inquiet. Les rumeurs concernant un rachat de l'entreprise étaient trop nombreuses et trop tenaces. Même si Advanced Data ne pouvait pas rivaliser avec IBM c'était une compagnie suffisamment performante pour éveiller l'intérêt des plus grands fabricants de logiciels du pays. Si elle changeait de mains, que lui réservait l'avenir ? Peut-être quelque chose de merveilleux. Mais peut-être non...

Financièrement, il avait bien du mal à s'en sortir. Maintenant qu'il vivait avec Randi, il était supposé payer la moitié des dépenses. Cependant, celles-ci étaient plus élevées que lorsqu'il habitait Elmsford. Il se doutait que Randi avait pris un gros crédit pour acheter la maison — mais il ne pensait pas qu'il était aussi important. C'était toujours la même histoire : un apport initial minime et des remboursements mensuel très élevés. Heureusement, elle ne lui demandait rien de plus.

Il savait pourtant ce qu'elle attendait de lui : un enfant. Et il lui avait promis qu'ils en auraient un dès que le divorce serait prononcé. Mais les avocats avançaient comme des escargots ! Pour eux, remplir un papier revenait à déplacer une montagne.

Peut-être parce qu'ils n'étaient pas mariés, justement, Adam se sentait obligé — même s'il avait du mal à le reconnaître — de faire tout ce qu'il pouvait pour que Randi soit comblée. Elle le rendait tellement heureux ! Quand il était avec elle, il avait l'impression d'être le roi de la terre.

«Tu t'inquiètes trop, lui disait-elle souvent quand ils étaient au lit tous les deux. À vingt-cinq ans, c'était pour tes notes et ta future carrière. Et maintenant, c'est pour ton travail et tes enfants. Alors que la seule chose qui compte, c'est nous deux. » Elle avait raison, bien sûr. Jamais il n'avait été aussi épanoui. Et c'était ça, l'essentiel.

Quand il se gara devant la maison, Randi était déjà dehors. Elle avait dû entendre le bruit des roues sur le gravier et, comme toujours, elle était sortie pour l'accueillir.

—
—
—
—
—

— Ce serait dommage de vous demander de revenir, dit Larkin. Nous n'avons plus que douze pages à remplir.

Il ramassa les emballages des sandwichs qu'ils avaient mangés à midi et les gobelets de carton dans lesquels ils avaient pris leur café, et les mit dans corbeille à papier. Ses gestes étaient aussi mesurés que ses paroles. Si le sujet n'était pas aussi déplaisant j'aurais grand plaisir à l'écouter, se dit Margaret, amusée par cette pensée.

— Pourriez-vous m'expliquer, lui demanda-t-elle pourquoi je dois répondre à des questions aussi absurdes ? « Combien de pièces y a-t-il et à quoi servent-elles ? » Comme si, après avoir vécu autant d'années dans cette maison il ne le savait pas !

— Je vous ai déjà dit qu'il ne fallait pas chercher à comprendre. C'est la loi. Cette maison fait partie de vos biens. Elle doit figurer dans l'accord.

— Mes biens ! répéta-t-elle d'une voix railleuse (Puis, craignant de passer pour une enquiquineuse, elle s'excusa :) Désolée, monsieur Larkin. J'ai conscience que mes réactions vous font perdre du temps.

— Vous êtes tout à fait en droit de réagir, Margaret. Ne vous inquiétez pas pour ça... Soit dit en passant, puisque je vous appelle par votre prénom j'aimerais bien que vous m'appeliez Stephen. Et maintenant, reportez-vous à la page cinquante-quatre de votre double, et continuons !

Lorsqu'ils en eurent enfin terminé, Stephen referma ses dossiers. Dans le silence qui suivit, ils se rendirent compte soudain que les fenêtres tremblaient sous les assauts du vent et qu'une pluie torrentielle frappait les vitres. Stephen quitta son fauteuil et alla jeter un coup d'œil dehors.

— Les rues ressemblent à des rivières, remarqua-t-il. Vous feriez mieux d'attendre que la tempête se calme. D'habitude, ce genre de déluge est plutôt bref.

— Je vais m'installer dans la salle d'attente pour lire, proposa Margaret.

— Non. Restez là et racontez-moi comment vous vous en sortez.

Margaret ne put s'empêcher de hausser légèrement les épaules. De l'air de dire : une réponse claire est impossible. Puis elle murmura :

— Je pense que je ne fais pas d'erreur. Je tente de préserver mes enfants au maximum. Mais intérieurement... j'ai l'impression que ma vie est coupée en deux : avant et après Adam. C'est comme une carte de l'Europe avant et après la fin du communisme, le nom et la forme de tous les pays ont changé. Moi aussi, j'ai une forme différente, et je vais changer de nom. Ce qui me choque d'ailleurs beaucoup, c'est de penser qu'une autre femme va porter le

patronyme qui a été le mien pendant dix-neuf ans. C'est complètement idiot, non ?

— Je ne crois pas. Pour vous, ce nom symbolise tout ce qu'elle vous a volé.

— J'aimerais vous demander quelque chose : y a-t-il des maris qui demandent le divorce parce que leur femme les a trompés ?

— Relativement peu. Les femmes savent que l'adultère brise un couple et qu'après le mariage n'est plus jamais le même. Elles ne veulent pas prendre le risque de divorcer, justement — puisque pour elles le divorce est une suite logique de l'adultère !

— Vous voulez dire qu'en trompant leur épouse les hommes ne se rendent pas compte de ce qui les attend ?

— Non. Je pense d'ailleurs qu'Adam Crâne, au début de cette liaison, n'avait nullement l'intention de divorcer.

— Si je vous comprends bien, que l'homme le veuille ou non, la liaison finit par avoir le dessus.

— Oui. Avec toutes les tristes conséquences que cela a ensuite sur la vie du couple — et surtout sur les enfants.

Margaret ne put s'empêcher de remarquer :

— Votre travail doit être bien triste, lui aussi.

— Il l'est, c'est vrai...

Elle était étrangement sensible à cet homme, à ses mains aux ongles soigneusement manucurés, à son costume sombre et à ses cheveux noirs et brillants. Mais c'était ridicule !

— Je pense souvent à arrêter, poursuivait Stephen. J'aimerais bien faire quelque chose de constructif, au lieu de passer mon temps à détruire...

— Je n'ai pas l'impression que vous détruisiez quoi que ce soit, dit-elle gentiment. Vous m'avez beaucoup aidée, au contraire.

— C'est une autre manière de voir les choses, j'imagine.

— En tout cas, j'espère que vous n'arrêterez pas avant que je sois tirée d'affaire !

— Je vous le promets, répondit-il en souriant. Et puis, au fond, ce que je vous raconte, ce ne sont peut-être que des paroles en l'air !

La tempête était pratiquement terminée quand Margaret reprit le volant. En rentrant chez elle, elle ne put s'empêcher de penser à Stephen Larkin. C'était idiot d'assimiler un homme à sa profession. Pourtant jusqu'à aujourd'hui, elle avait toujours rencontré Stephen Larkin dans son bureau, au milieu de ses livres de droit. Et jamais elle n'aurait imaginé qu'il soit frustré par son travail. Il s'était montré si compréhensif. Était-il marié ? Avait-il raté son mariage lui aussi ? Inutile de chercher à le savoir. Cela ne la regardait pas.

La première chose qu'elle vit en arrivant chez elle c'est que la cuisine était sens dessus dessous. Il n'y avait plus un seul récipient sur les étagères et tous les placards étaient ouverts. Complètement paniquée, elle se précipita dans l'entrée et appela ses enfants.

– Nous sommes là-haut, répondirent-ils. Le grenier est inondé...

C'était un vrai désastre. La toiture s'était effondrée en deux endroits, et à travers ces grands trous la pluie tombait comme si on avait ouvert un robinet. Les seaux et autres récipients étaient déjà pleins d'eau et menaçaient de déborder. Frappée de stupeur, Margaret fut à deux doigts de fondre en larmes.

– Ça a traversé le plafond de ma chambre, expliqua Megan. Mais ce n'est pas aussi dramatique qu'ici. Il y a simplement de grandes taches d'eau. (Elle essaya de sourire.) L'une d'elles a la forme de l'Amérique du Sud !

Des taches. Un plâtre neuf. Non, un nouveau plafond. Une nouvelle toiture. Le prix de tout ça ? Astronomique ! Les avocats n'avaient pas fini de discuter...

Margaret se frappa les tempes des deux mains. Puis, après avoir avalé sa salive pour chasser la boule qui lui obstruait la gorge, elle dit simplement :

– Il faudrait que nous mettions quelque chose pour boucher ces trous. Nous ne pouvons pas laisser l'eau couler toute la nuit, sinon les chambres vont être ravagées. Je me demande...

– Ce qu'il nous faudrait c'est une de ces bâches en plastique bleue qu'on utilise quand on construit une maison. Oncle Fred est entrepreneur. Il doit en avoir.

On pouvait toujours faire confiance à Megan pour trouver une solution.

– Je vais lui téléphoner, dit Margaret. Et je vais en profiter pour descendre deux seaux que je viderai en arrivant en bas. Viens avec moi, Julie, comme ça tu les remonteras.

En fin de soirée, après s'être installé dans le bureau avec Margaret, Fred fit le point de la situation.

– Tu es tranquille pour quelques jours, à moins qu'une tornade n'arrache ces bâches.

– Est-ce que les réparations vont coûter très cher ? demanda-t-elle, avec une pointe d'espoir.

– Ce n'est pas réparable, Margaret. Il faut refaire entièrement la toiture. Vous auriez dû entreprendre ces travaux depuis deux ans au moins. Tu n'as pas remarqué tous ces bardeaux qui manquent ?

– Bien sûr que si, répondit-elle en soupirant. Mais c'était tellement cher ! Et Adam pensait sans doute...

Elle s'interrompt, incapable de se souvenir de ce qu'Adam lui avait dit à ce propos

– Maintenant, ça ne peut plus attendre. Il faudra bien qu'il le fasse.

– Et s'il refuse ?

– Il n'a pas le choix.

– Ce n'est pas aussi simple que tu le crois, Fred. À présent, tout doit passer par les avocats. Et s'il n'a pas voulu dépenser cet argent l'année dernière... (Elle s'interrompt à nouveau. S'il n'avait pas voulu, c'était parce qu'il faisait déjà des projets avec *elle*.) Pourquoi accepterait-il maintenant ? résuma-t-elle. Bien sûr, nous pouvons le traîner devant le tribunal. Mais ça

m'étonnerait que la toiture puisse attendre jusque- là.

— Elle n'attendra pas, c'est certain ! Et même si ça ne me fait pas plaisir de remuer le couteau dans la plaie, il faut que je te dise : il y aurait des travaux à effectuer dans toute la maison. La chaudière, par exemple... il me semble que vous avez eu des problèmes avec elle l'an dernier. (Comme Margaret hochait la tête, il continua :) À mon avis, vous aurez de la chance si elle tient le coup cet hiver. L'escalier de la cave aurait besoin d'être réparé, lui aussi. Sinon un de ces jours quelqu'un va trébucher dans les marches et se casser le cou. Les fenêtres situées au nord laissent passer l'eau quand la pluie vient de ce côté-là. J'ai vu que tu étais obligée de mettre des serpillières sur les appuis...

— Arrête ! cria Margaret en se bouchant les oreilles. Crois-tu que je ne sais pas que nous n'avons pas le droit de rester dans cette maison ?

— Que veux-tu dire ? Vous avez tous les droits. C'est ton foyer. Et une maison ancienne et solide. On doit simplement y effectuer certaines réparations. Et il n'y en a pas pour des millions de dollars, bon sang !

— Même si c'était le cas, cela ne changerait rien au problème, répondit Margaret.

Il y eut un court silence. C'est à cause de ce qu'il dépense avec cette femme, se dit Margaret, qu'il est en train de nous ruiner, moi et mes enfants. Fred reprit :

— Si au moins tu acceptais mon aide... Tu as refusé pour la voiture, mais cette fois c'est plus sérieux. Laisse-moi t'aider. Tu sais bien que je peux me le permettre.

— D'accord. Envoie-moi tes ouvriers pour qu'ils réparent la toiture. Mais je ne peux pas accepter plus. Tu es vraiment un type formidable, Fred, mais tu n'as pas l'air de te rendre compte qu'il faut que je m'habitue à un autre mode de vie. C'est comme ça. Quand le mari s'en va, son revenu augmente, et celui de sa femme baisse.

— Tu es têtue comme une mule, remarqua-t-il gentiment.

— Je suis simplement réaliste. Même si cette maison était en parfait état, elle n'est plus faite pour nous. Elle est trop grande et trop difficile à entretenir. Et je ne peux pas me permettre d'employer quelqu'un pour remplacer Adam. Le mois dernier, quand il y a eu cette tempête de neige, ça a été terrible. Les enfants sont adorables, ils ne se plaignent jamais, mais ils sont à bout.

Voilà. Elle venait de prononcer les paroles tant redoutées. Et elle regarda autour d'elle, puis dans l'entrée, où se trouvaient les portemanteaux et la grande pendule. Ils étaient là depuis des années. En fait, ils avaient toujours occupé la même place dans cette maison qu'elle aimait tant, et où elle était née.

Fred, qui avait suivi son regard, lui dit avec douceur :

$\frac{3}{4}$ Cela te fait trop de peine, Margaret. Tu es sûre de vouloir ça ?

Elle hocha la tête en se mordant les lèvres.

— Oui. De toute façon, c'est une idée dépassée que de vouloir vivre là où on est né. Combien de gens dans ce pays, le font-ils encore ?

— Bien peu, j'imagine. Mais si une personne le désire, pourquoi ne...

— Si une personne en a la possibilité. Ça a été le cas pour moi à une certaine époque, mais maintenant je ne peux plus me le permettre.

Adam et Randi Bunting en avaient décidé à sa place.

— Je vais téléphoner demain à un agent immobilier, annonça-t-elle. Je tirerai un bon prix de cette maison, même si elle a besoin de réparations. De no jours, on ne trouve plus un tel travail du bois. Et le jardin est magnifique.

— Si tu veux voir quelque chose d'incroyable, dit elle quelques jours plus tard à Fred, tu n'as qu'à jeter un coup d'œil sur l'estimation de l'agent immobilier

Quand Fred eut fini de la lire, il la mit de côté hésita un court instant puis lui expliqua ce qu'il en était réellement.

— C'est une maison merveilleuse dans une vieille rue pleine de charme, mais malheureusement elle ne possède pas l'air conditionné, la cuisine est vétuste, les salles de bains ont toujours des baignoires à pied de griffon... Sans parler des taxes urbaines très élevées.

— Mais le voisinage ! Et le jardin !

— Le voisinage est en train de changer. Les gens qui ont de l'argent préfèrent maintenant vivre en banlieue.

— C'est terrible ce que tu me dis là, Fred. Personne ne va acheter cette maison ?

— Si. Des gens qui ont une grande famille et peu de moyens. Il faudra que tu acceptes ce qu'on t'en offrira. Je suis navré, Margaret, mais c'est comme ça.

Comment est-ce possible ? se demanda-t-elle, pour la centième fois.

Ils restèrent assis un long moment sans parler dans la pièce qu'éclairait tout juste la lumière tamisée des lampes. Adam sait que nous avons du mal à joindre les deux bouts, pensait Margaret. Alors pourquoi ne vient-il pas à la maison faire ce qu'un homme est censé faire ? Néanmoins, elle savait que s'il revenait elle ne le reprendrait pas, même s'il la suppliait à genoux. Et elle se demandait s'il lui arrivait de penser au passé et, si c'était le cas, comment il voyait les choses. Dire qu'il avait commencé sa vie avec tant d'enthousiasme et d'espoir ! Et pourtant, dix-neuf ans plus tard, il était pratiquement au même point qu'au départ. Il gagnait à peine un peu plus d'argent que lorsqu'ils s'étaient mariés. Adam trouvait-il ça normal ? S'était-il seulement jamais posé la question ? Elle, de son côté, ne l'avait jamais fait. Pourquoi ?

Parce que je l'aimais. Sans qu'elle s'en rende compte, ses lèvres avaient formé ces mots et, relevant soudain la tête, elle s'aperçut que Fred la regardait d'un air compatissant.

— Tiens bon, Margaret, déclara-t-il. Tu vas t'en sortir.

Elle se redressa et lui répondit en souriant :

— Ne t'inquiète pas, je tiens le coup. Demain, je vais remettre l'inventaire

à l'agent immobilier.

—

L'attente commença. Les gens venaient, traînaient dans la maison, regardaient autour d'eux — des regards peu amènes — et repartaient.

Amis et membres de la famille avaient sur la question des avis très différents. Dans la salle des professeurs, une amie de Margaret lui dit :

— Même si tu en souffres beaucoup, ce changement te fera du bien. Tu vas te débarrasser de pas mal de choses et prendre un nouveau départ.

Une autre enseignante, beaucoup plus âgée que Margaret, se souvenait d'être allée dans cette maison avec sa mère alors qu'elle avait quatre ans.

— Tes arrière-grands-parents étaient là, expliqua-t-elle à Margaret. Lui, il portait des favoris et elle, elle m'a donné du pain d'épice.

Stephen, lui, estima que c'était une sage décision.

— Quand nous passerons devant le juge, lui dit-il, vos revenus auront considérablement diminué, puisque vous paierez un loyer. Dans le cas, bien sûr, où vous aurez réussi à vendre... le meilleur des cas, à mon avis. Préparons les choses en ce sens.

Mais Nina, elle, était indignée.

— Il a trouvé une autre femme, il est parti et maintenant, il faut que tu quittes ta maison. C'est ça, la justice moderne ? Écoute, Margaret, laisse-moi te prêter de l'argent. Je m'en sors très bien, j'ai des économies, et je tiens à ce que tu gardes ton foyer. Est-ce que cette fois tu vas enfin me permettre de t'aider ? (Quand Margaret eut repoussé sa proposition, elle lui demanda :) Où vas-tu habiter ?

— Nous allons chercher un appartement quelque part.

— Avec ce qu'il te donne actuellement, tu ne pourras pas te permettre de louer un appartement suffisamment grand pour vous quatre. Je ne sais pas si c'est une bonne solution pour tes enfants.

— Ils n'en mourront pas, répondit Margaret. Des millions de gens vivent à l'étroit.

Une réponse courageuse — même si, au fond d'elle-même, elle n'en pensait pas un mot.

Louise et Gilbert réagirent violemment. Et, d'une certaine manière, leur colère la consola un peu.

— Quel gogo ! s'écria Gil. On dirait un coq qui n'arrive pas à choisir entre deux poules.

Louise, elle, déclara que tous les hommes étaient des imbéciles.

— Tu te souviens de cette dactylo que tu employais Gil ? Elle essayait de te mettre le grappin dessus et tu ne t'en rendais même pas compte. Mais moi, j'avai vu clair dans son jeu et je t'ai conseillé de ne pas faire de blagues... Gil était bel homme quand il était jeune, Margaret. Je ne voulais pas prendre de risques.

Gil semblait à la fois penaud et content. Il était aussi difficile de l'imaginer avec des cheveux et sans bedaine que de savoir à quoi pouvait ressembler

Louise, avec ses cheveux gris permanents et son ample robe à fleurs, quand elle avait vingt ans. Mais ils avaient tous les deux le cœur sur la main et ne la laissaient pas tomber.

— Je vais te prêter de l'argent, annonça Gil. Si nous n'avions pas quatre petits-enfants, je t'en aurais même fait cadeau, Margaret. Dis-moi de combien tu as besoin. Je t'apporte la somme demain.

Margaret secoua la tête.

— Je ne pourrais jamais te rembourser, Gil.

Et Adam ? Que ressentait-il maintenant qu'il savait que ses enfants allaient devoir quitter leur maison ? Ses enfants... Et elle, aussi. Mais bien sûr, elle, elle était l'ennemie, l'obstacle qui l'avait empêché si longtemps de rejoindre l'« amour de sa vie »...

En rentrant le dimanche soir, Julie lui dit :

— Papa aimerait bien te parler, au sujet de la maison.

— Je n'ai rien à lui dire, Julie. Il peut me parler par l'intermédiaire de son avocat. C'est ce qu'il a fait jusqu'ici. (Puis, soudain curieuse de savoir ce qu'il en était, elle demanda :) Qu'a-t-il dit au sujet de la maison ?

— Il est désolé de ne pas pouvoir nous aider. Mais il pense que ce n'est pas très grave, puisque tu vas certainement épouser Oncle Fred. C'est vrai, Maman ?

— Je n'ai pas l'intention d'épouser qui que ce soit. Et tu peux lui dire de ma part que de toute façon ce que je fais ne le regarde pas.

Margaret s'en voulut aussitôt d'avoir violé la règle qu'elle s'était fixée : ne jamais impliquer ses enfants. Mais comment avait-il osé discuter avec eux de sa vie privée ? Quelle honte !

Il est vrai que Fred se permettait parfois certaines allusions, vagues et toujours discrètes.

— Parfois, je pense que je devrais vendre ma maison, lui avait-il déclaré récemment. Elle est trop grande pour un homme seul et un chien. Mais qui sait ? Peut-être un jour en aurais-je besoin...

Il avait beau être le meilleur des hommes, le mariage était la dernière chose au monde à laquelle Margaret songeait.

Un soir, après avoir fait visiter la maison dans la matinée, l'agent immobilier revint avec une offre d'achat proche de son estimation. Il s'agissait d'un couple avec six enfants. Ils étaient bricoleurs, et donc capables de faire eux-mêmes une grande partie des réparations. Ils désiraient entrer dans les lieux six semaines plus tard. Margaret accepta.

Six semaines ! C'était bien court pour vider la maison de tout ce qu'avaient accumulé trois générations d'occupants, et pour trouver un appartement.

— Veux-tu venir habiter chez moi ? demanda Fred. Tu comprends bien que... je ne veux pas dire..., bredouilla-t-il en rougissant.

Rougissant à son tour, Margaret lui répondit :

— Bien sûr que je comprends, Fred. Merci de ta proposition, mais nous

avons besoin d'habiter chez nous.

Mais à Elmsford même, il était impossible de trouver un appartement. Quand Margaret s'en rendit compte, elle paniqua.

— Je peux vous proposer un de mes appartements dans la cité-jardin de Beachcroft, dit Fred. Le problème, c'est que vous n'aurez que deux chambres. Tu trouveras peut-être plus grand en banlieue...

— Je vais aller voir.

— Le loyer ne sera pas très élevé. En fait, si ça ne tenait qu'à moi, il n'y aurait pas de loyer du tout.

— Tu sais bien que je n'accepterai pas !

— Je n'ai jamais pensé que tu le ferais, répliqua-t-il en riant.

La cité-jardin avait été construite dans un endroit magnifique, tout près d'un parc avec un lac, et possédait des allées où on pouvait marcher ou faire de la bicyclette sans risques. C'était un peu loin du centre ville, mais tant que leur vieille voiture tiendrait le coup ça n'avait pas trop d'importance. En revanche, ils allaient se sentir à l'étroit.

— Les deux filles s'installeront dans une des chambres, Danny dans l'autre, et moi je dormirai sur le divan dans le living, dit Margaret après que Fred lui eut fait visiter les lieux.

— Non. Laisse plutôt le divan à Danny.

— Il a besoin d'avoir une pièce où il puisse travailler au calme. Il ne fait plus rien à l'école et ça m'inquiète.

— Ça ne me plaît pas de te voir habiter ici, reconnut Fred avec tristesse. Et puis, il faut aussi que je te dise... Les chiens sont interdits.

— Fred !

— Ça me fend le cœur. Je sais ce que Rufus représente pour Dan. Mais si je vous laisse ce chien, tous les locataires vont en prendre un. C'est impossible. Tu comprends pourquoi.

Comme si Danny n'avait pas déjà assez souffert ! Et cette fois, ça allait être pire que tout.

— Accepterais-tu de passer un soir à la maison pour m'aider à lui expliquer ?

— Bien sûr, répondit Fred.

Ils lui annoncèrent donc la nouvelle, assis tous les trois dans le bureau tandis que Rufus était étendu à leurs pieds, un biscuit dans la gueule.

Danny ne pleura pas. Il resta même assis sans bouger sur sa chaise jusqu'à ce qu'ils aient fini de parler.

— Que va-t-il lui arriver ? demanda-t-il en regardant droit devant lui.

— Je vais lui trouver une maison formidable, répondit d'une voix tremblante Margaret.

— Ce ne sera pas sa vraie maison.

— Non, reconnut-elle. Malheureusement, c'est quelque chose que Rufus doit accepter, comme nous tous.

Fred fixait obstinément le parquet pour éviter de les regarder. Il y eut un

long silence. Puis Danny dit :

— Quand je pense qu'on m'avait promis un autre chien l'été dernier, et que maintenant vous m'enlevez celui-ci !

— Ce n'est pas ta mère qui te l'enlève ! s'écria Fred. Pas ta mère !

— Je crois que... je vais monter dans ma chambre annonça Danny.

Et il quitta la pièce, suivi par Rufus.

Au cours des semaines suivantes, les choses s'accéléchèrent. Il fallait vendre ce que contenait la maison et Nina vint à Elmsford pour aider Margaret à faire le tri entre les objets dont elle désirait se séparer et ceux qui avaient suffisamment de valeur pour être entreposés dans un garde-meuble en vue d'un avenir meilleur.

— Pas question que je brade le piano, dit-elle. Nina. Je ne pourrai jamais en racheter un aussi beau Et si jamais Julie...

Sa fille se déplaçait maintenant dans la maison sur la pointe des pieds comme si elle désirait passer inaperçue. « Papa est désolé que nous soyons obligé; de partir », avait-elle dit quelques jours plus tôt à sa mère, les sourcils levés dans l'attente d'une réponse « Moi aussi, j'en suis navrée », s'était contentée de répondre Margaret.

Au cours de la dernière semaine, quand arriva le moment d'emmener Rufus chez ses nouveaux maîtres Margaret, qui avait bien du mal à retenir ses larmes rassembla ce qui appartenait au chien : balle, laisse panier et un sac plein de nourriture lyophilisée Comme Danny la regardait faire, elle lui demanda :

— Je ne pense pas que tu veuilles m'accompagner ‘

— Il faut que j'y aille, répondit-il.

Rufus étant trop gros pour s'asseoir avec eux à l'avant, Danny s'installa sur la banquette arrière avec lui. Ils n'échangèrent pas un mot pendant le trajet jusqu'à ce que Margaret explique à son fils :

¾ J'ai passé un accord avec ces gens. Ils nous rendront Rufus si un jour nous pouvons le reprendre.

— Ça n'arrivera jamais, affirma Danny.

Les bras chargés des affaires du chien, ils remontèrent l'allée sans se presser, pour lui laisser le temps de renifler son nouveau territoire.

La porte d'entrée s'ouvrit et une femme s'écria :

— Alors, le voilà ! Comme il est beau ! Entrez, je vous en prie.

— Non merci, répondit Danny en lui tendant la laisse.

— Entrez une minute, insista la femme.

— Il vaut mieux pas, intervint Margaret. Nous devons repartir chez nous tout de suite.

Quand ils firent demi-tour, Rufus voulut les suivre.

— Non, reste là, mon bon chien, lui dit Danny. Au revoir Rufus. Au revoir...

Pendant le trajet du retour, Margaret préféra ne pas rompre le silence tendu

qui régnait dans la voiture, sentant que le moindre mot risquait de bouleverser son fils. D'ailleurs, dès qu'ils furent arrivés, il monta dans sa chambre et referma la porte derrière lui.

Bien plus tard, quand Margaret monta se coucher, elle l'entendit pleurer, en étouffant ses sanglots dans l'oreiller. Et elle sentit monter en elle une flambée de haine, plus forte que toutes celles qu'elle avait déjà éprouvées durant ces derniers mois...

— Tu n'es qu'un salopard, Adam Crâne ! murmura-t-elle. Et je souhaite que tu brûles en enfer pour ce que tu as fait...

Ils quittèrent la maison par une magnifique journée de la fin mai. Quand tout le monde fut installé dans la voiture, Margaret fit une dernière fois le tour du jardin. Le barbecue était toujours à côté de la porte de la cuisine, au cas où les nouveaux occupants auraient envie de faire des grillades, et ils avaient laissé le jeu de croquet dans le placard de l'entrée

— pour leurs enfants. Elle espérait qu'ils n'oublieraient pas de mettre de l'eau dans la vasque des oiseaux. Levant la tête, elle vit que le sorbier d'Amérique, l'arbre de Nina, était couvert de bourgeons, des petits cônes vermeils, étincelants comme des rubis. Puis elle se pencha et aperçut les pousses des tulipes qui étaient en train de sortir de terre : dans quelques semaines, elles porteraient des fleurs roses et dentelées. La vie continue, se dit-elle. Elle se redressa et, la tête haute, se dirigea vers la voiture.

— J'ai pensé qu'avant de vous rendre visite il fallait que je vous laisse le temps de vous installer, dit Fred trois jours plus tard.

Il avait apporté une composition de lis et d'iris dans un panier en osier et, après avoir cherché des yeux un endroit où la mettre, il finit par la poser dans le living, sur la table du « coin-repas ».

— Le coin-repas, la kitchenette, dit Margaret en gloussant nerveusement. Nous ne sommes pas encore habitués à tous ces nouveaux noms.

Elle n'avait aucune envie de plaisanter et était tout simplement exténuée.

— Vous avez fait un sacré travail en un rien de temps, remarqua Fred en jetant un coup d'œil aux photos accrochées avec goût sur le mur, derrière le canapé-lit, au paravent oriental d'un rouge écarlate et aux rideaux de l'ancien bureau retenus par une cordelière, pour épouser la forme de la fenêtre.

— Louise et Gil nous ont donné ce paravent, expliqua Margaret. Ils l'avaient acheté à Hong Kong et ne l'utilisaient pas. Ce sera bien pratique pour cacher la cuisine en désordre, si nous avons des visites imprévues.

Les émotions de ces derniers jours l'avaient tellement fragilisée qu'elle faillit fondre en larmes en songeant à la générosité de ses proches. Gil et Louise lui avaient aussi fait cadeau du canapé-lit dans lequel elle couchait avec Nina. Celle-ci avait rapporté de New York des vêtements ravissants pour les deux filles, offerts par l'une de ses amies, qui travaillait dans le cinéma.

— Tout le monde a été tellement gentil, reprit Margaret. Toi le premier, Fred.

— C'est normal, non ? Toi aussi, tu t'es toujours montrée généreuse. Et même plus. Si nous enlevions ces livres de là, proposa-t-il, ça ferait de la place pour les fleurs. Ne me dis pas que tu t'es déjà remise au travail ?

— Il faut bien. Le trimestre est presque terminé et les examens de fin d'année ne vont pas tarder. En plus, je dois me préparer pour les cours d'été.

— Tu ne prendras pas de vacances cette année ? Même pas quelques jours ?

— Je ne peux pas me le permettre, Fred.

— Quelle honte ! Si quelqu'un m'avait dit il y a vingt ans qu'Adam se comporterait ainsi, je l'aurais traité de fou.

— Adam Crâne, lui, n'a même pas l'excuse d'être fou, intervint Nina en les rejoignant dans le living. Je vais te faire visiter les lieux, Fred, ajouta-t-elle après s'être débarrassée de la pile de livres qu'elle tenait dans ses mains. Là, c'est la chambre des filles. Les lits jumeaux sont dépareillés. Mais c'est un

nouveau style : le style Nina XIV. Le tapis à carreaux vient de ma propre chambre, et l'armoire qui effrayait tellement Margaret quand elle était enfant sera précieuse car il n'y a qu'une seule penderie. Et là, c'est la chambre de Danny. J'y ai mis l'ordinateur de ce bâtard, excuse le terme. Evidemment, il prend de la place. Mais les enfants d'aujourd'hui ont besoin d'un ordinateur et celui-ci est très performant.

— Vous avez accompli des merveilles, reconnu Fred. Mais il est normal que vous vous sentiez à l'étroit. Ces appartements ont été conçus pour des couples de jeunes mariés ou de retraités. Au fait, Margaret, est-ce que tu sais que ton avocat habite ici ? Son appartement se trouve dans l'immeuble B, de l'autre côté de la résidence. Approche-toi de la fenêtre.

Décrivant une longue courbe, les immeubles bas en briques rouges portaient de la route et s'éparpillaient ensuite parmi d'épais bouquets d'arbres.

— Quand nous avons réalisé les plans, nous avons essayé de conserver le plus d'arbres possible afin qu'il y ait des espaces verts où les gens puissent se promener et rouler à vélo. Le parc est magnifique. Dès que tu en auras le temps, va y faire un tour. C'est à deux pas d'ici. Et emmène Danny avec toi. Il va se faire des copains sur le terrain de base-ball et se mettre à jouer avant que tu aies le temps de dire ouf.

Après son départ, Nina remarqua :

— Fred est toujours tellement enthousiaste ! Il est champion pour vous remonter le moral.

Les deux femmes, toujours vêtues de leur jean et de leur chemise de travail, étaient assises sur les marches du perron. Trop fatiguée pour répondre à Nina, Margaret se contenta de hocher la tête. Se souvenant soudain du panier que lui avait apporté Fred, elle se dit : Adam ne m'a jamais offert de fleurs. Et, tout aussi soudainement, ce fait lui apparut comme lourd de sens : un homme qui n'avait jamais pensé à acheter des fleurs pour sa femme !

— Vous n'allez pas rester toute votre vie ici, affirma Nina en lui tapotant le bras.

— Je ne m'inquiète que pour les enfants. J'ai du mal à reconnaître Danny. Il s'est complètement replié sur lui-même.

— C'est normal. Ça a été terrible pour lui de se J séparer de Rufus.

— Non, il y a autre chose. Il ne parle presque plus d'Adam. Avant, il n'arrêtait pas de dire Papa par-ci, Papa par-là. Je me demande... Pauvre petit bonhomme. C'est drôle, mais bien qu'il ait treize ans et qu'il soit presque aussi grand que moi, je le considère toujours comme un enfant.

— Les voilà, déclara Nina en montrant du doigt la rue qui menait au parc.

Après avoir jeté un coup d'œil à ces trois enfants qui étaient maintenant tout ce qu'elle possédait au monde, Margaret murmura :

— J'ai l'impression de vivre un cauchemar. Est-ce que tu comprends ce que je veux dire, Nina ? Mon seul rêve a toujours été d'élever une belle famille dont tous les membres resteraient soudés. Et maintenant, cette famille est disloquée, et marquée à jamais. Quelle que soit la quantité d'amour et de

soins qu’ont reçue mes enfants, jamais ils n’oublieront ce qui vient de se passer. (À voix haute cette fois, elle demanda joyeusement :) Alors ce parc ? Il est agréable ?

— C’est un parc, répondit Megan.

Mieux vaut ne pas prêter attention à leurs réactions pour l’instant, pensa Margaret. Au lieu de répondre à sa fille aînée, elle proposa :

— Venez-vous asseoir. Il y a assez de place sur ces marches pour tout le monde.

— Je vais monter dans ma... dans notre chambre, annonça Megan.

— Tu es sûre de ne pas vouloir rester ? Nina s’en va après-demain...

— Je le sais. Mais j’ai des devoirs à faire. Il n’y a plus que trois semaines de lycée, Maman, au cas où tu l’aurais oublié.

Bien décidée à ne pas relever le sarcasme, Margaret répondit sèchement :

— Très bien. Si tu le prends comme ça, monte donc...

Il faisait pourtant bon dehors. Un vent agréable agitait doucement les arbres, et de l’autre côté de la rue un vieux couple prenait le soleil, installé dans des chaises longues. Si nous n’étions pas autant à l’étroit, ce ne serait pas tellement mal, pensa Margaret.

Assis sur les marches, les épaules voûtées et les coudes sur les genoux, Danny laissa alors échapper un soupir clairement audible.

— Qu’est-ce qui se passe, Danny ? demanda gentiment Margaret. (Et comme il ne lui répondait pas, elle insista :) Peut-être que tu aimerais aller voir Rufus ?

— Non ! cria-t-il en lui jetant un regard furieux. Je ne veux plus jamais le voir !

— D’accord. Je te proposais ça uniquement parce que je t’ai entendu soupirer. (Se souvenant soudain des conseils d’Audrey, elle ajouta :) Dan, il me semble que tu te sentiras mieux si tu montais faire tes devoirs.

— Non. Je déteste l’école. Ce que j’aimerais faire, c’est arrêter ma scolarité et trouver un travail.

— À ton âge, ce serait complètement ridicule.

— Pas si ridicule que ça, intervint Megan qui se tenait toujours devant la porte d’entrée. Nous avons drôlement besoin d’argent. Même une petite somme nous aiderait.

Ce fut au tour de Julie de s’emporter.

— Vous êtes toujours en train de vous plaindre ! Papa dit que nous ne sommes pas si pauvres que ça. Maman a gardé tout l’argent de la vente de la maison.

— Papa dit ! répéta Megan. Mais ce qu’il dit ne vaut pas un clou.

— Vous faites tout ce que vous pouvez pour que je le déteste. Même toi, Maman.

Se levant d’un bond, Nina fit face aux deux filles.

— Maintenant, écoutez-moi, lança-t-elle d’une voix sévère. Personne ne pousse personne à détester qui que ce soit. Mais il faut regarder les choses en

face. Et même si jusque-là votre mère a évité de vous en parler, ça ne vous fera pas de mal de savoir la vérité. Le peu d'argent qu'elle a tiré de la vente de la maison représente tout ce que vous avez au monde, et il faut le mettre de côté en prévision des mauvais jours. Vous avez déjà entendu parler des mauvais jours, n'est-ce pas ? Il ne faut pas toucher à cet argent parce que votre père ne vous donnera jamais grand-chose. Ça, c'est certain.

— Les hommes ! lança rageusement Megan. On ne peut rien attendre d'eux, si ce n'est des mauvais coups.

— Il ne faut pas tout leur mettre sur le dos, fit observer Nina. N'oubliez pas que dans le cas présent, il y a une troisième personne en jeu. Et que c'est une femme.

Les trois enfants savaient ce qui était arrivé à Nina. Frappés par son honnêteté, ils gardèrent le silence Margaret regrettait qu'elle s'en aille. Elle était tellement loyale et courageuse ! Profondément touchée par son intervention, elle dit dans l'espoir de détendre l'atmosphère :

— Nous sommes invités chez Oncle Gil ce soir Un dîner d'adieux en l'honneur de Nina. Jusqu'à ce qu'elle revienne nous voir, bien entendu, ajouta-t-elle en regardant tendrement la jeune femme. Nous ferions mieux de monter nous habiller.

Margaret savait que cet été resterait gravé dans sa mémoire comme une période de leur vie qu'ils n'avaient pu supporter que grâce à la gentillesse de leurs proches. Le pire, ce furent les premières semaines. Les enfants n'arrêtaient pas de se disputer pour occuper le bureau ou la salle de bains, être un peu tranquilles. Corriger des copies dans cette ambiance était un vrai cauchemar.

Puis arriva la date de son anniversaire de mariage qui tombait cette année-là un dimanche. Margaret ne savait pas si Megan — ou Nina, qui téléphonait régulièrement — avait dissuadé Julie et Danny de se rendre chez leur père ce jour-là ou s'ils avaient prit d'eux-mêmes cette décision — et elle ne leur posa pas la question. Mais ce matin-là, dès qu'elle ouvrit les yeux dans le living en désordre, elle regretta de s'être réveillée et souhaita soudain être quelqu'un d'autre, n'importe qui, sauf Margaret Crâne. Le téléphone sonna. C'était Fred.

— Que diriez-vous de passer la journée avec moi au club ? Déjeuner, piscine et dîner.

Margaret faillit lui répondre qu'elle était fatiguée et qu'elle n'avait qu'une envie : enfouir sa tête sous les draps et se rendormir. Pourtant, ne voulant pas le peiner, elle lui dit :

— Nous sommes trop nombreux, Fred. Emmène Danny, si tu veux. Quant à Megan et Julie, je vais leur demander ce...

— Désolé de te couper. Mais tu te doutes bien que je sais quel jour nous sommes. Et je sais aussi, d'après ta voix, que tu viens de te réveiller. Alors, habille-toi et prends ton petit déjeuner. Je passe vous chercher tous les quatre à dix heures et demie. Et inutile de me répondre, je raccroche.

Comme toujours, songea-t-elle le soir en rentrant, Fred avait eu raison.

Cette journée leur avait fait du bien à tous — et à elle tout particulièrement. C'était la première fois depuis des mois qu'elle rencontrait des gens autres que ses collègues de travail et elle s'en était très bien sortie. Vêtue d'une jupe blanche et d'un haut bleu roi, elle ne manquait pas d'allure. Et grâce à Fred, elle n'avait pas eu l'impression d'être la cinquième roue du carrosse.

Stephen avait lui aussi pensé à elle et laissé un message sur le répondeur. « En cherchant une pièce dans votre dossier, lui expliquait-il, j'ai vu cette date. Je me doute que cela va être une journée difficile pour vous. Je me suis dit que vous auriez peut-être besoin de discuter avec quelqu'un qui vous remonterait le moral. »

Lorsqu'elle lui téléphona pour le remercier, Stephen lui répondit :

— Au fait, je viens de me rendre compte que nous sommes pratiquement voisins. Cela ne m'avait pas frappé lorsque vous m'avez donné votre nouvelle adresse.

— Je ne le savais pas non plus. C'est Fred qui me l'a dit.

— Vous vous êtes tous bien adaptés ?

— Ça a été un changement terrible, avoua Margaret, qui ne voyait aucune raison de lui cacher la vérité. Pour les enfants, c'est dur. Danny a pratiquement abandonné le base-ball alors qu'il adorait ça. Il n'y a personne ici pour jouer avec lui, Fred l'a pris en pitié, et hier il s'est entraîné avec lui.

— Il y a toujours un ou deux matchs dans le parc, expliqua Stephen. J'y participe chaque fois que j'en ai le temps. Ce qui est assez rare ! Je dois jouer demain, après le déjeuner. Pourquoi ne pas amener Danny et me le présenter ?

—

— Vous avez fait du bien à Dan, lui dit Margaret, quelques semaines plus tard.

Installé dans son bureau, il était redevenu l'avocat qu'elle connaissait. Et il n'avait plus rien à voir avec l'adolescent monté en graine auquel il ressemblait, en short sur le terrain de base-ball.

— J'en suis très heureux. Danny est un garçon formidable. Pour en revenir à notre affaire, ajouta-t-il, je suis désolé de ce nouveau retard.

— Moi, ça ne me gêne pas tellement, Stephen. Je suis sûre que cela frustre mon soi-disant mari et sa Randi. Et ce n'est pas pour me déplaire ! Mon seul problème, c'est d'arriver à obtenir de l'argent pour que Megan puisse aller en faculté. Elle entame sa dernière année de lycée.

— Je ne veux pas vous donner de faux espoirs, Margaret. Un homme n'est pas obligé de payer les études supérieures de ses enfants. En réalité, il ne leur doit plus rien à partir du moment où ils ont dix-huit ans.

— C'est incroyable ! s'écria-t-elle. Il était tellement fier d'elle. Je les vois encore en train de travailler ensemble sur l'ordinateur. Ils n'arrêtaient pas de discuter tennis, politique et... Je ne comprends pas.

— Je vais soulever le problème, bien entendu. Mais pour l'instant, il n'est pas là. Son avocat m'a dit qu'il était parti deux semaines en Californie.

Margaret resta sans voix. Un séjour en Californie ! Combien de fois avait-

elle proposé de partir en vacances ? Combien de fois s'était-elle entendu répondre que ça coûtait trop cher ?

— Je lui en veux tellement, Stephen ! avoua-t-elle.

— Je sais ce que vous ressentez. Mais le jour viendra où il regrettera ce qu'il a fait. Et vous, à ce moment-là, ça ne vous fera plus ni chaud ni froid.

— Vous croyez ?

Il lui semblait impossible qu'un jour elle puisse ne plus se préoccuper d'Adam. Elle avait beau le mépriser, il ne s'écoulait pas une heure sans qu'elle pense à lui. Il suffisait par exemple qu'elle achète un paquet de popcorn au supermarché pour se souvenir aussitôt des soirées qu'ils passaient devant le téléviseur. Récemment, en entendant quelqu'un prononcer le mot *porc-épic*, elle n'avait pu s'empêcher de songer au jour où l'un de ces animaux avait traversé la table du jardin. Tous ces souvenirs idiots, qui n'arrêtaient pas de défiler dans sa tête !

— Un jour, Adam Crâne vous sera indifférent, affirma Stephen.

— Vous parlez comme un psychologue.

— J'ai entendu tellement de choses que, parfois, j'ai l'impression d'en être un. (Il se tut un court instant, puis reprit :) Dan m'a dit qu'il avait des difficultés en français. J'ai pensé que je pourrais peut-être l'aider, si vous êtes d'accord. Ma mère était française et je parle couramment cette langue.

— Ce serait vraiment très gentil de votre part. Merci beaucoup.

Très gentil, se répéta-t-elle alors qu'elle rentrait chez elle. Non. L'offre de Stephen n'était pas seulement dictée par la gentillesse. Il avait parfois une manière de la regarder, et certaines intonations qui, aussi discrètes qu'elles fussent, ne pouvaient échapper à une femme. Peut-être s'était-elle montrée trop froide, trop guindée en le remerciant ? Non, elle avait eu raison. Elle n'était pas prête à encourager les avances de qui que ce soit.

Et elle était tellement accablée par les soucis, décidée à s'en sortir toute seule et à se montrer courageuse qu'il lui semblait impossible d'être un jour tentée de le faire.

Adam avait toujours été très sensible à l'automne, à ses couleurs mordorées et au retour de l'air frais. Malgré tout, ce matin-là, alors qu'il traversait Elm-sford pour se rendre au bureau, il ne ressentait rien d'autre qu'une appréhension malade, qui lui nouait l'estomac. Depuis qu'il était rentré de Californie, un voyage qu'il n'avait entrepris qu'à cause de l'insistance de Randi et qui, aussi agréable qu'il eût été, avait considérablement grevé son budget —, il avait l'impression que quelque chose allait arriver.

Après plusieurs années de rumeurs inquiétantes, de projets modifiés et reportés, l'arrêt était enfin tombé. Magnum reprenait Advanced Data. Cette fusion supposait une réorganisation complète. Jour après jour, les nouvelles émanant de la direction étaient distillées au compte-gouttes.

La veille, ils avaient appris que Rudy Hudson était nommé à la tête du siège social et qu'il allait toucher le triple de son salaire actuel. Un de ces prochains jours, le sort d'Adam Crâne se déciderait lui aussi. Et il avait l'étrange pressentiment que ce serait sans doute aujourd'hui.

Sa secrétaire vint le chercher dans son bureau un peu avant midi. Elle semblait... Comment dire ? Inquiète ? Excitée ? Curieuse ?

- Un de ces hommes de Magnum, M. Baldwin. Il veut vous voir.
- Quand ?
- Tout de suite.

Lorsque Adam se leva, il avait les jambes en coton. Il se dit que c'était ridicule. Il y avait de grandes chances qu'il s'agisse d'une bonne nouvelle. Après tout, cela faisait vingt ans qu'il travaillait pour Advanced Data.

M. Baldwin se leva pour le saluer. Il était grand, en pleine forme, paraissait plus jeune que son âge avec juste ce qu'il fallait de mèches grises dans son épaisse chevelure. Adam pensa que ce n'était sans doute pas un hasard si les cadres de haut niveau étaient presque toujours beaux. Mais, ajouta-t-il aussitôt, moi aussi, je suis bel homme.

Dès qu'ils se furent assis, M. Baldwin lança en souriant :

- On m'a dit que vous étiez ici depuis très longtemps.
- Oui. Ça a été mon premier emploi, et je suis resté dans la maison.
- De nos jours, c'est de plus en plus rare. Malheureusement... Avec toutes ces réorganisations...

Il s'exprime d'une manière hésitante, se dit Adam. Il est gêné par ce qu'il

doit m'annoncer. C'est la seule explication possible, non ? S'il s'était agi d'une bonne nouvelle, il m'aurait félicité, pour commencer. Oh, après tout, peut-être pas. Peut-être que l'hésitation fait simplement partie de ses manières. Adam attendit, penché en avant.

— Il y a nécessairement une réduction des effectifs... Nous savons tous que sur le plan économique c'est la seule solution... La nouvelle société, bien qu'élargie, doit être plus performante. Avec moins de personnel. Même si cela peut sembler contradictoire, conclut Baldwin en souriant à nouveau.

L'attente anxieuse d'Adam avait pris fin. Il s'adossa à son siège. Il n'avait pas besoin qu'on lui en dise plus. Il avait compris.

— Un grand nombre d'individus qui ne le méritent pas vont malheureusement souffrir de ce processus. Et je suis désolé, monsieur Crâne, que vous en fassiez partie.

Adam avait la bouche sèche et, craignant de chevroter, il préféra ne pas parler.

— Je suis sûr que vous n'aurez aucune difficulté à trouver un autre emploi, reprit Baldwin. Bien entendu, nous allons vous fournir les meilleures références possibles. En fait, nous sommes en train de mettre en place ici même un service qui aidera...

— Non, coupa Adam. (Revenir dans l'entreprise pour mendier de l'aide ? Ce serait le comble de l'humiliation.) Non, je vous remercie. Je vais me débrouiller.

Que pouvait bien penser cet homme au visage et à la voix si calmes, à l'attitude si compréhensive ? Était-il indifférent ? Ou assez cruel pour se réjouir d'avoir le pouvoir de détruire — avec une telle facilité — un autre être humain ? Ni l'un ni l'autre, songea Adam pendant le court silence qui suivit. Il est simplement mal à l'aise et préférerait sans doute qu'on ne l'ait pas chargé de ce sale boulot.

— Je suis réellement désolé, affirma Baldwin.

La grande pendule qui se trouvait dans un des angles du bureau émit un *bong* retentissant. L'entretien était terminé. Mais Adam n'était pas encore prêt à prendre congé.

— Je travaille ici depuis vingt ans, dit-il.

— Je comprends. Ce doit être très dur pour vous.

— Je vais vous demander quelque chose. Vous avez été obligés de faire une sélection, d'accord. Mais j'aimerais savoir : Pourquoi moi ? Je me suis toujours tenu au courant de tout ce qui se faisait dans mon domaine, et je connais mon travail. Pourquoi moi, alors ?

Baldwin était en train de jouer avec son stylo, et le faisait rouler sur le dessus de son bureau : un geste qui s'accordait mal avec son attitude pleine de dignité. Il était clair que cette question le gênait excessivement.

— Eh bien..., commença-t-il.

Mais Adam l'interrompit.

— Vous n'êtes pas obligé de me répondre. Et vous n'en avez sans doute

aucune envie. Mais je vous le demande d'homme à homme, et je peux vous assurer que ce que vous me direz restera entre nous.

L'expression de Baldwin s'adoucit aussitôt. Il a pitié de moi, pensa Adam.

— Dans ces conditions, je vais vous répondre, déclara-t-il. J'espère ne pas commettre une erreur. Je suis nouveau venu ici et je ne peux que répéter ce qu'on m'a dit.

— Quoi exactement ?

— Que vous n'avez pas donné votre mesure.

Adam se leva et s'inclina.

— C'est faux, affirma-t-il.

— Je suis profondément désolé, monsieur Crâne.

— Merci.

Après s'être à nouveau incliné, Adam sortit du bureau.

Il bouillait intérieurement. Il fallait qu'ils virent quelqu'un. Et, bien entendu, c'est lui qu'ils avaient choisi. Parce qu'ils ne l'aimaient pas. Il se souvenait de la conversation qu'il avait surprise dans les toilettes, quand Jenks et quelques autres parlaient de lui.

— J'ai entendu dire qu'il allait divorcer.

— Elle est sans doute contente d'être débarrassée de lui. Comme pète-sec, il se pose là.

— J'ai toujours bien aimé Margaret...

Revenu dans son bureau, il jeta un coup d'œil distrait autour de lui. Mis à part la photo de ses enfants, il s'était débarrassé de celle sur laquelle figurait Margaret —, rien dans cette pièce ne lui appartenait. Dans quelques jours, quelqu'un allait prendre sa place, s'asseoir dans son fauteuil, derrière son bureau. Lui, il n'avait fait que passer.

Sa secrétaire vint le voir pour lui rappeler qu'il avait un rendez-vous juste après le déjeuner.

— Décommandez-le, répondit-il. Je rentre chez moi.

L'air complètement ébahi, elle le regarda s'en aller. Nul doute qu'avant la fin de la journée elle saurait pourquoi il avait réagi ainsi.

Dans un état de fatigue mortelle, la vision brouillée il réussit quand même à conduire jusque chez lui. A cause du brouillard, le paysage était d'un gris uniforme. L'automne s'avavançait à petits pas vers l'hiver et l'air était tout imprégné d'une odeur de feuille mortes humides.

À un feu rouge, il se retrouva soudain arrêté à côté de la BMW de Gil et Louise. Il croisa pendant un instant le regard de la cousine de Margaret. Puis celle-ci détourna la tête avec une expression de dédain. Cette brève rencontre lui rappela que c'était lors de la soirée donnée par Gil et Louise qu'il avait pris la décision de quitter sa femme. Elle lui rappela aussi que quelques jours plus tôt il avait aperçu Fred David en train de faire le plein dans une station-service. Il avait alors été à deux doigts de descendre de voiture pour demander à Fred comment cela se passait depuis que les enfants habitaient dans l'appartement. Fred devait être au courant. Julie et Danny — surtout Danny,

bavard en diable — parlaient assez souvent d'Oncle Fred et des sorties qu'ils faisaient avec lui Et imaginant maintenant Fred avec ses enfants, Adam éprouva un pincement de jalousie.

Ensuite, il eut une pensée étrange : si Randi était sa *femme*, il ne serait pas aussi inquiet de devoir lui annoncer cette nouvelle catastrophique car, en tant qu'épouse, elle serait obligée de l'accepter, alors qu'en tant qu'amant il était censé être toujours le meilleur et n'avoir aucun point faible. Quelle folie de penser des choses pareilles !

Il finit par se calmer et commença à envisager un début de solution. Il n'était pas le premier à avoir perdu son emploi et il en retrouverait sans doute un autre. Quand il arriva chez lui — n'était-il pas en droit de se sentir chez lui dans cette maison, compte tenu de tout l'argent qu'il y avait investi ? — , il se servi un verre, puis s'allongea sur le divan pour réfléchir aux démarches qu'il allait entreprendre.

Quelques minutes plus tard, il entendit la voiture de Randi.

¾ Comment se fait-il que tu sois à la maison ? Tu es malade ? lui demanda-t-elle en entrant.

— Non. Mais toi, que fais-tu ici à deux heures de l'après-midi ?

— Je n'avais pas de rendez-vous. Je veux dire : pas de rendez-vous professionnels. Mais que se passe-t-il ? Tu as une drôle de tête.

— Ne t'inquiète pas. Enlève ta veste et assieds-toi, je vais t'expliquer.

Comme elle a les joues roses, se dit-il. Elle semble en pleine forme. L'énergie que dégageait Randi devait être communicative car il se redressa et lui annonça, presque avec défi :

— J'ai perdu mon travail ce matin. Je suis viré.

— Quoi !

— Eh oui, c'est ce qui vient de m'arriver. Je compte maintenant parmi les chômeurs. Mais ne t'inquiète pas. Ça ne durera pas longtemps.

— Je ne peux pas le croire ! Une place comme la tienne... Alors que tu fais partie des gros bonnets.

Lui, un gros bonnet ? Quelle ironie !

— Ce n'est pas aussi simple, expliqua-t-il. Personne, aussi haut placé soit-il, n'est à l'abri.

Quand Randi se leva, il crut qu'elle allait s'approcher de lui et le consoler. Mais, les sourcils froncés et les lèvres serrées, elle resta un court instant sans bouger, comme si elle hésitait sur la conduite à tenir.

— Tu dis que ça ne durera pas longtemps, déclara-t-elle. Mais comment peux-tu en être sûr ?

— Je n'en suis pas certain à cent pour cent mais j'y crois. Je vais faire tout mon possible pour retrouver du travail.

Pendant une ou deux secondes, il eut l'impression qu'elle était furieuse. Elle ne lui avait pas demandé pour quelle raison il avait été licencié. Ni ce qu'il éprouvait. Il prit donc l'initiative de lui expliquer.

— Cela a pris cinq minutes, peut-être moins. Et bien entendu, ils ont fait

les choses dans les formes. Mais quand même, après vingt ans de maison...

Il s'interrompt : son attitude de défi avait fait son feu.

Perdue dans ses pensées, Randi semblait l'avoir peine entendu.

— Quel pétrin ! s'exclama-t-elle. Mon Dieu, quand je pense que j'étais si heureuse et que toi tu m'apprends ça ! Tu sais où j'étais il y a une demi heure ? Chez le médecin. Je suis enceinte.

Peut-être parce qu'il était encore sous le coup de son licenciement, il ne réagit pas, au moins dans un premier temps.

— Tu ne trouves rien à me dire, Adam ?

— Je croyais que tu prenais la pilule, répondit- en sentant soudain un poids comprimer sa poitrine.

— On n'est jamais sûr à cent pour cent. Tout le monde sait ça. C'est ta seule réaction ? Je n'ai même pas droit à un sourire ?

Adam se sentait de plus en plus oppressé. Il ne savait pas si c'était dû à la colère, au désespoir ou la peur. Mais il avait l'impression que tous ses soucis l'assaillaient d'un coup : le divorce, son emploi ses enfants, son orgueil bafoué, les factures, son compte en banque pratiquement vide. Et ça maintenant !

— Je ne comptais pas avoir un enfant actuellement répondit-il, faute de mieux.

— Moi si. Combien de temps croyais-tu que j'allais attendre encore ? Jusqu'à mes soixante ans Tu m'avais promis que nous aurions un enfant ! Tu me l'avais promis ! répéta Randi en tapant du pied.

Est-ce que c'était vrai ? Il n'en était pas certain De toute façon, il était dans le brouillard, comme un peu plus tôt sur la route.

— J'en avais marre d'attendre, reprit Randi.

Cet aveu lui fit voir rouge et il cria :

— Tu l'as donc fait exprès ! Tu as arrêté la pilule Tu savais bien pourtant que ce n'était pas le moment que je ne voulais pas d'enfant pour l'instant. Je n'étais pas prêt, et je ne pouvais pas me le permettre ! Mais tu m'as roulé !

— Tu es tellement pauvre que tu ne peux pas te permettre d'élever mon... notre enfant ?

Le mot *pauvre* le rendit encore plus furieux.

— Je suis peut-être pauvre, mais j'ai quand même fait pas mal de choses pour toi ! Je t'ai permis de te maintenir à flot. Sans moi, tu n'aurais pas pu garder cette maison. As-tu la moindre idée du montant de mes dépenses ? Sais-tu combien il y a sur mon compte en banque actuellement ?

— Bien sûr que je le sais. Et je sais aussi pourquoi tu n'as pas un sou ! Si ta femme n'était pas une sangsue, si elle ne te pompait pas autant d'argent toutes les semaines, nous n'en serions pas là. Cette garce ! Elle sait que tu ne l'aimes plus, mais elle ne veut pas te lâcher.

— Ne dis pas de bêtises. Tu sais bien que je n'ai pas le choix. Je ne peux quand même pas laisser mes enfants mourir de faim.

— Elle travaille, non ? Elle n'a qu'à faire plus pour eux. Ce sont aussi ses

enfants, pas seulement les tiens.

— Je me demande où tu as la tête pour oser dire des choses pareilles.

— Et moi je me demande si tu n'es pas complètement idiot. Tu ne sais même pas t'y prendre avec ton propre avocat. Pourquoi ne lui demandes-tu pas pour quelle raison ce fichu divorce prend autant de temps ?

— Tous les tribunaux d'Amérique sont saturés, à cause des divorces. Tu ne le sais pas ?

Randi se mit à pleurer.

— Tu me rends malade. Je pensais que tu serais tout heureux d'apprendre la bonne nouvelle, que nous commencerions à chercher des prénoms et que tu me proposerais de sabler le champagne — ce que je n'aurais pas accepté car il ne faut plus que je boive. Et au lieu de ça, nous ne trouvons rien de mieux à faire que de nous disputer.

— Je ne veux pas me disputer avec toi, Randi. J'aimerais bien que nous nous calmions et que nous réfléchissions à la meilleure manière de résoudre ce problème.

— Si tu penses que la solution, c'est que je m fasse avorter, tu peux aller te faire voir. Je veux garder cet enfant, tu m'entends !

— Je ne t'ai pas parlé d'avortement, Randi. Je suis simplement bouleversé et j'ai besoin de...

— Oh mon Dieu ! s'écria-t-elle en éclatant en sanglots.

Puis elle se précipita dans la chambre, claqua la porte et s'enferma à double tour.

— Laisse-moi entrer. Il faut que nous parlions. Je t'en prie, Randi.

— Non. Fiche-moi la paix. Je veux être seule avec mon enfant.

Aussi malheureux fût-il, Adam fut touché par ce derniers mots. Il était normal et louable qu'une femme veuille avoir un enfant. Dans des circonstances différentes, il aurait lui aussi accueilli avec joie ce bébé le fruit de leur amour. Mais la situation était terrifiante.

Adam n'avait pas déjeuné, mais il n'avait pas faim Il n'était pas en état de se plonger dans un livre ou de dormir. Ne sachant pas quoi faire de lui-même, choisit un disque sur les rayonnages et le plaça sur le lecteur. La *Neuvième Symphonie* de Beethoven allait le calmer, lui insuffler le courage dont il avait besoin pour accepter sa situation actuelle. S'allongeant à nouveau sur le divan, il se laissa envelopper par les sons miraculeux. Il rêvassait en suivant sur le plafond le trajet d'un rayon de soleil quand la voix de Randi rompit soudain le charme.

— Pour l'amour de Dieu, arrête ce boucan ! Je n'ai jamais compris que tu puisses supporter ça.

Il s'assit et lui répondit sans s'énervier :

— Le monde adore cette musique depuis près deux cents ans et toi tu la qualifies de « boucan » ?

— Oui. Et je la déteste. (Parfois Randi le surprenait...) Je ne supporte la musique de Beethoven que parce que tu l'aimes.

— Tout va bien alors, dit-il. Parce que moi aussi je supporte certaines choses uniquement par égard pour toi.

— Vraiment ? Alors, explique-moi ce qui te déplaît chez moi ?

Pas grand-chose, dut-il reconnaître. Certaines fautes de grammaire. Cette manière qu'elle avait, de temps à autre, de flirter en sa présence. Mais comme il était jaloux, il était tout à fait possible que ces « flirts » n'aient existé que dans son imagination.

Jaloux ! Oui, il l'était toujours autant. Et maintenant, debout devant lui, avec ses grands yeux encore embués de larmes et sa respiration haletante qui soulevait ses seins sous son chemisier en soie crème, Randi lui semblait si douce, sous la fragile carapace de sa colère ! Et elle portait son enfant...

Lui aussi, il s'adoucissait. C'était un grand jour, malgré tout. Ouvrant les bras, il s'approcha d'elle, la serra contre lui tandis qu'elle pleurait la tête appuyée sur son épaule. Puis il l'embrassa.

Derrière eux, la musique jouait toujours et avait atteint le point culminant et plein d'espoir où le chœur entonne *L'Ode à la joie*. Adam l'adorait. Mais il ne put réprimer un frisson de tristesse

C'était le second Noël sans Adam. Et le premier de leur vie qu'ils ne passaient pas dans la maison où, année après année, le sapin avait été placé près de la baie du living-room, et les chaussettes destinées aux cadeaux suspendues au manteau de la cheminée décoré de feuillages.

— J'aimerais que cette année le repas de Noël ait lieu chez moi, dit Fred.

— Tous tes amis vont se retrouver à la réception organisée par ton club. Et tu y vas, toi aussi, rappela Margaret. Même si ça te ressemble bien de penser à nous, je ne peux pas accepter ton invitation.

— Je sais que tu t'imagines que j'ai pitié de vous. Mais tu te trompes. Je fais ça pour moi. Je veux passer un Noël en famille. J'ai d'ailleurs déjà invité Louise et Gil. Ils ne vont rejoindre leurs fils en Floride qu'après le premier de l'an. Alors c'est comme ça.

C'était plutôt réconfortant pour Margaret de devoir obéir à un ordre donné avec tant de gentillesse. Aussi accepta-t-elle, mais à une condition :

— Les filles et moi préparons le repas.

— Pas question. Je compte tout commander chez un traiteur. Je veux que vous puissiez vous mettre sur votre trente et un et que, pour une fois, vous n'ayez pas à vous occuper de quoi que ce soit.

La veille, il avait neigé toute la journée, et la neige continua à tomber pendant presque la nuit entière. Mais le matin de Noël, la tempête s'était calmée, et le paysage était recouvert d'un épais tapis immaculé. Le silence était absolu. Sensible à la paix profonde qui s'en dégageait, Margaret remarqua :

— On dirait une carte postale. Il ne manque qu'un traîneau tiré par des chevaux avec des pelisses en fourrure et des clochettes. Regardez ces congères ! Nous n'allons jamais pouvoir partir d'ici.

Les deux filles, qui avaient déjà sorti de la penderie les robes en velours rouge foncé garnies d'un col en dentelle que leur avait offertes Nina, semblaient consternées. Danny annonça qu'il était tout à fait capable de dégager la voiture.

— Tu ne pourras pas, dit Margaret. Et même si tu y arrivais, je n'irais pas m'aventurer sur les routes.

Fred vivait dans une maison qu'il qualifiait en plaisantant de «suburbaine ». Elle n'était pas exactement située à la campagne, mais semblait l'être, à

cause des deux ou trois acres de bois qui l'entouraient.

Juste à ce moment-là, le téléphone sonna.

— Je viendrai vous chercher vers midi, déclara Fred. Avec ma jeep, je parviendrais à grimper en haut de l'Everest.

À l'heure dite, les bras chargés de cadeaux et des deux tourtes à la courge que Margaret avait préparées sans s'occuper des desserts prévus par le traiteur, ils grimpèrent dans la jeep et se mirent à gravir la colline. Lorsqu'ils se retrouvèrent de l'autre côté, ils aperçurent soudain Stephen Larkin qui essayait de dégager sa voiture à moitié enfouie sous la neige.

— Que diable essayez-vous de faire ? s'écria Fred. Attendez demain, et faites-vous remorquer.

Stephen s'approcha de la jeep et expliqua en riant :

— Je ne peux pas attendre. Vous n'allez pas me croire mais je n'ai rien à manger. Je devais passer les vacances de Noël chez ma sœur, mais bien entendu tous les vols sont annulés. Alors il faut que je trouve un restaurant.

— Montez, lui proposa Fred. À la maison, j'ai de quoi nourrir une armée. Et si jamais nous sommes bloqués en chemin, ce qui m'étonnerait, nous pourrions toujours manger les tourtes de Margaret.

— Je ne suis pas exactement habillé comme il le faudrait pour un repas de Noël.

Margaret estima au contraire qu'avec son jean, sa grosse veste et sa casquette enfoncée jusqu'au: oreilles qui faisait ressortir son visage rougi par le froid, il était plus séduisant que jamais.

— Montez, répéta Fred.

Ces derniers temps, comme elle était particulièrement sensible à des petits détails sans importance ou à de subtiles modifications d'atmosphère, Margaret avait cru remarquer un léger changement dans le comportement de Fred. Et maintenant, en l'entendant parler à Stephen, elle en avait la preuve : à sa manière bienveillante, il était en train de prendre les choses en main. Il s'était toujours montré si doux, surtout vis-à-vis d'elle ! Mais à ce moment-là, elle avait un mari..

Aucune importance, se dit-elle. Elle ne voulait pas y penser, et désirait simplement profiter de cette sortie. Cela lui faisait du bien de s'être mise sur son trente et un et d'être invitée. Elle se sentait détendue débarrassée du poids qui pesait sur elle en permanence et décidée à ne se préoccuper pendant cette journée ni du passé ni de l'avenir.

Fred habitait une grande maison blanche qui ressemblait à une ferme pleine de coins et de recoins. Sa défunte femme Denise avait été une amoureuse des jardins, et même sous la neige la forme du sien était évidente : de belles courbes qui venaient mourir telles des vagues au pied de la maison. À l'intérieur, les grandes pièces confortables demeuraient dans l'état où elle les avait laissées : chintz délavé par le soleil, roses de Noël placées dans un vase de Chine blanc, posé sur le dessus d'un piano au couvercle fermé, et qui devait maintenant être désaccordé.

Ils avaient vécu tous les deux dans une maison bien agréable. Mais désormais ces pièces accueillantes appartenaient à un homme seul, qui ne les utilisait pratiquement plus. Cela se sentait. Et on comprenait que Fred veuille que cette maison reprenne vie...

La table était mise dans le living-room tout en longueur : service bleu et blanc en Wedgwood de Denise, couverts en argent, avec d'autres roses aux pétales cramoisis disposées au milieu de branches de houx. Le repas, les vins et le service étaient parfaits. Fred était un homme simple qui n'avait pas pour habitude de mettre les petits plats dans les grands, et Margaret était gênée qu'aujourd'hui il l'ait fait pour elle. Gil et Louise, qui ne comptaient pas parmi ses amis et étaient bien plus âgés que lui, avaient été invités pour lui faire plaisir. Il avait même proposé à Nina de venir par égard pour Margaret, bien sûr. Mais elle était trop occupée à New York pour pouvoir s'absenter, et même si elle avait accepté la tempête de neige l'en aurait empêchée.

Ces pensées rendaient Margaret silencieuse. Et elle s'efforçait de ne pas croiser le regard de Fred. De toute façon, il manifestait une retenue exemplaire. Il ne le lui avait pas dit, bien sûr, mais elle savait qu'il respectait ses incertitudes actuelles, et le fait qu'elle se préoccupe seulement de ses enfants. Pour l'instant, il ne lui demanderait rien.

Louise, quant à elle, avait pris moins de gants.

— Tu devrais songer à épouser Fred quand tu seras libre. Cela semblerait tellement normal.

— Il ne me l'a pas proposé, lui avait répondu Margaret.

— Mais tu sais qu'il va le faire. Les enfants ont besoin d'un père. Et vous allez si bien ensemble...

Pourquoi les gens tenaient-ils toujours à vous marier ? se demanda-t-elle. Elle ne savait pas où elle en était et elle n'avait aucune envie qu'un homme s'imisce dans son intimité.

Néanmoins, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à son reflet dans le miroir placé en face d'elle, juste au-dessus du buffet. Rien ne lui échappa : son propre visage légèrement penché au-dessus de celui de Stephen, le décolleté de sa robe en laine d'un bleu éclatant, son sourire innocent, et ses coups d'œil nerveux quand elle rencontrait le regard de son avocat et s'empressait de détourner la tête.

Elle se contentait d'écouter la conversation, sans s'y mêler. Je suis comme quelqu'un qui vient de jeûner, se dit-elle, je ne peux pas me permettre d'absorber trop de nourriture à la fois. Elle restait donc assise sans rien dire, un cordial sourire aux lèvres.

Après le pudding et les tourtes, il y eut la remise des cadeaux autour du sapin. Chacun des enfants avait acheté un présent pour Fred, payé avec l'argent qu'il avait gagné pendant l'été et au cours des samedis de l'automne. Megan avait travaillé dans le rayon pull-over du grand magasin Danforth, Julie avait fait du baby-sitting, et Danny avait été employé comme caddie par le club de Fred. Gil et Louise offrirent à Margaret un album à la magnifique

reliure, rempli de photos que Louise avait mises de côté. Des clichés des grands-parents de Margaret pendant leur lune de miel, avant la Première Guerre mondiale, de son père en uniforme de la marine, et des dizaines d'autres plus touchants les uns que les autres. Quant à Fred, il lui avait acheté un fourre-tout en cuir.

— Tu pourras y mettre tes livres et tes cours si tu veux frimer un peu quand tu vas au lycée. Ce sera aussi bien pratique pour voyager.

— Il est magnifique et je vais m'en servir tout de suite, Fred. Il y a bien peu de chances que je voyage un jour.

— Tu n'en sais rien, répliqua-t-il.

Les enfants avaient reçu un Quiz et ils se mirent aussitôt à y jouer. Margaret s'installa dans un fauteuil dans un coin de la pièce pour feuilleter l'album de photos, tandis que les autres regardaient à la télévision *Les Chants de Noël*.

Au bout d'un moment, Stephen s'approcha d'elle.

— On m'a donné certaines informations hier en fin de journée, lui déclara-t-il. Je sais que vous êtes très occupée ; si cela peut vous éviter de passer à nouveau au bureau, je peux vous les transmettre maintenant. Mais si ça doit gâcher votre journée, dites-le-moi franchement. Ça attendra.

Pourquoi la séparation ne pouvait-elle se faire rapidement et proprement ? Pourquoi Adam n'était-il pas parti s'installer à Tombouctou ? Une semaine plus tôt, Louise lui avait raconté : « Nous les avons vus tous les deux dans ce restaurant français où j'avais invité Megan. J'ai dit à Gil que c'était un endroit bien trop huppé pour une femme aussi minable. »

Margaret referma l'album.

— Allez-y, répondit-elle. Faites-moi part des dernières nouvelles...

— Premier point : il a retrouvé du travail. Julie et Danny vous l'ont peut-être déjà annoncé ?

— Non. Ils ne savaient même pas qu'il avait perdu son emploi. C'est moi qui les en ai informés.

C'était étrange. Mais elle comprenait qu'il n'en ait pas parlé aux enfants. Et elle avait pitié de lui en pensant à ce qu'il avait dû ressentir lors de son licenciement. Alors que lui, il se moque pas mal de ce qui peut m'arriver, songea-t-elle, bien que j'aie été sa femme et que j'aie élevé ses enfants...

— Nous pouvons remercier le ciel qu'il ait retrouvé un emploi, dit-elle. C'est une bonne chose pour nous.

— Malheureusement, son salaire est un peu plus bas.

— Une diminution ? À son âge, il aurait dû être augmenté au contraire.

— La seconde nouvelle est plus ennuyeuse. La femme est enceinte.

Enceinte ! Mes enfants adorés vont avoir un demi-frère ou une demi-sœur... dont la mère sera cette femme.

— Un autre enfant ! s'écria-t-elle en essayant de se maîtriser. Il ne fait déjà pas ce qu'il faut pour les trois premiers. C'est vraiment dégoûtant ! (La colère l'étouffait, et elle ajouta sur un ton féroce cette fois :) Je veux plus d'argent

pour mes enfants. Megan a posé sa candidature à Harvard et d'après son directeur d'études elle a de bonnes chances d'être acceptée. Elle mérite d'aller dans ce collège privé et je veux que son père paie ses études.

— Vous ne pouvez pas demander l'impossible, lui rappela-t-il gentiment.

— Son avocat prétend qu'il doit payer le crédit de sa maison. Mais il n'a qu'à la vendre s'il n'en a pas les moyens. J'ai bien vendu la mienne.

— Par malheur, il n'en est pas propriétaire. Elle appartient à cette femme. Et elle n'est même pas mariée avec lui.

— Il n'a qu'à la quitter. Comme ça, il aura moins de frais. À votre avis, est-ce qu'il est fou, complètement débile, ou les deux à la fois ?

— Là, je ne peux pas vous répondre.

Les Chants de Noël venaient de se terminer et Fred vint les retrouver.

— Tu as l'air inquiète, dit-il à Margaret. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Toujours la même histoire. C'est vraiment une affaire très compliquée que de divorcer.

Se tournant vers Stephen, Fred lui demanda :

— Combien de temps cela va-t-il prendre d'après vous ?

— Tout dépend. Un an. Peut-être même deux.

— Quelle honte ! Est-ce que les juges s'imaginent que les gens sont immortels ? Deux ans pendant lesquels la vie s'arrête, et où tout reste en suspens.

Margaret se leva. Soudain, elle n'en pouvait plus. Elle avait envie de rentrer chez elle, de se coucher et de se cacher la tête sous les couvertures. Elle avait tellement espéré profiter de cette journée pour oublier ses soucis, pour faire comme s'il n'y avait pas eu de catastrophe, comme si la vie suivait simplement son cours...

Sa réaction n'avait pas échappé à Stephen, qui dit aussitôt :

— J'ai passé une merveilleuse journée, Fred. Cela a été un véritable plaisir, totalement inattendu pour moi. Mais il serait peut-être temps de rentrer. Je me demande si ma voiture n'est pas complètement gelée.

Les rues autour des immeubles avaient été dégagées et Fred n'eut aucun mal à les ramener chez eux. La première halte eut lieu devant l'appartement de Margaret. Tout en descendant de la jeep, Julie et Megan remercièrent Oncle Fred. Puis Danny déclara :

— J'aimerais bien que nous vivions chez toi, Oncle Fred. Est-ce que tu as dit à Maman que c'était possible ?

Tout en essayant de cacher sa gêne, Margaret le rappela à l'ordre :

— Ne sois pas idiot !

— Je ne le suis pas. Oncle Fred m'a dit que nous pourrions habiter chez lui si nous le voulions. Et j'en profiterais pour reprendre Rufus.

C'était la première fois depuis bien longtemps qu'il parlait de son chien. Et malgré sa moustache naissante, ses grands yeux innocents étaient empreints d'une douceur de petit enfant capable, comme toujours, de toucher sans qu'il

le sache le cœur de sa mère.

— Nous ne pouvons pas vivre là-bas, intervint sèchement Julie. Et tu es assez grand pour le savoir.

— Pourquoi pas ? Tu as vu toutes ces pièces inoccupées, non ? Ce serait tout à fait possible. Seulement Maman ne veut pas.

— Plus fort ! s'écria Megan. Je suis sûre que les voisins sont fascinés. Continuez pendant que vous y êtes.

Les deux hommes assis à l'avant ne disaient rien, le regard fixé devant eux, quand Stephen ouvrit soudain la portière et annonça :

— Inutile de faire un détour pour me déposer, Fred. Je vais rentrer à pied. J'aime l'air frais.

La jeep s'éloigna et les enfants pénétrèrent dans l'immeuble. Comme Stephen ne semblait pas décidé à rentrer tout de suite chez lui, Margaret resta dehors, elle aussi.

— Danny ne se rend pas compte, expliqua-t-elle. Il était simplement excité à cause des cadeaux et de la tempête de neige. En arrivant ici, il a de nouveau été confronté à la réalité.

Les enfants venaient d'allumer, dans l'appartement Il y avait quelque chose de triste dans cette lumière brillant au milieu des immensités blanches qui se détachaient sur le ciel noir.

— Je suis sûr que Fred n'y a pas prêté attention affirma Stephen en souriant. Ne vous inquiétez pas pour ça.

— Je me fais du souci uniquement pour mes enfants.

— Je le sais bien. Mais avez-vous remarqué que vous ne parlez presque plus d'Adam ?

— Non, je ne m'en suis pas rendu compte. Mai maintenant que vous me le dites, je peux vous expliquer pourquoi. J'ai cessé de me lamenter sur son départ. Je me fiche même complètement qu'il ait une autre femme, ou plusieurs s'il en a envie. Je me fiche aussi de ce qui peut lui arriver. Je veux simplement son argent. Pour mes enfants.

Il l'examina avec attention comme il l'avait fait au cours du repas, un regard dont Margaret ne comprit pas la signification.

— Ils vont s'en sortir, déclara-t-il. Parce que vous même, vous ne vous laisserez jamais abattre. (Il sourit à nouveau.) Je vous fais confiance. À condition que vous ne preniez aucune décision irrévocable avant d'être prête.

— Quelle décision, par exemple ?

— N'importe quelle décision. Joyeux Noël et bonne nuit, ajouta-t-il avant de s'éloigner.

Margaret faillit fondre en larmes. Une réaction étonnante, alors qu'elle venait de lui dire qu'elle se fichait de tout, sauf de ses enfants. Si elle était aussi touchée, c'était sans doute parce que Stephen lui rappelait ce que c'était que d'être jeune. Il avait le même âge qu'elle, et était sérieux la plupart du temps, mais il y avait en lui quelque chose de rayonnant, une joie qu'elle percevait bien qu'elle fût cachée au plus profond de lui. Jusqu'à présent, elle

n'avait rencontré cela que chez Nina. Oui, il rayonnait. C'est ce qu'elle se dit tout en le regardant avancer dans la neige, en bas de la colline, d'une démarche rapide et pleine d'élégance.

Quand le printemps arriva, et qu'il fit assez chaud pour s'asseoir dehors, Margaret prit l'habitude d'emporter son travail dans le parc. Parfois, elle s'arrêtait au terrain de base-ball pour regarder Danny jouer. Mais la plupart du temps, elle s'installait en face du lac où des cygnes, d'une indifférence totale, laissaient la trace de leur sillage sur l'eau tranquille. On pouvait regarder les oiseaux et les arbres agités par le vent sans penser à rien.

Ce jour-là pourtant, la vue reposante du lac ne parvenait pas à chasser les soucis de Margaret. Les réponses des universités venaient d'arriver. Megan, trop tendue pour attendre, avait pris la voiture et était partie faire des courses, tandis que sa mère tout aussi nerveuse était descendue chercher le courrier dès qu'elle avait vu arriver la camionnette du facteur. Megan lui ayant dit que ça ne la gênait pas qu'elle ouvre les enveloppes, elle les avait aussitôt décachetées.

Si seulement le directeur d'études de Megan et tous ses autres professeurs ne l'avaient pas poussée à essayer d'entrer à Harvard ! S'ils n'avaient pas, ainsi, encouragé ses propres espoirs ! À un moment donné, Margaret en était même venue à souhaiter qu'Harvard refuse la candidature de sa fille. Megan aurait simplement été déçue. Mais à présent, ç'allait être un crève-cœur pour elle que de renoncer à y faire ses études.

Quel dommage ! Megan avait la plus haute moyenne jamais obtenue depuis douze ans au lycée. Elle avait donné le meilleur d'elle-même et avait gagné. Elle méritait d'entrer dans cette prestigieuse université.

Elle est beaucoup plus intelligente que moi, se dit Margaret. C'est une fille brillante. Un peu trop rigide, et même puritaine : résolue, énergique et ne se plaignant jamais de rien. Impossible de la faire changer d'avis quand elle pense ou croit avoir raison. Mais c'est une fille bien, et tellement gentille ! Même si elle manque d'humour, elle rit facilement. Et elle plaît aux garçons. Ils viennent souvent la voir ou lui téléphonent...

Et voilà ce que son père lui avait fait. Lui et Randi...

Levant la tête, Margaret observa les cygnes en train de tourner avec dignité sur le lac éclaboussé de soleil. Comme le monde était beau ! Pourquoi fallait-il que les gens détruisent cette harmonie ?

Puis elle aperçut Stephen qui descendait en courant le sentier. Quand il la vit, il s'arrêta.

— Le samedi et le dimanche, je fais cinq fois le tour du lac. Pour essayer de compenser les heures que je passe assis sur une chaise. Dan est en train de jouer au base-ball ?

— Non, Fred l'a emmené voir un match de foot.

— Il est comme un père pour lui.

Ne sachant pas s'il s'agissait d'une constatation ou d'une question, Margaret se contenta de répondre :

— En effet.

— J'aime beaucoup Dan, vous savez.

— Puisque nous parlons de lui, je tiens à vous remercier encore une fois. Il a énormément progressé en français. Son professeur n'en revient pas.

— Au fait, déclara Stephen en riant, vous n'auriez jamais dû faire ça. (Margaret comprit qu'il parlait des six volumes originaux de l'œuvre de Proust qu'elle lui avait envoyés.) C'est un cadeau merveilleux, mais inutile.

— Les gens se font payer pour donner des cours particuliers mais vous, vous avez toujours refusé. Vous auriez très bien pu vous occuper d'autre chose pendant les heures que vous avez consacrées à Dan.

— Quand je fais quelque chose, c'est uniquement parce que j'en ai envie, répliqua-t-il avec un grand sourire. Et ça m'a beaucoup plu de travailler avec votre fils.

— Vous êtes pratiquement bilingue. Est-ce parce que vous ne parliez que français avec votre mère ?

Le sourire de Stephen disparut aussitôt.

— Ce serait trop long à vous expliquer, répondit-il en haussant les épaules. Dan m'a dit que Megan attendait la réponse des universités ?

— Elles sont arrivées aujourd'hui. Quatre admissions, y compris à Harvard.

Stephen siffla d'un air admiratif.

— Fantastique ! Elle est au courant ?

— Pas encore. Mais elle ne va pas tarder à rentrer. Et j'appréhende ce moment. Je devrai lui dire qu'elle ne peut pas y aller. (Margaret le regarda dans les yeux d'un air suppliant.) A moins qu'Adam...

Stephen hocha la tête.

— Non. Il n'a aucune obligation dans ce domaine. Et même s'il voulait payer ses études, il ne le pourrait pas.

— Si nous étions encore ensemble, nous nous serions débrouillés, s'écria Margaret. Nous n'avons jamais été dépensiers. Nous aurions pris un petit crédit, ou Megan aurait obtenu une aide financière du collège. D'une manière ou d'une autre, nous y serions arrivés.

— Il faut qu'il entretienne deux familles maintenant. Ses dépenses ont doublé. C'est ce qu'entraînent tous les divorces.

Margaret était au désespoir.

— Je pourrais piocher dans l'argent de la vente de la maison. Mais j'ai besoin de ce que cette somme me rapporte. Et pour l'instant, je n'ose pas y

toucher.

Il y avait encore deux autres enfants. Julie avait deux ans de moins que Megan, et même si elle n'était pas aussi brillante que sa sœur elle marchait bien à l'école. Et Dan s'était mis au travail.

Se rendant compte soudain qu'elle avait interrompu le jogging de Stephen, Margaret s'en excusa. Puis elle ajouta :

— De toute façon, l'endroit est mal choisi pour vous parler de mes problèmes !

— Vous savez bien que ça ne me gêne pas, Margaret. Et j'aimerais pouvoir vous proposer une solution.

— Laissez tomber et retournez courir. Il faut que je rentre pour voir Megan.

Bien après que Dan et Julie se furent endormis, Margaret et Megan continuèrent à discuter dans le living.

— Après tout, la plupart des étudiants ne vont pas à Harvard ou à Oxford, dit Margaret. Moi-même, j'ai fait mes études dans une université d'État et je n'en ai pas souffert.

— Je sais, Maman, répondit Megan d'une voix patiente.

— On peut faire ses études à Harvard et ne pas s'épanouir pour autant dans la vie. Je suis certaine que ça arrive à des tas de gens...

Les arguments que développait Margaret n'étaient pas seulement destinés à convaincre sa fille. Elle éprouvait aussi le besoin de se justifier à ses propres yeux.

— Je comprends, Maman. Et je n'en fais pas une maladie. Vraiment pas. Mais je suis fatiguée et j'aimerais bien aller me coucher.

— Bien sûr, il est tard.

Margaret savait que le plus dur était encore à venir. Lundi, en arrivant au lycée tout le monde féliciterait Megan, lui poserait des questions, lui demanderait des explications. Et elle ne s'était pas trompée. Ce jour-là, sa fille rentra plus tôt que d'habitude et, après avoir annoncé qu'elle avait mal à l'estomac, alla se coucher. Le lendemain matin, elle avait les yeux gonflés mais elle affichait un bel entrain et comme toujours, elle arriva à l'heure à ses cours.

En fin de journée, Margaret reçut un coup de fil de Nina.

— Quand j'ai téléphoné la première fois, tu étais sortie mais Julie m'a annoncé la grande nouvelle.

— Quelle nouvelle ?

— Megan va entrer à Harvard !

— Elle n'y va pas, Nina.

— Pourquoi ?

Margaret lui fournit la même explication que celle qu'elle avait donnée à tous ceux qui l'avaient questionnée dans la salle des professeurs.

— Je n'accepte pas ça, dit Nina. C'est une honte et même un crime de

priver Megan de ce qu'elle a gagné de haute lutte. Je vais lui envoyer l'argent dont elle a besoin.

— Tu ne te rends pas compte à quel point c'est cher !

— Si. Mais mes économies couvriront largement les frais de la première année et, pour le reste, nous trouverons bien une solution.

Nina était toujours aussi optimiste et généreuse !

— Tu es un amour, Nina. Mais il n'en est pas question. Tu travailles et tu es seule.

Il fallut pas loin d'une demi-heure pour convaincre Nina.

De son côté, Adam envoya une lettre à sa fille. Elle contenait un chèque de cinq cents dollars. On peut trouver ça touchant, se dit Margaret. Tout dépend de la manière dont on envisage la situation...

Je t'envoie cette lettre, lui écrivait-il, parce que tu n'accepteras pas de me parler. Quand tu seras plus âgée, peut-être comprendras-tu. Ou au moins essaieras-tu de comprendre. Est-il besoin que je te dise à quel point je suis fier de toi ? Si je pouvais te donner plus d'argent, Dieu m'est témoin que je le ferais.

— Je vais déchirer ça ! s'écria Megan qui était toute rouge et avait les larmes aux yeux.

— La lettre ou le chèque ?

— Les deux !

— Ne sois pas idiote. Tu as besoin de vêtements, lui rappela Margaret en pensant que ces cinq cents dollars, c'était toujours ça de moins pour Randi.

Le lendemain, au moment où elle allait quitter le lycée, la secrétaire lui dit que Fred Davis avait laissé un message pour elle. *Veux-tu passer chez moi cet après-midi ? J'ai besoin de te parler en privé, et chez toi ce n'est pas possible.*

Rencontrant Megan dans le couloir, Margaret lui annonça :

— Je rentrerai peut-être tard. Fred veut me voir. J'ai l'impression que ça te concerne. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

— S'il te propose de payer mes études à Harvard, refuse. Ça me gênerait trop.

— Moi aussi. Mais je ne comprends pas ta réaction. Tu as toujours beaucoup aimé Fred.

— S'il était vraiment mon oncle ou mon beau-père...

Megan s'interrompit net.

— Il n'est ni l'un ni l'autre, ma chérie. Alors ne t'inquiète pas pour ça.

Margaret était en train d'ouvrir la portière de sa voiture, la vieille « gimbarre » qui, grâce à la nouvelle courroie de transmission, tenait toujours le coup quand M. Malley, le directeur d'études de Megan, l'interpella.

— C'est vrai que Megan ne va pas à Harvard ?

Comme c'était au moins la vingtième fois qu'on lui posait cette question, Margaret ne put réprimer un soupir. Mais cette fois, sa réponse fut brève.

— Oui. Pour des raisons financières.

Faisant preuve de tact, il n'insista pas, et se contenta de murmurer alors qu'il s'éloignait :

— Quel dommage. Avec la culture qu'elle a...

Pourquoi aller chez Fred ? se demanda Margaret en passant la première. A moins que je me trompe, ça va encore être la même rengaine...

Il faisait très chaud pour la saison, et Fred avait déroulé les auvents en toile. Ornés de larges raies blanches et vertes, ils protégeaient du soleil le devant de la maison, où se trouvaient des fauteuils en osier blancs et des paniers suspendus remplis de fougères. L'endroit avait un petit côté démodé et convivial qui évoquait le farniente des après-midi dominicaux et un sentiment de confort prospère. Fred avait préparé du thé glacé et, dès qu'ils furent assis, il annonça à Margaret :

— Dan m'a expliqué, pour Megan.

— Dan devrait être crieur public.

— Ça ne te ferait peut-être pas de mal d'en avoir un. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé toi-même ?

— Fred, je ne vais pas t'appeler au secours chaque fois que j'ai un problème.

— La seule fois où tu m'as appelé au secours, comme tu dis, c'est le jour où ton toit fuyait. Est-ce que je m'en suis plaint ?

Il avait l'air blessé. Et comme tant d'autres fois au cours de l'année qui venait de s'écouler, Margaret eut l'impression qu'il la rappelait à l'ordre à la façon dont on réprimande un enfant qu'on adore.

— Que vas-tu faire, pour Megan ? demanda-t-il.

À nouveau, Margaret soupira.

— Tu le sais bien.

— Tu ne peux pas lui imposer une chose pareille.

— Elle n'en mourra pas.

— Non, bien sûr. Mais elle a déjà assez souffert. Pour elle, ça a été terrible, peut-être plus dur encore que pour Julie. Megan est une adulte. Et elle a tout gardé en elle.

Margaret était étonnée par la remarque de Fred. Elle l'avait toujours considéré comme un homme droit, compétent, très à cheval sur les principes ; jamais elle n'aurait imaginé qu'il puisse faire preuve de tant de subtilité.

— Tu as raison, dit-elle. Mais il faut bien qu'elle regarde les choses en face.

— Pour changer un peu, il pourrait lui arriver quelque chose de formidable ! Surtout que c'est elle qui l'a obtenu, grâce à ses efforts.

— Dans la réalité, les choses ne se passent pas comme ça, Fred.

— Moi, je vais te dire comment je la vois la réalité. Même si ma vie n'a pas toujours été rose, j'ai au moins eu la chance d'avoir de l'argent. Et je veux en faire profiter Megan.

— Je t'en prie, Fred. Ne me rends pas les choses encore plus difficiles...

— De toute façon, tu resteras en dehors de ça. Je donnerai cet argent

directement à Megan. Et tu ne m'en empêcheras pas.

Même si le ton bourru de Fred n'en laissait rien paraître, Margaret vit qu'il était bouleversé. D'ailleurs ses mains tremblaient et il dut poser son verre. Le petit Jimmy en profita pour sauter sur ses genoux et il lui tapota affectueusement la tête.

— Megan va être follement heureuse d'apprendre ça, affirma-t-elle. Mais tu es tellement gentil que j'en suis gênée.

— Viens, dit-il en se levant. Je vais te montrer le jardin.

La journée était belle, et Margaret fut tout heureuse de faire le tour du jardin avec lui. Sous les pins poussaient des centaines de jonquilles jaune d'or ou blanches, dont les corolles éthérées tranchaient sur la terre sombre.

— C'est un petit paradis ici, déclara Fred.

— C'est vrai que c'est magnifique.

— Margaret, je sais que ce n'est peut-être pas encore le moment mais...

Soudain un lapin, abusé par leur immobilité et oubliant toute prudence, passa comme une flèche devant leurs pieds puis, s'arrêtant près d'eux, se mit à manger de l'herbe.

Margaret éclata de rire.

— Je sais que ce n'est pas gentil, mais un des profs de gym du lycée mastique comme ça et quelqu'un l'a surnommé « le lapin ».

Fred ne dit rien. Margaret fut désolée de lui avoir gâché ses effets. Mais c'était aussi bien. Elle n'était pas prête à s'engager vis-à-vis de qui que ce soit.

— Il faut que je te dise quelque chose, Fred, reprit-elle. Je sais que tu es décidé à donner de l'argent à Megan. Mais, de mon côté, je tiens à te signer une reconnaissance de dette. Un jour nous te rembourserons et te remercierons du même coup pour ta générosité inouïe.

— Si tu y tiens, répondit-il sur un ton poli.

À nouveau, Margaret l'avait blessé. Pour se faire pardonner, elle l'embrassa sur la joue et lui déclara :

— Tu es vraiment quelqu'un de formidable, Fred.

— Margaret, murmura-t-il en la prenant dans ses bras. (Comprenant qu'elle n'était pas désireuse d'aller plus loin, il ajouta gentiment :) Je ne suis pas pressé.

Puis avec un sourire, il la lâcha.

Même si cette légère étreinte ne lui avait pas déplu, elle n'avait éveillé chez elle qu'un sentiment de profonde affection, semblable à celui qu'elle avait toujours éprouvé pour lui. Ou peut-être quelque chose d'un peu plus profond ?

En rentrant chez elle, elle ne put s'empêcher de se demander : Comment pourrai-je jamais le rembourser ? Et en même temps, elle savait qu'elle ne le ferait pas. Elle finirait par épouser Fred, comme tout le monde le lui conseillait. Elle n'avait aucune envie de se remarier, mais peut-être était-ce inévitable. Il était intelligent, viril, honnête, droit, et tellement gentil ! Il était

clair qu'il la désirait. Et en plus, ses enfants l'adoraient...

Le dernier lundi de mai étant férié, Adam ne travaillait pas et, assis dans la chambre près de la fenêtre, il regardait l'extérieur avec envie. Randi était avachie sur le lit, bras et jambes ballants, son ventre de femme enceinte, à peine plus gros qu'un ballon de basket, pointant sous son peignoir.

Quand Adam voulut se lever, elle lui dit :

— Non, reste avec moi.

— Si je te laissais seule, peut-être que tu arriverais à t'endormir.

— Je ne peux pas dormir. Je me sens tellement mal ! Tu ne le vois donc pas ? Tout me dégoûte.

— Je suis désolé pour toi.

Il lui avait déjà répété tant de fois la même chose que cette réponse était devenue automatique.

— De toute façon, tu ne penses qu'à être avec tes enfants, comme d'habitude. Tu te dis que par une belle | journée ils devraient être dehors au lieu de regarder la télévision à l'intérieur.

Comme elle le connaissait bien ! On aurait cru qu'elle arrivait à lire dans ses pensées. De toute façon, Adam était trop fatigué pour discuter. Il y avait déjà eu bien assez de discussions comme ça. Il préféra donc se rasseoir.

Il essaya de comprendre pourquoi Randi était aussi irritable. Ses chevilles étaient enflées et, bien qu'elle en soit au septième mois de sa grossesse, il lui arrivait encore d'avoir des nausées au réveil. Elle voulait qu'il soit aux petits soins avec elle. Une attitude qu'Adam comprenait mais qu'il avait du mal à supporter, sans doute parce qu'il n'en avait jamais fait l'expérience auparavant : pendant ses trois grossesses, Margaret avait toujours été pleine d'entrain et même euphorique. Tout naturellement, il avait partagé cet état d'esprit.

Partagé entre l'exaspération et la sympathie, il soupira et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était encore trop tôt pour raccompagner Julie et Danny chez eux. Il ne voulait pas qu'ils croient qu'on les mettait à la porte. Leur visite s'était déjà mal passée : Randi était d'une humeur massacranche. Peut-être pouvait-il essayer d'effacer cette mauvaise impression en s'arrêtant sur le chemin du retour pour leur offrir une glace ? Non, c'était complètement idiot. Ils étaient trop grands pour qu'un cornet de glace leur fasse oublier qu'ils avaient été mal reçus.

Quelle année ! Adam espérait qu'elle finirait mieux qu'elle n'avait commencé. Bien entendu, il avait eu la chance de retrouver du travail, même si son salaire était moins élevé. Mais le trajet journalier — quatre- vingt-dix kilomètres aller et retour — était exténuant quand il faisait mauvais temps. Il avait proposé à Randi de vendre la maison et de déménager mais elle avait bondi.

— Ce n'est pas comme si tu avais vécu toute ta vie ici et étais attachée sentimentalement à cet endroit, avait-il plaidé. Nous pourrions trouver quelque chose de moins cher...

Cela l'avait rendue plus furieuse encore.

— Il faut vivre dans la maison de son grand-père pour avoir le droit de l'aimer, si je comprends bien ? Eh bien désolée ! Même si je ne suis pas une aristocrate, moi, ça ne m'empêche pas d'être attachée à certaines choses.

Il avait donc laissé tomber le sujet.

Ses problèmes d'argent le rongeaient. Il en rêvait la nuit et ne cessait d'y réfléchir quand, allongé dans son lit, il ne dormait pas. Que se passerait-il s'il était à nouveau licencié ? Tous les jours, des milliers d'hommes de son âge perdaient leur emploi alors qu'ils s'étaient cru à l'abri jusqu'à la retraite. Peut-être serait-il plus prudent, se dit-il, de nouer quelques relations dans l'entreprise où il travaillait maintenant. Peut-être que, s'il avait fait « ami-ami » avec Jenks, Ramsey ou Hudson à Advanced Data, il n'aurait pas fait partie des outsiders dont on s'était débarrassé.

Puis il se rendit compte qu'il était trop tard pour ce genre de choses. Ses nouveaux collègues de travail étaient, comme ceux d'Advanced Data, du genre conservateur et attachés à la vie de famille. Ils ne devaient pas voir d'un bon œil cet homme séparé

— c'est ce qu'il avait écrit sur sa fiche d'embauche : « séparé » — qui vivait en ménage avec une compagne enceinte de sept mois.

Une pensée s'insinua dans son esprit, tandis qu'il restait assis sans bouger à côté de la fenêtre. Ses nouveaux collègues de travail n'avaient rien à voir avec les amis de Randi, ces gens sains et décontractés parmi lesquels il s'était lui-même senti si à l'aise. Ils n'apprécieraient sans doute pas la manière qu'avait Randi de dévoiler la moitié de ses seins chaque fois qu'elle se penchait en avant. Ils seraient choqués par ses remarques effrontées et son vocabulaire grossier.

Si étonnant cela soit-il, il lui était arrivé récemment de se sentir gêné par les réflexions que sa compagne faisait en société. S'était-elle toujours comportée ainsi sans qu'il le remarque ? Tout ça était tellement déroutant et déprimant. Comment pouvait-il avoir des pensées aussi perfides ? Il avait l'impression d'être complètement perdu.

Après avoir à nouveau consulté sa montre, il se leva et murmura :

— Ça m'ennuie de te réveiller, mais il est temps que je les raccompagne.

— Je ne dors pas, déclara Randi en se redressant sur ses_v coudes. Je réfléchissais.

— A quoi ?
— J'étais en train de me dire que tu es vraiment cachottier. Qu'est-ce qui t'arrive ? Est-ce que par hasard tu as peur de m'avouer que tu envoies ta fille à Harvard ?

— Où diable as-tu été chercher ça ? demanda Adam qui tombait des nues. Je ne savais même pas qu'elle allait pouvoir faire ses études à Harvard.

— Comme c'est drôle ! Parce que tes enfants, eux, sont au courant. Ils me l'ont dit quand nous étions tous les trois dans la cuisine.

— C'est impossible. À moins qu'elle n'ait obtenu une sorte de bourse. Et encore, ce ne serait pas suffisant. Peut-être Margaret a-t-elle emprunté de l'argent à quelqu'un ? Mais je ne vois pas à qui elle a pu s'adresser. Non, ce n'est pas possible.

— Tu ne sais même pas mentir. Le quelqu'un en question s'appelle Adam Crâne.

— Tu dis n'importe quoi. J'aurais aimé pouvoir lui donner cet argent ou au moins le lui prêter. Mais ce n'est pas le cas. Sois réaliste, Randi.

— Je le suis et je ne te crois pas. Tu te fais avoir par ta fichue famille. Ce n'est pas toi que j'ai épousé mais tes trois enfants.

Adam aurait pu lui faire remarquer que pour l'heure elle n'était mariée à personne. Mais il ne voulait pas se moquer d'elle et la pousser à bout. Il se sentait comme un nageur qui découvre soudain à quel point l'eau sous lui est profonde.

— Et ta femme avec, ajouta Randi. Cette sangsue, qui n'arrête pas de fourrer ses pattes au fond de tes poches ! Tu crois que j'ai oublié cette histoire de police d'assurance ?

— Quand t'ai-je parlé d'une assurance ?

— Il y a deux ans. Je n'oublie rien, Adam. Rien.

Quand et pourquoi cette assurance était-elle venue sur le tapis ? Il n'en avait aucune idée. Il se contenta de lui rappeler :

— Tu dois donc savoir que cette assurance est au nom de Margaret et non au mien.

— Mais c'est toi qui paies.

— Non. Je devais le faire, mais j'ai arrêté car je n'en avais plus les moyens.

— Je ne te crois pas. Et ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi tu n'as pas pris une assurance pour moi et mon enfant.

— Je t'ai déjà dit que je le ferai dès que ce sera possible. Pour l'instant, je ne peux pas me le permettre.

— Tu y arriverais si tu laissais ton passé derrière toi. Mais tes enfants s'accrochent à toi. Ce ne sont pourtant plus des bébés incapables de se débrouiller seuls. Quand serons-nous enfin débarrassés d'eux ?

Posant sa main sur son front, Adam gémit :

— Je ne sais pas ce qui se passe, Randi. Mais je suis à bout de nerfs. Tu ferais mieux de t'arrêter.

— Si tu as les nerfs fatigués, ce n'est pas ma faute. Je ne suis pas une sangsue, moi !

— Non, mais le crédit de la maison en est une.

— Tu savais depuis le début que j'avais pris un crédit.

— Oui. Mais j'ignorais qu'il était aussi élevé et qu'il y en avait un second, par-dessus le marché.

— Tu étais au courant. Je te l'avais dit.

— Non, Randi, répondit-il sans élever la voix.

— Si. Et même si je ne l'ai pas fait, tu n'es pas trop à plaindre. Ce n'est pas si désagréable que ça de vivre dans une maison avec l'air conditionné, et de plonger dans la piscine en rentrant du travail, non ?

— J'ai payé ma part et même un peu plus, rappela-t-il, en réussissant là encore à se maîtriser. De toute façon, le moment est mal choisi pour parler d'argent. Tu as des invités ce soir, et il faut que je ramène Julie et Danny.

— Évidemment, tu ne peux pas rester pour m'aider. Tu vois pourtant dans quel état je suis.

— C'est un buffet et tout est prêt. Mais si tu ne te sens pas bien, tu n'as qu'à décommander.

— Je ne veux pas.

— Si c'est comme ça, je raccompagne les enfants. Je te donnerai un coup de main au retour.

— C'est absolument ridicule que tu sois de corvée chaque week-end.

— À quel autre moment pourrais-je voir mes enfants ? demanda Adam, la main sur la poignée de la porte. Pendant les vacances, ils ne viennent pratiquement pas.

— Aller et retour, cela représente près de cinquante kilomètres. Pourquoi ne viennent-ils pas moins souvent et ne restent-ils pas dormir ici ? Cela nous simplifierait la vie.

Il savait, et Randi le savait aussi, que Margaret n'accepterait jamais.

— C'est mieux ainsi, dit-il. Et moins gênant pour moi.

Randi se mit à rire à grand bruit.

— Je lis en toi comme dans un livre, Adam. Tu es tout retourné à l'idée qu'ils verraient que nous couchons ensemble. Je n'arrive pas y croire ! En 1994 ! Est-ce que tu t'imagines qu'ils croient que je vais accoucher en étant toujours vierge ?

— Baisse d'un ton, Randi, siffla-t-il entre ses dents. Ils pourraient t'entendre.

— J'aimerais bien qu'ils m'entendent. J'aimerais qu'ils racontent à leur mère ce que je pense. Qu'ils lui disent que toi et moi, nous ne supportons plus ça. J'essaie de te protéger, Adam. Et je suis furieuse en voyant la manière dont on te traite. Tu travailles comme un nègre ! Et ils en profitent pour te plumer ! Ta femme menace même de te traîner devant un tribunal. Et tout ça pour quoi ? Pour que tes deux filles puissent se la couler douce. Quand je pense que la plus jeune, chaque fois qu'elle vient ici, tire une gueule

d'enterrement et que l'autre, cette grande dame qui exige d'aller à Harvard, te traite comme un moins que rien ! Elles pourraient s'inscrire dans une école de secrétariat et trouver du travail comme je l'ai fait en quittant le lycée. Ça a bien été assez bon pour moi.

— D'accord, Randi. Ne t'emballe pas. Je serai de retour le plus tôt possible.

Quand Adam entra dans le living, ses deux enfants l'attendaient, assis sur le divan. Le téléviseur était éteint. Ils n'ont pas dû en perdre une miette, pensa-t-il, avec un haut-le-cœur.

— Allons-y, annonça-t-il. Il est l'heure de rentrer.

Ils roulaient depuis un certain temps déjà dans le plus complet silence quand Danny lui déclara :

— Nous avons tout entendu.

— Je m'en doutais.

— Elle est vraiment infecte ! s'écria Danny. Je la déteste.

Adam, tout en sachant que c'était une bien piètre excuse, ne trouva rien d'autre à dire que :

— Elle était malade aujourd'hui. Je suis sûr qu'elle regrette déjà ses paroles. Les gens disent parfois des choses qu'ils ne pensent pas.

— Elle le pense, Papa. Même si elle ne se sent pas bien, ce n'est pas une raison. Et moi, je la déteste.

— Essaie de ne pas réagir comme ça, Danny. Je sais que c'est difficile mais essaie quand même.

— Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? demanda Julie. Tu n'étais donc pas heureux avec nous ?

Adam eut un choc en réalisant soudain que personne ne lui avait encore posé une question aussi directe. Et que pouvait-il répondre ? Oui, j'étais heureux avec vous ou je pensais l'être jusqu'à ce que je découvre que je désirais cette femme et que je ne parvenais pas à vivre loin d'elle ? Oui, votre mère est devenue un obstacle à cette passion ? Un homme pouvait difficilement avouer ça à ses enfants.

— Seuls ceux qui ont déjà fait l'expérience de certaines choses sont capables de les comprendre..., commença-t-il.

Ce n'était qu'un faux-fuyant, inutile et même stupide, Adam le savait. Et comme cette phrase pompeuse avait été accueillie par un silence glacial, il s'écria, laissant libre cours à son émotion :

— Pour vous, ça a été terrible. C'est toujours le cas pour les enfants, non ? Tant qu'on n'est pas passé par là, on refuse d'y croire. (Se tournant vers Danny qui était assis à côté de lui, il ajouta :) Même si je vous ai fait énormément de mal, j'espère au moins que vous comprendrez que je ne voulais pas vous blesser... ou qu'en tout cas il m'était impossible de faire autrement.

— Elle... Randi veut faire comme si nous n'existions pas, intervint Julie. Tu ne le vois donc pas ? Cette femme est horrible. Cette façon qu'elle a de

parler de Maman... Et tu la laisses faire !

— Il ne faut pas s'arrêter à ce qui s'est passé aujourd'hui, répondit Adam, dans l'espoir d'arranger les choses. Jusque-là, vous vous entendiez bien, tous les trois.

— Elle a été gentille avec nous uniquement pour te faire plaisir, répondit Julie avec tristesse. Je ne m'en étais pas aperçue au début mais maintenant je m'en rends compte.

Ébranlé par les remarques de sa fille, Adam se rappela soudain qu'elle venait de fêter ses seize ans. Elle n'était plus la fillette immature qu'il avait quittée voilà deux ans. Julie avait beaucoup changé, il le réalisait à cet instant. Et elle était suivie par une psychologue, ce qui l'amenait sans doute à poser sur la vie un regard d'adulte.

Touché par sa tristesse, Adam se demanda : Qu'est-ce que cette enfant adorable gardera comme souvenir de moi ? Je suis censé représenter pour elle l'image de l'homme, et aussi de son futur mari. Et mon fils ? Mon fils qui s'écarte de moi, sur son siège ? Et ma Megan...

Ils étaient arrivés à la hauteur des immeubles en briques rouges qui semblaient monter à l'assaut de la colline.

— C'est joli ici, dit Adam. Ils ont bien fait de garder les arbres.

— Vous vivez dans un endroit beaucoup plus agréable, et vous avez une belle maison, rappela Danny en insistant bien sur le *vous*.

Feignant de n'avoir pas entendu — qu'aurait-il pu répondre ? — , Adam demanda :

— Même heure, dimanche prochain ?

— Un de mes copains m'a invité à sa boum d'anniversaire, annonça Danny.

— Samedi alors ?

— J'ai rendez-vous chez le dentiste, annonça Julie à son tour. Il vaudrait mieux que tu nous téléphones.

— Pas de nouvelles caries, j'espère ? demanda Adam, en essayant de paraître plein d'entrain et naturel alors qu'il savait bien que, compte tenu des circonstances, il était tout simplement ridicule.

— Pas à ma connaissance.

— Voulez-vous que nous allions acheter une glace que vous mangerez ce soir pour le dessert ? proposa-t-il. Il y a un marchand tout près d'ici.

Danny déclina son offre.

— Maman garde toujours des glaces dans le freezer, ajouta-t-il, l'air de dire : Tu devrais quand même le savoir.

Lorsqu'ils furent sortis de la voiture, Julie regarda Adam, des larmes pleins les yeux.

— Au revoir, Papa, murmura-t-elle.

Il les suivit des yeux tandis qu'ils entraient dans l'immeuble. Et comme aucun d'eux ne se retournait pour le saluer, il fit demi-tour et repartit vers « La Pinède » où la soirée devait tout juste commencer.

—
— Comment ça s'est passé ? demanda Megan.
— C'était infect, répondit Danny.
— Pourquoi ? Qu'est-il arrivé, Julie ?
— Je t'expliquerai plus tard. Pour l'instant, je n'ai pas envie d'en parler.
— Infect, ignoble, dégueulasse, commenta Danny. Où est Maman ?
— Elle a laissé un petit mot pour nous dire qu'elle dînait chez Oncle Fred. Moi, je suis allée voir Betsy dans notre ancienne rue. Et il y avait tellement de monde chez elle que je viens juste de rentrer.

— Qu'est devenue notre maison ? demanda Danny. Et qu'est-ce qu'on mange ?

— Réponse à ta première question : la maison est dans un état affreux. Et secundo : Maman a prévu des tourtes au poulet et préparé un gâteau de riz. Sans raisins, Julie, comme tu l'aimes.

— Je n'ai pas faim. Je crois que je vais aller faire un tour.

— Où donc ?

— Pas bien loin.

— Il est dix-huit heures, rappela Megan.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? J'ai besoin de marcher.

À vingt heures trente, quand Fred gara sa voiture devant l'immeuble, Megan et Danny étaient debout sur les marches et regardaient la rue.

— Je ne sais pas ce qui est arrivé à Julie, cria Megan. Elle est allée faire un tour, il y a plus de deux heures !

Glacée d'inquiétude, Margaret demanda :

— Vous ne savez pas dans quelle direction elle est partie ?

— Elle a simplement dit qu'elle avait besoin de marcher, répondit Megan d'une voix anxieuse.

— Marcher ? Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose de spécial ?

— La journée a été plutôt moche, expliqua Danny. Julie était bouleversée. Tu la connais.

— La nuit ne va pas tarder à tomber, fit remarquer Margaret en regardant Fred.

— Remontons dans la voiture, dit-il en la prenant par le coude. Et faisons le tour du quartier. Nous finirons bien par la trouver. Le centre commercial est encore ouvert. Elle est peut-être là-bas.

— Julie n'est pas du genre à faire du lèche-vitrines. Elle ne va jamais dans ce centre, sauf quand elle a besoin de quelque chose.

— Peut-être que c'était le cas. Allons-y, proposa-t-il sur un ton plein d'espoir. Nous vous téléphonerons régulièrement pour savoir si elle est rentrée, ajouta-t-il à l'adresse de Megan.

Au bout d'un certain temps, Margaret, toujours assise à l'avant, les mains crispées sur ses genoux, avoua :

— Ces rues de banlieue complètement vides et cette rocade où n'importe qui peut aborder une jeune fille seule me donnent le frisson, Fred. Je suis folle

d'inquiétude.

Ils tournaient dans le quartier depuis une heure quand Fred, d'une voix désabusée cette fois, lui répondit en lui tapotant le bras :

— Je me mets à ta place.

La soirée battait son plein. Les invités passaient de la maison à la terrasse dont le dallage en pierre était bordé d'une haie de rhododendrons et de houx immenses achetés récemment — Randi les avait payés une fortune. Les grandes auges en pierre étaient garnies de pétunias blancs. Un second bar avait été installé dehors sur une table en séquoia, et les quelques personnes qui se trouvaient autour étaient déjà agréablement ivres. Un certain nombre d'invités dansaient au son de la musique diffusée par les haut-parleurs accrochés sur le mur, et ceux qui avaient apporté un maillot de bain étaient en train de s'ébattre dans la piscine.

Randi, qui observait la scène avec satisfaction, fit remarquer à Adam :

— Quelle soirée ! C'est la dernière fois que nous faisons la noce avant l'accouchement. Et l'année prochaine, nous serons sans doute trop occupés pour nous le permettre.

Sa mauvaise humeur de l'après-midi s'était envolée comme si elle n'avait jamais existé. Portant une robe blanche ornée de fronces et, pour seul bijou, des pendentifs en pierres du Rhin qui lui arrivaient aux épaules, elle était resplendissante. Son entrain peut sembler admirable, se dit Adam, ou alors complètement absurde.

— Tu pourrais quand même me répondre, reprit-elle. Et arrêter de faire cette tête d'enterrement.

Sachant que cela ne la dérangerait nullement de se disputer avec lui devant tout le monde, Adam préféra ne pas polémiquer.

— Je ne fais pas la tête. Je suis simplement fatigué. Je vais aller me chercher quelque chose à manger.

Au lieu de s'approcher du buffet, il se rendit dans leur chambre pour téléphoner. Pendant quelques minutes, il resta assis sur le lit, la main posée sur le récepteur. Si seulement je pouvais leur expliquer ! ne cessait-il de se répéter. Mais il n'était pas convenable qu'un père discute avec ses enfants de son amour ou de sa passion. Et même si ça l'avait été, il n'aurait pas su leur décrire ce qu'il éprouvait.

Il fallait pourtant qu'il parle à Julie. Il avait l'impression que jamais il n'oublierait l'expression de son visage, quand elle lui avait dit au revoir, ce soir. C'était comme si à cet instant elle avait perdu son innocence. Il lui avait fait tant de mal — et Randi lui en avait fait aussi... Elle avait parlé fort exprès. Elle le lui avait dit.

Ce fut Danny qui décrocha.

— Il faut que je vous parle de ce qui s'est passé aujourd'hui, à toi et à Julie, déclara Adam. Je ne veux pas que vous pensiez que...

— Julie n'est pas là. Nous ne savons pas où elle est passée. Ils sont partis à

sa recherche.

— Pas là ? Que lui est-il arrivé ?

— Je n'en sais rien. Elle a quitté l'appartement à dix-huit heures. Elle allait très mal. Et je pense que c'est ta faute et celle de Randi.

Le téléphone bourdonna. Danny avait raccroché. Blanc comme un linge, Adam jeta un coup d'œil à sa montre. Il était vingt et une heure trente. Julie était partie voilà près de trois heures et demie ! Il entendit des éclats de rire bruyants, venant de la terrasse. Un des invités avait dû faire une plaisanterie. Mais il s'en fichait bien. Il ne pensait qu'à sa Julie.

Il rejoignit Randi, debout au milieu d'un groupe d'invités et, après l'avoir prise à part, il lui dit dans un souffle :

— Il faut que je reparte. Ma fille a disparu. Il a dû lui arriver quelque chose.

— Tu t'en vas ? Au beau milieu de la soirée ?

— Il le faut. Ils n'arrivent pas à retrouver Julie.

— Qui est Julie ? demanda un des invités.

— Ma fille. Vous voudrez bien m'excuser, mais il faut que j'y aille.

En voyant le regard furieux de Randi, il se souvint soudain que la plupart de leurs relations ignoraient qu'il avait une famille. Elle tenait à ce qu'il n'ait pas de passé, pas d'autre vie que celle qu'il partageait avec elle. Il avait fait une gaffe — mais il était trop tard pour la réparer.

S'excusant à nouveau, il se précipita vers sa voiture.

Dès qu'il eut sonné, Fred lui ouvrit la porte.

— Je suis venu... J'ai cru comprendre... Danny m'a dit que Julie...

— Je sais. Julie est rentrée. Un ami l'a retrouvée et raccompagnée.

— Est-ce qu'elle...

— Elle va bien. (Sans se montrer pour autant désagréable, il laissait clairement entendre à Adam qu'il était de trop.) Elle est allée faire un tour et ne s'est pas rendu compte que le temps passait. Mais il ne lui est rien arrivé de grave.

Derrière Fred, les lumières allumées et le bruit des voix donnaient à cet appartement exigu et rempli de monde un côté chaleureux. Adam entrevit pendant une seconde le visage de Margaret. Il ne l'avait pas vue depuis deux ans.

— Pourrais-je parler à Julie, rien qu'une minute...

— Non. Pas ici, Adam. Tu es chez Margaret.

La phrase avait été prononcée sur un ton légèrement réprobateur.

Adam comprenait. Julie n'étant ni blessée ni malade, il n'y avait aucune raison qu'il entre « chez Margaret ». Et pourtant, il restait là, comme un mendiant incapable de comprendre qu'on le repousse.

— Si je peux faire quelque chose...

— Rien. Nous sommes là. (Fred se déplaça légèrement, barrant l'embrasure de ses larges épaules.) Il était inutile que tu viennes. Mais merci quand même, ajouta-t-il, avec sa politesse coutumière.

Puis il referma la porte.

— Heureusement pour toi, dit Margaret, c'était M. Larkin qui faisait son jogging autour du lac. Mais imagine ce qui se serait passé si cela avait été quelqu'un d'autre.

— Je sais bien, répondit Julie humblement. C'était vraiment idiot de ma part.

— J'ai l'impression que je t'ai fait peur, dit Stephen, quand tu m'as vu émerger en courant de l'obscurité.

— Qu'aurais-tu fait si M. Larkin n'était pas tombé nez à nez avec toi ?

— J'étais sur le chemin du retour !

— Nous étions fous d'inquiétude. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Maintenant qu'elle est saine et sauve, se dit Margaret, je peux me permettre de me mettre en colère même si je ne le suis pas vraiment. En fait, elle éprouvait surtout un immense soulagement.

Au lieu de lui répondre aussitôt, Julie réfléchit, les yeux fixés sur le mur du living, au-delà de l'endroit où ils étaient tous assis. Puis elle déclara à sa mère :

— Je t'ai déjà expliqué ce qui s'était passé cet après-midi.

Danny la coupa :

— Elle a dit des trucs dégueulasses sur toi. Elle a dit que tu étais une sang...

— Je ne veux pas le savoir, Dan !

— D'accord. Mais je vais quand même te dire quelque chose. C'est une dure à cuire mais Nina pourrait se charger d'elle.

Fred se mit à pouffer et Margaret sourit elle aussi. Comme ses enfants étaient perspicaces !

— Je n'y retournerai jamais ! s'écria Julie. Je rencontrerai Papa dans un autre endroit, mais elle je ne veux plus la voir. Je suis tellement désolée pour lui ! Il m'a fait de la peine tout à l'heure, quand il a sonné à la porte. Je suis sûre que lui aussi il souffre.

Margaret lui demanda d'une voix douce :

— Comment le sais-tu ?

— Je le sens. Pendant qu'il nous raccompagnait ici, je n'arrêtais pas de me dire : Pauvre Maman ! Pauvre Papa ! Je comprends à quel point cela a été terrible pour toi, Maman. Megan et moi, nous nous sommes fait beaucoup de souci pour toi. Mais maintenant, je crois que tu vas mieux, et que c'est au tour de Papa d'être malheureux.

Jetant un coup d'œil à Fred et à Stephen, Margaret se rendit compte qu'ils étaient bouleversés par la sincérité de Julie. Au fond, cette enfant n'était peut-être pas aussi naïve qu'elle en avait l'air.

— Ne t'inquiète pas, Maman, reprit sa fille. Je ne suis pas folle. Et je ne suis plus névrosée, si je l'ai jamais été. J'ai appris beaucoup de choses en discutant avec Audrey. Je ne risque pas de m'enfuir sur un coup de tête ou de

faire une bêtise du même genre.

— Personne n'a jamais pensé ça, Julie. Tu étais bouleversée et tu voulais être seule. Tu avais sans doute besoin de réfléchir.

— C'est vrai. Je voulais réfléchir. Et j'ai eu envie, aussi, de savoir ce qu'était devenue notre ancienne maison. Mais, à mi-chemin, je me suis rendu compte que c'était trop loin et j'ai rebroussé chemin en me disant que j'allais rentrer par le parc. En arrivant en face du lac, j'ai aperçu deux cygnes, sur l'eau. Alors je me suis assise sur un banc pour les regarder. Comme tu le fais, Maman. C'était tellement paisible. Et je me suis dit que si papa avait été avec moi il m'aurait aussitôt expliqué tout ce qu'il savait sur les cygnes. Comme il le faisait toujours, avant.

— Bien sûr, répondit Margaret.

— Je suppose que tant que je vivrai je me souviendrai de choses comme ça. Et aussi du matin où il nous a quittés. Jamais je n'arriverai à comprendre qu'il ait pu faire une chose pareille.

— Non, jamais tu ne comprendras, intervint soudain Stephen. Et il vaut donc mieux que tu y renonces. Efforce-toi de laisser tout ça derrière toi. Je parle aussi pour vous, Danny et Megan, ajouta-t-il.

Tout le monde se taisait et observait Stephen. Sans regarder personne, il reprit, baissant les yeux, comme s'il racontait le contenu d'un rêve :

— Mon père faisait partie du contingent qui a débarqué en France le 6 juin 1944. Il s'est battu en Normandie, et sur place il a rencontré une belle jeune femme — ma mère —, et il l'a épousée. Les parents de ma mère l'adoraient et ils n'avaient aucune envie qu'elle parte vivre aux États-Unis. Ils ont essayé de la faire changer d'avis, mais elle n'a pas cédé, car elle était sûre d'être heureuse avec cet homme.

«Et j'ai l'impression qu'elle l'a été, autant qu'on puisse juger de ce genre de choses quand on n'a que douze ans. Mais son bonheur a pris fin le jour où son mari lui a annoncé qu'il était tombé amoureux d'une fille qui travaillait dans la même entreprise que lui. Il est parti. Il n'y avait pas assez d'argent pour entretenir deux familles. Ma mère avait quatre enfants et j'étais le plus jeune. Nous nous sommes tous mis au travail. Bien avant d'avoir l'âge légal je pelletais la neige des voisins, je faisais des courses pour des personnes âgées après l'école, et même du baby-sitting. Loin de me gêner, cela m'a fait du bien. En revanche, j'ai beaucoup souffert de voir à quel point ma mère était malheureuse. Abandonnée au bout de dix-huit ans de mariage, dans un pays étranger avec quatre enfants ! Elle était trop orgueilleuse pour l'avouer à ses parents, et jusqu'à ce qu'elle meure ils ont cru qu'elle avait une vie merveilleuse en Amérique. (Se tournant soudain vers Margaret, Stephen conclut :) Vous comprenez pourquoi j'en connais un bout là-dessus.

— Tu ne m'as jamais raconté tous ces trucs-là, intervint Danny.

— Non. Et c'est la première fois que j'en parle à qui que ce soit.

— Sans doute parce que ça te rend malade rien que d'y penser.

— Danny ! le rappela à l'ordre sa mère.

- Laissez-le parler, Margaret.
- Et c'est pour ça que tu parles si bien français.

Stephen lui répondit en souriant :

- Exact. Et c'est pour ça aussi que tu as décroché un A dans cette langue.

Amusant, non ?

- Ouais, dit Danny. Mais pas tant que ça, quand on y réfléchit.

Fred demanda alors à Stephen comment il avait fait pour devenir avocat.

– Mon père avait un parent responsable et croyant qui avait été très choqué par toute cette histoire. Il m'a prêté de l'argent pour que je puisse suivre mes études. Il n'y avait pas tout à fait assez, mais j'ai gagné le reste moi-même. C'est grâce à cet homme que je suis avocat aujourd'hui.

Stephen se tut un court instant. Puis il ajouta à l'adresse des trois plus jeunes :

– Si je vous ai raconté tout ça, c'est pour vous montrer que les mauvaises passes ne durent pas éternellement. Je sais que c'est une image rebattue que de comparer la vie à un fleuve. Mais croyez-moi, c'est vrai. Il faut plonger la tête la première et nager. Pour l'instant, Megan nage en direction d'Harvard. Elle a été la première à plonger. Et vous, dans quelque temps, vous ferez pareil.

Grâce à son récit, tiré de souvenirs douloureux, Stephen venait de modifier miraculeusement l'atmosphère de la pièce. Tout le monde redressait maintenant fièrement la tête. Megan se leva pour allumer une autre lampe. Margaret alla chercher un gâteau et de la salade de fruits. Ils s'installèrent tous autour de la table pour manger ce dessert de fête. Il n'était pas loin de minuit quand les deux hommes prirent congé. Quelle soirée ! fit remarquer Fred.

– Tout est bien qui finit bien. C'est Shakespeare qui l'a écrit, rappela Danny d'un air important, ce qui fit éclater de rire les deux hommes avant que la porte se referme derrière eux.

Tout en débarrassant la table, Margaret murmura pour elle-même :

– Que ferions-nous sans ces deux bons amis ? Megan lui ayant demandé ce qu'elle disait, elle répéta. Danny s'esclaffa.

– Ce ne sont pas des « amis ». Ils sont amoureux de toi.

– Votre frère a beau être un garçon brillant, remarqua Margaret, il dit vraiment des idioties.

– Pas toujours, répliquèrent ensemble les deux filles. Et en tout cas, pas cette fois-ci...

Adam arriva juste au moment où Randi, debout devant la porte d'entrée, saluait de la main les derniers invités. Dès que leur voiture eut disparu en bas du tournant, le sourire enthousiaste de l'hôtesse disparut. Randi était furieuse, et ça se voyait.

— Tu as vraiment fait de ton mieux pour ficher en l'air la soirée, dit-elle. Quand tu es parti, je ne savais plus où me mettre.

Adam n'en pouvait plus. Où allait-il trouver l'énergie pour la dispute qui se profilait à l'horizon ? Il était tout juste capable d'aligner trois mots. Il répondit calmement :

— J'ai eu peur, Randi. Il fallait que je sache ce qui était arrivé à Julie.

— Comme d'habitude ! Quand ce n'est pas ta Julie, c'est ton Danny. Ou ta Megan. Mlle Grosse-tête. Ne reste pas dehors comme ça ! Rentre t'asseoir ou va te coucher !

Ce soir-là, pour la première fois de sa vie, Adam éprouva le besoin de prendre un remontant. Tandis que Randi se laissait tomber sur le divan, il s'approcha du bar et se servit un verre de cognac.

— Alors ? C'était quoi encore, ce nouveau drame ? lui demanda-t-elle.

— Ils croyaient — Danny me l'a dit quand j'ai téléphoné — qu'il était arrivé quelque chose à Julie. Elle avait disparu. En fait, elle était simplement sortie se promener et n'avait pas vu l'heure tourner.

— Donc, elle va bien.

– Oui, Dieu merci.

– Donc, tu as fichu ma soirée en l’air parce qu’elle t’a encore joué un tour

!

Adam aurait bien aimé qu’elle cesse de commencer toutes ses phrases par *donc*. Est-ce qu’elle avait toujours parlé ainsi ? Ou était-ce lui qui ne la supportait plus ?

– Julie n’avait pas l’intention de me jouer un tour. Et de toute façon, ça n’a pas perturbé ta soirée. Tes invités ont très bien compris que je parte.

– Moi aussi, je comprends. Bien plus que tu ne le crois. C’était une ruse pour te faire revenir. Cette femme ne te lâchera jamais, Adam. Même quand le divorce aura été prononcé, s’il l’est jamais, elle te tiendra à cause des enfants. Elle devrait se conduire en adulte et se débrouiller toute seule. Mais elle n’en a aucune envie. Tout est là.

Éclairé par la lampe, le contenu du verre d’Adam brillait et oscillait légèrement. Les magiciens de jadis auraient lu de glorieux présages au fond de ce liquide doré et mouvant. Adam n’y voyait que le temps en train de s’écouler, la fuite des jours qui ne reviendraient jamais. Ses enfants grandissaient. Et il n’était pas là pour le voir. Il ne serait plus jamais là pour le voir...

– Elle veut que tu reviennes vivre avec eux, reprit Randi d’une voix stridente. Parce qu’elle en veut à ton argent. C’est simple ! Elle ne pense qu’à ça. Et maintenant que ton salaire a baissé, ça va être encore pire. Je ne sais pas comment nous allons nous en sortir avec ce qu’elle nous laisse.

– Des tas de gens se contentent de moins.

– Je n’avais pas prévu ça. Je pensais que tu avais une excellente situation.

– Je ne t’ai jamais dit que j’avais une « excellente situation ». D’ailleurs, je déteste cette expression.

– Si. C’est ce que tu n’as pas arrêté de me répéter.

– Non, Randi.

Était-ce la colère qui redonnait des forces à Adam ?

Ou simplement l’effet du cognac qu’il avait bu trop vite ?

– Et même si j’avais prononcé ces mots, reprit-il d’un air méprisant, qu’est-ce que ça changerait ? C’est pour l’argent que tu vis avec moi ? Je croyais que c’était par amour.

– Essaie de vivre d’amour sans avoir d’argent.

Il y a vingt ans, songea-t-il, elle m’a quitté pour une maison avec piscine...

– Que va-t-il se passer si je perds à nouveau mon emploi ? Tu vas me plaquer ?

– Bien sûr que non, mon chéri. Nous quitterons l’État, et tu trouveras sans doute une autre place ailleurs.

– Quand je t’ai proposé de nous rapprocher d’Elmsford, tu m’as répondu que tu n’abandonnerais jamais cette maison.

– J’ai eu le temps d’y réfléchir depuis. En fait, je pense que ça vaudrait le

coup de partir. Ça nous permettrait de nous tirer de la gueule du loup. Elle finirait par en avoir marre de payer des avocats pour te poursuivre dans un autre État. Et elle serait bien obligée de laisser tomber. Ce ne serait peut-être même pas une mauvaise idée de déménager tout de suite.

— Je ne quitterai jamais mes enfants.

— On en revient toujours au même point, n'est-ce pas ? Mon Dieu, si j'avais su...

Adam avait l'estomac en feu et son cœur battait à grands coups. Non, je ne suis pas ivre, pensa-t-il. Seulement je n'ai jamais vécu une journée aussi infernale.

Randi était vautreée sur le divan et le haut de sa robe avait glissé d'un côté, dévoilant un de ses seins. Choqué qu'elle se laisse ainsi aller, il lui dit avec irritation :

— Rhabille-toi.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'as plus envie de me regarder, brusquement ? (Elle se mit à rire et baissa l'autre côté de sa robe.) Je ne sais même pas pourquoi je ris, ajouta-t-elle. Tout me dégoûte. Sérieusement, Adam, nous ferions mieux de partir.

— Je n'abandonnerai pas mes enfants ! cria-t-il.

— C'est déjà fait. A part des factures à payer, qu'est-ce qu'ils t'apportent ?

Il ne répondit pas. Randi avait raison : il les avait abandonnés. « Je ne vous laisserai pas tomber, leur avait-il dit. Je suis toujours votre père... » Mais en déjeunant avec eux une fois par semaine, est-ce qu'il était encore un père ? Megan, elle, savait bien que non...

— Tu n'es qu'une poule mouillée, Adam. C'est ça ton problème. Tu aurais dû m'épouser il y a vingt ans, mais tu avais peur de ta mère, et du qu'en-dirait-on. Pense au temps qu'il t'a fallu pour avoir le courage d'avouer à Margaret que tu voulais divorcer.

Comment osait-elle le traiter de poule mouillée alors qu'il n'avait cessé de lui donner des gages de son amour ? C'était insupportable. Elle aurait pu le traiter de traître, ou d'adultère. Mais de poule mouillée... Non !

— Tu ferais mieux de te regarder ! hurla-t-il, fou de rage. Qui es-tu pour oser me critiquer ? (Avec ses seins nus, sa robe froissée et ses cheveux en désordre, elle n'avait plus rien d'attirant. En plus, elle avait trop bu.) Tu m'écœures, Randi.

— Et toi, tu te prends pour qui ? Sous prétexte que tu aimes la musique classique, que tu parles d'une manière recherchée et que tes enfants sont trop bégueules pour aller ailleurs qu'à Harvard, tu te crois supérieur aux autres ? Si j'avais su ce qui m'attendait, jamais je ne serais venue à Elmsford.

Adam était sidéré.

— Tu veux dire que tu es venue ici uniquement pour me mettre le grappin dessus ?

— Ne prends pas cet air étonné. Tu devrais te sentir flatté. Oui, c'est pour ça que je suis revenue. Je suis d'abord allée à New York, mais l'endroit était

plein de bonnes femmes qui essayaient de se trouver un jules. Alors, je suis retournée en Californie. Là-bas, je n'avais que l'embarras du choix. Mais les hommes intéressants voulaient seulement coucher avec moi, et ceux qui m'auraient épousée étaient complètement gâteux.

Tout en l'écoutant, il n'arrêtait pas de penser : Dire que j'ai troqué mes enfants contre elle...

— Notre rencontre à New York m'est alors revenue à l'esprit, continuait Randi. Je savais que tu avais été fou de moi. Je me suis dit que je pouvais m'arranger pour que ça recommence. Tu étais encore jeune, bel homme et tu avais un bon train de vie. C'est du moins ce que je croyais !

Trop consterné pour parler, Adam s'appuya au mur et se contenta de la regarder. Saisissant soudain la portée de ce qu'elle venait de raconter, il murmura :

— Tu es venue à Elmsford pour détruire une famille.

— Je t'en prie, Adam, ne joue pas les petits saints. Quand j'ai vu ta femme, ce soir-là à New York, j'ai tout suite compris que c'était une godiche, incapable de tirer son épingle du jeu. Tu méritais quand même mieux que ça.

— Tu as détruit une famille, répéta-t-il, dans un état second.

— Je n'ai pas eu besoin d'insister beaucoup. Tu m'as pratiquement arraché mon peignoir, le jour où tu es venu me rejoindre chez moi, quand toute la bande était au Canada. Je n'ai jamais vu un homme aussi pressé.

Elle a raison. Mais c'est *elle* qui m'a séduit, se dit Adam en se raccrochant à l'excuse ancestrale.

Randi avait adopté une position alanguie qu'elle devait croire séduisante, mais il ne la regardait même pas. Elle l'avait ruiné et il l'avait laissée faire. Peut-être avait-elle raison de lui reprocher d'être faible. Mais à présent il était trop tard, de toute façon. Il était pris au piège. Ne pouvant plus supporter de rester enfermé dans cette pièce, il ouvrit la porte qui donnait dehors.

Une douce pluie d'été s'était mise à tomber. Il resta là, à écouter le ruissellement de l'eau sur les feuilles. Il songeait aux problèmes qu'entraînaient les erreurs irréparables... Et aussi aux passions qui flambaient et mouraient d'une manière incompréhensible. On essayait de chercher en soi une explication sans la trouver. On vivait avec des œillères, et le jour où celles-ci tombaient on se rendait compte de tout ce qu'on n'avait pas vu jusque-là.

Jamais il n'avait été aussi épanoui sexuellement qu'avec Randi — quelles qu'en soient les raisons. Il avait vécu une vraie passion. Mais maintenant c'était fini. Son amour pour Randi venait de mourir aussi soudainement qu'il était né.

— Assieds-toi près de moi, proposa-t-elle en se redressant, puis en remettant sa robe en place.

Adam continuait à regarder dehors. La lune était dans son troisième quartier et très au-dessus des masses nuageuses. Il faisait frais. Debout dans l'encadrement de la porte, en haut de cette colline, avec devant lui un paysage

qui miroitait, il avait l'impression de contempler un espace infini. Et il imagina une sorte de machine volante, un genre de bicyclette avec des ailes qui lui permettrait de s'élancer dans les airs, de partir sans bagages et d'aller partout, par-dessus les continents et les océans, au-dessus des nuages, en abandonnant derrière lui sa tristesse, sa culpabilité et tous ces souvenirs qui lui pesaient tant.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Pourquoi laisses-tu cette porte ouverte ? Il fait froid.

— J'étais en train de me dire que j'allais partir.

— Alors, ça y est, tu es décidé ? demanda Randi, interprétant mal sa réponse. Nous déménageons ?

— Non. Je pensais à tout à fait autre chose.

— Ne me regarde pas comme ça ! Nous nous sommes engueulés mais c'est fini. Viens là, ajouta-t-elle d'une voix câline. Je vais faire en sorte que tous tes soucis s'envolent !

— Non. Je ne veux pas.

Comprenant soudain ce que signifiait l'expression d'Adam, Randi prit peur.

— Tu ne penses pas à me quitter, quand même ? Tu es simplement furieux parce que tu crois que je t'ai joué un tour. Tu as raison, au fond. Mais est-ce que j'aurais agi ainsi si je ne t'avais pas aimé ? Ça n'a pas de sens.

— Pour moi, plus rien n'a de sens.

— Arrête de faire cette tête d'enterrement ! cria-t-elle. J'ai bu quelques verres de trop, d'accord. Ça a dû me monter à la tête. Tu prends tout trop au sérieux. Je te l'ai toujours dit.

— C'est quand les gens ont quelques verres dans le nez que la vérité éclate.

Randi s'approcha de lui et voulut le prendre dans ses bras.

— Non, Randi, déclara-t-il en la repoussant, sans brutalité mais avec fermeté.

— Tu n'es qu'un salaud ! Tu me dégoûtes !

Ils se regardèrent pendant un court instant.

— Tu me hais, affirma-t-elle. Je le lis dans tes yeux.

— Tu te trompes. Ce n'est pas de la haine que j'éprouve, mais du mépris. Et je me méprise autant que toi.

— Du mépris ! hurla-t-elle. Tu es complètement dingue ou quoi ? Ecoute-moi. Il est deux heures du matin. Nous avons suffisamment discuté comme ça. Allons-nous coucher.

— Je ne dormirai plus jamais avec toi, Randi. C'est fini.

Elle se précipita sur lui et le martela de ses poings.

— Va te faire voir, espèce d'ordure !

Dans l'espoir qu'elle se calme, Adam l'entraîna vers la chambre en lui disant :

— Nous sommes exténués tous les deux. Va te coucher. Nous reparlerons

de tout ça demain. Repose-toi.

Au lieu de lui répondre, elle lui claqua la porte au nez et s'enferma à clef.

Elle dormait toujours quand il quitta la maison pour se rendre au bureau, peu après le lever du jour. Même s'il avait à peine fermé l'œil, la dure journée de travail qui l'attendait lui semblait plus facile à supporter qu'une soirée passée chez lui à se disputer à nouveau avec Randi. Il espérait que ce soir, lorsqu'il rentrerait, elle se serait suffisamment calmée pour qu'ils puissent discuter raisonnablement. Pour l'heure, il n'avait aucune idée de ce qu'il allait lui dire. Il savait seulement qu'il devait se libérer d'elle. Il lui semblait impensable de continuer à vivre avec cette femme. Mais il ne voulait pas pour autant lui faire du mal. Peut-être qu'en rentrant, il aurait les idées plus claires.

Dans le café où il s'arrêta pour prendre son petit déjeuner, il laissa vagabonder ses pensées tout en observant les autres clients. Il y avait des camionneurs, deux motards et quelques infirmières s'apprêtant à prendre leur service à l'hôpital. Comme tous les gens soucieux, il se demanda si ces inconnus étaient aussi préoccupés que lui. Un couple entra dans la salle et s'installa à l'une des tables avec ses deux petits garçons. L'un d'eux lui rappela Danny. Il faisait le clown, comme lui, et n'arrêtait pas de parler. À un moment donné, le jeune père serra le bras de sa femme.

Adam commanda un second café et resta assis un long moment, la tasse dans les mains, à contempler le mur en face de lui. Puis il quitta le bistrot et remonta dans sa voiture. Au croisement suivant, comme il arrivait à l'embranchement qui conduisait à son ancienne rue, il s'y engagea sur un coup de tête et ralentit en passant à la hauteur de la maison. Les propriétaires ne l'entretenaient pas, cela se voyait. Deux des volets pendaient. Quant au potager, il était envahi de mauvaises herbes. Ils sont trop paresseux pour s'en occuper, se dit-il en accélérant. Comme Margaret doit souffrir de voir sa maison de famille laissée à l'abandon !

Il traversa le centre ville, longea le grand magasin

Danforth, où il avait acheté à Danny son premier costume de grand garçon, ainsi qu'une chemise blanche et une cravate, puis devant Magnum Advanced Data, et continua en direction de l'escarpement qui longeait la rivière, et sur lequel on apercevait les toits gris du lycée. C'est dans cette direction que des milliers d'années plus tôt il était tombé amoureux d'une jeune fille rousse aux yeux gris.

Les professeurs étaient en train de se garer dans le parking qui leur était réservé. Il savait que Margaret choisissait toujours la même place, près de la porte latérale. C'est dans cette direction qu'il se dirigea. Et il l'aperçut, en train de sortir de sa voiture.

Quand elle le reconnut, elle eut l'air surprise et un peu effrayée. Ils étaient si proches l'un de l'autre qu'Adam remarqua que ses bras nus étaient couverts de taches de rousseur alors que son visage et son cou n'en portaient toujours aucune. Ses cheveux étaient humides comme si, étant en retard, elle s'était dépêchée de prendre une douche avant de partir.

— Bonjour, dit-il. Je vois que tu portes ta couleur préférée.

Elle jeta un coup d'œil à son chemisier bleu pervenche. Une fine chaîne en or avec trois cœurs était enroulée autour de son cou.

— Ravissant, dit-il en montrant le bijou. C'est Fred qui te l'a offert ?

— Quelle importance cela a-t-il ?

Comme elle serrait ses livres contre sa poitrine, ses mains étaient visibles et Adam se rendit compte qu'elle avait enlevé son alliance — ce qui ne le surprit pas.

— Pourquoi es-tu venu ? demanda-t-elle, sans aucune agressivité.

— Je n'en sais rien. J'avais sans doute envie de te voir.

Elle le regarda pendant un long moment puis reprit d'une voix très douce :

— Il faut que je m'en aille. Je suis en retard, ce matin.

Adam hocha la tête.

— Prends bien soin de toi, dit-il.

Mais Margaret ne l'entendit pas. Elle était déjà en train de gravir les marches, elle poussait la porte. Il fit demi-tour et quitta le lycée.

Ce mois-ci, nous aurions fêté nos vingt et un ans de mariage, pensa-t-il.

Droit devant lui, en contrebas, se trouvait la rivière qu'enjambait à cet endroit l'arche du pont permettant d'accéder à l'autre rive. Cette arche reposait sur d'énormes piliers qui se terminaient par des socles en béton armé.

Ses pneus crissèrent sur l'asphalte tandis qu'il accélérât en descendant la colline. Vingt et un ans, murmuraient-ils. Vingt et un ans.

Tout était vert, d'un vert doré éblouissant car on était à la veille de l'été. Sous les arbres, la route était striée de plages d'ombre, fraîches et sombres, semblables à des flaques d'eau ridées par le vent. Quelle beauté. ! Quelle paix ! songea-t-il tandis que son sang grondait dans sa tête.

Vingt et un ans !

La voiture descendait de plus en plus vite la pente, volant sur la route, attirée comme un aimant par les énormes socles en béton.

Finissons-en, se dit-il, pour l'amour de Dieu, finissons-en. Et il appuya de toutes ses forces sur la pédale de l'accélérateur.

La tôle emboutie et écrasée brilla au soleil jusqu'à ce que la dépanneuse ait ramassé tous les morceaux et les ait emportés. La foule qui avait assisté à toute l'opération commença alors à se disperser.

— Une ambulance, fit remarquer un des badauds. Pour quoi faire ? Il reste tout juste de quoi...

— Ils doivent sans doute l'emmener à la morgue, coupa son voisin.

— Son compteur marquait cent cinquante kilomètres à l'heure. Il était saoul ou quoi ?

— À huit heures et demie du matin, ça m'étonnerait. Non. Il voulait simplement mourir.

— Dieu ait pitié de lui, dit un camionneur, un homme au visage jovial. Dieu ait pitié de ce pauvre homme.

Margaret avait l'impression que tous les gens qu'elle connaissait étaient venus à l'enterrement. Les voisins de son ancienne rue, le vieux couple qui habitait en face de leur appartement, la moitié des enseignants du lycée, Tony, le coiffeur qui avait fait sa première coupe à Danny, ils étaient tous là. Même Jenks, l'ennemi d'antan, s'était approché d'elle et l'avait serrée dans ses bras.

— Tu te doutes bien que c'est pour toi qu'ils sont là ? demanda Nina.

Margaret ne répondit rien. Sans en avoir l'air et en prenant bien garde de ne pas trop tourner la tête de ce côté, elle ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil obliques à Randi Bunting, manifestement enceinte, toute vêtue de noir et assise dans l'autre travée, au milieu de personnes qu'elle ne connaissait pas. Les deux femmes s'étaient croisées avant d'entrer, et après s'être dévisagées avaient détourné le regard.

La magnifique gerbe de fleurs de Randi était posée sur le cercueil alors que les paniers achetés par les enfants se voyaient à peine, perdus au milieu des couronnes des autres assistants. Aucune importance, se dit Margaret. C'est simplement une autre bataille, celle des fleurs. Et lui, l'enjeu de ce dernier combat, il est couché là. Pour des raisons évidentes, le cercueil était fermé. Mais même si le corps d'Adam avait été intact, ses épais cheveux bien coiffés et ses mains croisées, Margaret n'aurait pas supporté de le revoir. Repensant à son épaisse chevelure, elle se souvint qu'il avait l'habitude de tripoter une de ses mèches à chaque fois qu'il lisait ou qu'il réfléchissait.

Randi se mit à sangloter bruyamment, attirant d'autant plus l'attention sur elle que son visage était en partie caché par un grand mouchoir bordé de noir. Tout le monde la regardait. Que pensent-ils vraiment de tout ça ? se demanda Margaret. Certaines personnes ne sont sans doute venues uniquement par curiosité, mais qui pourrait le leur reprocher ? C'est une situation pour le moins étonnante.

Margaret observa elle aussi le visage de Randi, ses yeux barbouillés de mascara noir, ses fossettes, puis plus bas, ses seins saillants. Elle possédait tous les charmes capables d'attirer à elle un homme bien, mais trop faible et assez idiot pour croire qu'il n'était pas heureux. Car Adam, même s'il avait ses faiblesses comme tout un chacun, avait été heureux. Dieu seul savait ce qui dans ses gènes ou dans son enfance l'avait empêché d'avoir confiance en lui, le rendant ensuite envieux et parfois même antipathique. C'était pourtant un homme bien jusqu'à ce que vous arriviez, madame Bunting, et que vous lui fassiez perdre son sens moral et son respect des convenances. Et nous étions satisfaits de notre vie. Vous n'avez aucune excuse car vous saviez

parfaitement ce que vous faisiez et vous n'avez pu arriver à vos fins que parce qu'Adam était impressionnable. Si vous êtes un tant soit peu honnête, madame Bunting, regardez ce cercueil. C'est vous qui l'avez couché à l'intérieur...

Soudain le dépôt mortuaire fut envahi par une musique lugubre, censée sans doute être de la musique sacrée, et un homme tout aussi lugubre apparut et se mit à entonner des psaumes en massacrant leur majestueuse poésie.

Megan fondit en larmes. Peut-être a-t-elle été plus profondément déçue encore que sa sœur et son frère, se dit Margaret. Comme elle était plus mûre qu'eux, il est possible qu'elle ait, dès le début, ressenti toute l'amertume de l'affront que lui faisait son père.

— Tu ne pleures pas, Maman ? murmura-t-elle.

— Je pleure intérieurement, ma chérie.

Sur quoi pleurait-elle ? Elle repensait au jour où ils avaient acheté son alliance, aux soirées à l'opéra de New York, aux marques de sympathie d'Adam après sa fausse couche, à cette lointaine époque où ils marchaient dans les rues avec des poussettes.

Vous êtes une femme horrible, songea-t-elle. Une voleuse. Vous êtes venue de nulle part pour détruire une famille. Et vous seriez sans doute surprise d'apprendre que ce dernier matin ce n'est pas à vous qu'il pensait. Pas à vous du tout.

Tandis que l'homme continuait à réciter des psaumes d'une voix monocorde, Margaret se demanda : Que m'aurait-il dit ce matin-là si j'étais restée plus longtemps sur le parking ? M'aurait-il avoué qu'il voulait mourir ? Ou m'aurait-il demandé de le reprendre ? Ça m'étonnerait. Il y avait un autre enfant en route. Mais même s'il me l'avait proposé, même s'il m'avait demandé de revenir vivre avec nous, je lui aurais répondu qu'il était trop tard. Bien trop tard.

Quand on a cessé d'aimer quelqu'un, on est tout étonné par la force de l'amour qu'on lui portait dans sa jeunesse. Il était tout pour moi. Je tenais plus à lui qu'à ma propre vie. Bien qu'elle n'y ait pas repensé depuis longtemps, elle se souvint soudain du jour où Isabella était venue lui faire essayer sa robe de mariée. Elle avait eu si peur, alors, de perdre Adam ! Et elle se félicita que sa belle-mère ne soit plus là pour voir ce qu'il était advenu de son fils.

Tout le monde se leva. On était en train de sortir le cercueil derrière lequel marchait Randi. Cette fois, Margaret ne se gêna pas pour la regarder. Je ne ressens que du mépris pour vous, se dit-elle. Mais pour l'enfant que vous portez, j'éprouve une pitié que vous ne comprendriez sans doute pas. Pauvre petit être prêt à naître et qui, comme tant d'autres enfants, n'aura pas de père...

Quittant la pénombre du dépôt, ils se retrouvèrent sous le soleil de midi. Devant la porte les attendait le corbillard, aussi noir et triste qu'un cafard. En le voyant, Margaret sentit des larmes lui brûler les yeux.

— Allons-y, proposa Nina en la prenant par le bras.

— Non, attendons un peu.

Comme c'était Randi qui avait acheté la concession et payé les frais de l'enterrement, Nina, Fred et Stephen étaient tombés d'accord pour dire qu'il était plus judicieux de ne pas accompagner le convoi au cimetière.

Margaret et ses trois enfants attendirent donc, dans une attitude solennelle, que le cercueil soit placé à l'intérieur du corbillard et que le petit cortège s'ébranle. La tête de Margaret lui tournait. Faisant un petit signe de la main, elle murmura :

— Adieu, Adam.

Le bureau de Stephen Larkin était débarrassé des papiers qui attendaient d'habitude Margaret à chacune de ses visites. Au lieu de la paperasserie qui accompagne un divorce, il n'y avait que le récépissé de l'assurance vie d'Adam Crâne.

— J'ai pensé à ce bébé, dit Margaret. Croyez-vous que je devrais...

— Non, coupa Stephen avec une fermeté qui l'étonna. Cet argent appartient à vos enfants. Elle s'est conduite comme une irresponsable. Il n'y a aucune raison que vous l'aidiez.

— Cela fait une belle somme. Mais c'est terrible de la toucher dans de telles circonstances.

— L'argent d'une assurance vie n'est jamais lié à un événement heureux.

— En tout cas, cela va me permettre de payer mes dettes. Et le reste, je le mettrai de côté.

— Je crois me souvenir qu'à une certaine époque vous vouliez faire des études de médecine.

— Oui, mais c'était il y a très, très longtemps, répondit Margaret avec une note de regret.

— Pas si longtemps que ça. Vous êtes encore jeune.

— J'ai quarante et un ans, Stephen.

— Votre manière de compter les années est complètement périmée, dit-il en souriant. On n'est pas vieux, de nos jours, à quarante ans.

Il était étrange qu'il lui fasse cette remarque aujourd'hui. Car pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait reposée, l'esprit clair — plus jeune qu'avant, en quelque sorte. Et elle savait que ça se voyait. Elle portait une robe en lin noir que lui avait offerte Nina et des sandales vert émeraude, « typiques du style Nina » — une tenue qu'elle n'avait encore jamais mise.

Avant qu'elle parte, Julie lui avait d'ailleurs fait remarquer finement : « Tu ne crois pas que c'est un peu habillé pour aller chez un avocat ? » Ne comprenant pas le sens réel de sa question, Margaret s'était contentée de lui répondre : « Je vais en ville. »

N'empêche. En accrochant le nœud en velours noir qui ornait son cou, elle avait regretté que ce soit sa dernière visite au cabinet. Et elle n'avait pu s'empêcher de repenser au jour où elle était venue voir pour la première fois Stephen Larkin. Elle était mortellement blessée et incapable de se maîtriser, s'était mise à pleurer devant lui. Comme il avait été patient ! Elle se

demandait s'il s'en souvenait lui aussi, et même s'il lui arrivait de penser tout simplement à elle. Au cours du repas de Noël, il lui avait fait comprendre discrètement qu'il l'appréciait. Et il avait recommencé chaque fois qu'ils s'étaient rencontrés dans le parc, ou sur le terrain de base-ball...

Mais le regard admiratif d'un homme ne signifie parfois rien d'autre qu'un intérêt sans lendemain. De toute façon, quelle différence cela faisait-il ? Même si elle allait mieux, elle était encore en convalescence : une femme qui avait failli divorcer, et veuve depuis trois mois.

Stephen se leva, traversa la pièce, puis lui tendit un gros paquet.

— Je suis passé dans une librairie récemment et j'ai acheté quelque chose qui devrait vous plaire.

Il s'agissait d'un épais volume illustré sur l'histoire de la médecine. Le feuilletant rapidement, Margaret découvrit avec ravissement des reproductions où on voyait Néfertiti tenant dans sa main une racine de mandragore, les ravages de la peste noire et les premières radios aux rayons X.

— Quel livre extraordinaire !

— J'ai cru qu'il ne s'agissait que d'un bel ouvrage de plus, mais quand j'ai lu le texte j'ai été impressionné.

— C'était tellement gentil de votre part ! Je sens que je vais l'adorer.

Cela fit plaisir à Stephen.

— J'espère que ça sera le cas. Et que cela vous donnera des idées. Si vous aimez vraiment la médecine, Margaret, vous devriez reprendre vos études. À moins que vous n'ayez d'autres projets ?

— Pour l'instant, je m'occupe de mes enfants. Ils commencent à aller mieux. Mais la mort de leur père leur a porté un coup terrible. Leurs blessures sont encore à vif...

— Elles le resteront longtemps. Et puis, un jour, elles cesseront tout simplement de leur faire mal. Je peux vous l'assurer.

— Je n'ai pas oublié ce que vous nous avez raconté au sujet de votre mère. Ce soir-là, j'ai compris pourquoi vous aviez pu lire mes pensées, le jour de ma première visite. J'avais tellement besoin d'aide ! J'étais au trente-sixième dessous. Et peut-être aurais-je flanché si je n'avais pas été soutenue par des gens merveilleux : les profs du lycée, les amis, mes cousins, Fred. Et vous aussi, Stephen. Je n'oublierai jamais ce que je vous dois à tous.

Margaret s'interrompt ; on aurait dit qu'elle hésitait à ajouter quelque chose. Comme Stephen ne semblait pas décidé à en dire plus, lui non plus, et que les secondes passaient, elle se leva et ajouta en lui tendant la main :

— C'est une bien étrange manière de clore un dossier, non ? Tous ces documents que nous avons remplis et qui ne sont plus bons qu'à être jetés. Et maintenant, nous en avons fini.

— Nous n'allons pas nous dire adieu pour autant, vous savez. Nous sommes toujours voisins.

Ils se serrèrent la main. Légèrement troublée, Margaret quitta le bureau et monta dans sa voiture. Elle se posait des questions sur leur relation.

Strictement professionnelle au début, elle avait évolué vers une amitié qui n'avait plus grand-chose à voir avec les rapports habituels d'une cliente et de son avocat. En présence de Stephen, elle était intimidée, et parfois même gênée, mais ça ne l'empêchait pas, bien au contraire, d'avoir envie de le revoir. Incapable de s'y retrouver dans ses propres sentiments, elle dépassa la banque où elle devait se rendre pour y déposer le chèque de la compagnie d'assurances et fit demi-tour au croisement suivant.

Quelques jours plus tard, elle se rendit chez Fred. Elle l'avait prévenu qu'elle viendrait le voir samedi, en début d'après-midi. Elle avait apporté un chèque à son nom et était trop heureuse de payer ses dettes pour repousser même de quelques jours ce remboursement.

— J'insiste pour que tu gardes cet argent, lui dit-il. Tu sais très bien que je tenais à en faire cadeau à Megan. Après tout, je la connais depuis qu'elle est née.

— Je sais, Fred. Mais nous avons déjà discuté de cela cent fois !

— Tu es têtue comme une mule, répliqua-t-il en riant. Je ne vais donc même pas essayer de te convaincre.

Ils étaient assis sous les arbres qui, à la fin août, portaient encore leur luxuriant feuillage. L'air résonnait de la stridulation monotone des cigales. Mais l'inclinaison de la terre par rapport au soleil avait commencé à se modifier et la qualité de la lumière laissait présager l'arrivée de l'automne.

Cette conscience de la succession des saisons, du temps qui s'écoule et d'un changement imminent mais qu'est-ce qui allait changer ? — ne faisait qu'accentuer l'inquiétude éprouvée par Margaret depuis quelques jours.

Après l'avoir regardée avec attention, Fred lui déclara :

— J'ai l'impression que tu es redevenue toi-même. Tu es très élégante dans cette robe noire et ces chaussures d'un vert incroyable. C'est formidable ! Plus de problèmes de divorce. Tout ça est maintenant derrière toi.

— C'est fini en effet. Plus d'avocat non plus.

Comme Fred ne disait rien, se contentant de l'observer, elle se sentit de nouveau mal à l'aise, et elle reprit vivement :

— Stephen s'est très bien occupé de mon affaire. Tu ne pouvais pas faire un meilleur choix.

— C'est vrai, répondit-il.

Margaret se rendit compte qu'il était nerveux. Il se leva, déposa Jimmy sur le sol et alla arracher une poignée de mauvaises herbes dans le parterre de roses.

— C'est un homme attirant, dit-il. Très sensible. L'histoire de sa famille m'a beaucoup touché.

— Moi aussi.

— Il s'en va, tu sais.

Margaret ressentit un petit choc.

— Non, je n'étais pas au courant. Où part-il ?

— Je n'ai pas eu l'occasion d'en parler avec lui. Mais l'agent immobilier

m'a prévenu qu'il ne renouvelait pas son bail.

— Peut-être va-t-il prendre un appartement plus grand. A moins que... (Margaret s'interrompt avant de demander d'un air qu'elle espérait désinvolte :) Tu crois qu'il va se marier ?

— Je n'en sais rien. Pourquoi ? Cela te fait quelque chose ?

Levant les sourcils comme si elle était surprise par sa question, elle rétorqua :

— Que veux-tu que ça me fasse ?

— Ne prends pas la mouche. Pour moi, c'est terriblement important. Tu sais que je t'ai toujours aimée, Margaret.

Cette déclaration la gêna énormément. Pour elle, la seule chose qui comptait pour l'instant c'était d'expédier Megan à Harvard, de reprendre ses cours au lycée et de chasser Adam de son esprit.

— Je t'en prie, dit-elle d'une voix rauque, en se levant à son tour.

Tremblant et rougissant, Fred attendait, debout en face d'elle. Et à la vue de son large visage bienveillant, sans beauté particulière, mais qui en cet instant arborait une expression suppliante, elle se sentit, elle aussi, envahie par un amour débordant — mais différent du sien.

Fred la prit dans ses bras. Et comme elle avait posé sa tête sur son épaule, il se mit à lui embrasser les cheveux et le cou en l'étreignant.

— Je peux faire ton bonheur, Margaret. Nous nous connaissons si bien ! Et tes enfants seront heureux. Pour toi, c'est très important, non ?

— Oui, oui, murmura-t-elle en fondant en larmes.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que tu es si bon et que je ne peux... ni te répondre ni même réfléchir à ce que tu viens de me dire. (Elle essaya de sourire.) Peut-être que je ne suis toujours pas dans mon état normal. Il est possible aussi que je pleure parce que je me détends enfin. Il paraît que c'est ce qui arrive quand le pire est passé. Je n'ai pratiquement pas pleuré depuis deux ans, Fred.

— Ne t'excuse pas, répondit-il en l'embrassant légèrement sur les lèvres.

— Je ne suis pas prête, reprit-elle d'une voix hésitante. Il faut que je m'occupe du départ de Megan.

— Je ne te presse pas. Mais quand tu y verras plus clair, veux-tu y repenser ?

— J'y pense déjà, Fred.

Que sa réponse lui semblât ou non satisfaisante, Fred la lâcha, et Margaret rentra chez elle un peu attristée par cette entrevue.

— Stephen a téléphoné, lui annonça Danny. Il veut t'inviter à dîner.

— Tous les quatre ?

— Non, toi seulement. Je lui ai demandé si je pouvais venir et il m'a répondu que non.

— Tu as osé lui poser une telle question !

— Pourquoi pas ? C'est mon ami. Il veut que tu le rappelles. Il a parlé de

t'inviter à l'hôtel Bradley.

Quelques heures plus tard, Margaret était assise en face de Stephen dans cette salle de restaurant où elle n'était pas revenue depuis la soirée organisée par Advanced Data. Vais-je sans cesse me rappeler ce genre de choses, se demanda-t-elle, ou cela finira-t-il par s'estomper avec le temps ?

— Je m'excuse pour cette invitation de dernière minute, dit Stephen. D'habitude, je suis plus poli.

Leur petite table était placée dans une alcôve près de la fenêtre. Comme le ciel était voilé par les nuages, la vue était plutôt triste. Mais la salle avec ses tentures rouges et la table avec son bouquet de bleuets n'en paraissaient que plus jolies. Margaret frissonna de plaisir, un peu comme si elle s'attendait à une bonne surprise. C'était la première fois qu'elle dînait en tête à tête avec Stephen.

— Quand j'ai téléphoné, Dan m'a dit que vous étiez chez Fred.

— Je lui ai remboursé son prêt. Cela m'a fait du bien.

— C'est vraiment un homme formidable.

— Oui. Je le connais depuis toujours.

— Un ami de la famille ?

— Presque un cousin, comme Gil. Vous vous souvenez de Gil ?

Margaret voulait faire comprendre à Stephen que Fred n'était qu'un proche, et rien de plus. Voilà pourquoi elle insistait tant.

— Je me rappelle très bien de lui. J'ai une mémoire photographique des visages digne d'un homme politique, ce qui n'est pas un compliment. Il m'est apparu comme un homme simple, pas du tout du genre à faire des manières, et il m'a beaucoup plu.

— Adam le méprisait.

Le serveur s'approcha de leur table pour prendre leur commande. Quand il fut reparti, Stephen regarda par la fenêtre. Le crachin commençait à tomber et

Margaret se demanda pourquoi ils ne trouvaient soudain plus rien à se dire.

Finalement, il lui annonça :

— Je tenais à ce que vous soyez la première à apprendre que je m'en vais. Je ferme le cabinet.

— Fred m'a dit que vous n'aviez pas renouvelé votre bail, répondit Margaret en se souvenant du choc qu'elle avait alors éprouvé à ce moment-là.

Le plaisir qu'elle éprouvait un peu plus tôt s'était évanoui.

— J'en avais par-dessus la tête des affaires de divorce. Au lieu de démolir des couples, je vais me spécialiser en droit de l'environnement. Il y a tellement à faire dans le domaine de l'écologie !

Tout en parlant, il agitait les mains. Qu'il coure autour d'un lac ou qu'il tourne les pages d'un dossier, ses mouvements sont rapides et gracieux, songea Margaret.

— Où allez-vous ?

— Je me suis inscrit à l'université d'État. La fac de droit prépare à un diplôme qui me permettra ensuite de travailler pour le gouvernement ou pour

des associations de défense de l'environnement. Pour moi, cela représente un nouveau départ. Je vais enfin faire quelque chose d'utile. Et je suis pressé de m'y mettre !

— Votre travail précédent n'était pas inutile. Vous m'avez aidée à retrouver mon équilibre. Et vous avez dû faire la même chose pour pas mal d'autres clients.

— Vous vous trompez, Margaret. Votre équilibre, c'est vous qui l'avez retrouvé. Toute seule. Et ce sont justement des femmes comme vous qui me font croire que le monde peut être un endroit plein d'espoir.

Gênée par ce compliment, elle resta sans voix.

— Vous possédez une telle force ! reprit Stephen. Malgré tout ce que vous avez subi, vous n'êtes pas devenue cynique. Je suis sûr que vous croyez toujours que la fidélité en amour existe.

— Bien sûr. Que deviendrions-nous si personne ne croyait plus au mariage ?

— Regardez autour de vous. Une bonne moitié des gens n'y croient plus.

Il y avait quelque chose qu'elle voulait lui demander depuis longtemps.

— Vous allez me trouver bien indiscrete, Stephen. Je sais que ça ne me regarde pas. Mais avez-vous été marié ?

— Je remarque que vous ne me demandez pas si je suis marié, répondit-il en souriant.

— Non. Si c'était le cas, vous ne seriez pas avec moi ce soir. J'en suis sûre.

— Vous avez raison. Et je suis célibataire. J'ai fréquenté un certain nombre de femmes, c'est vrai. Mais je me suis toujours promis de ne me marier que le jour où je serais certain de tenir mes engagements.

Il la regardait avec une telle intensité que Margaret détourna la tête. Elle resta un long moment à contempler le bout de ses doigts, parcourue par une sensation aussi aiguë que celle que provoque la douleur — ou une joie incomparable.

Rompant soudain le silence, Stephen lui dit :

— Je désire mieux vous connaître.

Elle releva la tête et aperçut, comme dans un brouillard, ses épaules sous le complet sombre, sa chemise blanche, ses cheveux noirs... Elle était amoureuse de lui. Oui. Amoureuse...

— Mais vous quittez Elmsford, lui rappela-t-elle.

— Ça ne fait rien. Je ne m'en vais pas bien loin.

La voix pleine d'entrain de Fred retentit juste à côté de leur table.

— Quelle surprise ! rugit-il. Que faites-vous ici ? Vous avez transporté votre bureau à l'hôtel Bradley ?

— Stephen était en train de me dire qu'il partait, répondit Margaret, à la fois gênée et furieuse.

Elle aurait bien aimé que Fred s'en aille. Mais il semblait désireux d'en savoir plus et il demanda à Stephen :

— Vous allez acheter une maison ?
— Non. Je quitte Elmsford.
— Vraiment ? Il faut que vous me racontiez ça. Vous permettez que je m'assoie ?

— Je vous en prie, dit Stephen poliment.
— J'ai déjà dîné. Avec deux actionnaires du sud de l'État qui sont descendus à l'hôtel Bradley. La nourriture est plutôt bonne. Alors, où partez-vous Stephen ?

Horriblement frustrée, Margaret regarda la pluie qui dégoulinait sur les vitres, puis elle se remit à manger en écoutant Stephen et Fred bavarder. Au bout d'un certain temps, sa rage se calma et fit place au défaitisme qu'on éprouve après avoir perdu un objet de valeur ou raté un avion.

— Quand partez-vous ? s'enquit Fred pour finir.
— Vendredi. Les cours commencent lundi.
— Vous vous étiez fait une belle réputation professionnelle, Stephen. Je peux en témoigner. Et ce n'est pas la dame de mes pensées qui me contredira, ajouta-t-il en posant sa main sur celle de Margaret. Elle m'a dit à plusieurs reprises à quel point vous l'avez aidée. Ce qui me fait d'ailleurs plaisir, puisque c'est grâce à moi que vous vous êtes rencontrés.

Il prenait des airs de propriétaire, sa main toujours posée sur celle de Margaret qui, malheureuse comme les pierres, n'osait se dégager, de crainte que son geste soit mal interprété. Elle essaya d'attirer l'attention de Stephen, mais il réglait l'addition. Et de toute façon, qu'aurait-elle pu lui dire ?

La voiture de Fred était garée à côté de celle de Stephen dans le parking souterrain de l'hôtel. Et, du coup, il proposa :

— Si vous en avez fini avec les problèmes juridiques et si ça ne vous gêne pas, je vais raccompagner Margaret chez elle.
— Bien entendu, répondit Stephen avant de les quitter.

Assise dans le véhicule de Fred, Margaret regardait la pluie éclabousser le pare-brise, le visage fermé. Fred l'avait traitée comme si elle n'était qu'un paquet qu'on livre, sans même éprouver le besoin de lui demander son avis. Et qui lui avait donné la permission de dire qu'elle était la « dame de ses pensées » ? Mais il s'agissait de Fred Davis. Elle ne pouvait pas se permettre de le rappeler vertement à l'ordre.

Elle fut tout heureuse de voir qu'il y avait de la lumière dans l'appartement. Si les enfants n'avaient pas été là, Fred aurait sans doute voulu monter avec elle.

— J'espère que je n'ai rien interrompu d'important, déclara-t-il.
— Pas de problème. J'en ai fini avec les avocats.
— Quand pourrai-je te revoir ?
— Je vais avoir une semaine chargée, Fred. Les cours reprennent, Megan s'en va et nous commençons tout juste à préparer ses affaires.
— Je comprends. Mais j'ai des choses importantes à te raconter.
Margaret savait de quoi il s'agissait. La semaine précédente, Louise lui

avait conseillé d'un air maternel :

— Tu devrais clarifier ta situation avec Fred. Il a dit à Gil qu'il était prêt à t'épouser dès que tu le serais toi aussi. Tu en as vu de toutes les couleurs, Margaret. Il faudrait que tu penses un peu à toi maintenant. Tu aurais un foyer paisible, un homme sur qui tu peux compter, et tes enfants retrouveraient un père.

— Une femme ne peut quand même pas se marier juste parce qu'elle désire un foyer !

— C'est vrai. Mais tu es trop jeune pour rester seule...

Fred venait de couper le contact. Seul le crépitement de la pluie troublait le silence régnant à l'intérieur de la voiture. Il attira Margaret à lui et l'embrassa. Elle ne s'était jamais offusquée de ses baisers légers et gentils, mais elle ne supportait pas qu'il aille plus loin. Coincée contre la portière, elle était sur le point de le repousser quand il la lâcha soudain et lui dit :

— Tu ne me désires pas.

— Tu ne comprends...

— Comprendre ? Je n'ai jamais essayé et c'est bien ça mon problème. J'aurais dû m'en douter depuis longtemps. C'était tellement clair.

— Non, Fred ! s'écria-t-elle, prise de pitié. Jamais je ne te ferai de peine ! Comment oserais-je ? Te faire une chose pareille ! À toi !

— Je sais bien, répondit-il calmement. Mais même si je n'ai jamais voulu l'admettre, je sais bien que tu n'es pas amoureuse de moi. Tu étais furieuse, ce soir. Je ne peux pas te le reprocher d'ailleurs. Je me suis conduit comme un imbécile.

— Mais non. C'est sans importance. N'y pense plus.

— Il faut que nous regardions les choses en face, Margaret. Nous ne pouvons nous permettre ni l'un ni l'autre de faire à nouveau une erreur. Tu ne me diras quand même pas « oui » en souvenir de notre vieille amitié, ou parce que tu m'es reconnaissante.

— Tu mérites mieux que ça, murmura-t-elle.

— Ne pleure pas, Margaret.

— Je ne pleure pas.

— Non, mais tu es à deux doigts de fondre en larmes. Et je ne veux plus te voir pleurer. Les choses arrivent ou non. C'est tout ce qu'on peut dire. (Il remit le contact.) La pluie a l'air de se calmer un peu. Profites-en pour rentrer chez toi.

— Je ne sais pas quoi te répondre, Fred. Ce n'est pourtant pas mon genre, ajouta-t-elle avec un petit rire triste.

— Ne parle pas. La semaine prochaine, je pars retrouver la famille de Denise au Canada. Et toi, tu vas reprendre ton travail. C'est comme ça.

Au cours de la semaine suivante, Margaret eut l'impression d'être assaillie par une tempête d'émotions qui ne lui laissait aucun repos, même la nuit.

Il y avait avant tout le départ de Megan, son premier enfant qui maintenant

quittait la maison et ne reviendrait jamais vraiment — du moins si on regardait les choses en face.

Et puis, elle n'avait plus de nouvelles de Stephen.

Qu'était-il sur le point de lui dire, quand Fred les avait interrompus ? Quelles qu'aient été ses intentions, Fred s'était interposé. Et il lui avait clairement laissé entendre qu'elle lui appartenait...

Elle passait une partie de ses nuits à se demander quel comportement adopter. Aller trouver Stephen ? Cela reviendrait à lui faire des avances, ce qui ne lui échapperait pas. Et puis, il y avait de grandes chances qu'elle se soit fait des idées, ce soir-là. Elle risquait de se ridiculiser et de le mettre dans une situation embarrassante.

Et pourtant, elle savait qu'elle était amoureuse de lui.

La veille du départ de Megan, un camion de déménagement descendit la rue et, arrivé au bout, prit la direction de l'immeuble où Stephen habitait. Bien qu'ils soient tous en train de prendre leur petit déjeuner, Margaret se leva, et après avoir annoncé à ses enfants qu'elle ne tarderait pas à revenir, elle courut voir où le camion s'était arrêté. Il se trouvait au sommet de la côte derrière un bouquet d'arbres, et elle aperçut deux déménageurs en train de sortir de l'immeuble une bibliothèque et un bureau. Elle mourait d'envie de se précipiter chez Stephen. Pourtant, elle resta là où elle était, frappée par un douloureux sentiment d'impuissance. Puis elle fit demi-tour et, ne se sentant pas prête à rentrer chez elle, elle s'engagea dans le sentier qui menait au parc.

Le lac semblait sommeiller sous le soleil matinal, et les cygnes continuaient leurs évolutions sans fin. Elle s'assit sur son banc habituel comme si l'endroit avait à lui seul un pouvoir apaisant. Je n'y comprends rien, se dit-elle. Jamais je n'aurais cru que cela puisse m'arriver à nouveau. Elle éprouvait un tel sentiment de perte ! Mais pouvait-on perdre quelque chose qu'on n'avait jamais eu ? Stephen était parti comme il était en droit de le faire. C'était tout...

Quand Nina se retrouva à New York après avoir passé Thanksgiving à Elmsford, elle essaya de faire le tri dans les bribes d'informations qu'elle avait recueillies sur place.

Le soir où elle avait dîné chez Louise, celle-ci l'avait prise à part pour lui expliquer que Margaret refusait d'épouser Fred.

— Ils allaient pourtant si bien ensemble ! s'était-elle lamentée. C'est ce que tout le monde disait. La seule explication, c'est qu'il y a quelqu'un d'autre dans sa vie. Mais qui ?

Un matin, au petit déjeuner, Megan avait demandé des nouvelles de Stephen.

— C'était vraiment le prototype de l'homme de la Renaissance, avait-elle dit, pénétrée de sa toute nouvelle importance. Un homme cultivé, un avocat pour Maman et un fou de base-ball pour Dan. Je me souviendrai toujours de la soirée au cours de laquelle il nous a parlé du départ de son père... C'est drôle

qu'on n'ait plus de nouvelles de lui. Il semblait pourtant nous aimer beaucoup.

— Il était surtout amoureux de Maman, avait déclaré Dan.

— Quelle remarque idiote ! était intervenue sèchement Margaret. Tu es prié de ne pas recommencer.

Comme Margaret ne parlait jamais ainsi, tout le monde l'avait regardée. Son visage était cramoisi.

Plus tard ce jour-là, Margaret et Nina étaient allées se promener ensemble dans le parc. Après une conversation décousue où il avait été essentiellement question de la vie de Nina, celle-ci avait demandé :

— Pourquoi étais-tu aussi bouleversée ce matin, quand Dan a parlé de Stephen ?

— Je n'étais pas bouleversée. Je trouve seulement que Dan est maintenant trop grand pour dire des bêtises.

— Stephen leur manque, ça, c'est sûr !

— Oui.

Les feuilles mortes crissaient sous leurs pieds.

— Je ne l'ai rencontré qu'une fois mais il m'a semblé plutôt exceptionnel.

Margaret s'était soudain arrêtée et avait demandé :

¾ Pourquoi tourner autour du pot ? Tu aimerais savoir s'il y a eu quelque chose entre lui et moi.

— En effet. Même si ça ne me regarde pas.

— Eh bien, il n'y a rien eu. Je pensais que peut-être... (Margaret s'interrompit. Puis elle ajouta :) Mais il est parti. Voilà toute l'histoire.

Assise dans son living devant une tasse de thé, Nina revoyait la scène en pensée. « Voilà toute l'histoire », avait conclu Margaret. Mais il devait y avoir là-dedans quelque chose de plus profond et de plus complexe. Car alors que le vent de novembre faisait voltiger les cheveux roux de Margaret, Nina avait vu une larme couler sur son beau visage empreint d'une calme dignité.

Dois-je me mêler de ce qui ne me regarde pas ? se demanda-t-elle. Est-ce que je ne risque pas de faire plus de mal que de bien ?

Au bout d'un certain temps, elle se dit que la seule chose qu'elle risquait c'était de passer pour une idiote, ce dont elle se contrefichait. Et après avoir appelé les renseignements pour obtenir son numéro, elle téléphona à Stephen Larkin et lui dit ce qu'elle savait.

— J'ai pensé que ça vous intéresserait, conclut-elle.

— Vous êtes sûre qu'elle n'est plus avec Fred Davis ?

— Il n'y a jamais rien eu entre eux.

— Mais je croyais... On aurait cru... Si bien que je n'ai pas...

— J'espère que vous ne me prenez pas pour une jeune écervelée, culottée par-dessus le marché. Mais j'ai pensé que ça valait le coup de vous avertir. Et si jamais vous le répétez à Margaret, je vous jure que je vous tue.

Il se mit à rire.

— Ça n'arrivera pas, je vous le promets. Vous aurez droit au contraire à ma reconnaissance éternelle. Et maintenant, voulez-vous avoir l'obligeance de

raccrocher, que je puisse donner à mon tour un coup de fil ?

Epilogue, 1995

La grande maison de Willie et d'Ernie, dans l'East Side, était illuminée. La décoration de Noël était toujours installée derrière la vitrine du rez-de-chaussée : la chaise à bascule près de la cheminée d'époque, les bougies dorées sur le manteau et le bouquet de fleurs séchées dans un grand vase en cuivre semblaient tout droit sortis d'un épais roman du XIXe siècle.

C'était la dernière nuit de l'année 1995. Deux étages plus haut la fête battait son plein. Montant et descendant les marches de l'escalier en marbre ou déambulant dans l'appartement que les propriétaires n'étaient que trop heureux de leur montrer, les invités paraient en smoking ou en robe du soir rehaussée de bijoux, saluaient des amis, liaient connaissance, examinaient les tableaux, puis s'arrêtaient au buffet pour y boire du champagne. Tout ça au milieu de flots de musique.

— Quel spectacle ! s'exclama Stephen.

— On a du mal à y croire, répondit Margaret. Même les murs sont en marbre blanc — mais ce n'est pas choquant pour autant.

— Quand je me suis retrouvé dans la petite bibliothèque du premier étage, je n'ai pas pu m'empêcher de m'imaginer étendu sur le divan, juste sous la toile de Winslow Homer, en train de lire un livre ou de siroter un cognac.

— J'aimerais bien rester avec vous, intervint Nina. Mais j'ai encore eu droit à une promotion et à une augmentation, et Willie et Ernie ont invité certains de leurs clients. Il faut que je les maternelle un peu ! Cette semaine de vacances en votre compagnie à New York a vraiment été merveilleuse. Et j'espère que je pourrai être là le mois prochain, pour le grand jour.

— Ce sera un mariage tout simple, rappela Margaret. Pas de tralala. Nous serons trop occupés à aménager la maison.

— C'est moi qui m'occuperai de la décoration, décréta Nina.

— Pas de murs en marbre, répondit Stephen. Mais si tu me proposes un Winslow Homer, je ne dirai pas non.

— Je verrai ce que je peux faire.

— Blague à part, c'est une jolie maison, pas très loin de mon travail, ni de l'université où étudie Margaret. Nous sommes presque installés. Le piano de Julie est arrivé la semaine dernière, réaccordé et prêt à être utilisé de nouveau.

— Quelle chance nous avons eue de pouvoir reprendre Rufus ! dit

Margaret. C'est un de nos voisins qui s'en occupe pendant les vacances.

— Ça me fait réellement plaisir. Quel crève-cœur, quand Dan avait été obligé de s'en séparer ! Écoutez, il faut que je descende. Gardez-moi une place à table...

Dans le vestibule, un homme jeune était en train d'examiner des pièces d'argenterie anciennes dans une vitrine. Sentant que cela pouvait être un client, Nina s'approcha et se présenta :

— Je suis le bras droit de Willie et Ernie. Désirez-vous un renseignement ? Je peux peut-être vous aider...

— Merci. J'étais simplement en train de regarder. Pour l'instant, je ne m'intéresse qu'à l'argenterie du XIX^e, celle de Tiffany. Les pièces de l'époque géorgienne sont un peu trop sobres pour mon goût.

Il avait l'air intéressant. Un homme cultivé, capable de parler d'autre chose que d'économie et de sports.

— La boutique rouvre le 2 janvier. Si vous êtes collectionneur...

— Pas vraiment. J'achète seulement une pièce de temps en temps, quand je tombe sur quelque chose qui m'intéresse.

Il avait un beau sourire. Et comme son côté direct et sa voix agréable plaisaient eux aussi à Nina, elle accepta de boire un verre avec lui, lorsqu'il le lui proposa.

— Je suis venu avec un ami, expliqua-t-il, mais il est parti car il était invité à une autre soirée. J'étais sur le point de m'en aller moi aussi. Mais maintenant que vous êtes là, je sens que je vais rester.

Une coupe de champagne à la main, ils s'approchèrent d'une causeuse inoccupée et s'y installèrent.

— Alors comme ça vous travaillez ici, Nina.

— Oui. Et ça me plaît beaucoup. J'adore être entourée de beaux objets.

— Vous êtes vous-même un très bel objet.

Ce compliment n'avait rien de grossier car l'homme lui-même était tout sauf vulgaire. Ils discutèrent assez longtemps pour que Nina apprenne qu'il était importateur de café et qu'il connaissait parfaitement l'Amérique du Sud, ses trésors artistiques, ses problèmes politiques ou liés à la criminalité.

— Que diriez-vous de dîner avec moi cette semaine ? demanda-t-il. Le soir qui vous convient.

— Peu importe. Mercredi peut-être ?

— C'est le seul soir où je sois pris. Nous devons aller au théâtre. Ma femme...

Nina prit une longue inspiration. Ne te laisse pas faire ! s'intima-t-elle.

— Votre femme ? J'ai l'impression que je la connais.

— Ça m'étonnerait. Elle n'est vraiment pas... (Il fronça les sourcils d'un air légèrement dégoûté.)... vraiment pas votre...

— Pas mon genre ? Bien sûr que non ! Elle est vieille comme Mathusalem et très ordinaire. Et vous n'avez pas couché avec elle depuis des années. Je sais tout ça par cœur.

Il la regarda comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Puis, comprenant qu'il avait parfaitement entendu, il lui dit l'air outré :

— Ça alors ! Vous êtes vraiment quelqu'un. Vous êtes...

Mais Nina était déjà à dix pas de lui

— D'accord, je suis quelqu'un. Mais ce que je ne suis pas c'est la petite amie d'un homme marié.

Elle avait beau être furieuse, elle ne put s'empêcher d'éclater de rire en arrivant à l'étage. Ils étaient tous assis à table et l'attendaient.

— Je suis descendue te chercher, dit Margaret. Mais comme tu avais l'air en grande conversation, je n'ai pas voulu te déranger. Il semblait charmant cet homme.

— Oui. Et sa femme est sans doute charmante, elle aussi.

Elles se regardèrent en souriant. Des souvenirs, songea Margaret. Voilà ce que nous avons en commun, Nina et moi.

Puis elle observa ses enfants comme elle avait l'habitude de le faire quand sa famille était réunie.

Megan était en seconde année mais elle ne vivait plus en ermite. Elle avait rencontré un garçon sérieux qui voulait lui aussi devenir médecin. Margaret n'était pas inquiète : sa fille aînée ne comptait pas s'engager vis-à-vis de lui, pas aussi rapidement. Elle était trop intelligente pour ça.

Julie, vêtue d'une robe bleue, était en train de parler à Nina de son nouveau professeur de musique.

— Elle m'a dit que je n'avais pas perdu trop de temps, expliquait-elle. Je pourrai sans doute entrer au conservatoire quand j'aurai terminé mes études.

Dan était assis devant une assiette remplie de bonnes choses et il avait la bouche pleine.

— Qu'est-ce que c'est, ce truc ? demanda-t-il.

— Du caviar, répondit Stephen.

— C'est la première fois que j'en mange. C'est vraiment super.

— Tu es un véritable gourmet, affirma Stephen. Il n'y a pas meilleur au monde que le caviar.

— Je croyais qu'on disait « gourmand ».

— Non. Un gourmand c'est quelqu'un qui mange trop.

— Je fais aussi partie de cette catégorie-là, répliqua Danny en riant.

Mais il cessa brusquement de rire et ajouta avec gravité :

— Papa était un gourmet, n'est-ce pas, maman ?

— Oui, répondit Margaret en regardant Stephen.

— Papa savait des tas de choses.

— En effet.

Le sujet semblait plutôt mal choisi pour un repas de fête. Mais comment le reprocher à Danny ? Il n'avait que quinze ans et toujours autant de peine en pensant à son père.

C'est la même chose quand on a été blessé, pensa Margaret. Jusqu'à la fin de sa vie, quand le temps change ou simplement par moments, la douleur

revient.

Sous la table, Stephen prit sa main dans la sienne et la serra. Ses yeux souriaient. Ne crains rien, semblaient-ils lui dire. Je t'aime et je resterai toujours avec toi.